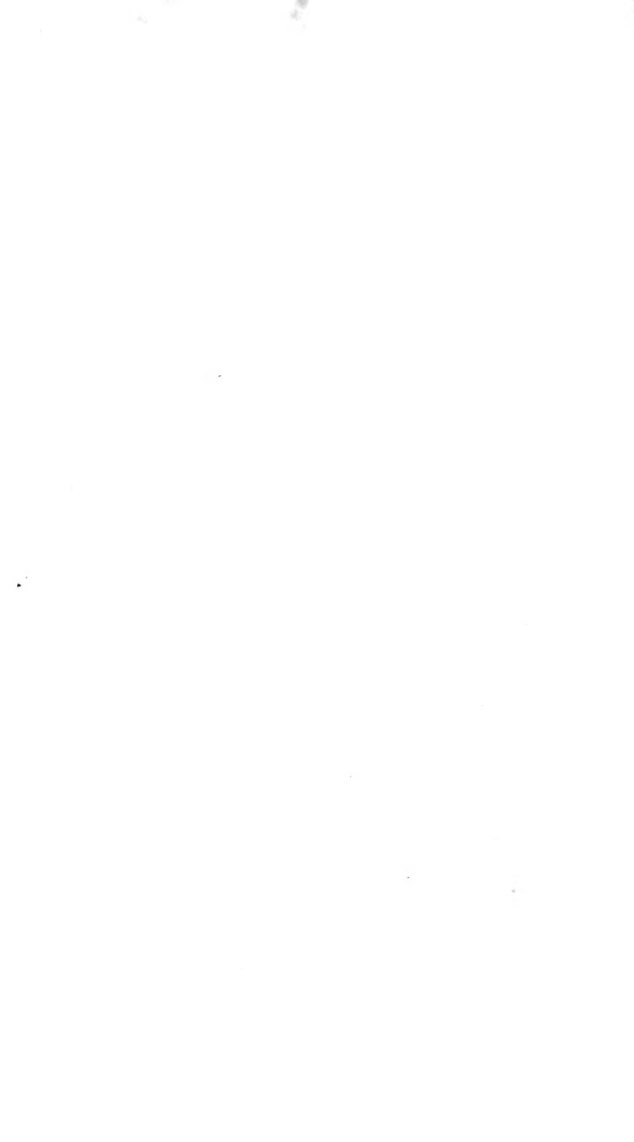




482



LA  
MEDECINE,  
LA CHIRURGIE,  
ET LA  
*PHARMACIE*  
DES PAUVRES.  
TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

L A  
*M E D E C I N E,*  
L A C H I R U R G I E,  
E T  
L A P H A R M A C I E  
D E S P A U V R E S;

*Par feu M. PHILIPPE HECQUET, Docteur-  
Regent, & ancien Doyen de la Faculté  
de Medecine de Paris.*

Nouvelle Edition, revûe & corrigée sur le  
Manuscrit de l'Auteur.

*On y a joint la Vie de l'Auteur, avec un Catalogue  
raisonné de ses Ouvrages.*

TOME PREMIER.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.  
DURAND, à S. Landry, & au Griffon.

---

M. D C C. X L I X.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

CSP

R

161.7

1425

1779

101



A MESSIEURS

LES

DOYEN

ET

DOCTEURS-RÉGENS  
de la Faculté de Médecine  
de Paris.



MESSIEURS,

*J'AI l'honneur de vous présenter  
un Ouvrage entrepris en faveur des  
Pauvres par feu M. HECQUET,  
Tome I. a*

*Docteur - Régent & ancien Doyen de la Faculté. Cet Ouvrage sera pour la postérité une preuve bien édifiante de la tendresse que ce savant Médecin a toujours eue pour les Pauvres. Vous le savez, MESSIEURS, il les portoit dans son cœur : tout lui paroissoit facile lorsqu'il s'agissoit de leur être utile ; & l'ardeur qu'il avoit à les servir , le faisoit même quelquefois descendre dans des détails, que la science orgueilleuse traite de petitesse, mais dont les yeux de la foi , même ceux de l'humanité, connoissent tout le prix.*

*Ce fut chez vous, MESSIEURS, qu'il apprit à servir utilement cette partie des hommes qui ne sont ordinairement malheureux que parce qu'ils ont besoin du secours des autres. Il entra dans la Faculté avec ces heureuses dispositions d'esprit & de cœur , qui font saisir avidement le bon & le vrai partout où il se trouve. Quels hommes se présenterent*



## DEDICATOIRE. iiij

*alors à ses yeux ! Que d'exemples ,  
que de modeles à suivre ! Car , sans  
parler des DURETS, des BAILLOUS,  
des FERNELS, des Simon PIETRES ,  
& de tant d'autres noms respecta-  
bles , que d'exemples vivans ne trou-  
va-t-il pas dans une Compagnie qui  
passa toujours , & qui passe encore  
aujourd'hui , pour la premiere Ecole  
du monde ! Les connoissances s'y sont  
perfectionnées à un point qui ne laisse  
rien à desirer , & qui ôte à la posté-  
rité , jusqu'à l'espérance de vous  
surpasser. Qu'il est beau de savoir  
allier avec de si hautes connoissan-  
ces , cette bonté douce & compatif-  
sante , qui semble mettre de niveau  
avec les foibles , ceux qui veulent  
être utiles à tous !*

*C'est ce que l'on voit avec édifica-  
tion dans ces Assemblées qui se tien-  
nent chaque semaine dans vos Eco-  
les , où l'on répond à toutes les Con-  
sultations des Pauvres , sans que  
jamais ni le nombre , ni le défaut*

d'éducation de ceux qui viennent vous consulter , paroissent ralentir votre zele.

J'ai souvent été témoin de la peine que ressentoit M. HECQUET , de ce que ses infirmités continuelles ne lui permettoient pas , depuis plusieurs années , de participer à ces œuvres de charité. C'est pour y suppléer en quelque façon que pendant les dernières années de sa vie , il s'est principalement occupé à écrire pour le soulagement des Pauvres.

Honoré pendant long-temps de la confiance , & dépositaire des intentions de cet illustre Medecin , j'ose vous présenter son Ouvrage, comme un gage précieux des sentimens de vénération dont il a toujours été pénétré pour la Faculté. Vous savez , MESSIEURS , que je n'ai rien négligé , ni du côté des soins , ni du côté de la dépense , pour coopérer , autant qu'il m'a été possible ; à l'exaëtitude de cette Edition. La

# DEDICATOIRE. v

*protection dont vous avez bien voulu honorer la première , acquérera sans doute à cette nouvelle édition un nouveau degré de mérite.*

*J'ai l'honneur d'être , avec un très-profond respect ,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

LACHERIE.

a iij

A P P R O B A T I O N  
de Messieurs les Docteurs de la Faculté  
de Medecine de Paris.

Nous, ancien Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit intitulé : *La Medecine : la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. HECQUET, Docteur-Régent & ancien Doyen de la même Faculté, avec la Vie de l'Auteur, & la Préface ; Avons trouvé ce Livre plein d'érudition, & contenant ce qu'il y a de plus sage & de plus utile dans la cure des Maladies. L'Auteur y fait éclater partout le zele ardent & la charité qu'il a toujours eus pour les Pauvres. Fait à Paris, le 15 Janvier 1739.

BARON, RENEAUME, &  
COL DE VILARS.

Vû le Certificat de Messieurs BARON, RENEAUME, & COL DE VILARS, qui avoient été nommés par la Faculté pour examiner le Manuscrit intitulé ; *La Medecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. HECQUET, ancien Doyen & Docteur-Régent ; Nous jugeons, pour la Faculté, que cet Ouvrage ne peut etre que très-utile au Public. A Paris, ce 9 Janvier 1739.

CHOMEL, Doyen.

## AUTRE APPROBATION.

Nous soussignés, ancien Doyen & Docteurs - Régens de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner cette nouvelle Edition de la *Medecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, procurée par les soins de M. Lacherie; Avons trouvé que les additions que M. BOUDON, Medecin, a faites à cet Ouvrage, & l'ordre qu'il y a établi, le rendent plus conforme aux vûes de son illustre Auteur, & plus utile aux personnes charitables. A Paris, ce 22 Janvier 1742.

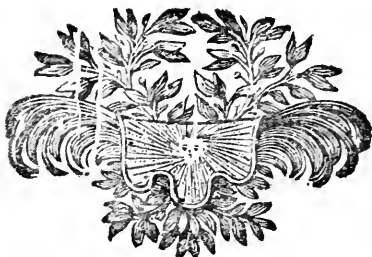
BARON, BERTRAND,  
LEHOC & BELLOT.

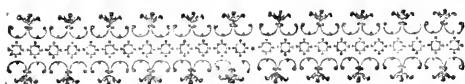
Nous, Doyen de la Faculté de Medecine dans l'Université de Paris, vû l'Approbation de Mrs BARON, BERTRAND, LEHOC, & BELLOT nommés pour examiner la nouvelle Edition de la *Medecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, par feu M.  
a iiij

vijj

H E C Q U E T, ancien Doyen ; Estimons que cet Ouvrage sera très - utile au Public , & consentons qu'il soit imprimé. A Paris , le vingt-neuf Janvier mil sept cens quarante-deux.

C O L D E V I L A R S, Doyen.





# P R E F A C E

## D E L' E D I T E U R .

**L**E Public ayant bien reçu les précédentes Editions de cet Ouvrage , qui parurent en 1740. & 1742. il y a lieu d'espérer que le soin que j'ai eu de rendre celle-ci plus exacte & plus ample même que la dernière , lui attirera un accueil encore plus favorable. Tout le monde fait trop bien quel étoit le profond savoir & l'habileté du célèbre M. HECQUET , Auteur de ce Livre, pour qu'il soit nécessaire de m'étendre ici là-dessus. Et l'Homme d'esprit \* qui a écrit la Vie de cet illustre Medecin , en a si bien fait

\* M. de S. MARC.

connoître le mérite & celui de tous ses Ouvrages , que je ne puis mieux faire que de renvoyer le Lecteur à cette Vie (a), qui étant écrite d'un style épuré, & d'une maniere aussi intéressante que judicieuse, ne lui plaira pas moins qu'elle l'instruira.

Il est aisé de voir que l'Ouvrage de la *Medecine des Pauvres*, étant fait exprès pour eux, intéresse par cela même toute la Société Civile. Pour le prouver , je me contenterai de rapporter les réflexions par où débute , dans sa Préface , le premier Editeur (b) de ce Livre. « Il en est des Pau-  
« vres dans un Etat à peu près  
« comme des ombres dans un  
« Tableau ; ils font un contraste  
« nécessaire , dont l'humanité gé-  
« mit quelquefois ; mais qui ho-

(a) Elle se trouve à la fin du Tome III. de cette Edition.

(b) M. l'Abbé \* \* \*.



« nore les vûes de la Providence.  
 « C'est fans doute l'ambition , la  
 « vanité, la bifarrerie des Hom-  
 « mes , qui a établi parmi eux l'af-  
 « fligeante diftinction qui s'y trou-  
 « ve : mais c'est la fageffe qui l'en-  
 « tretient. Il eft donc néceffaire  
 « qu'il y ait des Pauvres : mais il  
 « ne faut point qu'il y ait des mi-  
 « férables : ceux - ci ne font qu'à  
 « la honte de l'humanité; ceux-là  
 « au contraire entrent dans l'or-  
 « dre & l'économie politique.  
 « Par eux l'abondance regne dans  
 « les Villes , toutes les commo-  
 « dités s'y trouvent, les Arts fleu-  
 « riffent, &c. »

Ces réflexions m'engagent à  
 rapporter ce qu'ajoute de fuite le  
 même Editeur , fur le deffein &  
 l'utilité en général de cet Ouvra-  
 ge. « Tant d'avantages que l'on  
 « retire des Pauvres , ne deman-  
 « dent-ils pas qu'on leur fournisse  
 « au moins ce qui eft néceffaire

« pour supporter patiemment la  
« dureté de leur condition : l'in-  
« térêt public, l'humanité même  
« nous dictent là - dessus des le-  
« çons , auxquelles un bon cœur  
« ne se refusa jamais. Cette bonté  
« d'ame , cette effusion de cœur ,  
« étoit le caractère principal de  
« M. HECQUET, Auteur de cet  
« Ouvrage. Ce savant Medecin ,  
« pénétré de tendresse pour les  
« Pauvres , qu'il a toujours chéris  
« & secourus avec un zele infati-  
« gable , pendant tout le temps  
« d'une vie traversée par des in-  
« firmités continuelles , a voulu  
« même après sa mort , leur être  
« de quelque utilité. Il ne s'agit  
« donc uniquement ici que du  
« service des Pauvres. C'est pour  
« eux seuls , c'est pour les précau-  
« tionner contre les impressions  
« de nombre de Charlatans aux-  
« quels ils se livrent souvent sans  
« réflexion , parce qu'ils ne cher-

« chent qu'à guérir promptement, que M. HECQUET a voulu leur laisser, comme un héritage sur lequel ils avoient un droit acquis, le fruit des savantes réflexions qu'une expérience consommée lui a fait faire pendant une longue suite d'années. Ce n'est pas cependant que cet Ouvrage soit propre à être mis entre leurs mains : Il faut, pour le lire utilement, avoir de ces principes qui sont le fruit de l'éducation. Car il n'en est pas de ce Traité comme de quelques autres, qui ont paru à peu près sous le même titre, dans lesquels il ne s'agissoit que de Formules de remèdes applicables à telles ou telles maladies. Celui-ci ne va à la pratique des remèdes, qu'après avoir promené son Lecteur dans la théorie la plus profonde ; partout il remonte à la

« cause , avant que de proposer  
« des moyens pour se bien con-  
« duire sur les effets. »

Ce Livre , comme son titre l'annonce , est divisé en trois Parties générales, *Medecine, Chirurgie, & Pharmacie*. Le premier Editeur ayant partagé en deux la *Medecine* , en a fait quatre qui font autant de Volumes , au moyen des augmentations dont cette nouvelle Edition est enrichie.

La PREMIERE PARTIE comprend environ les deux tiers de la *Medecine des Pauvres*. L'Auteur y parle d'abord des Causes de la Santé, qui conduisent naturellement à celles des Maladies. Il traite ensuite en général du bon & du mauvais usage des Remedes. De-là il passe aux Maladies particulieres , auxquelles il applique les remedes qu'un long usage lui avoit démontré être les plus

efficaces. C'est ce qui forme le premier Volume.

La SECONDE PARTIE est la Suite de la *Medecine*. L'Auteur y entre d'abord dans des détails particuliers au sujet des Maladies des Artisans, d'après la Dissertation latine de M. RAMAZZINI \*, célèbre Medecin Italien. Il parle ensuite des Maladies des personnes du Sexe, de celles des Enfans, & de celles des Vieillards.

Le troisieme Volume contient la TROISIEME PARTIE, qui est un Abrégé de *Chirurgie Médicinale*, domestique & aisée, pour soulager les Pauvres dans leurs blessures, & dans divers accidens auxquels les expose la dureté de leurs professions. Cette Partie, y compris le *Recueil Alphabétique des Termes de Medecine*, &c. avec leur explication, &

\* *Diatriba de Morbis Artificum.*

*la Vie de M. Hecquet*, composent ensemble le troisieme Volume.

Le quatrieme Volume contient la QUATRIEME PARTIE, qui est la *Pharmacie des Pauvres*, & les *Observations sur le Régime maigre* par M. HECQUET, & la *Table générale des Matieres*. Quant à l'ordre observé dans cette nouvelle Edition, surtout à l'égard de la Pharmacie, on le trouvera dans la *Table des Articles*, que j'ai mise à la tête ou à la fin de chaque Tome. Je passe aux corrections, additions, & changemens que j'ai faits.

Le Libraire avoit confié le soin de la premiere Edition de cet Ouvrage à un homme d'esprit & de mérite; mais qui n'étant point Médecin, n'avoit pû donner cette Edition comme il eût été à souhaiter. C'est pourquoi j'ai crû devoir apporter les soins nécessaires pour revoir, corriger, & augmenter

augmenter cet Ouvrage , & pour en refondre la quatrieme Partie.

Voici ce que j'ai fait dans les deux premiers Volumes. 1°. Ayant reconnu qu'outre les fautes qui s'étoient glissées dans les premieres Editions , son Editeur avoit , en divers endroits , retranché du Manuscrit original de M. HECQUET (a) , j'ai jugé que je ne pouvois me dispenser de collationner avec soin le Livre en entier avec ledit Manuscrit , afin de rétablir les choses , autant qu'il étoit possible , conformément aux vûes de cet illustre Auteur , & de corriger exactement toutes les fautes dont je m'appercevrois.

2°. J'ai confronté , dans la seconde Partie , ce qui regarde les maladies des Artisans , avec le Traité de RAMAZZINI cité ci-dessus (b) , d'où M. HECQUET

(a) Voyez la Vie, pag. 115.

(b) Pag. xv.

a tiré presque tout ce qu'il dit sur cette matiere.

3°. J'ai partout rectifié ce qui m'a paru visiblement défectueux, n'ayant pas cru devoir m'en tenir toujours là-dessus audit Manuscrit, dans lequel il s'étoit glissé, & par conséquent dans l'impression, plusieurs fautes d'Anatomie, & autres, dont on ne sera pas surpris, quand on saura que l'Auteur, qui travailloit de mémoire, n'avoit point écrit lui-même son Ouvrage, & même n'avoit pû le relire avec attention, à cause de son grand âge & de ses infirmités. Je n'ai cependant rien changé dans ce qui pouvoit être arbitraire, cela n'étant point de la compétence d'un Editeur.

4°. J'ai ajouté, de mon chef, plusieurs Citations omises, & même des Notes en quelques endroits.



5°. J'ai mis en marge un plus grand nombre d'Articles, & j'en ai réformé beaucoup.

Enfin, comme M. HECQUET avoit promis, au commencement de son Ouvrage \*, de donner un Recueil par ordre alphabétique, ou *une espece de Dictionnaire*, des différens Termes de l'Art, répandus dans son Livre, & d'y joindre leur explication, pour mettre les Lecteurs qui ne sont pas Medecins, à portée de l'entendre, & qu'il n'avoit pû s'acquitter de sa promesse; le premier Editeur, pour y suppléer, avoit inféré & marqué d'une étoile dans la Table des Matieres, quelques-uns de ces Termes, qu'il y expliquoit. Cependant leur petit nombre m'ayant paru insuffisant, j'ai crû devoir donner un Recueil à part, par ordre alphabétique, & une Explication de plu-

\* Tom. I. pag. 3.

sieurs Termes de Medecine , Chirurgie , Pharmacie , Chymie , Anatomie , Physique , Géometrie , Mécanique , & même des Termes Dogmatiques , &c. qui sont répandus dans les quatre Volumes. Outre la clarté & l'exaëtitude avec laquelle j'ai tâché de le composer , je l'ai rendu assez ample pour contenir tous les Termes qui pourroient arrêter ceux qui ne sont pas en état de lire ce Livre avec fruit sans ce secours ; car c'est uniquement en leur faveur qu'on destine ce Recueil. Mon dessein avoit été d'abord de le mettre à la tête du premier Tome : mais comme cette augmentation l'auroit trop chargé , il a paru qu'il valoit mieux la placer à la fin du troisieme. Au reste , l'on ne doit point s'attendre d'y trouver les noms de toutes les plantes , drogues , & compositions dont il est parlé dans ce Livre ,

surtout dans le quatrieme Volume. Il est aisé de voir que cela m'auroit mené trop loin.

Après avoir expliqué ce que j'ai jugé convenable de faire dans la révision des trois premières Parties de cet Ouvrage, je passe à ce qui concerne la quatrieme, qui est la *Pharmacie*. Cette dernière Partie étoit si défectueuse, que je n'ai pû me dispenser de la refondre, pour la corriger, & la mettre dans un ordre clair & méthodique, tel à peu près qu'il est à présumer que M. HECQUET lui auroit donné, si elle eût été publiée de son vivant & sous ses yeux. On y trouvera, outre cela, plusieurs Notes que j'y ai jointes, les ayant cru nécessaires, ou du moins très utiles pour les personnes qui n'entendent pas la Médecine. L'on y verra encore des augmentations considérables, tant dans les Listes des Plantes & des

Drogues Simples Vulnéraires ;  
 que dans les Doses des Laxatifs,  
 des Purgatifs & des Vomitifs.  
 De plus j'ai eu soin de collation-  
 ner toute cette Pharmacie & cha-  
 cune de ses formules, non-seule-  
 ment avec le Manuscrit de M.  
 HECQUET, mais encore avec les  
 Auteurs mêmes où il a puisé la  
 plus grande partie de ce qu'il a  
 donné. Pour cet effet, j'ai con-  
 fronté le tout, tant avec la Dis-  
 sertation latine de M. HOFFMAN  
 sur la préférence que méritent les  
 Remedes Domestiques (a), qu'a-  
 vec les Pharmacopées (b) de  
 FULLER & de BATES, Medecins  
 Anglois. Enfin la Pharmacie des  
 Pauvres reparoit aujourd'hui sous

(a) *De præstantiâ Remedior. Domesticorum.*

(b) L'Édition de la *Pharmacopœia Extem-  
 poranea reformata* de FULLER que je cite dans  
 les Notes, est celle de Londres de 1732.  
*in-1.* & l'Édition de la *Pharmacopœia Ba-  
 teana* est pareillement celle de Londres de  
 1719. *in-12.* donnée par FULLER.

une forme très-différente des premières Editions.

J'ai réuni , à la fin de cette Pharmacie , les deux Digressions sur le Régime Maigre, auxquelles j'ai donné le titre d'*Observations*.

L'on a mis dans le troisième Volume la Vie de M. HECQUET, dont M. de SAINT MARC, son Auteur , a donné une seconde Edition , augmentée & corrigée par lui-même. Cette Vie a été imprimée de façon qu'elle peut se vendre séparément. Elle auroit dû naturellement être placée à la tête du premier Volume , ou à la fin du quatrième : mais comme ils étoient déjà suffisamment chargés , l'on a jugé à propos de la porter à la fin du troisième , afin de rendre ces quatre Volumes à peu près égaux.

On trouve enfin une *Table générale des Matières* comprises dans les quatre Volumes , que j'ai en-

tièrement refondue , & à laquelle j'ai beaucoup ajouté , pour la commodité des Lecteurs.

Voilà les différens articles dont je me suis acquité pour améliorer , autant qu'il a dépendu de moi , cette nouvelle Edition. J'ose me flater qu'on aura lieu d'être content des soins que j'y ai apportés , & que je devois non-seulement à l'intérêt public ; mais encore à la mémoire de M. H E C Q U E T , qui m'a honoré pendant long-temps de son affection , & même de sa confiance pour l'Edition de trois autres de ses principaux Ouvrages. \*

\* Voyez sa Vie , pag. 117.



# TABLE

## DES ARTICLES

### Du Premier Tome.

---

#### PREMIERE PARTIE.

#### LA MEDECINE DES PAUVRES.

---

I. <i>Les Causes de la Santé.</i>	pag. 4
II. <i>Les Causes des Maladies.</i>	18
III. <i>L'Usage des Médicamens.</i>	25
IV. <i>Erreur vulgaire sur la Cacochymie.</i>	39
V. <i>La Cacochylie est la véritable cause d'une Maladie.</i>	41
VI. <i>La Cacochylie ne demande point la fréquente Purgation.</i>	43
VII. <i>On ne doit employer les Purgatifs que vers la fin des Maladies.</i>	46
VIII. <i>Les Purgatifs sont dangereux dans les Maladies Chroniques.</i>	ibid.
IX. <i>Objections en faveur des Purgatifs.</i>	48
X. <i>Réponse à la première Objection, tirée des Envies de vomir.</i>	49

# TABLE DES ARTICLES

XI. Réponse à la seconde Objection, tirée du Cours de Ventre.	51
XII. Les Purgatifs sont dangereux, 1°. pour les Femmes enceintes.	54
2°. Pour les jeunes personnes du Sexe.	55
3°. Pour les hommes sujets aux Hémorrhoides.	55
4°. Dans les Crachemens de Sang.	56
5°. Dans les Asthmes.	ibid.
6°. Dans les personnes qui ont des Descendentes.	ibid.
XIII. On ne doit employer que les Vomitifs les plus modérés.	57
XIV. La maniere d'employer le Séné.	59
XV. Le Mercure-doux.	60
XVI. La Rhubarbe.	61
XVII. L'Aloë.	62
XVIII. Remarque sur l'usage des Extraits.	65
XIX. L'usage du Sel d'Angleterre.	66
XX. Les dangers des Sudorifiques.	67
XXI. L'usage des Sudorifiques.	76
XXII. L'usage des Diurétiques.	80
XXIII. Les Diurétiques sont dangereux dans les Hydropisies Ascites.	82
XXIV. Le temps d'employer les Diurétiques dans les Hydropisies.	83
XXV. Les Délayans.	88
XXVI. Les Apérisifs.	91
XXVII. La Saignée.	94
XXVIII. Première Objection contre la Saignée.	95
XXIX. Seconde Objection contre la Saignée.	99
XXX. Observations sur la Saignée.	104
XXXI. Nécessité de la Saignée dans la plû-	



# DU TOME I.

part des maladies de Poitrine.	105
XXXII. Il est difficile de connoître au juste l'espece de certaines Maladies.	107
XXXIII. Des Maladies en particulier.	115
XXXIV. Utilité de l'examen des Professions.	117
XXXV. L'ardeur du Soleil est nuisible à la Transpiration.	119
XXXVI. Il est des Vents aussi nuisibles à la Transpiration que les ardeurs du Soleil.	122
XXXVII. La transpiration dérangée est la cause de la Fievre.	124
XXXVIII. Il faut saigner dans les premiers temps de la Fievre.	125
XXXIX. Les Fieures irrégulieres.	128
XL. Les Fieures malignes.	130
XLI. La Phrénésie.	133
XLII. Les Accès périodiques de la Fievre.	ibid.
XLIII. Observation sur le concours de la Na- ture avec le Medecin, pour la guérison de la Fievre.	137
XLIV. Observation particuliere sur la Fievre- Quarte.	140
XLV. La maniere de traiter la Fievre-Quarte.	142
XLVI. La maniere de traiter la Fievre- Tierce.	154
XLVII. La Fievre Quotidienne.	159
XLVIII. La Fievre Éphémere, ou qui ne dure qu'un jour.	161
XLIX. Différentes especes de Fieures.	162
L. Les sudorifiques sont mortels dans bien des Fieures.	164
LI. Observations sur les Fieures à éruptions.	167

# TABLE DES ARTICLES

LII. <i>La maniere de traiter la petite - Vérole.</i>	172
LIII. <i>Les Fieures Erépipélateuses, Gouteuses, &amp; Dartreuses.</i>	177
LIV. <i>La Fievre de Rhumatisme.</i>	182
LV. <i>Les Sciatiques.</i>	183
LVI. <i>L'usage des Sangsues dans les Sciati-ques.</i>	198
LVII. <i>Réflexions sur ce qui a été dit, que le Sang étoit l'unique cause des Maladies</i>	200
LVIII. <i>Avantages de la Saignée faite d'abord dans les Maladies.</i>	206
LIX. <i>Les Cachexies.</i>	211
LX. <i>La maniere de traiter les Cachexies.</i>	214
LXI. <i>L'Hydropisie.</i>	224
LXII. <i>La Gale.</i>	231
LXIII. <i>Le Scorbut.</i>	232
LXIV. <i>Les Ecroüelles.</i>	254
LXV. <i>La cure des Ecroüelles.</i>	265
LXVI. <i>Le Cancer.</i>	271
LXVII. <i>La maniere de traiter les Cancers.</i>	275
LXVIII. <i>L'Epilepsie, ou le Haut-Mal.</i>	283
LXIX. <i>Le traitement de l'Epilepsie.</i>	287
LXX. <i>Le Rachitis, ou la Nouûre.</i>	294
LXXI. <i>Maladies du Bas-Ventre.</i>	304
1°. <i>Le Cours-de-Ventre.</i>	304
2°. <i>Des Coliques de différentes especes.</i>	307
3°. <i>La Colique venteuse des Intestins.</i>	309
4°. <i>La Colique Biliause &amp; Venteuse.</i>	313
5°. <i>La Colique Pituiteuse.</i>	318
6°. <i>La Colique des Plombiers ou des Pein- tres.</i>	319
7°. <i>La Gravelle, &amp; la Pierre.</i>	324
LXXII. <i>Maladies qui dépendent du vice de la Lymphé Nervale.</i>	333

# DU TOME I.

LXXIII. <i>Maladies Inflammatoires.</i>	340
LXXIV. <i>La Péripleumonie, ou Inflammation du Poumon.</i>	342
LXXV. <i>La cure de la Péripleumonie.</i>	346
LXXVI. <i>Autres maux Inflammatoires.</i>	353
LXXVII. <i>La cure de ces Maux.</i>	354
LXXVIII. <i>L'Asthme proprement dit.</i>	358
LXXIX. <i>La cure de l'Asthme.</i>	360
LXXX. <i>L'Apoplexie.</i>	362
LXXXI. <i>La cure de l'Apoplexie.</i>	363
LXXXII. <i>La Paralysie, &amp; sa cure.</i>	368
LXXXIII. <i>Les Concrétions Polypeuses, &amp; leur cause.</i>	371
LXXXIV. <i>La Pleurésie.</i>	372
LXXXV. <i>La cure de la Pleurésie.</i>	374
LXXXVI. <i>L'Etisie,</i>	379
LXXXVII. <i>La cure préservative de l'Etisie, &amp;c.</i>	383
LXXXVIII. <i>La Phthisie ou Pulmonie, &amp; la manière de la traiter.</i>	385
LXXXIX. <i>Raison de la grande difficulté de la cure de la Phthisie.</i>	387
XC. <i>Maladies de l'Estomac, &amp; leur cure en général.</i>	390
XCI. <i>Le Hoquet, &amp; sa cure.</i>	393
XCII. <i>Le Vomissement de Sang, &amp; sa cure.</i>	394
XCIII. <i>Le Flux Hépatique, &amp; le moyen d'y remédier.</i>	398
XCIV. <i>Les Maux de Rate, &amp; leur traitement.</i>	401
XCV. <i>La Maladie Atrabilaire.</i>	402
XCVI. <i>La Lienterie, &amp; le Flux Céliaque.</i>	404
XCVII. <i>La cure de ces Maux.</i>	410
XCVIII. <i>Les Hémorrhoides, &amp;c.</i>	411

TABLE DES ARTICLES, &c.	
XCIX. <i>La cure des Hémorrhoides, &amp;c.</i>	414
C. <i>Maladies qui dépendent du vice de la Bile.</i>	416
CI. <i>La Mélancolie, &amp; la maniere de la traiter.</i>	422
CII. <i>La Jaunisse, &amp; sa cure.</i>	426
CIII. <i>Le Cholera-morbus, &amp; sa cure.</i>	429
CIV. <i>La Colique de Miserere, &amp; sa cure.</i>	431
CV. <i>Récapitulation d'une partie de ce qui a été dit.</i>	434

Fin de la Table des Art. du Tome I.



LA  
MEDECINE,  
LA CHIRURGIE,  
ET  
LA PHARMACIE  
DES PAUVRES.

---

PREMIERE PARTIE.  
*LA MEDECINE.*

---



ET Ouvrage, que j'entre-  
prends pour le soulagement  
des Pauvres, sera vrais-  
semblablement le dernier  
auquel je pourrai mettre la main.  
Le nombre des années, & encore  
plus le poids de mes longues infir-

*Tome I.*

A

mités, m'annonce tous les jours que ma fin s'approche. Je sens à chaque instant, que les différentes parties de mon être tendent à une résolution prochaine ; & bien-tôt, inutile au Public, j'irai rendre le compte terrible de ce que j'aurai pu faire d'utile pour moi-même. C'est pour me rendre favorable le Souverain Juge dans le grand Jour, que je cherche aujourd'hui, dans le sein des Pauvres, un secours efficace de prieres en reconnoissance des secours temporels que je vais tâcher de leur procurer. Je sens une satisfaction singuliere à consacrer mes derniers travaux à cette portion de Chrétiens, si chere à JESUS-CHRIST, & si précieuse à son Eglise. Car, outre les avantages spirituels que j'en espere pour l'éternité, je trouve qu'il est heureux pour moi d'être débarrassé du soin de rechercher les ornemens de la diction : ceux pour qui je travaille sont simples de cœur & d'esprit ; j'écrirai avec la même simplicité, parce que je ne cherche qu'à me faire entendre. Les termes de l'Art, dont je ne pourrai me dispenser de me servir, jetteront peut-

être quelque obscurité dans cet Ouvrage : mais je tâcherai , en les expliquant , de les mettre à la portée de tout le monde ; & comme il seroit peut-être trop embarrassant de donner les explications des différens termes de l'Art chaque fois qu'ils se rencontreront sous main , je donnerai un espece de Dictionnaire , dans lequel ils seront tous marqués par ordre alphabétique. Je me flatte qu'avec ce secours , & un peu d'attention de la part de mes Lecteurs , je réussirai du moins à être entendu des personnes charitables qui se devoient au service des Pauvres ; & ce sera toujours pour moi avoir atteint au but que je me propose. Je vais conduire mon Lecteur sur les pas de la Nature : Je la lui ferai suivre dans toutes ses opérations ; il en verra l'ordre , la justesse , l'harmonie , & il apprendra les moyens d'en rétablir le dérangement , sans jamais s'écarter de ses voies. C'est pour remplir ce dessein , & mettre quelque ordre dans cet Ouvrage , que je parlerai d'abord des causes de la Santé , qui conduiront naturellement à celles des maladies : Je

parlerai ensuite en général du bon & du mauvais usage des Remedes. De là , je passerai aux Maladies particulieres , auxquelles j'appliquerai les remedes qu'un long usage m'a démontré être les plus efficaces. Ceci sera suivi d'un Traité de *Chirurgie* , toujours relatif aux Pauvres , dans lequel ils trouveront les moyens de se soulager dans les différens accidens auxquels les expose la diversité de leurs Professions ; & enfin je conclurai ce Traité par une *Pharmacie* détaillée , dans laquelle les doses de Remedes seront spécifiées suivant la qualité des Maladies.

I.  
Les  
Causes  
de la  
Santé.

Les causes de la Santé sont les mêmes que celles de la Vie : celles-ci commencent l'être ou l'existence de l'animal ; les autres l'entretiennent , & la conservent. Or la cause essentielle & fondamentale de la vie de l'animal , c'est le mouvement de la matiere même du germe qui l'enveloppe. Ce mouvement est singulier : c'est un branle , une pulsation , une vibration , une maniere de saut (*punctum saliens.*) Ce fait est tiré des expériences Anatomiques.



ques, & adopté par tous les Physiologistes. Ce sont, disent-ils, les mouvemens, les battemens du cœur, qui commencent la vie de l'animal ; ce sont ces battemens qui travaillent le premier *fluide*, ou l'humeur primitive, qui doit par ses accroissemens arroser toutes les parties de l'animal naissant, & le nourrir. Ce fluide est *blanc* ; c'est la *lymphe-mere*, la source de la partie blanche du sang & de sa sérosité, qui en est le véhicule né. Ce suc *blanc* devient *rouge* en peu de tems ; & alors c'est le sang formé avec ses deux portions, la *rouge*, & la *blanche*. Voilà la première force mouvante qui doit pousser le sang, & cette force est le Cœur dans le corps d'un animal parfait. Ainsi ce mouvement originnaire est un ressort ; & ce ressort est la cause primitive ou le principe de la fameuse circulation du sang, qui commençant au cœur, parcourt toutes les parties du corps, depuis son centre jusqu'aux extrémités de son habitude. Cette circulation continuée fait la vie de l'animal, parce que tant qu'elle dure, les battemens du cœur se perpé-

tuent ; & c'est en cela que consiste la vie. Mais il est nécessaire , pour la continuité de cette circulation , que le sang conserve sa quantité ou son volume , pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt sa nourriture & son accroissement , & en même tems pour entretenir les mouvemens des organes qui composent ces parties. Or les parties du corps étant toutes vasculieuses , c'est-à-dire, composées chacune de vaisseaux jusques dans le moindre de leurs points , il faut fournir au sang suffisamment de pâture ou de sucs pour tous ses besoins ; c'est à cela que servent les sucs nourriciers, dont le mouvement mécanique est le même que celui de la *lymphe-mere* dans l'animal qui se formoit. J'ai dit que celui-ci étoit un battement, une pulsation , un point de matiere qui sautoit ; c'est la *Systole* originai-re , qui atténue , brise & affine la *lymphe nourriciere*. Dans l'animal parfait , le suc lymphatique qui doit grossir le volume du sang , se travaille par un broyement , qui commence dans la bouche par l'action des mâchoires & des dents , & qui

se termine à une action compressive & musculaire, , depuis l'œsophage, dans l'estomac, & d'ici jusqu'à la fin du dernier des intestins : c'est une marche de trente ou quarante piés, que le suc nourricier doit faire au travers d'un canal, ( c'est celui des *intestins*, ) qui peut être six fois aussi long que le corps est haut. Quelle *pompe expulsive* la plus forte n'emploieroit point l'industrie des hommes, si elle avoit à porter une liqueur à une telle distance ? Cependant l'action dont je parle ici, n'a rien de semblable à une machine qui pousseroit avec impétuosité, en jet & par saillies, un liquide au travers ou de tuyaux droits, ou de canaux bien évidés. Ce n'est seulement qu'une force *compressive-élastique*, qui reçoit le suc grossièrement broyé dans la bouche, & qui achève ce transport, sans autre impulsion que celle des membranes de l'œsophage, dont la vertu musculaire & élastique pressant de haut-en-bas cette matiere imparfaitement broyée, la dépose dans l'estomac. On ne voit jusqu'à présent d'autre force que celle des *solides* ;

puisque la matiere demi-broyée n'agit jusqu'ici que passivement. Les *fluides*, & ce qui les compose, ont donc bien peu de force ; ils n'en ont pas même assez pour achever de broyer dans l'estomac la matiere qui y est portée : car ce sont les fibres de ce viscere, tant multipliées par leur nombre, leur forme, leurs attitudes, ou leurs directions, qui mettent cette matiere en état de s'ouvrir, en se brisant, pour s'imbiber du suc *stomacal*, ( c'est la *lymphe gastrique*, ) qui, comme un *dissolvant*, s'insinue dans les pores ou dans les interstices que laissent entre elles les parties intégrantes du *chyle*, qui se travaille ainsi par l'atténuation qu'en font les fibres de l'estomac, en le *lévigant*, &, pour ainsi dire, le *porphyrisant* par leurs frottemens multipliés. Le mouvement de ces nouveaux fluides leur sert encore ici à peu de chose ; car pour sortir du creux de l'estomac, ils n'ont qu'à s'en laisser expulser, en se laissant aller au penchant que leur offre la situation courbe & déclive du pylоре ( c'est l'orifice inférieur de l'estomac, ) qui décharge ce viscere dans

le premier des intestins. C'est pour ce chyle imparfait un nouvel estomac, un second ventricule, ou comme un laboratoire nouveau, dans lequel il se perfectionne toujours par le même mécanisme de la vertu *systaltique*. Cette vertu se trouve même d'autant plus forte dans ce premier intestin, (c'est le *duodenum*), que quoiqu'il soit beaucoup plus ample que les autres, il l'est beaucoup moins que l'estomac. Ainsi la force des fibres musculieuses de cet intestin, y étant plus ramassée, elle porte plus immédiatement sur le chyle, & l'atténue par conséquent beaucoup plus intimement que n'a fait l'estomac, dont les fibres étant plus longues, laissent plus d'espace dans sa capacité, & portent de plus loin leur action sur le chyle. Au surplus la *bile* d'une part, & le *suc pancréatique* d'une autre, se déchargeant dans cet intestin en même-tems que le chyle y tombe de l'estomac, ce sont deux délayans qui doivent infiniment contribuer à sa fluidité; car autant que le *suc pancréatique* tient du dissolvant de la *salive*, autant la *bile*, qui est un amer savonneux noyé

dans un pareil dissolvant, qui est la lymphe, le rend lisse, lévigné, léger, & très propre à s'insinuer pour passer par les pores les plus étroits ; & cet appareil, pour l'atténuation ou l'affinage du chyle, a sa raison dans les effets que le chyle doit produire étant reçu dans le sang. Car du chyle & du sang se forme le fonds, le champ, ou comme la pépinière, d'où prendront leur origine les différens sucs qui viendront à se produire dans tous les sécrétoires du corps ; car, sans parler de la *bile*, du *suc pancréatique*, de la *salive*, des *sucs* singulièrement propres aux deux sexes, de ceux qui se séparent en tant de *glandes*, c'est ce même fonds qui doit encore fournir la matière du *suc nerveux*, de cette rosée spiritueuse, ou de cette lymphe spiritualisée, qui fut autrefois nommée *esprits animaux*, lesquels sont les produits de la partie chyleuse ou blanche du sang, infiniment raréfiée, & ainsi autant élastique que l'est une matière *aérifiée*, ou autant affinée que l'air le plus pur. Voilà le terme où tend la filtration du chyle qui se fait dans les intestins. C'est pourquoi il ne

coule du premier intestin dans le second, que comme dans une fondrière, ou dans un lieu *absorbant*, dans lequel il n'est pas plutôt reçu, que paroissant s'y perdre, il passe dans les *veines lactées*. Aussi cet intestin s'appelle-t'il l'*affamé*, (*jejunum*;) parce que, quoiqu'il dévore plus de chyle qu'aucun autre, il en est toujours vuide, & comme à jeun. Car telles sont les tuniques des intestins, surtout celle de M. RUYSCH, qui étant infiniment *vasculeuse*, tient lieu d'éponge, ou de vaisseaux *absorbans*, qui s'imbibant du chyle si finement atténué, le transmettent dans les *veines lactées*. Ce doit donc être des conduits aussi étroits que des pores imperceptibles doivent l'être.

Toutes ces réflexions sur le *chyle*, démontrent clairement l'immense finesse que doit avoir le *suc nerveux*, pour qui il est foncièrement destiné; puisque ce même suc nerveux, qui doit pénétrer intimement toutes les fibrilles des nerfs, pénètre des vaisseaux qui sont infiniment plus petits qu'un cheveu. Rien donc n'est plus capable de faire sentir la part singulière que les nerfs ou les solides

ont dans les causes des maladies ; puisqu'ils sont si importans pour la santé.

Par ce que je viens de dire de la filtration du chyle , on comprend aisément la maniere dont se font les *secrétions* dans nos corps. On a vu la matiere dont se forme le chyle , passer de l'estomac par le *duodénum* dans un canal excrétoire de quinze à seize palmes , qui est le *jejunum* , & de-là dans un canal excrétoire de vingt palmes , qui est l'intestin nommé *ileum*. C'est-là que se consomme ou s'acheve presque toute la filtration du chyle. On explique de même toutes les autres *secrétions* qui se font dans tout le reste du corps. Ce n'est donc partout que de simples séparations ou *colatures* , qui se font à travers les membranes , lesquelles sont des *passoires* naturelles. La mesure des *pores* de ces membranes fait le secret de cette opération , parce qu'elle ne permet de passer qu'aux molécules , dont la grosseur doit répondre à la largeur des pores par où elles doivent passer.

Tel est encore l'art de la *dépuration* du sang ou des humeurs. En



effet cette dépuration n'est qu'un triage de certaines parties, dont l'étendue étant de même mesure que les diamètres de certains vaisseaux, elle fait (toujours par le moyen de la pression qui la détermine) que l'action des fluides, qui sont en rapport de mesure avec les vaisseaux qu'ils doivent enfler, est toujours à la décharge de la nature qui travaille les *secrétions* & les *dépurations critiques* ou naturelles. Il est aisé de comprendre, par ce que je viens de dire, que ce qu'il y a de suffisamment affiné dans le chyle, passe à travers les tuniques des intestins dans les *veines lactées*, tandis que ce qu'il y a de *féculences*, tombe comme un marc, & reste dans les gros intestins, qui sont les égouts du corps humain. Voilà tout l'art des *secrétions*, & des *dépurations* du sang; deux opérations qui embrassent toute la science des *digestions*, des *coctions*, & des *crises* qui se font en santé & en maladie.

Mais enfin le chyle ayant pris un nouvel affinage, soit à travers les *veines lactées*, ou *lymphatiques*, comme autant de filieres, soit à travers

des passioires qu'il rencontre dans toutes les glandes du *mésentère*, & toujours en presse dans la duplication membraneuse élastique de cette partie, il est porté dans le *cœur* pour s'y mêler & se confondre dans la masse du sang. C'est par le même *mécanisme* de la *systole* des solides, que se fait l'*amalgame* ou l'assimilation de la partie blanche du sang avec la partie rouge; car c'est l'action *systaltique* du cœur & des artères, qui fait, par la *pisture*, ce mélange ou cette association. Ce sera encore par une suite naturelle de cette action *systaltique*, que se feront les séparations différentes ou les partages de ces deux parties, la rouge & la blanche, pressées & appliquées à la mesure des *diamètres* des différens vaisseaux qu'elles rencontrent sur leur route; tels sont ceux qui naissent des artères, & immédiatement de leurs troncs, soit en sortant, sur leurs fins, de leurs parties latérales, soit en se continuant ou se prolongeant de leurs extrémités. Ainsi en changeant de nom, parce qu'ils changent de sucs, ils ne changent ni de source ni d'origine.

C'est ainsi que le sang se distribuant dans toutes les régions du corps, va pénétrer ses vaisseaux les plus fins & les plus déliés : il est porté en entier aux *méninges* & à la *substance corticale* du cerveau par les extrémités capillaires des artères sanguines, qui sont continues, par le moyen de la *substance corticale*, avec les filets de la *substance médullaire* ; & il est à observer que quoique le cerveau emploie pour sa nourriture moins de sang qu'aucun autre viscère, il en reçoit cependant beaucoup plus par les artères *carotides* & par les *vertébrales*, qu'il ne s'en porte en aucun autre endroit. La partie blanche du sang circule dans toute la capacité des fibres médullaires, comme par autant de *serpentins* ; elle pénètre ensuite tout le genre nerveux, & va finir sa circulation dans les parties du genre membraneux. En effet, les membranes n'étant que les développemens des extrémités des nerfs, elles deviennent le fonds d'où renaissent & pullulent tant de milliers de canaux, appelés *veines lymphatiques*, qui sont comme autant de *recipiens* destinés à repomper les

résidus du suc nerveux , pour les reporter dans les vaisseaux sanguins.

Il est encore une particularité à observer dans la circulation de la partie blanche du sang ou de sa lymphe ; c'est qu'il y a des capillaires des arteres sanguines , qui prennent la forme *cylindrique* , qui est celle des vaisseaux *excrétoires* ; elles sont elles-mêmes des arteres , lesquelles deviennent les *secrétoires* de la partie blanche du sang ou de sa lymphe , qui forme la matiere de cette sérosité *halitueuse* qui s'étend en long & en large en se répandant dans le tissu des membranes qu'elle pénètre. C'est le suc mou & doux qui les tient souples , & qui en exude en maniere de transpiration , par autant de points qu'il y a de pores dont sont criblées les surfaces de toutes les membranes. Voilà l'autre terme de la circulation de la partie blanche du sang , qui fait & qui entretient la transpiration intérieure. Cela se remarque aisément dans les corps des animaux que l'on ouvre vivans , ou qui ne font que d'expirer , par cette quantité de vapeurs fumantes qui s'élèvent de toutes les parties ,  
&

& qui sortent de tout le bas-ventre ou des capacités qui les contiennent.

On comprend aisément, par cette double circulation du sang, que tous les fluides sont intimement engagés dans tous les vaisseaux, & portés jusqu'au fond de leurs extrémités; de façon que les extrémités opposées se contrepésant mutuellement, se tiennent en rapport & en *rénitence* réciproque par une double continuité, fondée dans la position des fluides & des solides qui composent le tissu de toutes les parties.

Tous ces organes, ces fluides, & ces solides, en si grand nombre, & si variés par leur structure, leurs positions, & leurs mouvemens, conservent entre eux une harmonie, un concert, une intelligence, qui va jusqu'à l'équilibre; & c'est sur cet équilibre qu'est fondée la vie & la santé de l'homme: dès qu'il est altéré, dès que cette douce *rénitence* réciproque ne se conserve plus, la santé se déränge, dépérit, & le corps est alors en proie à nombre de maladies.

Les maladies ne sont causées que

I I.  
Les cau-  
ses des  
Maladies.

par le déchet, l'altération, ou le dépérissement de cet équilibre dont je viens de parler. La justesse se perd entre les *fluides* & les *solides*, & le dérangement se mettant dans les *secrétions*, les suc changés, déplacés, croupissans ou ralentis font tous les maux qui traversent la vie des hommes. Tout cela vient du dérangement de la circulation du sang; dérangement qui n'arrive point par la faute du sang, puisque par lui même il n'agit que passivement dans toute l'œuvre de la circulation: mais les *solides* le pressent, l'agitent, & le poussent partout où il doit être porté, pour en exprimer les suc qui doivent en sortir, ou s'en séparer. C'est donc leur vertu *systaltique* dérangée la première, qui met le trouble dans l'ordonnance de la circulation; parce que les *fluides* prenant intérieurement trop de volume, & par-là pesant trop sur les *solides*, ils en arrêtent ou changent la *systole*, qui de son côté trouble les suc qu'elle devoit tenir dans l'ordre. D'autre part, un air variable par lui-même, devenu trop vif, trop actif, trop élastique, trop pesant, gênera par sa

pression les parties du dehors, ou, par son trop de *gravitation*, comprimera les parties du dedans, & particulièrement les *vésicules* du poulmon. Tout cela formant des digues au cours du sang, lui fait prendre, & à ses suc<sup>s</sup> retenus & concentrés, tous les écarts d'où s'ensuivent tant d'embarras dans les viscères. Ce sont des *congestions phlegmoneuses* de la partie rouge, des ralentissemens de la blanche, &, qui pis est, des *ataxies* dans les *esprits*, de la lenteur ou de l'épaississement dans le *suc nerveux*. Ce sont-là les effets du dérangement arrivé dans la double circulation.

C'est par l'harmonie de cette double circulation que sont assujettis les suc<sup>s</sup>, chacun dans leur ordre, dans leurs places, dans leurs mouvemens: ainsi elle les conserve dans leurs qualités propres, & leur *crase* naturelle; au lieu qu'ils en dégénèrent dès qu'ils changent de situations, d'ordonnance, & de lieu: abandonnés alors à eux-mêmes, ils contractent toutes les différentes *saveurs* dont on les trouve atteints ou infectés dans le cours des maladies. Car c'est l'aigre, l'acide, le vitriolique, l'acre, l'urineux, l'alca-

*lin*, le *sulphureux*, que l'on observe dans les différens maux, dont on leur fait des causes ou des origines: Cependant toutes ces *saveurs* ne sont que des qualités de surcroît, ou survenues aux sucs ou aux humeurs, en conséquence du ralentissement où elles sont tombées; parce qu'elles ont été déplacées de leurs lieux naturels, & qu'elles sont sorties de leurs sécrétoires, & des viscères auxquels elles appartiennent naturellement. L'équilibre rompu traîne après soi ces maux, & bien d'autres. Car non-seulement la circulation du sang dérangée met le désordre dans tout ce qui dépend de sa partie rouge, mais encore dans ce qui est de la dépendance de sa partie blanche; car cet esprit *acide*, cette vapeur d'*aigre*, d'*urineux*, d'*acre*, de *sulphureux*, passant des vaisseaux sanguins dans les nerfs, y altere le suc nerveux dans sa *crase*, & dans sa circulation. Il devient donc piquant, salin, tumultueux, *explosif*, & par-là dérangé dans son cours. De son côté le genre membraneux excite dans les entrailles différentes *coliques*, des douleurs *spasmodiques*, *flatueuses*, *hysteri-*



ques, des obstructions dans les *glandes*, parce que la lymphe s'y ralentit, s'y fixe, & s'y durcit : Enfin tant d'affections chroniques, qui ont souvent leurs sièges dans le *mésentère*, sont encore les suites du désordre qui se fera mis dans la circulation de la partie blanche du sang.

Tout ce désordre dans l'œconomie animale, prend son origine de l'*éréthisme* des *solides* ; c'est donc à cet *éréthisme* ou à la puissance des *solides* irritée excessivement, ou tumultueuse, qu'il faut attribuer d'une part toutes les fontes, les catarrhes, les fluxions, & les rhumatismes ; & de l'autre, les congestions phlegmoneuses ou sanguines qui se font en tant de viscères, les inflammations qui s'ensuivent dans les uns, & les sécrétions suspendues, détournées, ou arrêtées dans les autres. Mais dans les uns & les autres de tous ces maux, c'est la *stricture* des parties, (*partium stricture*) ou leur resserrement *spasmodique*, qui fait tout le désordre. C'est ce resserrement qui, liant les vaisseaux sanguins & les excrétoires, fait mille expressions de suc & d'humours, qui présentent le change au

Medecin. Les humeurs qui font les évacuations naturelles , sont alors retenues dans leurs vaisseaux , parce que cette *stricture* en tient les issues fermées ; & c'est la raison de tant de suppressions *sanguines sereuses* ou *lymphatiques* , sur-tout de la double *transpiration* , c'est à-dire, de celle qui doit se faire par la peau à l'habitude du corps , & de celle qui se fait à travers les membranes dans les entrailles. C'est donc au rétablissement de l'ordre dans les mouvemens des *solides* & dans les *oscillations* de leurs fibres , qu'un Medecin doit s'appliquer, beaucoup plus qu'à évacuer des suc ou des humeurs. On voit par là combien il est inutile, & souvent même dangereux, de se servir de *purgatifs* , d'*émétiques* , de *fondans* , d'*hydragogues* , de *sudorifiques* , dont on accable quelquefois les malades.

L'idée que je viens de donner des causes des maladies, montre à trois égards quelle doit être la *paucité* des remèdes. 1°. Elle insinue qu'en plusieurs occasions , il n'en faudroit point ; parce que toute maladie n'étant qu'un *équilibre* altéré, changé,

ou affoibli, il reste continuellement un fonds de force dans les parties souffrantes, pour se relever ou se rétablir, puisque c'est la *tendance* naturellement attachée à tout ce qui est *elastique*, par laquelle des fibres allongées au-delà de leur ressort naturel, font effort pour se ramener au point naturel de leur puissance. Par ce moyen la Medecine, lorsqu'elle est bien entendue, trouve dans les maladies-mêmes une ressource assurée pour les guérir. C'est cet effort que les Medecins suivent dans la cure des maladies, & dont ils s'aident pour y parvenir, (*Naturæ conamen, conamina tonica*) 2°. Ordinairement il faudroit peu de remedes; parce que l'effort de la Nature, dont je viens de parler, fait seul la meilleure partie de l'ouvrage d'un sage Praticien: il ne craint pas même de s'y reposer, persuadé qu'un Medecin intérieur & domestique, né avec le corps qu'il traite fait, par ce mécanisme, & sourdement, dans le sang & dans les viscères, tout ce qu'il a dessein de faire. C'est la doctrine d'HIPPOCRATE, qu'il y a dans le corps une nature qui opere

les guérifons, (*Natura morborum medicatrix* ; ) & l'observation journaliere, sans plus de connoissance ou de Physique, démontre souvent que cette nature guérit, avec le tems seul & la patience, des maux que la Medecine la plus éclairée jugeoit incurables. C'est donc par cette science que l'on apprend à ne faire que rarement de grands remedes, & seulement pour ne pas manquer au secours que l'Art de guérir doit à la Nature guérifseuse ; mais sans jamais sortir de la confiance due, en bonne Medecine, au travail intérieur & au concours d'une Medecine domestique, que l'on conçoit tant que l'on ne perd pas de vûe cette *vertu de ressort*, qui en santé régit les fonctions de l'œconomie animale, & qui en maladie les redresse ou les rétablit. 3°. Lorsque les remedes sont absolument nécessaires, il n'en faut point donner de violens ; parce que le trop de vertu médicamenteuse tient du *poison*, plus que du *remede* : il est plus propre à soulever une force élastique, qu'à la contenir ; car tout ce qu'il y a d'actif en de vif dans cette *vertu*, menace d'agitation.

d'agitation ou de violence, des parties faciles à se déconcerter : telles sont les fibres, dont l'arrangement, le *ton*, les attitudes ou la direction font l'état organique des viscères qu'elles composent. Ce n'est donc pas la force & l'activité qu'un Médecin doit se proposer dans l'action des remèdes : mais c'est la proportion qu'il doit étudier entre les choses qu'il a à employer, avec le *ton* naturel où il veut rappeler les *solides*, & avec la disposition morbifique des *fluides*, pour satisfaire à tout ce qui peut causer la maladie. De cette manière les *fondans*, les *acres*, les *stimulans*, toutes qualités qui distinguent les forts *purgatifs*, les violens *émétiques*, les *hydragogues*, & semblables drogues véhémentes & tumultueuses, sont bien plus propres à porter la confusion dans les *fluides* & le trouble dans les *solides*, qu'à reconcilier les uns avec les autres, en les pacifiant, ou en les remettant dans l'équilibre dont ils sont sortis.

Il est donc du devoir d'un sage Médecin, d'être très-ménager dans l'usage des forts Médicamens. On

III.  
L'Usage  
des Mé-  
dicam.

a appelé autrefois la Medecine la Science de peu de Remedes (*pauca-rum herbarum Scientia*;) parce qu'avec peu de plantes, maniées suivant les regles de la sagesse, elle faisoit des cures surprenantes. Ce n'étoit pour-tant que des choses qui étoient bien plus médicamenteuses, que médicamens, parce qu'ordinairement elles étoient prises dans les Alimens; ce, qui faisoit une Medecine alimenteuse (*Medicina in alimento.*) Le Medecin s'appliquoit principalement à savoir nourrir à propos les malades, & à connoître les choses qui combattoient le fonds de leurs maladies: *Optima Medicina, Cibus opportunè datus.*

Je sai qu'il est des Sectateurs zélés des Purgatifs, qui prétendent pouvoir s'en servir fréquemment, & par-là arrêter les maladies dans leur principe. La maladie, disent-ils, ne vient que de l'abondance des superflus, & des suc corrompus qui altèrent l'ordre, l'harmonie & la justesse de l'œconomie animale: cette œconomie est une Chymie naturelle, qui doit avoir, aussi-bien que la Chymie artificielle, ses

crasses, les résidus, les *féculences*; si par le prompt usage des purgatifs, on commence par les expulser, l'ordre & l'harmonie, & par conséquent la santé, seront bien-tôt rétablis. Voilà ce que disent les partisans des Purgatifs; & voici la réponse. J'avoue que l'œconomie animale est une vraie Chymie: mais ses opérations sont bien différentes de celles de la Chymie artificielle, par rapport aux résidus & aux féculences; c'est ce que je vais faire voir en m'étendant un peu (sans cependant trop me répéter) sur ce que j'ai déjà dit de la circulation du sang, qui est l'opération capitale & universelle, & comme l'unique dans le corps humain, parce que par elle seule se travaillent tous les sucs qui doivent servir à ses fonctions, & qu'à elle seule se rapportent toutes les autres opérations, qui ne sont que ses subalternes: cette circulation ne laisse en aucun viscere ni *résidus*, ni *féculences*, ni ce qu'on appelle en Chymie *tête-morte* (*caput mortuum*.) Toute cette opération chymique, qui est simple, doit finir, comme elle commence, par la *filtration*. Celle ci est

celle du chyle dans les intestins ; dont les tuniques , comme des étamines , ne laissent passer dans les vaisseaux lactées , que ce qui doit être employé à la préparation du suc principal dans l'œconomie animale ; c'est celui des nerfs , ou la lymphe spiritualisée , au point qu'on lui a donné le nom d'*esprits animaux*. Les matieres terrestres , grossieres & impures passent dans les intestins , comme dans les égouts que la nature a établis pour la décharge des ordures du corps humain. Cette filtration une fois faite , il ne reste à la nature qu'à affiner le suc chyleux qui n'est que grossièrement dépuré , jusqu'au point de l'*aériser* ou le *spiritualiser* dans le cerveau. C'est pour y parvenir qu'à l'action des étamines ou des filtres des intestins , qui sont mous , souples & flexibles , succede celle des filieres : ce sont les *veines lactées* , tous canaux mollaſſes , qui se perdent dans le méſentere , dans ses *glandes* , & toujours entre ses membranes ; de sorte que le chyle passe ainsi comme à la *filiere* , enfile en effet le long canal thorachique , pour aller s'associer au sang ,



& prendre sa couleur, sa forme & sa nature. Ce sont d'abord des *fil-tres* ou des *étamines* qui commencent l'œuvre : c'est ensuite un *brisoir*, (*tritatorium*,) mais de chair & musculueux ; c'est le cœur qui brise le chyle, en le frottant, pour le convertir en sang. Suivent les artères, qui toutes, par leur systole qu'entretient le mouvement orbiculaire de leurs fibres, sont comme autant de *frottoirs* (*frictoria*) répandus par tout le corps & dans tous ses visceres, pour, en frottant le chyle avec le sang, en dégager les molécules, en rompre les liaisons, & le mettre en état de les démêler, & de se dépouiller des sucs qu'il laisse çà & là sur sa route, dans les différens endroits par où il passe. Ici c'est la *bile* ; là, le *suc pancréatique* ; là, la *salive* ; & par toutes les *glandes*, ou par tous les *excrétoires*, ce sont à chacun des sucs propres : mais ces sucs ne sont point des *résidences*, des *marcs*, des *lies*, des *féculences* ou des *ordures*. Car est-il raisonnable de regarder comme matieres de rebut, ou *excrémentitielles*, celles que la nature met en réserve en les ramassant

& les renfermant singulierement dans des visceres qui ne donnent issue à ses sucs , que pour les repasser dans le sang ? On a vu que des matieres *excrementitielles* , dont la nature veut se défaire , sont déposées dans les intestins , parce qu'ils sont les égouts du corps humain. Il en est encore de même de l'*urine* ; la nature en sépare la matiere dans des endroits qui ont des gouttieres pour les recevoir , & les conduire directement hors du corps. Mais il n'en est pas de même de la *bile* , & du *suc pancréatique* , qui tombent l'un & l'autre dans le premier des intestins , pour se mêler immédiatement avec le chyle dès qu'il sort de l'estomac. Pareillement la *salive* , qui est le dissolvant universel , ou l'*alkaest* de la nature , pour les dissolutions de toutes sortes d'alimens , & pour toutes celles qui se préparent pour tout le corps , est un suc qui tombe de la bouche immédiatement dans l'estomac pour se mêler avec les alimens : font-ce-là des marques de rebut , auquel la nature auroit mis ce suc , si nécessaire même à la santé , qu'il est dangereux à l'homme de le

cracher trop souvent ou trop volontiers ?

Que font-ce donc que tous ces fucs résidens, fans être des *résidences* ? Le but & l'objet principal & dernier de la circulation du sang, en découvre le mystere. Elle commence cette circulation par une *filtration* dans les intestins, par laquelle le chyle reçoit une premiere dépuration ; mais il n'est pas clarifié : il demeure donc matiere laiteuse, parce qu'il est encore tout plein des particules alimenteuses, qu'il tient des différentes nourritures dont il a été composé. Or ces particules alimenteuses, toutes bonnes & utiles qu'elles sont, épaississent la *lymphe* du sang. Cependant cette *lymphe* doit se rendre aussi claire & aussi limpide qu'une rosée fine & légère, au point qu'elle puisse se résoudre en un air imperceptible aux sens. C'est l'image ou la ressemblance de la *lymphe* spiritualisée, devenue esprits dans les nerfs, parce qu'elle doit les pénétrer & les traverser comme un air.

Telle est la *volatilisation* qui se fait dans la Chymie naturelle ; telles sont.

les *exaltations*, les *rectifications*, les *sublimations*, les *cohibations* qui s'y passent uniquement par la *trituration*, les *delayans*, la *pression* ou la *vertu systaltique*. Ainsi donc le chyle dégrossi en se filtrant par les *étamines* des membranes des intestins, puis passé à la *filiera* des veines lactées, se sublime vers le cœur. De-là mêlé au sang, il part pour aller faire son cercle par toutes les régions du corps, dans lequel il a des millions d'aunes de vaisseaux à parcourir. Les *frottemens* des parois des ventricules du cœur, le brisent d'abord; expulsé ensuite avec violence du fond de ces capacités, il est reçu dans les artères. Celles-ci continuant les mêmes *frottemens* dans toutes leurs longueurs, le chassent dans les viscères; & là, comme dans des entrepôts, où il se ralentit, il perd de l'impétuosité qu'il tient de l'expulsion, & il prend le tems de se développer; car c'est ainsi qu'il se décharge pour faire le dépôt des sucs dont il a à se défaire pour alléger sa marche, & pour la conduire à son terme. Toujours, suivant le même mécanisme, rencontrant sur sa route un ré-

seau d'une infinité d'arteres dans la rate, il se distribue dans autant de canaux que ce réseau a de mailles, ou que les mailles ont de côtés qui les forment; & par cet art des *frottemens*, le sang se porte de la rate dans le foie, exalté dans ses parties, développé & démêlé de manière, que celles qui doivent se former en *bile*, n'ont qu'à se placer dans les sécrétoires du foie. Le sang, déchargé d'autant, acheve son tour dans les autres viscères du bas-ventre. Là il se décharge encore partout dans les *glandes*, comme il a fait auparavant dans celles de l'estomac & du pancréas. Ainsi dépouillé de quantité de ses suc lymphatiques, il remonte au Cœur, *déphlegmé* d'autant de fluides qu'il a laissé de dissolvans ou de délayans dans toutes les glandes par où il a passé, ou dans tous les sécrétoires qu'il a remplis. Tous ces suc sont utiles, parce qu'ils sont destinés à servir dans l'œconomie animale, qui doit les mettre à profit pour l'entretien des fonctions de la santé. Cependant ce sang, ainsi plus dépuré jusqu'ici que *clarifié* (au point qu'il doit le devenir) dans sa

lymphe , est encore renvoyé par le Cœur au cerveau, ou vers sa *substance corticale* , pour finir là sa circulation comme il l'a commencée : ç'a été par une *filtration* à travers les intestins ; ici c'est par une *filtration* à travers la substance corticale : là ç'a été une *lymphe laiteuse* ; ici c'est une *lymphe limpide* & clarifiée , parce qu'elle s'est dépouillée de ce qu'elle avoit de trop substantiel , ou de trop de volume , pour s'infiltrer dans des canaux aussi déliés que ceux de la substance corticale. Ce n'est donc plus qu'une rosée lymphatique , une substance aérienne , qui se filtre dans les nerfs. Voilà à quoi servent toutes ces décharges de lymphe en tant d'endroits , qui ne sont que des dépouillemens spontanées , ou des cessions instituées par la nature , qui doit reprendre ces suc pour les appliquer ou les remettre en œuvre , soit pour la préparation , soit pour l'achèvement ou la perfection de ses œuvres en chaque viscere.

Mais la lymphe allégée par toutes les cessions ou les dépouillemens qu'elle a faits d'elle-même , seroit encore trop grossiere , & insuffisam-

ment préparée pour consommer son grand œuvre : c'est celui de la production des *esprits animaux*, qu'elle doit former par sa filtration à travers la *substance corticale* dans les fibres *médullaires* du cerveau. C'est pourquoi le sang qui y monte par les *carotides* & les *vertébrales*, dépose encore une si grande quantité de sa lymphe dans les glandes qu'il rencontre, & surtout dans les *sinus maxillaires, frontaux* & *sphénoïdaux*, qui la dépouillent en dernier lieu de tout ce qui lui restoit de trop de volume pour se donner le degré de limpidité ou d'atténuation, qui la met en proportion avec les *filtres* de la *substance corticale* : car ces *sinus* sont comme les *récipiens* dans la Chymie naturelle, où tombent les dépouillemens lymphatiques du sang, qui se sublime au cerveau pour y faire la distillation de l'*esprit animal*. Tout cela ne s'exécute que par la vertu *syltaltique* ou la *pression* ; c'est par elle que la lymphe parvient à ce degré d'élévation ou de sublimation, de volatilisation & d'affinage. Le mécanisme pour la circulation des esprits animaux ou du suc nerveux,

est le même que celui par qui l'on a vu commencer & se parfaire la circulation de la partie rouge du sang. Ici le Cœur a été le principe de cette circulation , & la pression systaltique des arteres l'a achevée. Là c'est le cerveau , battu & pressé par toutes ses membranes , & par toutes les arteres qui les tapissent & les pénètrent intimement. Cette action compressive se trouve singulièrement copiée dans la structure des cordons des nerfs , presque aussi-tôt qu'ils sont sortis du cerveau. Là se trouve placé de chaque côté le *ganglion cervical* , lequel, suivant l'observation des plus célèbres Anatomistes \* , est un corps musculaire , une vraie presse , où les esprits animaux prennent une nouvelle force pour circuler. C'est pourquoi de-là en avant , les *ganglions* & les *plexus* se multiplient ; soit dans la poitrine , que traverse le *nerf intercostal* , où ces *ganglions* se trouvent dans tous les interstices des côtes ; soit dans le bas-ventre , où les *plexus* se montrent , tant par leur étendue , que par leur nombre , aux yeux de tout le monde.

\* Voyez *La Médecine Théologique*.



de. Ainsi le suc nerveux ou les esprits animaux , poussés comme par autant de *petits cœurs* ( car c'est ainsi que les nomme le célèbre M. LANCISI ) qu'il y a de *plexus* , ou de *ganglions* , depuis le cou jusqu'au centre du *mésentère*, coulent d'un cours continuel, que suit sans interruption ce *fluide spiritualisé* , depuis le cerveau jusques dans les fins des nerfs. Mais ce cours, qui jusques-là étoit direct de haut en bas, se tourne - là , & devient circulaire ; parce que les fibres nerveuses se développant, en finissant, pour faire le tissu des *membranes* , elles se retrouvent & renaissent par autant de points qu'il y en a d'où l'on voit sourdre les veines lymphatiques. Ce *spiritueux lymphatique* arrivé donc au terme du cours qu'il suit , en descendant dans les parties basses , reprend la forme de *lymphe* sous celle d'une rosée limpide, qui transude des membranes dans ces veines. Or toutes ces veines allant se jeter ou dans le canal thorachique , ou immédiatement dans les veines sanguines , cette eau limpide va se remêler dans le sang , & avec lui rentre dans le cœur.

Il ne se trouve donc point de superflus , de restes ou de *résidus* dans les viscères , après que le sang y a passé , soit par sa partie rouge , soit par sa partie blanche : au contraire tout est net ou exempt d'ordures sur les routes de la nature , quand on n'y entre qu'après elle ; de sorte que rien n'est si déraisonnable ou si mal fondé , que de la vouloir rendre complice des crasses ou des ordures , que souvent l'on y a mises , & que l'on impute aux viscères. Ces manieres d'entretenir la santé dépendent donc toutes d'un mécanisme fondé en proportion , en justesse , & en égalité de forces dans les *fluides* & dans les *solides* , en un mot , dans l'*équilibre* que la nature entretient entre les uns & les autres ; c'est le point de vûe qu'il convient à des Medecins ( qui sont ses disciples & ses imitateurs ) de se proposer pour la guérison des maladies. Ceux qui ne le sont point , peuvent-ils raisonnablement se mettre au - dessus de ces regles ? Du moins doivent - ils s'épargner sur l'usage fréquent des violens purgatifs , & ne s'en permettent aucun , qu'après avoir appris à

les craindre , des personnes qui ont médité ces matieres avec tout le soin que le mérite l'importance de la chose.

Ce qu'on appelle *cacochymie* forme dans le public , & parmi le vulgaire des Medecins , un préjugé d'autant plus fort , qu'il est séduisant , parce qu'il est à la portée de toutes les imaginations. Ce sont , dit-on , des humeurs qui causent les maladies ; on ne peut donc les guérir qu'en les évacuant , & c'est la vertu des purgatifs & le bénéfice que l'on en tire. Je conviens que le service que les purgatifs rendent à la Medecine , est trop important pour permettre que l'on en prive les malades. Mais autant que la purgation est connue de tout le monde , autant la science de purger est-elle celle de peu de gens. La séduction vient des fausses idées que l'on s'est faites , tant sur la nature des humeurs , & sur les tems qu'elles se produisent dans les maladies , que sur les sièges ou les endroits du corps où on les suppose , tandis qu'elles en occupent d'autres ; de maniere que souvent l'on porte le remede où

IV.  
Erreur  
vulgaire  
sur la *cacochymie*.

n'est point la cause du mal. Or un purgatif donné dans un tel cas, ou met la confusion dans les humeurs en les remêlant au sang, ou bien il met tout en irritation, sans évacuer que ce qu'il ne convient point de vider.

L'idée donc de la *cacochymie* s'est trouvée habilement rectifiée par les nouvelles connoissances en Medecine. De sages Auteurs lui ont substitué le terme & la notion de *cacochylie*; & par-là les humeurs peccantes dans les maladies, se trouvent dans les vaisseaux. C'est donc effacer l'idée basse & grossiere qui donne à penser que la *cacochymie* est un amas d'humeurs amoncelées dans les premieres voies; misérable maniere en effet de penser, pour peu que l'on se soit mis au fait de la structure des parties, & de la distribution des humeurs! Au contraire, l'idée de *cacochylie* est celle d'un amas de chyle ou de suc nourriciers accumulés dans les vaisseaux. Là, par leur volume, ils oppriment le sang lui-même, en ralentissant son mouvement ou son cours, & font autant de digues à sa circulation, que

que d'obstacles dans les extrémités des vaisseaux ; ce sont les capillaires des arteres , lesquels ne pouvant recevoir dans leurs étroits diametres la foule de fucs nourriciers qui y sont poussés par la circulation , s'engouent ou se gorgent de fluides , qui se fixent dans leurs étroites capacités par la gêne & la pression qu'ils y souffrent. Ainsi ce sont des empêchemens que la circulation du sang trouve à son passage des arteres dans les veines ; & de - là se forme la *cacochylie* dans le sang lui-même , & dans tous les vaisseaux où le sang arrêté est contraint de refouler.

Cette idée de la *cacochymie* rectifiée , est d'autant plus juste , qu'elle répond plus parfaitement à celles des causes qui sont véritablement une maladie. Ces idées sont celles de l'épaississement du sang , du ralentissement de sa circulation , de l'embarras des viscères , & , en conséquence , de la retenue ou suppression de toutes les évacuations naturelles du bas-ventre , de la suppression des crachats & de la salive , & ( qui pis est ) de celle de la *transpiration* exté-

v.  
La *cacochymie*  
est la véritable  
cause  
d'une  
maladie.

rieure & intérieure. Car tout cela se fait naturellement de la *cacochylie* par un sang empâté à force de suc chyleux, lymphatiques, nourriciers, lesquels, liant les globules de sa partie rouge, arrêtent ou suspendent la circulation de toute la masse des humeurs.

Dans l'idée de *cacochylie* sont renfermés les vices du sang ; parce qu'ils consistent dans l'excès des suc morbifiques, & dans leurs altérations, soit dans leur consistance, soit dans leurs saveurs, ou leurs qualités. L'excès ou la surabondance d'humeurs est ici sensiblement démontrée : car la sérosité du sang ou sa partie blanche, qui est déjà deux fois plus abondante que la rouge, s'étant grossie de suc chyleux, qui s'y sont accumulés de jour en jour, le sang se change presque tout en lymphe, mais en lymphe épaisse, dure & couenneuse ; c'est ce que l'on remarque dans les grandes maladies. Ce ne sont plus des suc légers, qui roulent aisément dans les vaisseaux, ce ne sont plus des suc doux : car l'*aigre* concentré dans tous les suc laiteux, comme le chyle,

s'y développe , dès qu'ils se trouvent ralentis dans leurs cours ; parce que le repos donne le tems à ces sortes de fluides de se corrompre , en contractant ces aigres , plus ou moins *acides* , qui se montrent en tant de maladies. On voit qu'avec de telles dispositions , il doit y avoir bien de l'embarras dans les viscères , de là les *congestions phlegmoneuses* , ou les obstructions inflammatoires , qui les menacent.

La *cacochymie* donc rapportée à ses justes idées , & renfermée dans ses véritables bornes , montre bien plus le danger , que le besoin ou la nécessité de la fréquente purgation. Aussi un savant Medecin du siècle passé , qui croyoit à la *cacochymie* autant que peut le faire un Praticien né sensé & éclairé par l'usage , trouvoit que , tout compte fait , il paroïssoit que la purgation étoit de tous les remèdes celui qui étoit le moins sûr , le plus dangereux , & le moins nécessaire à la santé ; & c'est le sujet de l'excellent Traité qu'il a laissé là-dessus \*. Là , exami-

VI.

La *cacochymie* ne demande point la fréquente purgation.

\* BRUNO , *Purgationis Remora : De Sanitate , purgationis non indigē.*

nant, avec autant de sagesse que d'érudition, le tems où l'on pouvoit placer la purgation dans les grandes maladies, il conclut que le tems où elle est plus permise, est celui où la Nature peut s'en passer : « Car (dit-il) dans les *commencemens* d'une grande maladie, les humeurs sont pêle-mêle, & dans une telle confusion, que la purgation ne pouvant les démêler, acheve de tout confondre : La maladie vient-elle à augmenter; alors la nature étant dans son travail, convient-il de lui arracher des mains ce qu'elle entreprend ? Vient ensuite l'état de la maladie, nommé l'état de sa *consistance*, où la nature ayant fait ses arrangemens critiques, se trouve aux prises avec l'humeur morbifique, qu'elle est prête de dompter : est-ce le tems d'entreprendre de faire son ouvrage ? Enfin la maladie *décline* ; c'est le tems où la nature devient triomphante : convient-il d'essayer à la troubler dans son triomphe ? Et ainsi (conclut ce savant Praticien) ou la purgation est dangereuse dans les grandes maladies, ou elle y est souvent inutile. »



La disposition du sang & de ses sucs dans le tems de la *cacochylie*, prouve bien la vérité du raisonnement de ce savant Medecin : car le sang empâté dans sa lymphe épaissie & couenneuse, donne à comprendre la difficulté de tenter l'évacuation d'humeurs *enchevêtrées*, au point que le sang devenu énormément couenneux, est moins un *fluide*, qu'un *solide* à pénétrer, à rompre, ou à diviser. Est-ce une tentative à faire sans un extrême danger ? De-là s'est établie la maxime d'HIPPOCRATE, dans ses *Aphorismes*, de rendre fluides & coulantes les humeurs que l'on veut emporter par la purgation : *Corpora si quis purgare voluerit, ea fluida faciat oportet.* Et par-là l'on doit revenir de la misérable coutume, à laquelle s'abandonne tant de monde, & plus particulièrement le peuple, de conseiller des purgations dès que quelqu'un se trouve incommodé : car rien n'est si propre à déterminer une grande maladie ; puisque c'est commencer par tout confondre, & prévenir la Nature avant qu'elle se soit mise au fait de la maladie qui est prête à prendre naissance.

VII.  
On ne  
doit em-  
ployer  
les pur-  
gatifs ,  
que vers  
la fin des  
mala-  
dies.

Il faut donc, pour que les purga-  
tifs operent à propos, que les hu-  
meurs soient fluides; il faut que les  
parties nerveuses qui contiennent  
ces humeurs dans les vaisseaux, se  
prêtent à leur sortie. Or il est cer-  
tain que les parties nerveuses ne se  
trouvent point ordinairement assez  
relâchées, dans les commencemens  
de la maladie, pour laisser sortir les  
humeurs: D'où je conclus que la  
purgation ne convient, générale-  
ment parlant, que sur la fin des ma-  
ladies. En effet, ce n'est qu'après  
que la Nature aura travaillé l'hu-  
meur dans les premiers tems d'une  
fièvre, que la *fluidité* requise se fera  
produite dans les *fluides*; parce qu'a-  
lors les *solides* auront eu le tems de  
s'amollir, en ce que leurs fibres, sor-  
ties du *spasme* où elles étoient, se-  
ront devenues plus souples; par où  
les humeurs ayant été plus intime-  
ment broyées, auront acquis la *flui-  
dité* quel'on demande pour la purga-  
tion.

VIII.  
Les pur-  
gatifs  
sont dan-  
gereux  
dans les

La nécessité de ce ménagement  
deviendra sensible dans certaines  
maladies qui sont fort communes  
parmi les Pauvres: Ce sont celles.

qui étant *chroniques*, engagent à une <sup>maladies chroni-</sup> quantité surprenante de purgations <sup>ques.</sup> en *hydragogues*, en *fondans*, & en *émétiques*, dans l'idée où l'on est dans le monde peu medecin, que ce sont des maux entretenus par un fonds de *cacochymie*, qu'il faut tarir à force d'évacuans. Telles sont les affections des *glandes* durcies, *scrophuleuses*, *carcinomateuses*; celles de la peau, connues sous les différens noms de *galles*; enfin les *cachexies*, les *houffures*, les *hydropisies*; tous maux dont sont remplies les familles des Pauvres. Or, dans tous ces cas, c'est une *cacochylie* qui est passée, ou dans les nerfs (car le haut-mal est encore de ce nombre,) ou bien dans le tissu des *glandes*, comme celles du cou & du *mésentère*, ou dans celles de la peau; ou enfin dans les *arteres lymphatiques*. Ce sont les cas où la *lymphe mal démelée* des autres particules du sang ou des humeurs, se filtre souillée au travers de la substance corticale, d'où elle porte dans le suc nerveux un *volatil* sauvage, étranger, ou mal *dulcifié*, acide, ou *salin*, comme seroit un air infecté, une contagion.

aérifiée , qui va mettre le trouble dans les esprits animaux. Ou bien la lymphe *mal déphlegmée* s'insinue par les arteres lymphatiques dans le tissu vasculaire des glandes & des membranes. En tout cela la *cacochymie* , ou cette *cacochylie* , n'est plus sur la route ni au pouvoir des purgatifs. Ce sont des suc's chyleux , des lym- phes infectées , mal dégrossies ou mal apprêtées , qui sont fixées en des endroits jusqu'où ne va point l'action des purgatifs. Ce sont donc des irritans , des fondans , & des évacuans , qui portent sur des *solides* & sur des *fluides* qui ne sont point ceux où résident les causes des maux que l'on combat. Les corps donc de ces pauvres malheureux , sont fatigués & épuisés à pure perte , parce que leurs maux n'en sont pas soulagés.

IX.  
Objec-  
tions en  
faveur  
des pur-  
gatifs.

Il est cependant des personnes qui prétendent autoriser le prompt usage des *purgatifs* , sur la nécessité qu'il y a de débarrasser les premières voies , qu'ils croient être le siège de l'humeur morbifique : Ils veulent justifier l'idée qu'ils ont de cet amas d'humeurs dans les premières

voies.

voies, 1°. par la fréquence des *envies de vomir* au commencement des maladies ; 2°. par le *cours de ventre*, auquel ils donnent pour cause l'abondance des sucs corrompus, qui remplissent l'estomac ou les intestins.

C'est mal connoître ce qui fait les *envies de vomir*, & s'oublier sur la structure de l'estomac, que de prendre la cause des vomissemens dans la capacité de ce viscere ; elle est dans les membranes qui en font la voûte & les parois. Ces membranes sont toutes nerveuses & musculieuses, & parsemées d'ailleurs d'une infinité de vaisseaux sanguins, & de *lymphatiques excrétoires*. C'est donc un viscere infiniment sensible, jusques-là qu'il ne peut souffrir, sans se soulever, la présence de l'*antimoine*, dont l'œil, quoiqu'extremement délicat, s'accommode cependant, puisqu'on l'emploie efficacement dans les *collyres*. L'estomac admet cependant & souffre dans ses vaisseaux une quantité considérable de sang, sans que le *ton* de ses fibres en soit blessé ; de sorte que l'*équilibre* entre les *solides* & les *fluides* qui le composent, se conserve pendant la santé. Mais dès

X.  
Répon-  
se à la  
premiere  
Objec-  
tion, ti-  
rée des  
envies  
de vo-  
mir.

qu'une surabondance de sang entrant dans ses vaisseaux , vient surcharger les membranes , ou peser extraordinairement sur elles ou sur la voûte qu'elles font , l'estomac s'irrite & se souleve dans les commencemens des grandes maladies. En effet , le sang ralenti dans sa circulation , venant à refouler de l'habitude au centre du corps , vient d'abord surcharger l'estomac , lequel, pour se dégager, entre dans ces secousses & ces soulevemens qui font des envies de vomir. Ainsi dès qu'une commotion occasionne dans le *cerveau* quelque amas de sang, dès qu'une forte migraine le tient en congestion , les vomissemens prennent aussi-tôt aux malades. Si quelque inflammation se forme dans le poumon , à l'occasion d'une *périt-neumonie* , les envies de vomir surprennent le malade dès la naissance de cette maladie. Enfin , par les *suppressions* des *hémorrhoides* , & par celles qui arrivent aux personnes du sexe, le sang n'est pas plutôt dérangé dans son cours, ou de ses regles, que c'est sur l'estomac qu'il porte les premières marques de ses écarts, ou de

ses dérangemens. Ce n'est donc que de l'abondance du sang, & nullement de celle d'humeurs dans les *premières voies*, que viennent les envies de vomir au commencement des maladies.

Les Purgatifs sont aussi peu efficaces pour remédier au *cours de ventre*. Le but qu'on se propose, en les employant, est d'évacuer des glaires, des viscosités, des suc pourris : mais les remèdes qui produisent ces évacuations, excitent, augmentent même l'action des puissances qui les causent. Ce sont, si l'on veut, des suc nourriciers, ou du chyle, pourris, qui séjournent dans les premières voies. Mais le chyle ne s'est corrompu dans ces endroits ou dans les intestins, que parce que le filtre qui devoit le transmettre dans les veines lactées, lui a refusé passage ; & cela parce que les membranes des intestins étant toutes de nerfs & toutes musculaires, leur tissu ne se prête à la dilatation de ses pores qu'autant que leurs fibres demeurent souples. C'est donc le resserrement de ces pores qui a bouché le passage au chyle. Or ce resserrement est *spas-*

XL.  
Réponse  
à la 3.  
grande  
Objection,  
tirée du  
cours de  
ventre.

*modique*, soit à l'occasion des sucres acres qui abreuvent ces membranes, soit à l'occasion de quelque *phlogose*, ou même de quelque inflammation secrète qui les occupent. Un remède irritant, en pareille conjoncture, ne fait que consommer la cause du mal, dont il n'évacue que le produit ; car en attirant trop de sang dans les artères, il augmente la disposition inflammatoire, qui est l'origine de tout le mal ; & en même-tems ses piquans acres & salins agissent sur les mêmes membranes intérieures des intestins, & y attirent une abondance étonnante de sérosité. Voilà le produit de la cause morbifique augmenté en même-tems que croîtra la cause elle-même. L'exemple des *maficatoires* doit éclairer là-dessus les esprits. Un grain de *poivre*, une feuille de *tabac*, une racine d'*angelique* mâchée ou roulée dans la bouche, l'inonde de salive. L'enchifrenement, qu'une humeur acre cause ou entretient, démontre sensiblement de quelle affreuse affluence de sérosité sont susceptibles les membranes, quoique renfermées en des espaces fort étroits, puisque



le fond des narines est capable de fournir tout ce qui sort de sérosité dans un rhûme de cerveau. Peut-on en moins croire des intestins , dont les longues & larges capacités étant des vuides formés par des membranes voûtées & percées par des millions de pores , seront forcées , par la violente irritation de ces remèdes , à répandre dans les intestins d'abondantes sérosités ? Le cours de ventre par-là devient incurable , ou mortel , par les remèdes mêmes qui en augmentent la cause & les effets.

On doit donc avoir une grande retenue dans l'administration des Emétiques & des Purgatifs ; parce que le genre nerveux se trouvant toujours entre l'humeur qui est à évacuer & le remède qui doit le faire , il est comme la clé sous laquelle sont renfermés tous les *fluides* dans le corps humain , lesquels ne peuvent sortir de leurs clôtures , qu'autant que les nerfs , qui sont les *solides* , se laissent fléchir à l'inspiration d'un purgatif. Lors donc que cette souplesse manque dans les fibres nerveuses , ce sont des extor-

sions de sucs qui se font par la violence des remèdes, sans que l'humeur, qui est en faute, en soit atteinte. C'est par conséquent, selon l'avis d'HIPPOCRATE, évacuer ce qu'il ne convient point de vider, (*non quæ, nec qualia.*) Rien donc de plus pernicieux pour la cure des maladies, que l'usage téméraire & indiscret des Purgatifs & des Emétiques; & rien en même-tems, qui, dans la pratique de la Médecine, demande plus de lumières & d'attentions.

XII.  
Les Purgatifs  
sont dangereux,  
1. pour  
les Femmes en-  
ceintes.

Après ces réflexions générales, en voici de singulières, qui spécifient l'usage des *Purgatifs* par rapport à l'état des malades. Les *Emétiques* ne doivent point se donner à des *femmes grosses*, & cela pour deux raisons. La première est, que leurs envies de vomir ne viennent pas d'humeurs, mais de la suppression d'une évacuation de sang, qui accompagne naturellement la grossesse; ou, pour mieux dire, que la grossesse cause naturellement. La seconde raison est, que les secousses des Emétiques sur les parties nerveuses & membraneuses, intéressent si dangereuse-

ment toutes les parties qui ont à contenir l'enfant pendant neuf mois, qu'il y a un danger évident à risquer des Emétiques sur des femmes grosses : cependant cela se pratique sur le conseil des premiers venus, qui osent prodiguer des *antimoineaux*, souvent même les plus violens, & peut-être les plus infidèles, dans les maladies des pauvres femmes grosses.

L'inconvénient des *Emétiques* est <sup>2. Pour les jeunes personnes du Sexe.</sup> moins dangereux, à la vérité, dans les maladies des jeunes personnes du Sexe : mais ils deviennent du moins inutiles dans ces maladies ; parce qu'en elles, sur-tout dans les *pâles-couleurs*, c'est le sang encore retenu ou dérangé de sa circulation, qui fait les maux d'estomac ; & l'effet des Emétiques est de mettre en mouvement, & de prodiguer en pure perte, des humeurs qui sont innocentes des maux de ces jeunes personnes.

Il en est de même des hommes <sup>3. Pour les hommes sujets aux hémorrhoides.</sup> sujets aux *hémorrhoides* ; car les coliques, les vents, & les maux de cœur, qui les prennent quand les hémorrhoides manquent à leur éva-

cuation, viennent de la présence d'un sang superflu, mais retenu. Ce sang refoule des vaisseaux hémorrhoidaux dans les vaisseaux des membranes de l'estomac: c'est donc comme venir frapper à une porte fermée, que d'aller solliciter l'estomac à vider la cause d'un mal, qui n'est rien moins que des humeurs.

4. Dans les Crachemens de Sang. Les *Emétiques* sont encore pernicieux pour ceux qui sont sujets aux *crachemens de sang*, & généralement dans toutes les affections *phthisiques*, lorsqu'elles sont propres, ou, comme l'on dit, *idiopathiques* au poumon.

5. Dans les Asthmes. Autre précaution non moins nécessaire, c'est de s'abstenir des *Emétiques* dans les *asthmes*, à moins qu'il ne soit bien prouvé que l'asthme est humoral. Ainsi, comme la plupart sont ou spasmodiques, ou idiopathiques au poumon, l'usage de ces remèdes devient par-là infiniment moins ordinaire.

6. Dans les personnes qui ont des Descendentes. Enfin, on ne doit jamais donner d'*Emétique* sans être assuré que le malade n'a aucune sorte de *descende*; car cette incommodité exposeroit alors les malades à d'étranges accidens,

Or les *descentes* sont très-communes parmi les pauvres gens ; parce que presque tous sont attraints à un travail qui les engage souvent à faire des efforts.

D'ailleurs , plus les *Vomitifs* excitent de trouble , plus on doit s'appliquer à les choisir parmi les plus modérés , ou bien à favoir les adoucir quand on est obligé d'en venir aux antimonialx. L'*oxymel scillitique* suffit ordinairement pour les enfans. Le *vitriol blanc* purifié à la maniere du nitre , & mêlé dans un bouillon avec l'huile d'amandes douces , peut suffire en bien des occasions. L'*ipécacuanha* , pourvu qu'on ne le donne qu'à huit ou dix grains , est mitoyen entre ces autres Emétiques & les antimonialx. Mais si ceux-ci deviennent indispensables , le *soufre d'antimoine* de la préparation de M. LEMERY , est un remede efficace sans être tumultueux. Le *vin émetique* , dans l'huile d'amandes douces , est beaucoup moins turbulent que le *tartre émetique* ; celui-ci cependant s'adoucit en y mêlant le double , ou encore plus , de sucre candi. Tous ces Emétiques n'engagent point à une

XIII.

On ne doit employer que les *Vomitifs* les plus modérés.

grosse dépense , & peuvent être aisément administrés aux Pauvres.

C'est dans ces mêmes vues de facilité que l'on doit pratiquer & administrer les *Purgatifs* aux Pauvres. Car ceux qui sont versés dans la maniere de faire la Medecine parmi les pauvres gens, savent combien il est inutile de leur donner des *Purgatifs* qui sont trop mal-aisés à prendre, soit pour la forme , soit pour le goût. Ainsi l'on doit épargner aux Pauvres, autant qu'il est possible, les *Electuaires* , qui, délayés dans une liqueur , sont des potions hideuses à leurs yeux, & insupportables à des goûts comme les leurs , lesquels sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont plus simples & plus naturels , ou moins gâtés par la bonne chere, les sauces ou les hauts-goûts.

Ce qui multiplie cependant les *Purgatifs* , c'est l'envie que l'on a d'en donner qui soient efficaces , ou qui vident les glaires en abondance ; & pour cela on ramasse tous les *hydragogues* , les *phlegmagogues* , tous les *panchymagogues*, enfin toutes les *confections* de ces genres, qui sont pour la plûpart très - désagréables

au goût, à l'odorat & à la vûe, & de plus très-dangereux dans l'usage, en ce que souvent ils tourmentent encore plus les entrailles, qu'ils ne les vident.

A la place de tous ces mélanges de drogues, il se trouve un remède simple, qui, suivant l'expérience des grands Medecins, purge efficacement ou foncierement les humeurs, de telle nature fussent-elles, & partout où elles se soient portées. C'est le *Séné*, dont la nature a même ménagé la force, pour le mettre à portée des tempéramens plus ou moins forts; car l'on a dans le *Séné* les *feuilles*, qui, étant bien mondées, sont d'une vertu très-efficace, & les *follicules*, qui conviennent dans les maux où il faut qu'un purgatif, comme un furet, aille chercher les humeurs. L'*extrait de Séné* a encore sa commodité, parce qu'il peut se donner commodément aux Pauvres; mais étant mêlé avec autre chose, par exemple, avec l'*extrait d'Ellebor noir*, c'est le fonds ou la matiere de *Pilules* qui sont d'un usage très-utile en certains cas de maladies des Pauvres. Une autre maniere de donner com-

XIV.

La ma-  
niere  
d'em-  
ployer  
le Séné.

modément & avec fruit le *Séné*, c'est de savoir lui donner son correctif & un adjoint très-naturel, très-aisé à pratiquer, & facile à prendre. C'est la *crème de Tartre*, qui, par elle-même & sans apprêt, corrige spécialement le *Séné*. La racine de *Jalap*, s'associe très-commodément avec lui, & prend ainsi la place de la *Manne*, qui, par le volume auquel il faut la donner, & par la dépense qu'elle occasionne, ne se trouve pas tant à la portée de la Médecine des Pauvres. Des bols donc préparés avec de la poudre de *sené* & celle de *jalap*, incorporées avec la *crème de tartre*, quelques gouttes d'*essence d'anis*, & un peu de quelque *sirop*, sont ordinairement très-utiles pour la cure des maladies des Pauvres.

xv.  
Le Mercure  
cure  
doux.

Le *Mercuré doux*, plus il est efficace, plus il demande d'attention dans son usage; & la commodité de le donner, à raison de la modicité de sa dose & de son volume, lui mérite une place singulière dans la Médecine des Pauvres. Mais sa préparation doit sortir de mains artistes & habiles, qui l'aient sublimé suffisamment; sinon c'est un furieux,



qui agissant par le volume, la multiplicité ou le nombre, la *gravitation* ou le poids de tant de molécules dont il est composé, d'ailleurs si mobiles, si pénétrantes, & par-là si dangereuses, pour peu qu'elles soient mal dépouillées de toutes parties acres & salines, ravage & détruit tout ce qu'il touche. Il faut donc le réduire à de certaines bornes, pour l'employer dans la Médecine des Pauvres, en l'associant, comme un aiguillon, à d'autres purgatifs qui lui sont analogues en vertu.

La *rhubarbe* est un purgatif fa-  
meux ; mais la réputation en fait le danger : car ce remède, tout vulgaire qu'il est entre les mains de tout le monde, est encore mal connu, & est souvent mis hors de sa place ; parce qu'ordinairement on lui ôte sa qualité essentielle, & peut-être primitive dans sa nature, savoir, sa vertu *altérative*, qui est trop oubliée dans l'usage de la *rhubarbe*. Car on en veut d'abord faire un purgatif ; & cependant le but que l'on devroit souvent avoir en l'employant, doit être de corriger les humeurs, &

XVI.

La Rhubarbe.

d'en faire un *amer* d'autant plus utile & plus sûr, que son usage aboutit à précipiter ou à amener insensiblement par les selles les sucs qu'elle a préparés & adoucis. L'on en tire ces utilités, ou ce double avantage, en la donnant plusieurs jours à petite dose, en substance & en poudre, avant la nourriture, ou bien en maniere de tisane (nommée communément *Eau de Rhubarbe*) si usitée dans les maladies des enfans, & dont l'on peut tirer de grands avantages dans celles des adultes. C'est donc un remede à placer dans la Medecine des Pauvres, dans les cas & suivant les manieres qui seront plus détaillés en leur lieu.

XVII.  
L'aloès. L'*Aloès* est un autre purgatif amer, & en cela semblable à la *rhubarbe*; de sorte que ces deux genres de medicamens bien entendus, peuvent satisfaire tout à la fois & à l'indication des *amers*, & à celle des *purgatifs*. Ce sont donc, à les bien prendre, deux purgatifs qui se trouvent en concurrence de mérite & de qualité; parce qu'ils sont l'un & l'autre *altérans* & *evacuans*. Aussi conviennent-ils encore dans une autre

chose ; c'est qu'ils ne sont utiles , qu'autant qu'ils sont donnés en petite dose. Car l'*aloès* en particulier , si ancien en Medecine , a été si célèbre , & si étendu dans l'usage , que l'on n'a pas craint de l'appeller le *chasse-maladie* (*morbifuga* , ) comme si aucun remede n'étoit aussi propre que lui pour donner la chasse à tous les maux. C'est qu'il passe ordinairement pour ami de l'estomac , qui est comme le premier mobile dans la machine animale , & le principe de ses digestions , & de tout ce qui se passe dans les premieres voies : C'est pourquoi on trouve ce purgatif en réputation , jusqu'à devenir la base des *Pilules stomachiques* , appelées *gourmandes* , parce qu'on étoit persuadé que l'*aloès* rendoit l'appétit en rétablissant la premiere coction , d'où les autres reçoivent leur bonté ou leur perfection. Rien donc n'est plus propre à la santé , suivant ce principe , que l'usage de l'*aloès*. Mais cet usage , pour être trop libre , trop abondant , & trop familier , a passé en abus ; car pour en avoir trop exagéré la vertu , on l'a fait la drogue banale , ou fondamentale de pres-

que toutes sortes de pilules , d'extraits , d'élixirs , &c. au lieu que l'aloès pris dans sa juste idée , est un remède principalement utile en accessoire à d'autres que l'on emploie en fait de purgation ; car il y sert comme d'aiguillon pour évacuer efficacement l'humeur que l'on veut chasser ; fut-ce le sang lui-même , quand , par quelque suppressions d'évacuations naturelles à l'un ou à l'autre sexe , il fait le fonds de la maladie. Il faut bien prendre garde de ne point précipiter la vertu de l'aloès ; au contraire il faut lui laisser préparer les humeurs , en imprégnant de sa qualité digestive & balsamique la masse du sang. Car c'est ainsi qu'il la rend fluide , & qu'il la tient corrigée de ses aigres ou de ses acides , à peu-près comme fait la *bile* , dont l'amertume en imprégnant le chyle , en fait la douceur & la fluidité. Suivant ces idées , l'aloès peut devenir dans la Médecine des Pauvres , un remède bien efficace pour la cure de quantité de maladies. D'ailleurs , lorsqu'on le donne en petite quantité & en bol , il devient très-facile à prendre ; & ce n'est pas  
le

le moindre avantage à souhaiter dans les remèdes que l'on destine aux Pauvres, si l'on veut s'assurer qu'ils les prennent.

On pourroit croire, en conséquence de ce que je viens de dire, que l'usage des *Extraits* seroit très-convenable à la Médecine des Pauvres ; mais la raison qu'il y a à ne point s'exposer à multiplier les remèdes dans leurs maladies, s'oppose à leur usage. En effet, ce seroit peut-être accroître mal-à-propos la dépense. D'ailleurs les *extraits* sont des remèdes incertains ; parce que ce sont des drogues mutilées, lesquelles promettent de procurer des effets qui dépendent de l'intégrité de la drogue qui les produit en gros, sans être décomposée ou *extraite*. Ce sont, disent les Chymistes, les parties sulphureuses, salines, résineuses, d'un Mixte médicamenteux, qui sont comme l'ame ou l'essence du remède. Mais rien n'est plus incertain que ce choix que prétend faire l'Art, au préjudice de celui que se réserve la Nature dans l'opération de ces médicamens : C'est donc de leur intégrité, & de toute leur sub-

XVIII.

Remarques sur l'usage des Extraits,

stance, qu'elle tire des secours pour la guérison des malades ; de sorte que rien ne la met tant hors d'état de leur procurer ces avantages, que de l'astreindre à se servir de ce qui est du choix de l'imagination de l'Artiste. Aussi les extraits sont-ils la plupart ou incertains, ou dangereux dans leurs opérations. Jamais, par exemple, on ne trouvera tant de sûreté dans l'usage de l'*Extrait* de Quinquina, que dans le Quinquina lui-même ; & l'on fait trop encore, par l'exemple de la résine de jalap, l'inconstance ou le péril des extraits résineux ; car autant que le jalap en substance, étant corrigé, devient un purgatif facile & efficace, autant sa résine est-elle fautive ou *tormineuse*.

XIX.  
L'usage  
du Sel  
d'Angle-  
terre.

On a un purgatif très-commode dans l'usage du *sel d'Angleterre*. Ce sel étant mêlé avec le sucre, à peu près en parties égales, & l'un & l'autre fondus dans plusieurs verres d'eau, on en fait une potion qui purge les malades sans tranchées. Il faut seulement se garder des mauvais sels d'Angleterre, qui se débitent trop communément. Ce sel prend son

nom de la Fontaine ou Source d'*Epsom* en Angleterre ; mais comme cette Fontaine ne pourroit fournir la millieme partie du sel d'Angleterre qui s'emploie dans le monde , c'est de l'habileté & du savoir faire des Artistes , qu'il faut en attendre toute la bonté. Plusieurs Chymistes en savent faire ; mais cependant il y en a peu qui y réussissent parfaitement , & l'on fait que d'habiles Apothicaires se sont trouvés obligés de rectifier les sels d'Angleterre qu'on leur vendoit. C'est donc une précaution à prendre que de choisir ce sel de la main d'un habile Apothicaire.

Les *Sudorifiques* sont un autre piège , dans lequel donnent bien des personnes peu instruites du pouvoir, de l'action , & de la nature de ces remèdes. On prétend que dans les sudorifiques réside la vertu spécifique des plus grands remèdes. On leur attribue la guérison des maladies les plus graves , les plus pressantes , & les plus dangereuses. La séduction vient originairement de l'observation constante , suivie & étudiée depuis *HIPPOCRATE* par tous les plus grands Praticiens , que ce

IX X.  
Les dangers des  
Sudorifi-  
ques.

sont les sueurs , par où s'opèrent les *crises* les plus ordinaires , les plus décisives & les plus heureuses , & dans les maladies les plus importantes. Cette observation induit bien du monde à croire que les sudorifiques sont les vrais spécifiques; qu'ils doivent par conséquent faire l'objet de la pratique dans la plûpart des maladies. Mais il est bon d'observer qu'HIPPOCRATE, qui a remarqué que les sueurs étoient *critiques* en bien des fievres, n'a cependant jamais donné de sudorifiques , & que même il n'en fait aucune mention dans ses Ouvrages ; ce qui démontre que ce souverain Maître dans l'Art de guérir , a parfaitement compris , que les *sueurs* étoient uniquement l'œuvre de la Nature , tellement propre & réservée à sa sagesse , que l'Art ne pouvoit atteindre ni prétendre à cette adresse en fait de guérison. En effet, que nous apprend HIPPOCRATE sur la matiere des *sueurs* ? Sinon qu'il nous fait observer les jours où la Nature travaille les sueurs , & les jours où elle en consomme heureusement l'opération.



Là-dessus l'on a pris le change en Medecine, & mettant la fin dans les moyens, l'on a cru que les *sueurs* terminant si souvent & si heureusement les maladies, c'étoit par les sudorifiques qu'il falloit les traiter. De-là s'est établie l'étude ou la recherche des sudorifiques. Mais l'usage a tellement justifié la sagesse d'HIPPOCRATE, par rapport aux *sueurs*, que l'on a été obligé de reconnoître & d'avoüer qu'il n'est point d'évacuation plus incertaine & plus mal-aisée à obtenir & à procurer, que celle des *sueurs* par le moyen des sudorifiques. La *sueur* est donc proprement l'ouvrage de la Nature ; elle seule fait la ménager mieux que toute la Medecine ordinaire ne pourroit faire, même avec les drogues les plus chaudes, sulphureuses, ardentes, ni même avec les volatils les mieux rectifiés. En cela les Modernes conviennent avec les Anciens. Les plus sages d'entre eux reconnoissent que les volatils dont l'on compose les sudorifiques les plus recherchés, excitent beaucoup plus de tumultes, de feux, & d'angoisses, que de *sueurs*. En effet, en

conséquence de ces drogues, la peau des malades devient plus sèche, aride & brûlante, sans s'ouvrir à la moindre moiteur.

Les Medecins attentifs ayant donc fait là-dessus leurs remarques, se sont persuadés (parce qu'ils l'ont vu en pratique) que les drogues sudorifiques n'ont leurs effets pour produire d'abondantes *sueurs*, que toutes les fois qu'on y a mêlé de l'*opium*; & par conséquent que l'*opium* paroîtroit le sudorifique né, puisque par lui sont déterminées à la sueur les drogues chaudes, sulphureuses & volatiles, qui sans lui ne feroient que mettre le désordre & le feu par-tout. Or cette observation répond directement à l'usage d'HIPPOCRATE. Car les *sueurs*, dans cet Auteur, sont des *crises*; & les crises n'arrivent que sur les fins des maladies, c'est-à-dire, après que la Nature s'est donné le tems de relâcher les fibres nerveuses de la peau, afin qu'elles permettent aux humeurs atténuées par la digestion ou la coction (à laquelle elle a travaillé par la *trituration*) pendant les tems précédens de la maladie, de

s'échapper par les pores. Or voilà précisément l'effet de l'opium, qui mêlé avec les matieres *diaphorétiques*, relâche la tension des fibres de la peau, en même-tems que le sang raréfié par l'action de ces drogues chaudes, dilate, en les soulevant, les parois des vaisseaux, pour concourir à la dilatation que l'opium procure à tous les pores. On voit en ceci l'*etiologie* des remedes sudorifiques, & la maniere de les administrer, & de les placer. C'est sur la fin des maladies qu'il faut employer les *Diapnoïques*, pendant plusieurs jours, pour en attendre de bons effets. Car par le moyen de ces remedes, le sang se mettant en *rarefscence*, souleve insensiblement les tuniques des arteres; & cependant leurs fibres venant à se détendre, & ainsi à ouvrir leurs mailles, par l'usage de l'opium, ce sang se décharge, par toutes ces issues, des suc lymphatiques qui se sont brisés & atténués par la *vertu systaltique* fiévreuse; preuve sensible que les calmans, les narcotiques même, sont les plus sûrs & les plus efficaces de tous les sudorifiques. On voit dans cette opérar-

tion, d'où naît la *sueur critique*, un double travail dans lequel entre la Nature pour en venir à bout. Car c'est un soulèvement qui doit se faire dans les deux puissances, c'est-à-dire, dans les solides, & dans les fluides, dont la vertu de *rarefaction* & de dilatation doit s'augmenter considérablement pour produire la sueur. D'une part, c'est une *turgescence* dans les fluides, dont la *rarefaction* doit soulever ou étendre excessivement les tuniques des artères; & en même-tems c'est une *violence* qui se fait aux pores de la peau, pour donner passage, non plus à une vapeur insensible, mais à une sérosité sensible, & autant matérielle que l'eau, qui est en effet la forme sous laquelle se montre la sueur. Toute cette manœuvre est l'ouvrage de la Nature; & sa sagesse en est tellement la directrice, qu'Hippocrate s'en est toujours reposé sur elle, sans jamais avoir osé, ce semble, l'imiter jusques-là, puisque jamais on ne lui voit pratiquer aucun remède sudorifique. On peut donc avancer hardiment que l'art de manier les sudorifiques n'est pas encore  
lébauché.

ébauché, pas même dans les ouvrages ni par les mains d'HIPPOCRATE ; tout ce qui s'est débité, pratiqué ou écrit depuis lui, pour autoriser les Sudorifiques, ne s'est pas encore acquis une créance sur laquelle on puisse se reposer entièrement. Au contraire, beaucoup de sages Praticiens étant instruits par l'usage, de l'inconstance & des défauts ordinaires des Remèdes qui passent pour Sudorifiques, se sont persuadés qu'il n'y en avoit point d'assuré. Je sai que les Chymistes, prévenus du pouvoir de leurs esprits volatils, se sont laissés aller jusqu'à croire qu'ils pouvoient *volatiliser* le sang, & le liquéfier en eau, telle qu'est la sueur. D'autres ont tenu le milieu, & ont reconnu que les volatils, par eux-mêmes, ne pouvoient faire que la moitié de l'opération, qui est de mettre le sang en *turgescence* ; mais qu'en même tems il falloit leur associer quelque chose qui facilitât les fibres nerveuses à se relâcher, ou à se détendre, & à s'entr'ouvrir, pour donner aux pores qui sont dans les mailles du réseau du tissu de la peau, l'espace, l'aisance, & l'amollissement qu'il leur faut pour

le dilater , jusqu'au point de laisser échapper des tucs lymphatiques aqueux. De là ils ont reconnu une vertu si singuliere dans les *Calmans-Narcotiques*, qu'ils les ont crus les véritables Sudorifiques. En effet la sagesse des Anciens leur avoit fait sentir l'utilité de cette pratique ; puisqu'ils n'ont jamais manqué de mêler les Narcotiques , & même en assez bonne dose , dans toutes les Confections alexipharmiques qu'ils nous ont laissées. Car telles sont la *Thériaque* , le *Mithridate* , l'*Orviétan* , & les *Philonium Romain* & de *Perse* ; toutes compositions dans lesquelles entrent les Narcotiques.

Peut-on , après ce que je viens de dire , faire usage des Sudorifiques , sans y apporter les mesures, les assortimens , & les précautions nécessaires ? Ce sont les maladies les plus inflammatoires dans lesquelles on les donne avec plus de hardiesse , comme la pleurésie , la péripneumonie , les fluxions de poitrine , &c. Cependant l'évacuation des sueurs , comme je viens de le dire ; n'a son mérite en Medecine , que lorsqu'elle est conduite & amenée par la Nature. Son

travail en ce genre est en effet très-sensible ; il est même marqué par les signes ou les traces de sa marche vers le terme de cette évacuation , puisqu'elle le fait même pressentir en certains jours qui l'annoncent , tels que sont les quatriemes par rapport aux septiemes. C'est donc l'œuvre de la sagesse de la Nature *guérissante* , qui fait tourner à son profit certains excès qui se commettent dans l'économie animale. Car n'en est-ce pas un , que de voir s'échapper une eau sensible ou une sérosité palpable , par les pores de la peau , qui ne furent jamais institués pour donner issue à la sérosité du sang ? Celle-ci en effet a ses égouts propres, ses gouttieres , ou ses canaux de décharge , vers le bas du corps , dans ce qui en est le bassin , par les reins , & par les uréteres dans la vessie. Car ce sont les mêmes *excrétoires* pour la *sueur* , que ceux qui sont faits pour l'*insensible transpiration* , qui ne deviennent capables d'évacuer un suc aqueux à la place d'une vapeur *huileuse* , que parce que les diametres de ces excrétoires se laissent forcer , sans préjudicier à l'intégrité des organes aux-

quels ils appartiennent, ou au *ton* de leurs fibres, c'est-à-dire, à leur force de *contractilité*, pour se ramener au point naturel de leurs diametres.

Si les Purgatifs, comme on l'a fait remarquer plus haut, exigent tant de précautions pour la cure des maladies, ( quoique la Medecine ait là-dessus des connoissances ou des lois suivies & autorisées par un long usage, ) dans quelle défiance ne doit-on pas entrer pour les Sudorifiques, sur lesquels HIPPOCRATE, qui a étudié les sueurs, ne nous a rien laissé pour la maniere de les conduire & de les employer ! Aussi il n'est point de matiere sur laquelle la Medecine soit plus courte, que sur l'usage des Sudorifiques ; & c'est cependant sur quoi le Public se lâche, sans égard & sans retenue, contre les Medecins, qui ne connoissent pas, dit-on, les *spécifiques*, lesquels consistent ordinairement, suivant le préjugé vulgaire, en Sudorifiques.

XXI. L'Usage des sudorifiques. Cependant les Medecins ne laissent pas d'avoir leurs observations, qui les mettent à portée de tirer des *Sudorifiques* ( sans en faire des *spécifiques* ) tout ce qu'on peut s'en pro-



mettre pour le bien des malades. Ces observations regardent les tems des maladies : Car 1°. on ne doit jamais s'en servir dans les commencemens ; puisque les bonnes sueurs ne se font que sur les fins des maladies , ou du moins après plusieurs jours, ou après plusieurs semaines. 2°. Il faut distinguer les maladies qui se terminent ordinairement par les sueurs , pour ne pas demander à la Nature ce qu'elle n'est pas en disposition de faire ou d'accorder. 3°. Il faut savoir choisir les Sudorifiques convenables & les assortimens qui leur conviennent pour la guérison des maladies. Mais ce sont des détails qui sont réservés à la partie de cet Ouvrage, où l'on donnera la cure des maladies en particulier ; car ici il ne convient que de précautionner en général la vie des Pauvres contre l'abus des Sudorifiques , en exposant simplement à la charité des personnes qui se devoient à leur service , ce que la Nature a à faire ( & que le vulgaire ne connoît point ) pour assurer le succès des Sudorifiques ; succès qui est d'autant plus malheureux entre les mains de ceux qui les hasardent, que

les maladies des Pauvres étant ou *aiguës*, ou *chroniques*, elles demandent des connoissances particulieres, pour accorder à chacune de ces deux classes les Sudorifiques qui peuvent particulièrement lui convenir. Car les Sudorifiques pour les maladies *chroniques*, doivent tenir principalement des Diaphorétiques, c'est-à-dire, de ces remedes qui *digerent*, ou qui *mitonnent*, pour ainsi dire, les humeurs, pour les faire échapper sans trouble par l'insensible transpiration: au lieu que les Sudorifiques destinés pour les maladies *aiguës*, sont composés plus volontiers d'ingrédiens & de matieres spiritueuses, volatiles ou sulphureuses, par lesquelles on croit que doivent s'exciter des sueurs dans les Fluides par la rarefence, & dans les Solides par la dilatation des pores, en même-tems que se fera l'élévation des sôûpapes écailleuses qui recouvrent ces pores sur toute la surface de la peau. Quelle que soit donc la force d'un Sudorifique, il ne s'ensuivra qu'une sueur manquée, si le sang se mettant en *rarefence*, les pores de la peau demeurent fermés: ce ne fera enco-

re qu'une œuvre imparfaite , si les pores venant à s'ouvrir, les soupapes écailleuses qui les recouvrent , manquent à se relever. Et toutes ces manières de sueurs manquées , peuvent arriver dans l'usage d'un Sudorifique le plus vif , le plus sulphureux , & le plus spiritueux , à moins qu'un Narcotique ne se trouve associé aux parties volatiles de ce Sudorifique. Car c'est de l'*opium* qu'il faut attendre la dilatation des pores de la peau , & le relevement des soupapes ; parce que les pieces qui exécutent cette opération , comme les *sphincters* des pores & leurs soupapes , appartiennent aux Solides , sur lesquels les Narcotiques agissent spécialement. Au reste, il faut très-peu d'*opium* pour animer un Sudorifique jusqu'au point de lui faire pousser une sueur par toute la peau : d'ailleurs sa quantité absorbée dans celle du Sudorifique , se trouve infiniment tempérée ou bornée. Car qu'est-ce qu'un soixantedouzieme d'*opium* comparé avec 71. parties de la composition qui le renferme? C'est pourtant ce qui est prouvé par l'exemple de la *Thériaque*, qui est l'alexipharmaque par excellence,

dont un demi-gros ne contient pas même tout-à-fait un demi-grain d'*opium*.

Je ferai ici deux observations au sujet des Sudorifiques. 1°. Tout Sudorifique, même le plus préconisé, est incertain, fautif, & très-dangereux, s'il n'est animé par l'*opium*. 2°. Il n'est point de Sudorifique plus sûr, que celui qui se donne sous une forme liquide; car comme la sueur dépend principalement du relâchement des fibres nerveuses, dont le *spasme* cesse par l'action du remède, celui qui sera fluide ou en liqueur, aura une disposition naturelle pour produire ce ramollissement; en effet il peut alors transmettre plus naturellement la vertu calmante qu'on lui aura associée, jusques dans les moindres fibres nerveuses. Au reste, je renvoie les autres manieres particulieres à ce sujet, au traité des Maladies en particulier.

XXII.  
L'Usage  
des Diu-  
rétiques.

Les *Diuretiques* sont un autre écueil dans la cure des Enflures, comme sont les *cachexies*, & toutes les fortes d'*hydropisies*, trop ordinaires parmi les pauvres gens. Ce sont cependant de tous les remèdes, ceux dont on

devroit avoir meilleure opinion ; parce que n'étant point comme les Emétiques, qui n'agissent gueres que sur les membranes, ni même comme les Purgatifs, lesquels aussi n'operent gueres que par irritation sur les Solides, ils ne leur ressemblent point, puisque souvent ils agissent immédiatement sur les Fluides, en se portant directement dans la masse du sang. Se mêlant ainsi intimement & immédiatement dans les humeurs, ils paroissent précisément faits pour les corriger & les rectifier, sans que rien s'interpose entre eux & les causes des maladies, lorsqu'elles sont renfermées dans la masse du sang. C'est par eux que s'operent, dans la Chymie naturelle, comme dans l'artificielle, des *lotions* qui dépurent le sang de ses parties *salines*, que les Diurétiques enlèvent; de maniere qu'étant imbus d'un doux mucilage, que leur donnent les plantes appropriées à cette intention, ils font sur le sang, pour le *clarifier*, ce que font les blancs d'œufs, qui emportent les impuretés des suc des décoctions, ou des sirops qui se préparent dans les deux Pharmacies.

Or le but naturel dans la cure des maladies, étant de procurer, de redresser, ou achever les *dépurations* du sang, l'on voit d'un coup d'œil de quelle utilité peuvent être les Diurétiques; & les grands secours qu'on doit en attendre, lorsqu'on fait les mettre en œuvre à propos : car il est aisé de se tromper dans l'usage qu'on en fait; par exemple, on ne doit point s'en servir indifféremment dans les hydropisies, quoique la nature de l'humour qui les cause (& qui est la sérosité du sang, arrêtée & déposée hors de son cours,) semble en favoriser l'usage, parce que les Diurétiques étant tous faits pour évacuer les sérosités, rien ne paroît plus convenable pour la cure des hydropisies.

XXIII.  
Les Diurétiques  
sont dangereux  
dans les  
Hydropisies Ascites.

Cependant cette idée porte à faux dans les *hydropisies ascites*; car autant qu'il est vrai en général que les Diurétiques vident les sérosités par les urines, autant il est faux en particulier, & même impossible, qu'ils vident par les urines les eaux des *hydropiques* de ce genre : car il est démontré en Anatomie, qu'il ne peut tomber une goutte d'urine dans la vessie, que par la voie des uréteres;

puisque ayant lié ces canaux dans un chien vivant, l'animal périt, parce que les urines cessent entièrement de tomber dans la vessie. Ces canaux sont donc les seuls par où les sérosités peuvent passer des reins pour tomber dans la vessie. Or il n'est pas possible que les eaux déposées jusqu'à des dix ou douze pintes dans le bas-ventre, puissent, par quelque art ou remède que ce soit, prendre la voie des uréteres : il est donc impossible que les Diurétiques les évacuent par les urines. Et dès-là on voit évidemment le danger d'employer des Diurétiques dans ces maladies.

Mais cependant, dira-t-on, il est des Praticiens qui louent hautement & qui conseillent avec confiance les Diurétiques pour la guérison des *hydropisies*. Le point de la difficulté roule sur le tems de les employer, & sur la situation où se trouvent les sérosités auxquelles les Diurétiques conviennent pour les évacuer. C'est avant que les sérosités se soient déposées dans le bas-ventre, c'est à-dire, lorsqu'elles sont encore dans les vaisseaux, dans le commerce &

XXIV.  
Le tems  
d'em-  
ployer  
les Diu-  
rétiques  
dans les  
Hydro-  
pises.

sous la direction de la circulation du sang, & qu'elles peuvent, par la voie des arteres, enfler par les sécrétaires des reins la voie des uréteres. Les Diurétiques peuvent alors emporter les eaux des *hydropiques*, parce qu'ils en préviennent la décharge ou le dépôt dans la capacité du bas-ventre. Mais cette adresse dépend de la prévoyance d'un sage Praticien, lequel, en bon connoisseur sur la nature & le cours des maladies, prévoit l'hydropisie en celles dont elle devient le terme, quand on ne fait point la prévenir. C'est l'effet des Délayans plus ou moins salins, plus ou moins médicamenteux ; c'est aussi l'effet de la nature des Acides & des Amers, qui déterminent & charient par les reins, les sérosités qui alloient se précipiter dans la capacité du bas-ventre.

Pour réussir dans cette maniere de manoeuvrer des guérisons, il faut s'attacher à la cause ordinaire des *hydropisies*, & à ce qui donne lieu à la sérosité du sang de s'écarter du courant de la circulation, qui devrait transmettre dans les veines sanguines tout à la fois la double partie



du sang, tant la blanche, que la rouge. Il arrive que sur les fins des grandes maladies, le sang continuellement poussé par l'ardeur de la fièvre ( qui est la force de la *vertu systaltique* irritée, ) vers les extrémités des vaisseaux, s'y accumule plus qu'il ne comporte aux veines sanguines d'en recevoir : C'est une congestion de sang qui se forme, dont la Nature ne peut se soulager que par le moyen des *arteres lymphatiques*, qui, comme des canaux subsidiaires ou de décharge, se remplissant, au refus des *veines sanguines*, de la sérosité du sang arrêté ou ralenti, facilitent d'autant plus le trajet du sang des arteres dans les veines sanguines, que la sérosité est dans les vaisseaux le double de la partie rouge. Dans cette circonstance, il n'est point d'autre expédient pour rappeler la sérosité de l'écart qu'elle prend, que de dégager ( en le diminuant ) le sang qui s'accumule dans les capillaires, & en meme-tems d'employer les diurétiques, lesquels remettant la sérosité dans la direction du cours de la circulation du sang, proviennent la décharge des arteres lymphati-

ques , qui gorgées de ces sérosités , iroient s'en décharger dans la capacité du bas-ventre, ou dans quelque cavité semblable. Dans cet état , étant incertain si la circulation du sang peut avoir sa perfection ou son complément dans les capillaires , il peut arriver qu'un remede qui n'est point en réputation d'être *diurétique*, le devienne par accident & par détermination. Telle sera, par exemple, la *limaille de fer* , qui étant mêlée avec quelques grains de *cascarille*, ou d'excellent *quinquina*, préviendra une hydropisie ; parce qu'elle deviendra ainsi un remede résolutif, fondant, & diurétique. C'est pourquoi lorsqu'une fièvre rebelle à tout remede , réduit le malade à devenir bouffi , que les urines diminuent , que le ventre se gonfle, & que la fièvre s'opiniâtre, un Praticien doit se hâter de donner de petites doses réitérées de quelques grains de *limaille de fer* , incorporée avec un peu de *quinquina* , un peu de *nitre purifié* , & un grain de *pilules de STARKEY* sur chaque dose. Le fer rendant fluide le sang, sans le raréfier, le rend fluide en même-tems que les nerfs relâchés par l'action de ces cal-

mans, ouvrent le passage au sang pour le faire couler des arteres dans les veines sanguines ; en conséquence la sérosité y passe avec la partie rouge, & remise ainsi dans le courant de la circulation , elle va se filtrer dans les reins , & emporte par ce moyen la cause de l'*hydropisie* qui alloit se former. Le Praticien emploie ensuite avec confiance les diurétiques déclarés tels. Cependant il y a encore du choix à faire pour l'usage de ces diurétiques ; car la plupart sont des *acides* déclarés , & qui demandent d'être *dulcifiés* , comme l'est l'esprit de nitre dulcifié, ou bien celui de vitriol dans la *liqueur minérale anodyne* de M. HOFFMAN , qui devient un calmant diurétique. Si-non il faut les mesurer avec l'état du malade & la qualité de la maladie , où il convient quelquefois de donner des sels volatils, comme celui de *succin*, ou bien des amers, ou des balsamiques, tel que le *baume de Copaiü* , qui est d'un usage utile & éprouvé pour remédier à certains maux de vessie , & à certains vices des urines.

L'état des choses change, à proportion que change l'état de la maladie.

Ainsi autant que les diurétiques conviennent lorsque les sérosités sont encore dans les vaisseaux, & par conséquent sous le domaine de la circulation, autant sont-ils à pure perte quand les sérosités étant sorties des vaisseaux, sont tombées ou tombent encore dans le bas-ventre, où elles sont & entretiennent une *hydropisie ascite*. C'est que dans cette conjoncture, les résistances étant forcées, les sérosités poussées par les diurétiques, se portent & se précipitent vers l'endroit où elles trouvent moins d'opposition : Or c'est dans la capacité du bas-ventre qu'elles trouvent ces facilités à couler. C'est donc précisément augmenter la cause du mal, en accroissant dans le bas-ventre la quantité des eaux qui s'y sont déposées. Je parlerai ailleurs des remèdes propres à cette espèce d'*hydropisie*.

Les Dé-  
layans. Les diurétiques se donnant pour la plupart en liqueur, en décoction, ou en tisane, me fournissent l'occasion de parler en même-tems des *boissons* ou des *délayans*. Je n'en connois point de meilleur que l'eau chaude : c'est l'unique délayant véritable, & le plus capable de transmettre dans le

le sang & d'y développer les qualités que l'on veut y porter, pour la *fluidité*, l'*édulcoration*, & la *dépuration* des humeurs, en un mot, pour fournir à toute la masse du sang le véhicule qui est nécessaire pour donner à ses globules la facilité de rouler librement, & de se baigner suffisamment dans la partie blanche qui les entoure.

C'est pour cela qu'on ne peut trop recommander de faire un grand usage des boissons chaudes, soit d'eau, soit de tisane, comme étant non-seulement les véritables délayans, mais de plus les dissolvans naturels, & les plus puissans, pour fondre & liquéfier les humeurs épaissies dans les vaisseaux. C'est la Nature elle-même qui autorise l'usage des boissons chaudes, principalement dans les maladies. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer ce qui se passe dans le sang pendant la santé; la sérosité lymphatique, qui le baigne ordinairement, fait les deux parts des fluides qui roulent dans ses vaisseaux. Or cette sérosité diminue dans les maladies, à proportion que la lymphe ou la partie blanche s'épaissit, se condense & se durcit. On peut donc juger à quel-

le diminution doit se trouver réduite cette lymphe dans les maladies où le sang est dur, couenneux, coriace comme un parchemin, en un mot, plus semblable à un solide renfermé dans un solide, qu'à un fluide roulant dans les vaisseaux. Je demande si dans cette disposition, rien est plus capable de pénétrer, de fondre & liquéfier des fucs ainsi compactes & *racornis*, qu'un délayant *chaux & aqueux*, dont les particules longues & pénétrantes s'insinuent intimement entre les molécules de ces humeurs épaissies ? Est-il un moyen plus efficace de multiplier le véhicule naturel du sang, & de l'étendre, que lorsqu'on lui substitue un fluide aussi coulant & aussi pénétrant que l'eau chaude ? Car tout ce qui est salin, ardent, vineux, ou volatil, durcissant les fucs ralisés, augmente le mal que l'on traite. Au contraire les parties molles, pliantes & vaporeuses des simples délayans, quand ils sont bus chauds, mettant en dissolution ces corps compactes, détruisent tout-à-la-fois & les engagemens présens qui se font dans les vaisseaux, & ceux qui en conséquence vont

se former dans les viscères.

Ce que je viens de dire sur les Diurétiques, & les Délayans, conduit naturellement à parler des *apé-*<sup>XXVI.</sup>  
*ritifs*. En effet, se sont des remèdes <sup>Les Apé-</sup>  
qui, en humectant, amollissant & relâchant les *solides*, dissolvent, fondent ou liquéfient les concrétions salines qui font les obstructions dans les maladies; de sorte qu'il est très-ordinaire d'abuser des remèdes fondans ou apéritifs, si l'on manque à s'en faire de justes idées. Ce ne doit point être, comme se l'imagine un vulgaire mal instruit, de déboucher les canaux obstrués, à force de fondans mercuriels, acres, salins par lesquels on entreprendroit d'écarter, de rompre, & de dissiper les matières condensées dans ces canaux. Car ce sont des vaisseaux artériels, & par conséquent *coniques*; & dès-là il est aisé de concevoir combien il est pernicieux de pousser sans mesure ces matières, si auparavant l'on ne rend les tuniques de ces canaux tellement souples, que la pointe du *cone* prête en se dilatant, en même-tems & à proportion que se dilateront les bases de tous ces *cones*: Sans

cela les matieres fondues dans les grandes arteres , trouvant les extrémités *coniques* trop rétrécies encore , ou trop roides dans leurs fibres, causeront des engouemens dans les *capillaires* , au lieu de les dégager de leurs embarras. L'idée des délayans apprend à remédier à cet inconvénient , en insinuant la nécessité qu'il y a de bien amollir les parties *solides* & *fluides* , avant que d'entreprendre de les déboucher : Alors les délayans deviennent des *apéritifs* ; parce qu'amollissant également les tuniques des vaisseaux dans leurs *bases*, & dans leurs extrémités *coniques*, ils facilitent les débouchemens que l'on en attend. En effet, les remedes vraiment apéritifs venant à écarter les matieres *concretes* , ou les suc endurcis, le dégagement succede nécessairement. Ces idées sont d'autant plus justes, qu'elles s'accordent avec le succès des apéritifs dans la pratique de la Medecine, en ce que les apéritifs les plus sûrs , ou les plus accrédités , participent sensiblement d'une sorte de vertu *sedative* : tels sont l'*acier* ou le *fer* , la *cascarille* , le *cinabre*, & le *nitre* : tous remedes qui réussissent



ſingulierement dans les maladies où le ſang étant en *congeſtion*, les évacuations naturelles qui ſont alors ſupprimées dans les deux ſexes, reprennent leurs cours par l'uſage de ces remèdes. Car les fièvres qui accompagnent, par exemple, les *pâles-couleurs*, ſe guériffent d'une manière ſi douce ou ſi tranquille par l'uſage de l'*acier* donné à propos, que les malades reviennent en ſanté en très-peu de jours.

Mais, dira-t-on, toutes ces connoiſſances ſont-elles de la compétence des Pauvres ? Non ſans doute ; mais auſſi elles ne ſont pas au-deſſus des eſprits de ceux que la charité attache à leur ſervice. Nous ſommes dans un tems où chacun des deux ſexes, ſans ſe piquer d'érudition, a bien oſé creuſer la belle Phyſique, les *tourbillons* de DESCARTES, la *matière ſubtile*, les effets de l'*aiman* ; & non content de ces recherches de deſſus le globe de la Terre, on a voulu ſ'élever juſqu'aux Cieux, pour connoître la révolution des Orbes céleſtes, meſurer leurs diſtances, & contempler leurs *aſpects* ; & tout cela pour ſatisfaire uniquement la curioſité.

té. Le peu de réflexions qu'on propose ici à des personnes pieuses, & que la charité éclaire, sera-t-il au-dessus de la portée de leur esprit ? Pourquoi donc se refuseroient-elles à l'étude de quelques réflexions Physiques, tirées comme de leur propre fonds, ou de l'Anatomie du corps humain, qui serviront à détruire les préventions que l'on a pour quantité de remèdes, que l'on donne souvent plutôt par coutume, que par raison ? Or comme ce n'a été qu'en ruinant les préjugés populaires, que l'on est venu à bout de faire revenir le monde des fausses opinions qu'il tenoit de l'ancienne Physique, ce ne sera pas un moindre service à rendre au genre humain, que de le détromper des erreurs populaires que l'on suit, sans réflexion, pour l'usage des remèdes dans la Médecine des Pauvres.

XXVII.  
La Saignée.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne renferme donc que des observations générales, qui apprendront à se contenir sur l'usage des remèdes. J'ai fait voir que les évacuatifs, les purgatifs & autres, manquoient très-souvent de succès, parce que par eux l'on attaque les humeurs, & qu'on

les poursuit à force de drogues , sans obtenir l'évacuation de l'humeur qui fait le mal ; & cela parce que cette humeur est dans les vaisseaux , où elle est négligée , ou oubliée , tandis qu'on la cherche dans les premières voies , où elle n'est pas. Il est donc à propos de parler à présent de remèdes plus efficaces. Le premier de tous & le plus nécessaire , c'est la *saignée*. Il est vrai que là-dessus le commun du monde est rempli de préjugés peu favorables : mais les prétextes dont on s'appuie sont bien peu dignes d'arrêter des esprits sensés. Je vais tâcher ici de détruire les vains raisonnemens des Adversaires de la saignée.

Le sang , dit-on , est le trésor de la vie ; malheureux donc qui le répand. Le sang , il est vrai , est le trésor de la vie ; mais il est aussi le fonds des plus cruelles maladies : car de lui se tirent leurs principales causes ; parce que de lui sort si essentiellement la source de toutes les humeurs qui font ou qui entretiennent les maux , que tous les fluides répandus par tout le corps , ne sont que des ruisseaux , qui coulent de la source originale :

xxviii.  
Première  
Objec-  
tion con-  
tre la sai-  
gnée.

qui est dans la masse du sang. C'est donc de-là qu'il faut les ôter, c'est-là qu'il faut les tarir; & ainsi c'est en vuïdant du sang que l'on guérit les maladies. Sans cette évacuation tous les autres remedes ne faisant que sécher les vaisseaux, la source est toujours la même dans les grands vaisseaux, tant que ce n'est point elle que l'on évacue.

Mais, ajoute-t-on, le sang est le soutien de la santé, l'unique nécessaire de la vie, la base & le soutien des forces, la colonne qui porte toute la machine animale; cette machine n'en a que pour sa subsistance, & l'on ne peut en rien ôter, que l'on n'entreprenne sur son pur nécessaire. C'est l'argument le plus séduisant, & cependant le moins fondé; car toute sa force ne porte que sur l'opinion du peu de sang qui est dans le corps humain, & on le prouve en avançant (suivant une opinion autorisée dans le monde) que le corps le plus plein, n'a pas plus de vingt-cinq livres de sang. Quelle témérité après cela, (reprend-t-on) de vuider hardiment le sang par livres, plus ou moins nombreuses, suivant la gravité

gravité ou l'urgence des maux !

L'illusion que les sens ont faite à l'esprit , à qui ils imposoient dans l'ancienne Philosophie , a laissé dans le monde le préjugé du peu de sang qu'on trouve dans les vaisseaux du corps humain. L'humeur que l'on en a vû sortir par la saignée , par les plaies, ou en égorgeant des animaux, étant rouge, l'on s'est persuadé qu'il n'y avoit de sang que ce rouge qui couloit des vaisseaux ; & parce qu'en égorgeant des animaux vivans , & que comparant par proportion la quantité du fluide rouge qui sortoit par le vaisseau que l'on ouvroit dans ces animaux , elle a été calculée par conjecture , & fixée par un pur analogisme , à environ vingt-cinq livres , pour la *quotité* du corps de l'homme ; de - là il est demeuré pour constant , que le corps humain n'avoit que vingt-cinq livres de sang. Mais l'Anatomie, mieux instruite par les nouvelles découvertes, a rectifié ce jugement. Elle a fait voir que tout est plein dans le corps ; parce qu'il n'y a point de vaisseaux , tant petits & minces fussent-ils , qui ne soient remplis d'un *fluide*. Or ce fluide est un suc vital à la ma-

niere du sang ; puisqu'il est spécialement nourricier, qu'il circule comme la partie rouge du sang , & que comme lui par conséquent il entretient la vie de tout le corps en général , & de chaque viscere en particulier. Poursuant l'examen plus loin sur cette matiere, l'on a trouvé que cette portion blanche du sang remplissoit la plus grande partie des vaisseaux du corps ; de maniere que comparant la quantité de cette lymphe contenue dans les plus petits vaisseaux, avec la quantité du fluide rouge qui roule dans les plus grands, de sages Calculateurs\* ont trouvé que toute la masse des fluides qui circulent dans le corps humain , est composée de deux tiers de lymphe renfermée dans les capillaires, pour un tiers de fluide rouge roulant dans les grands vaisseaux ; & sur ce pié , la quantité du fluide rouge étant de *vingt-cinq* livres , ce seront au moins *cinquante* livres de parties blanches dont est composé le sang. Ce seront donc au moins *soixante - quinze* livres de sang , qui seront répandues par tout le corps , & contenues dans

\* FREDERIC HOFFMAN. *Medicina Ration. Systemat.* Toin. IV.

tous les vaisseaux. Par-là on doit être persuadé, qu'un corps aussi plein de sang que le corps humain, est en état de soutenir la juste diminution qui peut s'en faire par la saignée. Ce n'est point une conjecture que l'on avance ici ; les hémorrhagies énormes & prodigieuses que l'on a vu arriver en plus d'une manière , sans que la mort s'en soit ensuivie , justifient ce que l'on vient d'avancer.

D'autres trouvent qu'il est ridicule d'employer la saignée pour guérir les maladies. Ce sera , disent-ils , par exemple, une humeur qui occupera au loin quelque partie ; sera-t'il possible qu'au signal de la saignée , cette humeur quittant l'endroit malade, vienne à propos se présenter à l'ouverture de la veine piquée , pour sortir avec le sang que l'on tire ? Car, ajoute-t'on, les maladies ne se guérissent autrement que par l'évacuation de l'humeur qui les cause ; ce qui doit plutôt être l'effet des purgatifs , que de la saignée. Je répondrai à cette Objection , en faisant voir que la saignée opere vraiment la guérison , & d'autant plus sûrement , que sa conduite est la même que celle de la Nature.

XXIX.  
Seconde  
Objection  
contre la  
saignée.

Or quel est le but de la Nature ? C'est d'entretenir toujours l'ordre, la proportion & l'*équil. bre* des parties fluides entre elles, & de celles-ci avec les solides ; & c'est en cela que consiste la santé. C'est pour le rétablissement de cet *équilibre*, lorsqu'il se déränge, que la Nature institue tous ses mouvemens pour terminer les maladies & restituer la santé. Les cours de ventre, les hémorrhagies, les sueurs & les urines, sont pour elle des moyens subsidiaires pour parvenir au rétablissement de cet *équilibre*. Ce n'est que dans l'ordre recouvré entre les parties, que se trouve ce rétablissement. C'est cette *mitification* d'HIPPOCRATE, qui corrigeant les sucs ou les humeurs les unes par les autres, en les réconciliant toutes, fait que la transpiration se rétablissant, les maladies prennent fin, & la santé s'ensuit, sans qu'il paroisse d'évacuation sensible qui mette le comble à la guérison : c'est ainsi que guérit aussi la saignée. Les parties du sang sorties de leur *équilibre*, s'amoncellent ou s'accumulent en congestion, en rompant l'ordre & l'uniformité de la circulation. La saignée ouvre au-



plutôt une issue aux fucs qui sont débordés ; & par-là ces fucs emportés , trouvant la résistance levée par l'ouverture de la veine , ne peuvent s'échapper par cette issue , qu'en même-tems le sang accumulé dans les *capillaires* , ne soit obligé de refouler en quelque maniere dans les grands vaisseaux ; parce que privé de l'impétuosité que le sang des grands vaisseaux lui avoit prêtée , il est obligé de se rabattre vers les parties où la résistance se trouve affoiblie. Alors la *vertu systaltique* des grands vaisseaux se trouve avoir d'autant plus de force , qu'il se rencontre plus de vuide dans les grands vaisseaux : elle travaille donc sur le sang avec d'autant plus d'efficace , que ses parties ayant plus de jeu , & plus de liberté pour être maniées , & ses humeurs mieux broyées & atténuées , elles atteignent cette *minification* d'HIPPOCRATE , savoir, la coccion des humeurs , qui fut le but véritable de la Medecine de ce grand homme, & qui sera toujours le moyen le plus efficace pour parvenir à la guérison des plus grandes maladies. D'ailleurs si un remede, pour guérir, doit évacuer la cause du mal , la fai-

gnée a cet avantage autant qu'aucun autre remède ; & il en est même peu qui se trouvent l'avoir au même degré. Car le sang *couenneux*, qui est la cause des plus grandes maladies, se montre sensiblement dans les palettes, si c'est une saignée du bras ; ou dans l'eau, si c'est une du pié, par l'énorme quantité de glaires filamenteuses qui se trouvent au fond du vaisseau dans lequel la saignée du pié a été faite ; signe évident que la cause du mal s'évacue. Tous ceux qui ont étudié avec soin la saignée, ont remarqué que ce soulagement n'arrive bien dans une grande maladie, que lorsque le sang *couenneux* sort abondamment dans les palettes. En faut-il davantage pour rassurer le monde au sujet de la saignée ? Ce qui doit encore rassurer, c'est que rien ne se régénère si promptement ni si abondamment que le sang 1°. Il en est une source toujours présente & continuellement subsistante dans le corps humain, savoir, celui qui remplit continuellement les vaisseaux capillaires, & en particulier les vaisseaux lymphatiques artériels, & veineux : car c'est une lymphe qui fait le volume, la gros-

leur ou l'étendue de toutes les parties musculieuses, graisseuses & membraneuses, qui font l'embompoint dans l'état de santé. Ce sont autant de réservoirs naturels de suc sanguin, qui rappelés dans les grands vaisseaux, y prennent la place & la force qu'y avoit le sang qu'on a tiré par les saignées. Or la lymphe étant deux fois plus ample ou plus copieuse que la partie rouge, elle répare au double & continuellement, par la circulation, le sang qui se perd ou s'évacue. 2°. Le laboratoire où se forme le nouveau sang, ne manque jamais; les organes qui le travaillent ne vaquent point: ce sont les fibres, avec leur vertu systaltique, qui brisent, broient & *forment*, pour ainsi dire, les suc sanguins, sans discontinuer, dans quelque âge, quelque circonstance, & quelque tems que ce soit. 3°. Enfin le sang est un fluide si prompt & si facile à se reproduire, que les choses les plus viles, les moins spiritueuses, & même les moins substantielles, comme les suc des plantes, des fruits & des graines, y ont long-tems suffi amplement. L'horreur que l'on innue contre la saignée, est donc bien

mal fondée : elle ne ruine point les causes de la vie ; puisqu'en évacuant un tiers de ce que le vulgaire prend uniquement pour le sang , la Nature y pourvoit sur le champ , en substituant le double de ce que la saignée évacue de sucs vitaux.

XXX.  
Observations  
sur la  
saignée.

J'observerai ici qu'il est une regle générale en fait de saignée , qui est de ne jamais ouvrir des veines particulières , affectées à des parties qui sont malades par le sang qui y afflue en maniere de *fluxion* & de *congestion*, avant que l'on ait évacué les grands vaisseaux qui ont rapport à la partie souffrante. Ai si , par exemple , on ne doit pas saigner du pié , sans avoir fait précéder en nombre suffisant les saignées du bras. L'état du sang dans les palettes , doit régler la conduite du Medecin dans l'usage de la saignée : s'il y paroît *couenneux*, c'est une raison de s'encourager à la saignée ; parce qu'elle répond du soulagement de la maladie. Ce qui est embarrassant , c'est lorsque le sang paroît vermeil & beau dans les palettes , tandis que quelque accident grave persiste dans la Maladie. Souvent un Medecin se laisse amuser par la belle appa-

rence du sang , qu'il voit pur & loüable ; & cependant l'engagement que le sang a contracté dans quelque viscere , tue le malade sans ressource , parce que le viscere a eu le tems de s'engorger , de s'enflammer , & de tomber enfin en suppuration.

Il n'est point de circonstances où la saignée soit plus nécessaire, que dans la plûpart des maladies de Poitrine , dans la *pleurésie* , par exemple, ou dans la *péritneumonie*. Un malade aura , avec la fièvre, une petite toux , une légère douleur de côté , un petit cours de ventre ; & cependant son sang sera souvent très - beau dans les palettes , quoiqu'on l'ait saigné plusieurs fois : alors un Praticien peu habile prendra aisément le change dans ces maladies, qui ne se montrent qu'à moitié ; il conclurra que le mal n'est pas dans le sang , & sous ce faux prétexte , se persuadant qu'il est dans les humeurs , il se livrera à la purgation : d'où il arrivera que la maladie changeant de forme, se revêtira des symptomes qui ne sont plus de la maladie originaire ; différens accidens , la mort même , s'ensuivront , & cela par l'ignorance du Medecin , qui au-

XXXI.  
Nécessité de la saignée dans la plûpart des maladies de Poitrine.

roit dû savoir que si le sang *couenneux* ne paroît pas encore dans les palettes, c'est qu'il est fixé dans les poumons, & qu'il a besoin d'un grand dégagement pour rentrer dans le courant de la circulation. Il y a moins à se tromper dans les maladies où le sang *couenneux* paroît d'abord; c'est un signe certain qu'il est libre & roulant dans les grands vaisseaux, & qu'il sera aisé de le détourner, & même de l'évacuer par la saignée. On peut inférer de-là, que les suc's nourriciers dont se forment les *couennes* qui paroissent dans les palettes, étant portés par la veine-cave ascendante dans le ventricule droit du cœur, en sortent libres ou sans attaches dans l'artere du poumon, d'où, sans trouver d'obstacle invincible à leur passage, ils passent au travers de la veine du poumon, de maniere que ressortant toujours libres du ventricule gauche, ils rentrent dans les grands vaisseaux, d'où la saignée peut les évacuer. Il me semble que tout cela prouve évidemment l'utilité & la sûreté de la saignée: puisque sans faire violence à la nature, elle la soulage, & la délivre du poids & de l'abondance de

l'humeur qui est la cause immédiate de la maladie ; au lieu que la plûpart des autres remedes ne font que la troubler & l'irriter.

Ce qui rend encore assez souvent les remedes très-pernicieux, c'est lorsqu'on les distribue au hasard, faute de connoître au juste l'*espece* de la maladie que l'on a à traiter. La difficulté vient souvent de l'impéritie du Medecin, souvent aussi des signes équivoques dont certaines maladies sont revêtues, & qui font illusion même aux plus habiles. Toutes les vues d'un Medecin doivent donc d'abord se porter sur les signes qui différencient une maladie d'avec une autre, la vraie d'avec la fausse, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec celle qui est d'un caractère ordinaire. Car, par exemple, il arrive souvent que dans une maladie on emploie les remedes les plus puissans, comme les émétiques, les purgatifs, les cordiaux, les sudorifiques, parce qu'on y soupçonne de la *malignité*, dans le tems quelquefois qu'il n'y a que de l'*inflammation* : les remedes alors ne font que mettre le comble à l'inflammation du sang ; parce qu'ils en augmentent l'ar-

XXXII.  
Il est difficile de connoître au juste l'espece de certaines Maladies.

deur, dans le tems que l'on s'imagine en combattre la malignité. Rien n'est donc plus nécessaire que de savoir distinguer si la fièvre, par exemple, à laquelle on veut remédier, est inflammatoire, ou maligne. Le vrai caractère d'une fièvre maligne se reconnoît, en ce qu'elle agit comme à la fourdine, c'est-à-dire, sans jeter les malades dans ces angoisses, ces inquiétudes, ces feux & ces douleurs, qui sont l'apanage des fièvres inflammatoires, lesquelles n'ont d'autre malignité que l'excès de l'ardeur qui les cause. Toute maladie qui commence par une grosse fièvre, qui tient tout en trouble dans le corps d'un malade, ne doit pas être comptée parmi les fièvres malignes, mais parmi les inflammatoires, dont les remèdes sont aussi différens, que le caractère de *malignité* l'est de celui d'*inflammation*. Au contraire, un malade qui paroît n'avoir presque point de fièvre, dont les urines, le pouls, la langue, les yeux, & la peau, sont chacun dans leur état naturel, commence d'abord par se sentir dans un abattement total, avec une insomnie, un léger mal de tête, quelques maux de cœur peu sensi-



bles, les entrailles d'ailleurs ou les *hypocondres* maniabiles, sans tension, ou sans *météorisme*; un tel malade porte dans son état la plus insignie *malignité*, c'est-à-dire, celle précisément qui enleve les Malades inopinément. L'ardeur & le tumulte des humeurs n'est donc nullement un signe de malignité. Au contraire, dans les maladies où il y a de la malignité, les humeurs paroissent assez modérées, dans le tems même que le mal gagne soudainement le genre nerveux.

La *phthisie* expose à bien plus d'une sorte de ces illusions; car souvent elle couvre un *virus vérolique*, & d'autres fois des pâles couleurs dégénérées, des évacuations naturelles manquées, des goutes, des hémorrhoides, des dartres, des érysipeles, supprimées, retenues, ou remêlées dans la masse du sang.

La *fièvre* est un autre Prothée, qui, sous mille sortes d'accidens, cache ou dissimule quelque autre maladie. Il est aussi mille symptomes différens de la cause véritable de la maladie, que rien ne guérit jusqu'à ce qu'on ait employé le remède qui convient à cette cause originaire. C'est ainsi que

P'on voit le *quinquina* guérir des affections néphrétiques , rhûmatifantes , des fluxions , des toux , des ophthalmies ; tous maux qui demeurent incurables , opiniâtres du moins , tant qu'on ne les traite que par les remèdes dont on se sert ordinairement pour eux. Preuve manifeste du sentiment d'HIPPOCRATE , qui dit , que c'est une chose très-difficile en Médecine que de bien juger de la nature des maux : *Judicium difficile*.

Les différentes causes des maladies ne se montrant point telles qu'elles sont en effet , donnent donc souvent le change à ceux qui manquent de justesse dans la connoissance de la vraie cause d'une maladie qui se dissimule. Ainsi dans les personnes du sexe , un cruel mal-de tête , aigu au point qu'il semble qu'eiles aient un clou enfoncé dans le crane , fait prendre aux connoisseurs peu habiles , cette douleur pour une maladie propre ou *idiopathique* au cerveau , tandis que tous les remèdes appropriés aux maladies du cerveau échouent en ce cas , parce que le mal est *sympathique*. C'est en effet ce qu'on appelle le *clou hystérique* (*clavus hystericus* ; ) & c'est un

symptome particulier à l'affection hystérique, laquelle est singuliere au corps ou à la nature des femmes, en qui le genre nerveux entretient la plûpart des maux qui les affligent.

Mais la cause principale & presque universelle de la plûpart des méprises dans la connoissance des maladies, c'est le peu de soin que l'on apporte à examiner, si une maladie a sa cause dans les *fluides*, ou dans les *solides*; si c'est dans le sang lui-même, ou dans les humeurs; si c'est dans la partie rouge du sang, ou dans sa partie blanche; si c'est dans la lymphe *humorale*, telle qu'elle circule dans les arteres lymphatiques, dans les glandes, & dans les membranes, ou bien si c'est dans la lymphe *spiritualisée* dans les nerfs, qui est le suc nerveux; enfin, au cas que cette cause soit dans la lymphe spiritualisée, si cette lymphe est *passée*, trop *déphlegmée*, *acre*, *saline*, ou *sulphureuse*, & mal rectifiée dans les nerfs; ou si, comme un air trop raréfié, trop élastique & trop impétueux, elle aura pénétré, ainsi mal affectée, toutes les parties nerveuses ou leurs *plexus*, & les membranes qui sont les développemens des nerfs. Je

crois que l'on sent combien il importe de bien démêler toutes ces différentes causes de maladies, dans lesquelles un Medecin prendra le change, s'il manque à entrer dans tous ces détails. Car ces différentes lymphes affectant chacune, par des qualités singulieres, les parties ou les organes qu'elles occupent, elles confondront les idées d'un Medecin qui n'aura appris qu'à combattre des humeurs à force d'*émétiques* & de *purgatifs*.

Une autre suite de l'ignorance d'un Medecin, c'est d'appeller *bâtardes* des maladies qui ne répondent pas dans leurs cures à des préjugés vulgaires. Ce sont, par exemple, de fausses *pleurésies*, de fausses *esquinancies*, de fausses *coliques*; toutes affections que souvent l'on accuse de *bâtardise*, pendant que le manque de succès des remèdes, ne vient que de ce que l'on en emploie qui conviennent à la vérité à l'opinion que l'on s'est faite de la maladie, mais nullement à sa véritable cause.

Les anciens Praticiens, c'est-à-dire, les sages dans l'art de guérir, avoient pour principe de rabattre d'abord & de rompre les impétuosités de la maladie,

ladié, & cela avec des précautions qui leur faisoient bien-tôt découvrir la véritable cause du mal. Ils étoient persuadés que la cause générale des impétuosités d'une maladie, n'étoit autre chose que le sang : En effet, lorsqu'il est lancé avec trop de force ou d'ardeur vers les capillaires des artères, il cause des congestions dans les viscères ; ce qui fait que le genre nerveux tombe infailliblement en *spasme* ou en irritation convulsive. La saignée promptement faite remédie à tout cela ; surtout si en même-temps, par le moyen des délayans, les fibres nerveuses étant amollies, ouvrent au passage du sang une voie plus large ; alors les frottemens diminuant, la force *systaltique* se trouve affoiblie, & par conséquent les fluides poussés avec moins de roideur, sont emportés avec moins de rapidité. Si on ajoute à ces saignées quelques bouillons, uniquement composés de graines, comme de riz, d'orge, &c. ou de ces graines mises de moitié avec un morceau de viande, on verra que le sang renouvelé, après les saignées, par de semblables alimens, se trouvera moins épais & plus léger. Il sera bon aussi

de donner, un moment avant chaque bouillon, quelque doux *anodyn*, comme feroit dix grains de *nitre purifié* ; & de faire prendre des lavemens d'eau où l'on aura fait fondre un gros de *crystal-minéral* : dans l'après-midi , ou au commencement de la nuit , on fera bien de donner quelques gros de sirop de *nénuphar* , & de sirop *diacode* , dans un verre de boisson ordinaire.

Cette conduite est d'autant plus sûre, que par elle on prévient, ou l'on remédie à tous les plus fâcheux symptômes des grandes maladies. Car fut-ce des *vomiffemens* , des *cours de ventre* , des *crachemens de sang* , des *saignemens de nez* , des *douleurs universelles* & accablantes par tout le corps, tous ces accidens se moderent par le moyen de ces sortes de remèdes, & l'on empêche ainsi que le coup ou l'impétuosité de la maladie se portant trop rudement dans quelque viscere , n'aille le détruire. Ainsi l'habileté & la vigilance d'un Medecin, consiste à ne pas perdre de vue l'endroit où le sang trop profondément engagé feroit un dépôt ; & c'est sur quoi la Nature ayant le tems de se démêler dès le

commencement d'une maladie, éclairer un Praticien, qui se trouve en conséquence à portée de juger de la nature d'une maladie que sa gravité obscurcit dans ses commencemens. Ce n'est donc point perdre le tems, que de se reposer d'abord sur le travail continuel de la Medecine naturelle, qui se charge de veiller à la conservation de la vie. Le Praticien se trouve comme en second avec ce Medecin domestique de tous les corps ; ainsi venant toujours à tems pour en emprunter les vues & les manieres, il est aussi toujours à tems d'employer les grands remedes dans les occasions, pour achever heureusement une guérison. On voit, par ce que je viens de dire, que mon dessein n'est pas d'interdire les remedes, mais d'apprendre à les placer utilement, au profit des malades, & à la satisfaction des personnes charitables qui se mettent à la tête de ces bonnes œuvres.

Après avoir parlé des *maladies* & des *remedes* en général, je vais à présent traiter cette matiere en détail : j'avouerai naturellement que c'est ici le point le plus difficile à traiter. En

xxxiii.  
Des Ma-  
ladies en  
particu-  
liers.

effet, il est aisé de dire en général que la maladie vient du trouble qui naît dans les différentes parties de notre être, & que pour la guérir, il n'y a qu'à restituer l'ordre, la justesse & l'harmonie entre les *fluides* & les *solides*, entretenir entre eux cette douce *rénissance*, cet *équilibre* qui fait la santé : Cela est bien-tôt dit. Mais quand il s'agit de porter un coup d'œil juste sur la véritable cause qui produit ce trouble, ce dérangement ; quand il s'agit de décider que tel remède est propre pour la guérison de telle maladie, c'est-là que le Medecin, quelque habile qu'il soit, avouera, s'il veut parler naturellement, qu'il sent naître souvent beaucoup de confusion dans ses idées. HIPPOCRATE lui-même, qui avoit employé tout le tems d'une vie assez longue à l'étude de la Medecine, avouoit, sur la fin de ses jours, qu'il lui manquoit encore bien des choses pour atteindre à la perfection de son Art : *Neque enim* ( dit-il dans une Lettre à DEMOCRITE ) *quantumvis senex, ad Artis Medicæ summam perveni*. Néanmoins la difficulté ne doit point nous empêcher d'agir ; elle doit seulement nous porter à me-



surer nos pas , de façon que nous n'ayons rien à nous reprocher. Je vais donc entrer en matiere. Je marche avec crainte ; parce que , quoique j'aie vieilli dans la pratique de la Medecine, je vois encore les dangers qui m'environnent. Cependant je me sens animé par l'espérance que le Pere des lumieres voudra bien m'éclairer dans la conduite d'un Ouvrage , que je n'ai entrepris principalement que pour la portion de ses enfans la plus chérie , je veux dire , les Pauvres. J'emprunterai une partie de ce que je vais dire , de l'excellent *Traité des Maladies des Artisans* ( *De morbis Artificum* ) par le célèbre RAMAZZINI.

Ce savant Medecin , bien instruit par sa propre expérience , des lumieres que l'on tire du fond des Professions pour la connoissance des maladies , étoit d'avis qu'à l'examen qu'HIPPOCRATE veut que l'on fasse des tempéramens, & de l'état du corps des malades , on y ajoutât celui du métier ou de la profession qu'ils exercent. En effet , par cet examen , on découvre la raison propre des causes de la plupart des maladies du corps.

xxxiv.  
Utilité  
de l'exa-  
men des  
Profes-  
sions.

humain ; par exemple , en considérant particulièrement l'état des gens de la campagne , & la nécessité où les mettent leurs travaux ordinaires , d'être continuellement exposés aux ardeurs du soleil , qu'ils ont sur la tête & sur tout le corps depuis le matin jusqu'au soir , on découvre la cause générale de tant de maux qu'ils contractent. Ce sont assez souvent des maladies *aiguës* , & en conséquence des *chroniques* de toutes les sortes , qui remplissent les campagnes de tant d'infirmités. De là viennent les *fièvres* , les *cours de ventre* , les *dyssenteries* , &c. qui infestent les campagnes. C'est que par l'action continuelle du soleil sur la tête , & sur toute l'habitude du corps , l'*insensible transpiration* est tellement dérangée , lésée , ou empêchée même , que par la suppression d'une évacuation si abondante & d'une sécrétion si universellement nécessaire à tout le corps , il est impossible que l'œconomie animale ne s'altère , ne se déränge , ou ne se détruise. En effet ( sans parler de ces *coups de soleil* si funestes aux voyageurs qui ne font pourtant que passer sous les ardeurs du soleil , ) le genre nerveux

bleffé dans les gens de la campagne par la présence continuelle d'un agent aussi puissant, attire dans les vaisseaux sanguins le même trouble, & le même désordre dans la circulation du sang, qui se trouve dans la circulation du suc nerveux.

Il paroîtra peut-être étrange d'en- XXXV.  
tendre dire, que la *transpiration* se L'ardeur  
trouve empêchée ou détournée par du soleil  
l'ardeur du soleil, & qu'en conséquen- est nuisi-  
ce il en arrive des fievres, des cours ble a la  
de ventre, des dyffenteries, &c. Mais transpi-  
ici la raison est de concert avec l'ob- ration.  
servation; car pour que la transpira-  
tion se fasse abondamment & aisé-  
ment, le sang doit se porter succes-  
sivement jusques dans les extrémités  
des vaisseaux qui forment dans la  
peau les excrétoires de la matiere  
*transpirable*. Il doit donc alors arriver  
la même chose que dans toutes les  
*secrétions*; c'est que le sang n'afflue pas  
tout-à-la-fois dans les vaisseaux ex-  
crétoires, mais insensiblement, en se  
ralentissant de loin, avant que des'en  
approcher, afin que la matiere de la  
secrétion ait le tems de se séparer.  
Or l'ardeur du soleil opere tout le  
contraire sur les corps des pauvres

gens de la campagne. La voute que forme l'horison sous lequel ils travaillent, est comme une ventouse seche, que la présence du soleil entretient sur leurs têtes & sur l'habitude de leurs corps, & qui précipite la circulation du sang en l'attirant vers la peau, où par conséquent le sang doit s'accumuler, à proportion que les *parties poreuses* de l'habitude du corps se raréfient ou se dilatent par la chaleur des rayons du soleil. Alors disparoît la résistance que faisoit à la trop grande affluence des humeurs le *ton* ferme des vaisseaux, qui les tenoit fermés contre les impulsions de ces humeurs : & c'est le moyen d'étouffer, dans son passage, l'humour qui devoit se séparer. Ainsi donc se trouve confondue & retenue la matiere de la transpiration ; parce qu'il se présente à la fois plus de matiere à séparer, qu'il n'y a d'issues ouvertes pour la laisser sortir.

Une autre observation à faire par rapport aux gens de la campagne, c'est qu'en même-tems que leurs corps sont exposés à l'ardeur du soleil, les mouvemens qu'ils se donnent en travaillant, sont comme autant de coups.

coups de pompe que reçoivent leurs vaisseaux sanguins pour chasser le sang vers les vaisseaux *capillaires*. Il doit cependant y rencontrer aussi peu de résistances (comme il vient d'être prouvé) que l'ardeur du Soleil en aura levées, en raréfiant les parties poreuses de l'habitude du corps. D'une part donc, le sang des grands vaisseaux étant poussé avec rapidité vers leurs extrémités, & ces extrémités se trouvant dilatées dans autant d'endroits qu'il y a de points sur lesquels darde le Soleil, rien peut-il tant & si abondamment amasser le sang dans les *capillaires*? Le fameux PORTIUS recommandoit, pour se préserver contre les ardeurs du Soleil, de se servir habituellement du *verjus*, ou d'un *acide* dulcifié par l'esprit de vin. Le *vinaigre* même peut y être utile. Nous voyons dans l'Histoire Romaine, que les Soldats avoient toujours avec eux une provision de vinaigre. Il paroît par l'Ecriture Sainte, que ceux qui travailloient pendant l'ardeur du Soleil, en faisoient aussi un usage fréquent. La célèbre RUTH obtint de Booz la permission de tremper son pain dans le vinaigre qui servoit de

boisson aux Moissonneurs. En effet, il est naturel de croire, que les *acides spiritueux* tempérés peuvent précautionner contre les impressions de la trop grande chaleur ; car lorsque le sang est maintenu contre sa trop grande *rarefcence*, & qu'il est, pour ainsi dire, *enrave* comme par des coins, par les pointes des sels acides, il se porte avec moins de précipitation vers l'habitude du corps, & il y arrive en état & en quantité convenable pour se démêler des suc qui doivent s'en aller par la transpiration.

xxxvi.

Il est  
des Vents  
aussi nuis-  
sibles à  
la trans-  
piration,  
que les  
ardeurs  
du Soleil.

Les gens de la campagne, qui par leur état sont exposés jour & nuit aux injures de l'air, ont autant à redouter l'impression des vents, que les ardeurs du Soleil. Les vents du Nord & du Midi, qui par leurs alternatives journalieres, relâchent & resserrent successivement les pores de la peau, excitent sur les nerfs & sur le sang bien des maux différens. En effet les vents du Midi amollissent la peau ; cela peut se prouver par les écorces des arbres, lesquelles se trouvent bien plus tendres en ceux qui sont exposés au Midi. Les vents du Nord resser-

rent les fibres de la peau ; un exemple doit nous en convaincre , c'est que les murs des bâtimens qui sont exposés au Nord , se conservent davantage contre l'action de l'air, que ceux qui sont exposés au Midi. Ainsi les corps des gens de la campagne étant continuellement exposés à l'action ou à la puissance de ces deux agens, quel dérangement n'a-t-on point à appréhender pour la circulation du sang dans les *capillaires* de la peau ! Soit donc par les ardeurs du Soleil , soit par les impressions des vents , la matiere de la transpiration est souvent contrainte de refluer dans les grands vaisseaux ; & lorsqu'elle y est retenue, les sucs qui la composent sont comme autant de corps étrangers, avec lesquels la Nature a des combats à soutenir : de-là naissent les fièvres , qui en effet ne sont que des efforts de la Nature irritée ( *Naturæ conamina* , ) ou des efforts de parties souffrantes , & qui sont en travail ( *conamina tonica* . ) Et voilà comment les fièvres , & bien d'autres maux , comme on le dira ailleurs , deviennent les suites & les effets de la transpiration manquée, ou dérangée.

XXXVII.

La  
Transpi-  
ration  
dérangée  
est la  
cause de  
la fièvre.

La *transpiration* dérangée est la cause originaire de toutes les Fievers. Cette cause tient la Nature, c'est-à-dire, les parties organiques, dans des efforts continuels, & des *tendances* non-interrompues, dont le but est de ramener dans les grands vaisseaux les sucs qui se sont dévoyés d'avec le sang, & qui se sont ralentis dans les capillaires par le retard qu'y souffre la circulation. Les personnes occupées du soin des Pauvres, ne doivent en conséquence administrer à leurs malades, que des remèdes qui tendent tous à remettre dans le courant de la circulation des grands vaisseaux les humeurs qui s'en sont écartées dans les petits, parce qu'elles demeurent ralenties dans les capillaires. Par-là ces personnes concevront l'abus & le contre-tems de bien des *purgatifs*, lesquels étant donnés prématurément se trouvent employés & destinés pour les premières voies contre des humeurs qui n'y sont point. Il faut donc les réserver pour le tems auquel ces sucs, après avoir été ramenés dans les grands vaisseaux, s'y seront broyés, *mitifiés*, comme parle HIPPOCRATE, digérés, cuits enfin; & cette opéra-



tion étant celle des *efforts toniques*, qui se font pendant les fièvres, elle enseigne à ne placer la purgation que sur la fin des fièvres, & cela conformément à l'usage de toute la Médecine, depuis HIPPOCRATE jusqu'à ces derniers tems.

Les envies de vomir, & les cours-de ventre, qui suivent quelquefois les fièvres de fort près, ont fait souvent prendre le change à bien des Praticiens, qui ne faisoient pas réflexion que ces troubles ne sont que l'impression qui se porte de la part de ces *efforts toniques* vers l'estomac, lequel se souleve par l'irritation qu'il en souffre; parce qu'étant tout nerveux, & au centre du corps, vers lui se réfléchissent & reviennent toutes les onduations qui se font dans les *fluides*, & toutes les oscillations qui se passent dans les *solides*.

Si donc dans le cours naturel, tel qu'on l'apperçoit dans la structure des parties, & dans les lois de l'économie animale, la *purgation* ne doit se placer que sur les fins des maladies; par le même principe, la *saignée* doit se pratiquer dès leurs premiers tems: il faut de plus employer en même-

xxxvi i i  
Il faut  
saigner  
dans les  
premiers  
tems de  
la fièvre.

tems les *delayans* en boisson, & les remèdes *émolliens* & *rafraîchissans*, pour prévenir le *météorisme* ou le gonflement des entrailles. De cette manière le sang se tempere, les solides s'assouplissent, en s'humectant, & la fièvre perdant de son ardeur, va toujours en diminuant & à la fin.

Si cependant, les maux de cœur s'opiniâtrant, il y avoit lieu de croire que les premières voies fussent chargées d'humeurs qui y séjournassent, parce que des sucres croupissent dans leurs sécrétoires, l'on se hâtera aussi tôt, après quelques premières saignées, de donner un vomitif, soit le *tartre émetique* dans un bouillon, soit le *vin émetique* dans une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces, soit l'*ipecacuanha* pour les entrailles qui seroient plus délicates, & dans les cas où il y auroit quelque juste raison d'appréhender un cours de ventre, & que les maux de cœur trop négligés, ne devinssent peu de jours après très-fâcheux. Par les mêmes raisons, l'on pourra faire boire aux malades le *petit-lait aux tamarins*. \*

\* Voyez-en la formule dans la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 180.

Car ces deux sortes d'évacuations purgatives ne laissent presque aucun trouble après elles: en tout cas l'on y remédie, en faisant prendre tous les soirs, en commençant par le jour que ces purgations auront été données, depuis demi-once jusqu'à une once de sirop diacode dans un verre d'eau de coquelicot.

Si cependant les malades étoient attaqués d'une fièvre opiniâtre, dont les redoublemens se manifestassent plus ou moins de jour en jour, il faudroit au plutôt réprimer ces redoublemens par quelques prises de jus aqueux de *chicorée sauvage* & d'*oseille*, pour incessamment passer à l'usage du *quinquina*, plus ou moins fort, en substance ou en liqueur, en infusion ou en décoction, *purgatif*, ou *calmant*, suivant le besoin ou l'état de la fièvre, & du tempérament du malade. Ainsi se terminera heureusement la cure des fièvres continues & régulières, par la *mitification* des humeurs, c'est-à-dire, par la *coction* parfaite, intime & universelle, après laquelle la purgation avec le *lénitif* fin bouilli & passé, dans lequel on dissout la *manne*, acheve la guérison, & la met en

sûreté contre les rechûtes , suivant l'observation & l'avis d'HIPPOCRATE.

XXXIX.  
Les Fie-  
vres irrégulières.

Il arrive quelquefois que les fièvres sont accompagnées d'accidens qui les font sortir de leur cours ordinaire , & qui les rendent *irrégulières* : différens symptomes se manifestent alors , comme saignemens de nez , cours de ventre , &c. Ces accidens ne provenant que de l'excès des mêmes causes ci-dessus mentionnées , n'ont besoin que des mêmes remedes , multipliés ou fortifiés ; avec cette distinction pourtant , qu'il est à propos alors de faire des saignées du pié , ou de la gorge , parce qu'il est tems de secourir le cerveau ; car l'humeur , c'est-à-dire , le sang lui-même s'y étant porté , il s'en feroit un *dépôt* dans la tête , si par ces saignées , & surtout par celle de la gorge , l'on n'y remédioit. J'avertirai ici , en passant , que l'on manque souvent de tirer de la saignée de la gorge l'utilité que l'on en devroit attendre ; parce qu'on manque de la réitérer , quoiqu'il soit aussi sûr de faire plusieurs saignées de la gorge , que du bras. Avec ces saignées dont je viens de parler , il est nécessaire de multiplier les *calmans* , en les

partageant entre la fin de l'après-midi, c'est-à-dire, vers le soir, & le commencement de la nuit. Et quand, par ces expédiens, l'on ne réussit point à retenir l'humeur qui va gagner le cerveau, & surtout quand les malades inclinent à tomber dans des affections *soporeuses* ou léthargiques ; alors, après leur avoir fait prendre un lavage de petit-lait pendant la nuit, on donne le matin un purgatif doux, mais aiguë ; ce sont deux verres de casse & de manne, animés de quelques grains de tartre émétique : car il convient d'autant mieux dans ces occasions, qu'alors il est à propos d'exciter quelques secousses dans les membranes, pour précipiter l'humeur, en attirant le sang vers les parties basses. Le purgatif même devient sans danger, par toutes ces précautions, quand on a soin, suivant l'avis d'un grand Médecin \*, de donner un narcotique le soir même de la purgation. Un cours de ventre survenant, demande encore une attention particulière : mais il est bon d'avertir que souvent cet accident n'arrive que pour avoir

\* PITCARNE.

manqué à donner l'émétique de bonne heure , comme il a été observé ci-dessus , & aussi pour n'avoir pas suffisamment dégagé les grands vaisseaux par les saignées du bras. Quoiqu'il en soit , pour remédier au cours de ventre , il faut réitérer ces saignées , si le pouls est dur & plein , si le ventre est bouffi , si les matieres sont ardentes ; puis incessamment donner l'*ipecacuanha* , peut-être deux ou trois jours de suite , mais à petites doses , comme de quatre ou de six grains , en faisant prendre , pendant le reste de la journée , & à la cuillère , un Potion Absorbante - Anodyne , composée avec le *quinquina* , le *corail rouge* , & le *diascordium* , de chaque plus ou moins , suivant le besoin , ajoutant même , s'il étoit à propos , quinze ou vingt gouttes *anodynes* sur huit onces de liqueur.

XL. Mais l'événement le plus étonnant & le plus formidable , c'est quand une fièvre , qui a paru pendant plusieurs jours d'un caractère ordinaire , se convertit en fièvre maligne. Cette métamorphose se fait connoître par les *soubresauts* des tendons , que l'on sent en touchant le pouls ; par ceux

Les Fie-  
vres ma-  
lignes.

qui prennent aux malades quand ils s'endorment , par des *trémoussemens* dans les levres, des *balbutiemens* dans la langue, par des *sommeils inquiets* & traversés de délires ou de rêveries , par des *sursauts* , enfin par des *tremblemens* manifestes de tout le corps. C'est qu'alors le mal passe dans les nerfs ; parce que sa cause , ou l'élasticité du sang , comme un air infiniment vif , passe de la partie rouge dans la blanche. Celle-ci donc ayant contracté , par le ralentissement de la masse du sang dans les capillaires , une odeur de feu, un *empyreume* pour ainsi dire , qu'elle a pris dans l'ardeur du sang, elle le porte dans le *suc nerveux* , dont la *crase* ainsi viciée , en altere la consistance , la qualité , & le mouvement ; & de là viennent ces *oscillations spasmodiques* ou ces frémissemens convulsifs , dont on vient de parler. Il est des personnes qui croient qu'on peut alors employer les *cordiaux* & les *sudorifiques*, & cela conformément aux préjugés vulgaires. Mais rien ne seroit plus dangereux. Que peuvent en effet des remèdes chauds & brûlans sur un sang enflammé jusques dans les *capillaires* ? Sera-ce rien

moins que d'engager de plus en plus la colonne de celui qui a à se porter d'une base large ( c'est celle des grandes arteres ) dans des capacités étroites & *coniques* , qui sont celles des arteres *capillaires* ? Mais ce qui réussit alors , c'est d'employer la saignée , pour bien dégager les grands vaisseaux , afin de donner le tems aux *capillaires* de se débarrasser des suc qui les pénètrent intimement. Quand je parle de la saignée , j'entens celle de la gorge , après avoir fait précéder suffisamment celles du bras & du pié. On fera cependant boire abondamment d'un petit-lait bien doux , pour incessamment passer à l'usage d'une pinte de *quinquina* à l'eau , où l'on aura dissous une once de *vin émetique* , & quelques gros de sel d'*Epsom* ou d'*Angleterre*. Le *quinquina* , qui est un *calmant* , répand sa vertu *sédative* sur les fibres nerveuses qui sont trop gênées par le *spasme* où elles sont : & d'ailleurs un Medecin versé dans l'art de guérir , fait placer quelques *narcotiques* à propos , surtout les soirs , en même-tems qu'il tient le ventre libre par de fréquens lavemens ou remèdes d'eau ; & par cette manœuvre l'on a



la consolation de voir disparoître la malignité avec la maladie.

Un autre symptome plus effrayant, c'est la *phrenesie* ; mais elle n'est point dangereuse lorsqu'on fait conduire ces sortes de maladies : car , à l'aide de quelques saignées du pié & de la gorge , & du *petit-lait aux tamarins* , dont on fait boire abondamment , ce symptome cede assez promptement. On peut aussi faire usage de quelque narcotique , & particulièrement de la *liqueur minérale-anodyne* de M. HOFFMAN , sans négliger pourtant d'appliquer sur la tête rasée , en maniere d'*oxyrrhodin* , un mouchoir trempé dans de l'oxycrat où l'on aura fait fondre du nitre purifié ; & on fera boire en même-tems au malade une espece de limonade , faite avec du sirop de verjus dans beaucoup d'eau.

Le dérangement de transpiration observe souvent un certain ordre dans les fievres dont il est la cause : Ces maladies se montrent & disparoissent , pour se remontrer à certains jours , & même à certaines heures réglées ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *fievers tierces* , *quartes* , &c. suivant leurs retours périodiques. Ces sortes

XLI.

La phrénésie.

XLII.

Les Accès périodiques de la fièvre.

de fièvres sont des maux très-communs , principalement chez les Pauvres , tant des villes , que des campagnes ; & l'on peut dire qu'elles sont une suite presque nécessaire de la qualité de leurs alimens , & du travail dur & continuel auquel leur situation les condamne. En effet , considérez ce pauvre Moissonneur excédé de travail sous les ardeurs du soleil, ou bien cet homme de journée accablé de fatigues : sa maladie commence d'abord par une lassitude , qui se fait sentir par tout le corps , ensuite survient un frisson, accompagné de douleurs de tête , avec un accablement total , & une fièvre brûlante , qui continue pendant dix à douze heures , & qui enfin se termine par une sueur ; c'est ce que l'on appelle communément une *courbature*, dont l'unique cause est la transpiration dérangée. Il est évident que le sang a été porté avec excès dans l'habitude du corps , par le mouvement des muscles de ces Ouvriers, & de plus qu'il y a été attiré par les ardeurs du soleil , comme par une ventouse. D'ailleurs l'inattention & souvent même l'impossibilité de se couvrir à propos ,

les lieux bas , humides & mal fermés. qui leur servent de demeures , toutes ces causes réunies venant à resserrer les pores de la peau , font refouler dans le sang les suc's dont la transpiration devoit le décharger : & voilà l'humeur étrangere contre laquelle se souleve la Nature , qui emploie tous ses efforts pour reporter ces suc's à l'habitude du corps. Voilà la véritable cause de la fièvre qui vient d'arriver. Il est vrai qu'elle donne le tems à la Medecine de diriger tous les secours qu'elle doit y apporter : car outre que peut-être ( ce qui est ordinaire quand la maladie arrive au printemps , ) le second accès ne succedera qu'un jour ou deux après , pour faire une fièvre de tous les jours , ou absolument tierce ; la nature de l'humeur qui la cause , l'impétuosité de la force qui l'agite , tout ce trouble avertit qu'il faut tenir le sang ou sa circulation au large , & amollir les coups de la *vertu systaltique* : Cela se fait en contenant d'avance les esprits dans leur calme , les fibres dans leur souplesse naturelle , & le sang dans un volume médiocre. C'est l'ouvrage de la saignée , qui diminuant la quantité de l'humeur fie-

vreuse, & affoiblissant ses impétuosités, calmant en même-tems ou modérant la vertu systaltique, prévient la force & le progrès de l'accès qui doit suivre. On peut ajouter à ce principal remede un émétique tempéré, si le corps du malade se trouvoit excessivement rempli de sucs nourriciers, ou si l'estomac paroïssoit embarrassé par le trop d'impression qu'auroit pu faire sur lui l'effort de l'humeur morbifique; car alors un tel émétique accompagné d'un régime convenable, c'est à-dire, humectant & adoucissant, est autant salutaire qu'un purgatif seroit contraire. En effet, l'humeur n'étant encore ni corrigée, ni reposée dans les vaisseaux, ce seroit y porter le trouble & mettre en combustion toute la masse du sang, que de donner alors un purgatif. Les accès suivans, en faisant connoître, par le mouvement du poulx, l'état du sang & la force de l'impétuosité qui l'agite, régleront l'usage de la saignée, qu'il faut plus ou moins réitérer, afin qu'aussi-tôt que la fièvre se sera amortie elle-même pendant quelques jours, l'on puisse incessamment donner le *quinquina*. On le rendra purgatif,

tif, si les entrailles se trouvoient farcies d'humeurs par des produits vicieux ; sinon on le fera prendre tout seul, en substance, en décoction dans l'eau, ou infusé dans le vin, suivant le besoin du malade.

J'observerai ici, en passant, qu'il ne faut jamais perdre de vûe les sages ménagemens avec lesquels la Nature sert la Medecine pour la guérison de la *fièvre*. Dans les *fièvres continues*, elle présente au Medecin toute la cause de la maladie, renfermée dans les grands vaisseaux ; aussi-tôt elle se met au travail, & elle commence à lui soumettre tout-à-la-fois cet amas de matieres qu'elle se met en devoir de corriger & de vaincre, en redoublant les oscillations ou la systole des arteres. Dans les *fièvres intermittentes*, la Nature présente les matieres ou les humeurs comme amoncelées, pour les broyer ou les cuire comme en détail, afin de procurer par ce moyen la cure de la maladie. Dans les *fièvres de tous les jours*, c'est de vingt-quatre en vingt-quatre heures qu'elle semble prescrire au Medecin la même tâche qu'elle s'impose aussi à elle-même, pour opérer de concert avec

XLIII.  
Observation sur le concours de la Nature avec le Medecin, pour la guérison de la fièvre.

lui ; & c'est l'accès des *fièvres quotidiennes* & des *doubles-tierces*. Dans les *tierces*, en se reposant un jour, elle donne au Medecin le tems nécessaire pour la méditer & la suivre dans les accès de ces sortes de fièvres, qui ne reprennent que de deux jours l'un. Enfin dans les *fièvres quartes*, elle semble indiquer les moyens les plus favorables pour remédier à l'accès qui doit arriver le quatrieme jour : on la voit s'unir aux sages mesures que le Medecin aura dû prendre, pendant les deux jours de treve qu'elle lui a donnés, pour dompter parfaitement la cause de la fièvre. En un mot, dans le tems des accès de toutes sortes de fièvres, l'humeur morbifique se trouve toujours sous la main de la Nature ; parce qu'alors, cette humeur rentre du fond des *capillaires* dans les grands vaisseaux. Mais celle des *fièvres tierces* & des *doubles-tierces*, étant engagée dans des capillaires moins enfoncés ou moins éloignés, & étant d'ailleurs plus vive ou plus active, elle est aussi plus prompte à s'accumuler, & à soulever la vertu systaltique. Ce soulèvement n'est autre chose que le mou-

vement par lequel la Nature commence ses efforts ; ce sont des tremblemens , des irritations convulsives , par où commence la lutte d'entre elle & l'humeur qui va se dissiper par l'accès de fièvre qui s'en ensuit. L'humeur de la fièvre *quarte* est moins impatiente à se mouvoir ; parce qu'étant moins active ou moins sulphureuse , elle se donne le tems de s'amasser dans des capillaires plus éloignés : mais après plus de deux jours de *digestion* , elle s'exalte & soulève aussi la vertu systaltique ; & si elle la tient plus long-tems irritée , ce n'est que parce que les distance du foyer qu'occupe l'humeur de la fièvre *quarte* , étant du double peut-être & davantage que celles du foyer de la *tierce* , pour se rapporter dans les grands vaisseaux , la Nature a bien plus à travailler pour la ramener ou la remettre sous ses lois. De-là vient que les frissons de la *quarte* sont plus longs , plus véhémens , & paroissent évidemment partir de plus loin , ou du profond des parties : leur action est même si violente , qu'on leur a donné le nom de *briseurs des os*.

XLIV.  
Observa-  
tion par-  
ticuliere  
sur la fie-  
vre quar-  
te.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher la cause du retour des accès qui, dans la *fièvre quarte*, reviennent tous les quatre jours : mon dessein n'est pas de faire ici de savans spéculatifs, mais de guérir les pauvres Malades. Je vais donc proposer les moyens de traiter la *fièvre quarte*, après cependant que j'aurai observé : 1°. que l'humeur de cette *fièvre*, qui reste dans les entrailles ou dans le sang pendant plus de deux jours sans se faire sentir, & qui se manifeste le quatrieme jour, peut se perpétuer dans cet état des années entieres, sans intéresser absolument le fonds de la vie. 2°. Que la *fièvre quarte* se dissipe & se détruit d'elle-même ; de sorte que l'on est comme persuadé que la vie ne court aucun risque de la part de l'humeur de cette *fièvre*, en l'abandonnant à elle-même. Ainsi il paroîtroit que c'est une maladie qui a sa *crise* assurée quand on laisse faire la Nature ; & , comme l'épilepsie se guérit dans les enfans dès que l'âge de puberté arrive dans les deux sexes (ce qui est une *crise* naturelle de cette affreuse maladie, ) de même la *fièvre quarte* se termine sans inconvénient après la ré-



volution de quelques mois , de quelques années même , quand on ne trouble point les vues de la Nature par des remedes qui les traversent : car il est des personnes qui , sans se donner le tems d'écouter la Nature , emploient les jours d'intermission de cette maladie , à faire usage de remedes purgatifs , aromatiques , & chauds , dans la vûe , disent-ils , d'évacuer ou de cuire l'humeur de la fièvre. Mais l'erreur est grossiere ; on ne fait alors que confondre cette humeur dans le sang , en la ramenant dans les grands vaisseaux avant le terme de son retour ; les solides se trouvent par-là dans un *éréthisme* trop souvent réitéré , & la Nature se perd dans ce désordre. Cependant les visceres sont abandonnés à l'opération téméraire de remedes mal-faisans , ou mal concertés : ils s'embarrassent ; & de-là viennent tant d'obstructions dans le *foie* , dans la *rate* , & dans le *mésentere* ; le désordre passe même dans toutes les *glandes* , lesquelles suintant des sérosités croupissantes en différentes régions du corps , causent les bouffissures , les enflures , les cachexies , & les hydropisies , par où se

terminent chez les Pauvres, de même que chez bien des Riches, la plupart des *fièvres quarte*. Alors on perd la vûe principale, qui est la cure de la *fièvre quarte*, en ne s'occupant que de l'accident, qui est la *cachexie*; & ainsi, en se détournant du fonds de la maladie, on ne parvient ni à guérir celle-ci, ni à dissiper heureusement le symptôme. Combien n'y a-t-il pas de *fièvres quarte* qui ne se terminent que par des *hydropisies* mortelles, ou par des *langueurs* qui ne finissent, après beaucoup d'infirmités, qu'avec la vie, parce qu'on n'a pas voulu se prêter aux sages ménagemens de la Nature!

XLV. *Maniere de traiter la fièvre-quarte.* Pour réussir dans la cure de la *fièvre-quarte*, il faut que le Medecin se mette d'abord sur les pas & comme à la suite de la Nature, pour entrer dans ses vûes, sans les changer par l'usage de remèdes qui y sont diamétralement opposés; tels sont les purgatifs, qui détruisent précisément ce que la Nature médite de faire. Chaque accès de *fièvre quarte* est une partie de la crise finale, par laquelle cette maladie se termine heureusement. Car comme, suivant l'ob-

ſervation d'HIPPOCRATE, le ſeptieme accès d'une fièvre tierce fait la criſe parfaite de cette fièvre, ainſi que quatorze jours ſont ordinairement celle d'une fièvre continue ; de même la fièvre quarte a naturellement ſon terme , auquel il faut la laiſſer aller. En effet on a obſervé qu'elle ſ'eſt guérie, ſans autre inconvéniement , après neuf années ; mais ordinairement c'eſt au bout de quelques mois. Suivant ces obſervations , lorsqu'on ne veut pas lui laiſſer prendre un auffi long chemin , il faut entrer dans les manieres de la Nature pour avancer la guériſon , ſans s'expoſer à multiplier les accès ; ce qui mene ſouvent une fièvre quarte, ou à l'*hydropiſie* , ou quelquefois à une *fièvre continue* , & alors elle devient mortelle. Pour prévenir ces malheurs , il faut toujours laiſſer opérer la Nature, lui prêtant la main à propos, & ſans jamais la forcer dans ſes opérations. Dans chaque accès, la Nature s'eſſorce à pouſſer à l'habitude du corps la portion d'humeur qui ſ'eſt digérée dans les vaiſſeaux, où elle ſ'étoit accumulée par le manque de tranſpiration. On aide la Nature dans cette œuvre, ou en diminuant

la plus grande partie de son ouvrage, ou en se joignant par une sage patience, à ses efforts, pour lui laisser chasser doucement par la transpiration, ce qu'on n'aura pu épargner à son travail. Ce n'est que dans les jours d'intermission qu'on peut lui procurer ces soulagemens, non pas en cherchant à évacuer l'humeur de la fièvre; ce seroit lutter inutilement contre elle, puisque n'ayant pas acquis le degré nécessaire à la coction, pour pouvoir suivre l'opération d'un purgatif, on confondroit les suc que la Nature veut démêler. Un moyen sûr & efficace, c'est de soustraire à son travail une partie de l'humeur, afin qu'elle ait moins à en digérer, pour en procurer la transpiration. C'est l'effet de la *saignée* faite d'abord, ou dès les premiers accès de la fièvre quarte, sans craindre de la réitérer suivant le besoin; afin que la Nature se trouvant toujours au-dessus de son ouvrage, parce qu'elle en aura moins à faire, puisse parvenir à ses fins. Ce n'est point cependant pour l'y abandonner sans rien faire; mais pour les abréger ou les accourcir, en faisant par le régime les remèdes convenables.

convenables : ainsi l'on pourra faire , en peu de jours , ce qu'elle n'achèveroit peut-être qu'après beaucoup de mois. Il faut donc tenir le malade dans un régime exact, pour ne pas augmenter le volume des humeurs , ni les crudités où elles se trouvent pendant une fièvre quarte. Car le sang y est *mélancolique* : parce qu'étant *déprimé* dans ses souffres , ou mal *déphlegmé* dans ses principes, il est grossièrement développé dans ses esprits. On donnera donc d'une part un bol digestif de *thériaque* , par exemple, une fois ou deux le jour , en même-tems que l'on pratiquera les saignées; & d'autre part on aura soin de dégager les premières voies, par lesquelles l'action des remèdes & les alimens doit se porter dans le sang. Tout cela doit préparer à l'usage du *quinquina* , qu'il faut employer le plutôt qu'il sera possible, afin de prévenir les longueurs & tous les inconvéniens de la fièvre quarte. Ainsi , après avoir employé les premiers jours à saigner le malade , suivant ses besoins , son sexe & son âge, on lui donnera une once de *vin émétique* avec une once de sirop de guimauve, qu'on lui fera avaler.

ler, dans ce que l'on voudra, le lendemain d'un accès; &, une heure après l'opération du vomitif, on donnera une potion composée de six gros de sel d'Epsom, & d'une once de sirop de pommes composé: l'on augmentera la dose du sel d'Epsom, si c'est un corps qui demande une médecine plus forte; car ce sel n'étant point *tormineux*, éblanle moins le genre nerveux, que ne le fait tout autre purgatif. On donnera le soir du jour de la purgation, comme l'on aura fait tous les jours précédens, à la même heure, dans les jours d'intermission, le bol de *theriaque*. Par ces précautions, la circulation du sang étant à l'aise dans tous les vaisseaux, l'estomac se trouvant dégagé des suc mal digérés qu'il contenoit, & ses fibres musculieuses étant ainsi délivrées du limon qui les enduisoit, alors le *quinquina* venant à être travaillé comme il lui convient dans ce premier *laboratoire* des opérations de l'œconomie animale, & trouvant d'ailleurs tous les sécrétaires, avec leurs vaisseaux sanguins & nerveux, dans leurs directions, ouverts pour le recevoir, il sera porté directement dans le sang,

en même-tems qu'il contiendra, ou redressera le *ton* des parties, pour les remettre dans leur équilibre les unes avec les autres, c'est-à-dire, les *solides* avec les *fluides*. C'est ainsi que cet admirable spécifique guérit si promptement les *fièvres*, savoir, en remettant l'ordre, le calme & la paix dans la circulation du sang, & dans celle des esprits. Mais pour en tirer tout l'avantage possible, ou en assurer le prompt succès, on choisira, pour le donner, le tems immédiat qui suivra le second ou le troisième accès. Alors on fera prendre au malade, quatre fois dans la journée, un demi-gros de bon *quinquina* en poudre, incorporé avec le sirop de roses seches, & cela chaque fois immédiatement avant une soupe, ou un verre d'eau chaude sucrée. On continuera ainsi pendant six ou huit jours, plus ou moins, suivant la force de la *fièvre*. Après quoi l'on pourra pratiquer, s'il en est bien besoin, une purgation douce, savoir, de six gros de sel d'Epsom, & d'une once de manne, dans l'infusion d'un gros de quinquina & d'un gros de séné mondé. Si le malade se sentoît trop échauffé,

on le faigneroit fans crainte dans l'usage même du quinquina ; & s'il avoit de trop mauvaises nuits , l'on mettroit quatre grains de pilules de cynoglosse dans la prise du quinquina du soir. Au reste , l'on continuera le quinquina douze ou quinze jours , & on le réitérera quinze autres jours , s'il le faut , pour empêcher le retour de la fièvre. Cependant , si elle revenoit, il faudroit ressaigner le malade, puis recommencer l'usage du quinquina , dont l'on formeroit les bols du soir & du matin avec un demi-gros de thériaque. S'il étoit nécessaire de donner le quinquina en liqueur , pour les personnes délicates , l'on feroit infuser une once de quinquina pendant vingt-quatre heures dans trois demi-septiers de bon vin rouge ; & de cette infusion coulée , ou quelquefois mêlée avec la poudre , l'on en donneroit au malade un poisson de quatre en quatre heures ; on pourroit l'adoucir en y mêlant un peu d'eau. Pour les enfans , il faut avoir une forte infusion de quinquina sur un demi septier de vin , dans laquelle on dissoudra une once de sirop d'œillets , & trois gros d'eau de



cannelle orgée : l'on en donnera à l'enfant , toutes les deux heures , une cuillerée ou deux , plus ou moins selon son âge , son tempérament , & la force de sa fièvre. Il est vrai que la fièvre quarte est rare parmi les enfans : mais outre qu'il y en a des exemples parmi les Pauvres , surtout parmi ceux de la campagne qui habitent des cantons marécageux , il se trouve des langueurs fiévreuses *cachectiques* , quelquefois même parmi les enfans des personnes aisées. Le quinquina leur est nécessaire aux uns & aux autres , pour éteindre le fonds d'une fièvre bisarre qui répond à une fièvre quarte ; & en ce cas la préparation de quinquina en potion cordiale , est très-utile.

Une autre observation à faire , c'est que la *fièvre quarte* double & triple quelquefois ces accès , de manière qu'au lieu de ne venir que tous les quatre jours , ils viennent deux jours de suite , & ne laissent qu'un jour d'intermission , ou bien ils viennent tous les jours , sans laisser aucun jour de repos au malade. Pour ne point confondre ces sortes de fièvres avec la *tierce* , ou la *double-tierce* , il ne

faut qu'observer que la *quarte* simple, ou double, a précédé; au lieu que dans la *double-tierce*, la fièvre a toujours commencé par être *tierce*: or ces distinctions ont leur utilité pour la pratique, à cause de la différente qualité du sang qui fait la *quarte*, ou la *tierce*. Dans celle-ci, c'est un sang bilieux, où les souffres sont exaltés; au contraire dans la *quarte* ils sont comme concentrés dans un sang lourd, pesant, & où les esprits paroissent déprimés, jusqu'au point de permettre au sang de ne soulever la vertu systaltique que tous les quatre jours. C'est donc un changement de nature qui se fait dans le sang, lorsque dans une fièvre *quarte*, l'accès prévient d'un jour ou de deux; parce que le sang se fera exalté en prenant feu, ou par lui-même, ou à l'occasion des remèdes chauds, vineux, volatils ou aromatiques, que l'on aura employés mal-à-propos dans une fièvre *quarte*. Dans cette occasion, les anciens Praticiens comparoient le sang d'une fièvre double ou triple *quarte* à un feu de bois verd qui s'étoit enflammé; ce qui faisoit, selon eux, le danger de ces fièvres dégé-

nérées, où le sang sorti de son caractère propre à la fièvre quarte, avoit exalté ses soufres & son feu : c'étoit comme une Nature forcée, & mise hors de sa route. Ce qui fait que les fièvres doubles & triples-quartes sont si dangereuses dans leurs cures, c'est que dans ces occasions elles se convertissent aisément en continues, de sorte que de la fièvre la moins dangereuse par elle-même & dans son origine, qui est la *quarte*, il naît la fièvre *continue* la plus dangereuse, & où il faut le plus d'habileté & de précaution pour la guérir, parce que souvent elle est mortelle : c'est qu'alors les *solides* eux-mêmes sont en feu. Ainsi ce n'est plus, comme dans la fièvre tierce, un *fluide* dont les soufres exaltés font violence à la vertu systaltique ; ce sont les parties solides elles-mêmes, lesquelles, comme les bois qui soutiennent le bâtiment, sont en feu ; ce qui fait la destruction des organes mêmes qui soutiennent la machine du corps humain. Alors le *quinquina* est inutile ; il faut recourir aux *saignées*, qui doivent en ce cas être multipliées ; il faut prodiguer les *délayans* aqueux ou les plus

simples; & pour cet effet le malade ne fauroit trop boire d'une tisane faite avec les racines de nénuphar, de fraiſier, l'orge & la réglisse, qu'il fera bien de boire chaude, pour mieux dissiper ou plus efficacement résoudre l'inflammation ou *phlogose* ( c'est l'actionignée ou le feu qui a pris aux parties solides. ) Il est bon aussi de donner fréquemment au malade de petites doses d'un mélange de *poudres*, fait avec deux parts d'yeux d'écrevisses préparés, contre une de nitre, le tout arrosé avec le jus de citron : &, tous les soirs, on lui fera prendre quelques *émulsions* composées avec les semences froides & l'eau d'orge, où l'on dissoudra le sirop de nénuphar & celui de pavot blanc, demi-once de chaque pour les deux prises d'émulsions. Les choses venant à se modérer, l'on donnera de légers *aposemes* avec les feuilles de chicorée sauvage & un peu de quinquina, un verre toutes les trois ou quatre heures ; sur chacun desquels on ajoutera deux ou trois gros de sirop diacode, si le malade ressent de la douleur par tout son corps, & surtout si les nuits sont mauvaises, ou s'il y a des anxiétés,

des inquiétudes, & des insomnies. Cet usage des *calmans* tempérés est ici d'autant plus à sa place, que ce sont les solides eux-mêmes qui sont en irritation *phlegmoneuse*, dépendante non des fluides, ou du sang devenu ardent ou enflammé, mais des fibres nerveuses elles-mêmes, qui sont imprégnées de matière de feu : car comme il arrive que le feu prend aux roues d'un chariot, parce que l'essieu s'enflamme à force de ses frottemens réitérés ; de même ici les membranes des artères, échauffées par la *systole* ardemment exercée ou violemment réitérée, ont pris des *oscillations* trop ardentes & forcées, qui les ont mises hors de la cadence ou de l'ordre de la Nature. Ce n'est donc plus cet effort de la Nature, que cette puissance exerçoit pour travailler & dissiper l'humeur morbifique, contre laquelle elle faisoit des accès de fièvre, ou des attaques réglées. Au contraire, la *vertu systaltique* étant domptée dans son ordre, parce qu'elle agit forcément, elle a besoin d'être continuellement tempérée & adoucie, pour pouvoir reprendre la régularité de ses mouvemens, & former ou des

accès de fievres réguliers , ce qui seroit une fièvre quarte appelée à elle-même , ou bien faire une fièvre continue , ce qui seroit une fièvre quarte remise dans l'ordre & sous la puissance de la vertu systaltique , c'est celle des coctions, lesquelles conduisent à la guérison.

XLVI.  
Maniere  
de traiter  
la fièvre  
tierce.

On trouve dans les observations que je viens de faire , le véritable moyen pour procéder à la cure de la *fièvre tierce*. Les accès de celle-ci revenant tous les trois jours , donnent à juger , que comme dans la double & triple - quarte , le sang exalté par extraordinaire dans ses soutes , fait que les accès se rapprochent , par la même raison ceux de la tierce arrivent tous les trois jours , parce que le sang y étant naturellement plus exalté que dans la quarte , il excite plus souvent la vertu systaltique à se soulever. De-là il faut conclure d'abord , que la fièvre tierce doit être ménagée du côté des *purgatifs* , & même de la part du *quinquina* , lequel ne doit être employé pour sa cure , qu'après ( comme parle le sage Praticien M. SYDENHAM ) que la fièvre se fera vaincue , en se modérant elle-

même ; ou bien jusqu'à ce que , par la saignée , la boisson & le régime , les souffres du sang étant déprimés , on voie de la sûreté à placer le *quinquina* , ou seul , ou mêlé avec la chicorée sauvage , ou avec le nitre purifié , ou bien peut-être avec quelques absorbans fixes , plus ou moins terreux , lesquels étant mêlés avec le quinquina en poudre , temperent son action , & moderent sa chaleur. Ce n'est pas que le *quinquina* ne soit un *spécifique* , & un des plus sûrs remèdes qui soit en Médecine : mais aussi il a ses règles , suivant lesquelles il demande des précautions & des adoucissmens en plusieurs occasions. C'est même une règle générale de ne pas donner le *quinquina* dans l'accès de la fièvre , par la raison qu'il faut éviter de le donner dans une fièvre trop récente , & qui n'a pas encore jetté son feu.

On doit disposer un malade à l'usage du *quinquina* , par les saignées , les délayans & la diète , & nullement par la purgation ; puisque l'amas des humeurs n'est rien moins que la cause de la fièvre , & que , généralement parlant , un Praticien se trouve mieux de ménager la purgation , en s'en ser-

vant seulement lorsqu'il en est besoin, favoir, pour évacuer dans les suites les produits vicieux que la fièvre occasionne. Il faut même alors se garder des purgatifs qui portent le trouble & l'irritation trop forte dans le sang, & dans le genre nerveux : c'est pourquoi ce qui réussit singulièrement, quand il est à propos de purger le malade dans le tems qu'on lui donne le *quinquina*, c'est de faire fondre sur une pinte de *quinquina* une once ou une once & demie de sel d'*Epsom*, & une once de sirop de pommes composé, pour faire cinq ou six prises. Les jours que le *quinquina* aura été purgatif, on fera prendre au malade une once de sirop *diacode*, ou un grain d'*opium* préparé : il est même des cas où le *quinquina* doit être rendu *calmant* ; ce qui se fait en y mêlant, sur la pinte, demi-once ou environ de sirop *arabé*.

J'observerai ici que l'on n'aura jamais la véritable idée du *quinquina*, si l'on ne le considère par lui-même comme un *calmant* ; & la raison en est bien simple. Le *quinquina* a par lui-même une vertu astringente ; c'est par elle qu'il fixe les oscillations vi-



cieuses des arteres, & c'est encore par elle qu'il redresse les dérangemens de la circulation du sang. En effet, le *ton* des fibres des arteres s'étant forcé par la violence du mouvement du sang, ce sang devenu impétueux prend des écarts vers des endroits d'où il faut que la Nature le rappelle, pour remettre l'ordre & l'uniformité dans la circulation; ce qui opere la guérison de la fièvre. Le quinquina venant donc à resserrer les fibres nerveuses des tuniques des arteres, il les fait rentrer dans leur *ton* naturel, & par-là il restitue l'égalité uniforme dans la circulation du sang.

Mais, en parlant de la poudre de *quinquina*, il faut remarquer, 1°. qu'il est à propos de faire prendre le quinquina bouilli dans l'eau, en recommandant de passer la décoction bouillante, afin d'y conserver la partie fine de la poudre; ce qui rend la décoction plus efficace. 2°. Qu'on doit avoir cette attention pour les Pauvres, qui est de leur faire prendre autant qu'il sera possible le quinquina en *opiat*; parce qu'il est plus aisé à prendre, & plus prompt à opérer. Cet *opiat* se fait avec une once de

quinquina , une once de sirop de coquelicot , & une quantité suffisante de conserve de roses , pour en donner un gros ou deux , toutes les trois ou quatre heures , dans les intervalles des accès. L'on avoit essayé , & même avec quelque succès , de donner le quinquina en *lavement* : mais cette pratique attire de si funestes hémorroïdes , & des resserremens de ventre si étranges , que l'on a été obligé de renoncer à l'usage d'un tel quinquina. D'autres relevent beaucoup l'*extrait* de quinquina : mais il est certainement bien moins sûr que le quinquina en substance. La commodité de le donner en extrait , c'est qu'il n'en faut qu'un très - petit volume ; mais dans ces occasions il faut se servir de l'espece de quinquina que l'on nomme *cascarille*. Car cette sorte de quinquina réussit étant donné par grains , depuis six jusqu'à dix ou douze grains pour une prise. Mais il faut s'assurer d'une *cascarille* bien franche : car il en est une rougeâtre , qui est bien moins sûre que celle qui est grisâtre ; cette dernière étant mise en poudre , & jettée sur une pelle ardente , répand une odeur très-douce & très-suave.

Ce que je viens de dire des différentes fièvres, peut servir à traiter la *fièvre quotidienne*. Car si cette fièvre vient tous les jours avec frisson, ce sera alors une double-tierce primitive, parce qu'elle n'est pas une suite de la tierce simple : ainsi ce n'est point la fièvre double-tierce *secondaire*, qui suppose la tierce dans son origine ; mais elle est primitivement *double-tierce*, parce que dès le premier jour que la fièvre a pris naissance, le sang a été dans les mêmes dispositions où l'auroit mis précédemment une fièvre tierce. La nature de cette fièvre quotidienne est donc la même que celle des fièvres doubles-tierces ordinaires, parce que tous les jours elle a de nouveaux accès. Mais si ces sortes de redoublemens sont distingués par des *remissions* ou des relâches, & non par des *intermissions* bien marquées, ou des cessations parfaites, alors c'est une fièvre qui tient de la *continue*, & elle doit être traitée de même. Cette obscurité de rémission ou d'intermission, attire quelquefois à ces fièvres quotidiennes un caractère bizarre, & par-là malin, d'où naissent les fièvres appelées *hémitri-*

XLVII.

La Fie-

vre quo-

tidienne.

*tées* ou *demi-tierces* ( parce qu'elles tiennent confusément de celles-là , & des continues, ) dont par conséquent le *type* est ambigu , sans prendre pendant quelques jours une véritable regle. On ne voit dans tout ceci qu'une nature qui ne s'est point encore dé mêlée parmi les troubles du sang & des esprits : ainsi tout continue en désordre , parce que la Nature ne s'est pas encore mise à la tête du travail. Dans ce cas la cure consiste à savoir attendre le dénouement de la nature, pour que le Medecin se mette à sa suite : cependant , sans demeurer oisif , il soulagera cette Nature embarrassée , en la mettant au large, & en facilitant la circulation du sang & la liberté du cours des esprits ; ce qui se fait en employant la *saignée* du bras, les *délayans cordiaux* , *diapnoïques* , & légèrement *calmans* , & la boisson *chaude* & abondante , sans tenter aucuns remèdes irritans , soit purgatifs , soit émétiques , ni aucuns sudorifiques, sulphureux ou volatils. Ce seront donc des *potions cordiales* , non incendiaires , composées des eaux de scorfonere , de chardon - béni , de scabieuse , de coquelicot, d'*oxytriphylum* , &c. avec  
les

les poudres *absorbantes* , comme les yeux d'écrevisses préparés , la corne de cerf préparée sans feu, l'antimoine diaphorétique ( nouvellement préparé , ) & le nitre ; à quoi l'on ajoutera le sirop d'œillets , ou celui de limons , ou le diacode , suivant le plus ou le moins d'ardeur qu'on remarquera dans la fièvre. On s'en tiendra à l'usage de ces remèdes , jusqu'à ce que la fièvre venant enfin à se donner une forme qui la rende connoissable , il sera tems d'employer , suivant les occurrences, les remèdes ci-dessus prescrits , spécifiques, ou autres , selon les méthodes qui y sont marquées.

La *fièvre éphémère* a quelque chose de plus particulier , en ce qu'elle appartient plus aux *esprits* ( comme parlent les Auteurs , ) qu'à la corruption du sang. Mais la véritable *éphémère* parmi les pauvres gens ou les artisans, est ce qu'ils appellent *courbature*, prise dans son premier abord. Alors l'accablement fiévreux où ils se trouvent, dépend uniquement du *ton* excédé où se sont mises les fibres nerveuses par un excès de travail. Par-là le genre nerveux lassé & poussé au-de-là de sa force naturelle , ne peut se restituer

XI VIII.  
La fièvre  
éphémère.

pour faciliter la circulation du sang. C'est donc cette *vertu systaltique*, qui ayant tout à faire pour le maintien de la santé, se trouve incapable de se débarrasser du sang, & le laisse se ralentir dans toutes les parties, qu'il fatigue par son séjour ou son poids. Il faut tirer des regles, pour se gouverner dans les fievres *éphémères* des Pauvres ou des Artisans, de ce que j'ai dit ci-dessus en parlant de la *courbature*. C'est ainsi que l'on distingue les caracteres & les différentes especes des fievres continues, & intermittentes. On ne voit partout qu'une seule action de broyement qu'opere la vertu systaltique : c'est toujours le même sang sur lequel elle s'exerce, & toujours dans les mêmes vûes, savoir, d'atténuer l'humeur *morbifique* au point qu'elle puisse s'évacuer par les sueurs, comme il arrive sensiblement dans les fievres intermittentes, ou par l'insensible transpiration, comme on le remarque dans les fievres continues

XLIX. Mais les efforts de la Nature par l'action de la *vertu systaltique*, caracterisent, par leurs différentes fins, d'autres sortes de fievres. Ce sont cel-

Diffé-  
rentes es-  
peces de  
fievers.

les qui se terminent à des *éruptions* sur la peau ; soit pustules , comme dans la *petite-vérole* ; soit taches ou marques , comme dans la *rougeole* , la *suet-te* , les *fièvres scarlatines* , *pourpreuses* , *miliaires* , *érésipelâteuses* , & encore les *dartreuses* ; car l'humeur dartreuse excite de très-grosses fièvres , en beaucoup de personnes qui y sont sujettes , quand la dartre veut sortir sur quelque partie. La *goute* n'est point à la vérité accompagnée d'éruptions ; mais l'effort que fait la vertu systaltique pour décharger le sang des sucs *arthritiques* , singulièrement sur les jointures , peut bien prendre place parmi les sortes de fièvres dont on va parler. En effet , c'est presque la même différence. généralement parlant , qui distingue les fièvres à *éruptions* , des fièvres *continues* , & des *intermittentes* ; différence qui consiste en ce que ce n'est point une atténuation vaporeuse ou halitueuse qui s'opere dans les fièvres à *éruptions* ; mais une expulsion matérielle & sensible de particules qui prennent corps étant déposées sur la peau. Ce n'est donc point à l'atténuation de ces molécules sanguines , que se portent les veûs de la Nature ,

mais à les déposer sur la peau, ou pour y suppurer, comme il arrive aux pustules de la *petite-vérole*, ou bien pour se résoudre & rentrer dans le courant de la circulation, & ainsi se dissiper & s'évanouir, comme il arrive dans la *rougeole*, dans la *suette*, dans les *fièvres scarlatines*, *miliaires*, *pourpreuses*, &c. On découvre par-là l'erreur & le danger d'employer les sudorifiques dans toutes ces espèces de fièvres; car ces remèdes ne se rencontrant point avec les vûes & les efforts de la Nature, ils doivent échouer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'est point de son dessein.

L.  
Les sudorifiques sont mortels dans bien des fièvres.

C'est donc la première règle, parce qu'elle est générale pour toutes les fièvres malignes, de n'y jamais employer les sudorifiques (qui ont tué tant de monde dans la *suette*;) parce que ce n'est point par l'atténuation vaporeuse que la Nature guérit les éruptions *cutanées* qui accompagnent ces fièvres. C'est pourquoi les Sudorifiques mettent tout en feu & en combustion dans le sang, sans résoudre en vapeurs ou en sueurs les matières déposées. L'habileté est donc ici de dérober sagement, le plus qu'il



est possible, de ces suc qui vont grossir les pustules ou multiplier les éruptions ; afin de mettre la Nature en état de travailler ces matieres , pour en faire de louables *suppurations* , ou bien pour lui donner le tems de reprendre dans les vaisseaux , des suc qui font les taches ou les marques de *rougeole* , de *suette* , de *pourpre* , &c.

Car il faut regarder les taches de *pourpre* , & autres semblables, comme des *ecchymoses* , qui sont causées par des molécules de la partie rouge du sang, poussées dans les lymphatiques, & ralenties dans les arteres capillaires , sans qu'elles puissent achever de circuler dans les veines , parce que ces globules sanguins sont pressés les uns sur les autres hors des vaisseaux propres à leur circulation ; car c'est dans les *arteres lymphatiques* que la force de la fièvre a chassé & encoigné ces globules. Ce ne sont donc pas des matieres propres à produire la sueur : au contraire la lymphe qui y seroit propre , & qui doit naturellement occuper ces arteres , en étant chassée ou exclue, les remedes sudorifiques ne font que mettre en mouvement des suc qu'ils ne peuvent ré-

foudre en sueurs. C'est donc une précaution généralement vraie, que doivent avoir les personnes qui donnent des remèdes aux Pauvres, de ne leur jamais donner de sudorifiques, ni les faire couvrir excessivement pour leur exciter des sueurs, dans la suette, dans les fièvres malignes, & dans les petites - véroles ; parce que les sueurs qu'on obtient par ces violences, ne sont autre chose que le véhicule des parties globuleuses du sang, qu'on lui enlève : & ainsi se trouvant à sec dans les grands vaisseaux, il tombe en *confidence*, surtout dans les viscères ; par où il cause des morts souvent inopinées, ou bien des abscesses, dont les suppurations secrètes détruisent sourdement quelques-uns de ces viscères. Je vais parler, dans un moment, des moyens dont on doit se servir pour dissiper sans danger toutes les différentes marques ou taches *pourprées*, qui allarmement, & avec raison, quand on les voit paroître dans les fièvres malignes. Mais, avant toutes choses, le point essentiel est de bien apprendre à ne pas confondre toutes les différentes fièvres à *éruptions*, & de bien

prévoir la qualité des éruptions qui doivent paroître dans quelques jours. C'est le moyen de ne pas combattre, sans savoir ce que l'on fait, une humeur inconnue, que l'on se propose cependant de dissiper, tandis que souvent elle est très-différente de celle que l'on a en vûe.

Deux choses donc sont ici à observer. 1°. Il faut avoir égard à l'épidémie régnante, si déjà elle est déclarée; puis à l'âge, à la saison, & au sexe, auquel une telle *épidémie* s'attache particulièrement. Car une grosse fièvre arrivant en pareil cas, c'est au Medecin à se tenir en garde contre l'éruption qui suit l'épidémie en question. Ainsi, quand il regne beaucoup de *rougeoles*, de *petites-véroles*, &c. & que la fièvre attaque ou des enfans, ou de jeunes personnes, il faut se défier que les éruptions qui paroîtront dans quelques jours, ne soient de la *petite-vérole*, ou de la *rougeole*, &c. 2°. Quand on voit une grosse fièvre, qui commence d'abord par des symptômes graves & menaçans, il est à propos de bien considérer si quelque humeur *dartreuse*, *éresipelateuse*, ou *gouteuse*, attachée de naissance à quel-

LI.  
Observations  
sur les  
fièvres à  
éruptions.

que personne , ou à quelque famille ; ne seroit point la cause de tous les symptomes par où commence cette grosse fièvre. Car la crise arrivera dès que l'humeur cachée se fera fait jour ; ce sera une *érésipele* , par exemple , une *dartre* , ou une *goute*. On voit alors sensiblement à quoi l'on peut s'en tenir sur la nature de l'humeur que l'on a à dompter pour la guérison du malade : on s'épargne & à lui les dangers où l'on tombe quand on s'est fourvoyé dans le véritable diagnostic de la maladie. Or comme on ne connoît bien les plantes , qu'autant qu'on les a étudiées dans leur naissance , de même on ne connoît bien la nature d'une maladie , que quand on l'a exactement observée dans son origine

Peut-être trouvera-t-on déplacées la plûpart de ces observations sur les différences des fièvres à *eruptions* ; parce que , dira-t-on , ce ne sont gueres, pour la plûpart , des fièvres auxquelles les Pauvres soient sujets, & qu'ainsi c'est un hors-d'œuvre qui ne peut qu'embarrasser la Medecine des Pauvres. Cependant on peut bien remarquer que je ne quitte point absolument

ment mon sujet de vue ; & ces écarts que je me permets , contiennent des notions que l'on ne doit point négliger lorsqu'on veut s'appliquer au soulagement des malades. C'est pourquoy quand il seroit vrai que les Pauvres ne soient pas sujets aux fièvres ( par exemple ) qui annoncent la *goutte* , parce qu'en effet c'est peu la maladie des Paysans ; ou des Artisans , est-il douteux qu'ils ne soient exposés à des *éréfipeles* & à des dartres , qui venant à se renouveler dans de certaines occasions , ou dans certaines saisons , feront paroître de ces fièvres à *éruptions* , pour la guérison desquelles il est important de bien se remplir des principes que j'ai avancés ci-dessus ? Lors donc , par exemple , qu'une fièvre véhémence prend à des enfans ou à des jeunes gens parmi les Pauvres , dans le tems que regne une épidémie de *petite vérole* ; si cette fièvre est accompagnée d'abord non-seulement d'envies de vomir , mais en effet de cruels vomissemens , de cours de ventre ou de dyssenterie , & en même-tems de cruels maux de reins , & de gorge , d'accablemens de cerveau , quelquefois même de con-

vulSIONS qui prennent aux enfans ; tous ces signes annonçant la *petite verole* qui regne dans l'air , apprennent à s'attendre à l'éruption de pustules *phlegmoneuses* , c'est-à-dire, de tubercules qui se répandent sur la peau en maniere de petits abscess. Ceux qui auront à soulager ces malades , doivent savoir que ce sont des matieres inflammatoires qu'ils ont à traiter dans ces pustules , & là-dessus ils dirigeront leurs vûes , comme on le dira ci-après.

Une autre fièvre impétueuse se manifeste , accompagnée d'une *colique* cruelle , d'une oppression très-sensible , ou d'un assoupissement léthargique : tous ces symptomes , qui sont ordinairement le prélude d'un accès de *goute* qui veut prendre au malade , doivent engager les personnes charitables de s'informer du malade ; s'il ne seroit point sorti de quelque famille sujette à la goutte. Ce soupçon de goutte peut encore venir du pays qu'habite le malade ; tels sont les pays de vignobles , & surtout ceux où l'on boit communément des vins blancs. Sur ces indices on peut soupçonner une humeur *gouteuse* dans

le sang, qui demandera une attention particuliere. On trouve aussi très-souvent des Pauvres sujets à de fâcheuses *hémorrhoides* : alors des accidens quelquefois assez semblables à ceux qui annoncent la goutte, font présumer qu'un sang *hemorrhoidal* retenu contre sa coutume dans les vaisseaux, est la cause de la fièvre présente. Enfin, on voit quelquefois des Pauvres affligés d'une humeur *dartreuse*, ou *érépélateuse*. Cette humeur voulant sortir, trouble toute l'œconomie animale, par des frissons, des maux de tête, & par beaucoup de troubles fiévreux, par des nausées ou envies de vomir, plutôt que par des vomissemens, ce qui est singulier à ces sortes de fièvres. Alors averti que l'on fera, que le malade est sujet à des éruptions *érépélateuses*, ou à des *dartres* phlegmoneuses, qui lui reviennent de tems en tems, on ne sauroit prendre de meilleure précaution, pour le traitement d'une telle maladie, que de n'employer que les remèdes qui vont à aider la Nature, & qui peuvent, sans trouble, démêler l'humeur qu'elle médite de faire sortir sur la peau, ou par des pustules.

les *miliaires*, ce qui est la forme des *dartres*; ou par une enflure couverte d'un rouge clair, ce qui est la forme d'une *érysipele*, qui se montre en peu de jours, & le plus souvent sur le visage, & par toute la tête, d'où elle gagne quelquefois tout le dos, & presque tout le corps; avec de ces maux de cœur continuels ci-dessus mentionnés.

LII. La Medecine *expectative*, cet Art de guérir en sachant attendre les mouvemens de la Nature, est donc d'un usage bien salutaire pour parvenir à la cure des fièvres à éruptions. La *petite vérole*, la plus commune de ces maladies d'attente parmi les Pauvres, servira de modele pour les autres. Cet effort, quand il est modéré & sans menace pour aucun viscere, ne demande souvent que de la sagesse dans le régime, & dans la boisson fréquente, sans avoir presque besoin d'aucun remede. En effet, il est étonnant combien de petites véroles guérissent d'elles-mêmes, sans la témérité ou l'impatience que les assistans ont de vouloir en abrégier le tems: car les souffrances ne doivent obliger qu'à des adoucissmens par des

Maniere  
de traiter  
la petite  
vérole.



*calmans*. Mais si le cerveau, la poitrine, &c. sont menacés de quelque prompt engagement, il faut incessamment affoiblir cet effort, en diminuant la *vertu systaltique* ( c'est la systole des arteres irritées ), par la diminution du volume ou de la quantité de l'humour qui fait la matiere & l'objet de cet effort. Ce fera l'effet de la saignée du bras, qu'il faudra faire diligemment dès l'entrée de la maladie : par ce moyen on dérobe le sang des grands vaisseaux, d'où partent les impétuosités & les efforts vers quelque viscere que ce soit. Au contraire l'émétique & les purgatifs irriteroient encore davantage la vertu systaltique ; surtout si en même-tems on donnoit des cordiaux, qui feroient infailliblement grossir le volume du sang dans les vaisseaux. Il est aussi très-dangereux pour le malade, de chercher à le faire suer à force de couvertures, & par de grands feux dans la chambre, ou en le renfermant dans ses rideaux. Par-là on ne fait qu'allumer sur toute l'habitude de son corps, comme une ventouse seche & universelle, qui y attire plus de sucs qu'il ne peut en con-

tenir dans la peau ; il s'en forme des abcès au-dedans , ou au-dehors , parce que l'affluence de ces suc fait crever les vaisseaux de toutes parts.

Si les saignées promptement faites ne remédient pas suffisamment à la fureur du sang & des esprits , il faut , dès le troisieme ou quatrieme jour de la maladie , donner quelques potions *diapnoïques-anodynnes-cordiales* , mais tempérées , tous les soirs , & quelquefois encore tous les matins. Ces potions se font , par exemple , avec deux onces d'eau de coquelicot , trois onces d'eau d'*oxytriphylum* , demi-once ou une once de sirop de pavot blanc , & demi-gros de confecton d'hyacinthe , pour chaque potion. Ou bien on donnera de tems en tems , le long du jour & dans la nuit même , cinq , six , ou dix gouttes de la *liqueur minérale anodyne* de M. HOFFMAN , dans une cuillerée d'eau de scorsone-re. Car comme c'est dans le calme que consiste la sûreté de la *petite vérole* , parce qu'il opere dans le sang une dépuration tranquille & louable dans les pustules ; aussi toute l'attention du Medecin doit se porter à tout entretenir ici dans le calme,

Cette méthode est même si sûre, qu'il n'y a rien à craindre de l'usage des *calmans* jusques vers le onzième jour de la maladie, qu'arrive la *salivation*, ce symptôme singulièrement critique dans les petites véroles malignes. Cette évacuation non-seulement ne se trouve pas arrêtée par l'usage des *calmans*, ni de l'*opium* même (car la fureur des accidens peut le demander); au contraire venant à manquer, ou à s'interrompre, elle se restitue par l'usage de l'*opium*, au moyen duquel la durée s'en prolonge, jusqu'à ce que les piés & les mains venant à s'enfler, ils permettent sans risque la cessation de cette évacuation. Le bien qui revient de l'usage des *narcotiques* dans la petite vérole, va même si loin, qu'ils deviennent la ressource de la Médecine quand les petites véroles sont les plus malignes. Car c'est la remarque de célèbres Praticiens \*, qui conseillent en pareil cas d'augmenter la dose ou la force des *narcotiques*.

Il est à propos d'observer que ce n'est pas toujours ni par refroidissement dans le sang, ni par foiblesse

\* SYDENHAM, MORTON, &c.

dans ses mouvemens , ni par *inertie* dans les esprits , que la *petite - vérole* fort mal , ou qu'elle suppure mal ; il faut s'en prendre le plus souvent au trop de matiere que la vertu systaltique pousse à l'habitude du corps , ou bien au trop de développement qu'ont pris les parties du sang , aussi peu propres à procurer une suppuration louable, que le sont des suc's qui ont trop d'élasticité ; parce que c'est pendant le calme que se font les bonnes éruptions , & les suppurations les plus sûres. Ainsi , dans de certains cas urgens , on trouve une ressource très-avantageuse dans la *saignée* , non pas celle du pié, qui est la moins convenable , mais dans celle du *bras* , & quelquefois celle de la *gorge* ; parce que tout étant en inflammation dans les tem's les plus fâcheux de la *petite-vérole* , la *saignée* en devient précisément le remede , suivant l'idée du célèbre SYDENHAM, qui recommande aussi , en pareil cas , la limonade minérale, qu'il prépare avec l'esprit de vitriol dans beaucoup d'eau. Ces mêmes principes font comprendre le peu d'usage , les dangers même de la *purgation* dans la *petite-vérole* ; de sorte

qu'instruit par l'usage des grands Maîtres, l'on ne craint point d'avancer ici, pour la conservation des Pauvres, que l'on ne peut presque ni trop peu, ni trop tard purger dans la petite-vérole.

La maniere de traiter les *fievres érépélateuses, gouteuses & dartreuses*, se comprend aisément par les principes que l'on vient d'avancer. Car ce sont tous des efforts de la vertu systaltique, qu'on doit ménager pour faciliter l'expulsion d'un suc dont le sang entreprend de se débarrasser. Or cette force étant suffisante par elle-même, il ne faut que savoir la diriger, & pour cela procurer au sang assez d'aisance pour se ranger dans les sécrétoires, où il doit déposer les suc qui l'embarraissent. La saignée du *bras*, promptement faite, donnant aux vaisseaux plus de capacité, à proportion qu'elle évacue de leurs fluides, met la Nature à portée de faire cet arrangement; pourvû qu'en même-tems, par l'usage des délayans, des potions légèrement diapnoïques nitreuses, & des juleps anodins, l'on entretienne la fluidité du sang: car avec ce peu de remedes, l'*érépéle*,

LIII.

Les fie-  
vres éré-  
péla-  
teuses,  
gouteu-  
ses, &  
dartreu-  
ses.

la *dartre*, ou la *goute* venant à paroître, la fièvre tombe, avec les angoisses où étoient les malades ; & , à l'aide de quelque fomentation douce , qui ne sera ni huileuse ou sulphureuse , ni aromatique ou balsamique, l'on conduit à bien l'éruption qui s'est faite. Il suffit pour cela d'employer l'eau d'orge chaude , toute seule , ou mêlée avec un peu d'eau de sureau ; & , en cas de *goute* , le lait chaud , ou le cataplasme de mie de pain , auquel on ajoute quelques feuilles de velvete , ou bien de jusquiame en cas de grande douleur. Car c'est une double observation , que l'on ne sauroit trop recommander de faire , de n'employer rien de gras ou d'huileux sur les *dartres* , ni sur les *éresipeles* ; parce que rien n'y attire plus d'accidens de fièvre , d'ulcération , d'inflammation , de pourriture , de gangrene même. Bien plus , l'on a vu qu'un cataplasme de mie de pain & de lait , appliqué indiscretement sur une *éresipele* , y a attiré la gangrene en moins de vingt-quatre heures. Tout le secret donc , surtout dans les *éresipeles* qui attaquent le visage , c'est de vuidet

promptement & suffisamment les vaisseaux , & de délayer le sang à force de tisane simple , ou de petit-lait. Car il est étonnant de quelle élasticité se trouve une humeur *erésipélateuse* , & tout le sang quand il en est intimement imprégné ; puisqu'alors l'érysipele , après avoir commencé par la tête, gagne quelquefois tout le dos , ou bien enflamme le visage , & ainsi devenue phlegmoneuse , occasionne des suppurations. Il faut donc , en ces cas , faire boire au malade cinq ou six verres de petit-lait simple , ou *amer* , sans mettre sur l'*érésipele* que de l'eau chaude, où, tout au plus , l'on aura fait bouillir une cuillerée d'orge mondé. Une autre observation , c'est de se bien garder de faire rentrer une *dartre* , en la desséchant : c'est ce que l'on a vu arriver par l'usage du vinaigre & de la litharge , appliqués simplement sur la *dartre* , laquelle venant à se dissiper à l'extérieur , l'humeur rentrée se jeta sur les nerfs & les jointures des parties voisines , où il se fit un mal incurable. On ne peut donc trop favoriser la sortie de cette humeur , ( car l'air extérieur la résout , ) à l'aide de

simples fomentations, en même tems qu'on pourvoira à en tarir intérieurement la source dans les vaisseaux, par le moyen des saignées, des suc aqueux de chicorée sauvage, & quelquefois de fumeterre, puis par quelques absorbans tempérés; après quoi, au tems convenable, on purgera le malade avec le sel d'Epsom, la manne, & le sirop de pommes composé.

Suivant ces mêmes principes, si une fièvre survenoit par la retenue d'un sang *hémorrhoidal*, on la verra bien-tôt se dissiper par les saignées du bras, quelquefois du pié, ou ( ce qui est bien plus sûr que la saignée du pié ) par les *sang-sues* appliquées autour du fondement, quand bien même les *hémorrhoides* ne seroient point sorties; parce que ce sang étant ainsi dérobé aux viscères qu'il menaçoit d'engager, le flux hémorrhoidal retrouvera son cours; ou bien la circulation du sang le redistribuant au loin & au large par tout le corps, la Nature s'en défera, soit en le digérant, suivant ses besoins, soit enfin en suppléant à l'évacuation hémorrhoidale par celle de la *transpiration* :



car celle-ci est sa ressource commune pour se délivrer de la plûpart des suc's qui lui sont à charge ou inutilés.

La notion de la fièvre excitée par la présence d'un sang *hémorrhoidal* retenu dans les vaisseaux , conduit à celle de la fièvre excitée par la présence d'un sang *inflammatoire* fixé & retenu dans la substance poreuse des parties ou des chairs : C'est précisément la fièvre de *rhûmatisme* , de celui surtout que l'on nomme *gouteux* , dans lequel des congestions *phlegmoneuses* du sang occupent presque toutes les parties du corps , & particulièrement celles qui sont proche des jointures. Ce sont de fortes digues que le sang trouve sur son chemin , & contre lesquelles il fait de ces efforts que l'on appelle *fiévreux*, & que l'on reconnoît à la dureté que prend le pouls , à la fréquence , au désordre & à l'irrégularité de ses battemens ; parce que , par tous ces efforts, le sang se trouvant obligé de se *resister* dans les grands vaisseaux, il excite çà & là des tumeurs inflammatoires. Or ces tumeurs tendent directement à suppuration ; & de-là vien-

nent des abcès, à moins que le Medecin ne soit assez habile pour prévenir ces accidens. On retrouve donc ici ces *efforts* dont j'ai déjà parlé, qui font l'essence des maladies ou affections fiévreuses, & en particulier celle de la fièvre qui ressemble aux fièvres d'*eruptions*; en ce que la Nature a des combats à livrer, pour rompre les obstacles que la circulation du sang trouve au chemin qu'elle a à faire des arteres sanguines dans les veines de même nom.

L I V. La fièvre de rhumatisme est assez commune parmi les Pauvres; & la cause en est bien sensible: car leurs bras & leurs jambes ayant à soutenir continuellement de rudes travaux, leur sang phlegmoneux se fixe en plusieurs endroits de ces parties. Le vulgaire en Medecine conclut d'abord pour l'usage des sudorifiques. Mais si l'on fait réflexion que les extrémités des vaisseaux qui aboutissent aux excrétoires des sueurs, sont préoccupées d'avance par le sang couenneux qui bouche les passages à la matiere de la sueur, l'on conçoit aussi-tôt le danger des sudorifiques: Car la digue formée par ce sang presque cor-

porifié, étant trop forte ou trop solide, c'est un travail à pure perte, que de pousser, par des remèdes tels que les sudorifiques, l'impétuosité du sang des grands vaisseaux vers cette digue, puisque cette impétuosité se brise contre une telle résistance sans la rompre. Il suffit donc de ne pas perdre de vue l'effort redoublé de la *vertu systaltique*, qui fait la fièvre : Dès-là l'on voit que c'est à affoiblir cet effort qu'il faut travailler, en déroband de dessous les coups redoublés de la *systole* irritée, une bonne quantité de la matière sur laquelle elle travaille, c'est-à-dire, du sang, dont le volume étant diminué, la force de la vertu systaltique diminue aussi, & la résistance devient plus aisée à forcer; & cela parce que la matière qui composoit cette digue devenant plus foible, en ce qu'elle est moins compacte, elle se trouve susceptible d'ébranlemens. Après cela on emploie les potions, les suc d'herbes, les aposemes diaphorétiques, les poudres de même nom; ensuite en mêlant un grain d'*opium* préparé dans quelques juleps, que l'on fait prendre à l'entrée de la nuit, on parvient à dissiper la digue

par les sueurs, ou par l'insensible transpiration ; après quoi un purgatif tempéré emporte le fond de l'humeur. Mais pour obtenir ce succès , il faut avoir eu soin de vider suffisamment les grands vaisseaux , de délayer le sang à force de boissons tempérées , & de plus ordonner que les bouillons des malades soient composés de riz , & de peu de viande , de maniere que le riz y domine.

C'est ainsi qu'en ne perdant pas de vue la cause unique qui fait , universellement parlant, toutes les maladies, savoir , la *vertu systaltique* des solides , qui prépare & acheve les matériaux ou les suc qui doivent servir à la santé , l'on acquiert la connoissance véritable des maladies. On voit aussi la vérité de la maxime qui est passée en proverbe , que *l'on ne meurt pas sans fièvre*. En effet , toute maladie est *fièvre* dans son fond , en ce qu'il n'en est aucune qui ne soit un effort de la Nature, & que cet effort n'est autre chose que l'action de la *vertu systaltique* sur le sang ; parce qu'elle est faite pour en redresser les qualités, les mouvemens, & les opérations ; que c'est d'elle d'où naissent les  
symptomes

symptomes différens des maladies, & les événemens qu'on y observe; & qu'enfin elle fait l'histoire de tout ce qui constitue quelque maladie que ce soit. Ces réflexions font connoître au juste la nature & la véritable origine des *rhûmatismes*, qui sont communs parmi les Pauvres, & qui traversent l'exercice de leurs professions, par des douleurs qui entreprenant leurs bras & leurs jambes, les rendent incapables de remplir les travaux qui sont attachés à leur état. Ces rhûmatismes sont sans fièvre, & souvent sans intéresser les fonctions naturelles; mais tous les mouvemens sont ou impossibles, ou laborieux aux malades. Or tout cela n'arrive que par l'effort dérangé de la *vertu systaltique*, qui portant inégalement sur la double partie du sang, la rouge & la blanche, pousse celle-ci plus abondamment dans les *arteres lymphatiques* qu'il ne convient pour le repos de la santé. Il subsiste, ce repos, quand la lymphe ou la sérosité, également mêlée dans le sang, ne passe dans ces arteres que sous la forme & dans la proportion qui leur convient, pour conserver les membranes, les glan-

des, & tous les *excretoires* dans leur souplesse, & ceux-ci dans leurs diamètres & leur *ton* naturel. Tout le contraire arrive quand toutes ces parties se trouvent inondées par l'affluence excessive de la lymphe. Car alors elle produit ces deux effets également opposés au repos qui fait la santé; savoir, 1°. Que les membranes & leurs vaisseaux sont gorgés de sérosité; ce qui fait la tension & l'embaras de ces parties. 2°. Que cette sérosité ralentie ( parce qu'elle est sortie du courant de la circulation du sang ) s'aigrit; alors piquant & irritant les fibres, qu'elle devoit rendre souples & maniables, sans les rendre sensibles ou douloureuses, elle affecte les jambes ou les bras, sur lesquels se font les affections *rhumatisantes*, qui sont si familières parmi les pauvres gens, surtout les gens de travail.

La cause de tant de *rhumatismes* parmi les Pauvres, se prend dans la source commune de la plupart des maladies, c'est à dire, dans l'*insensible transpiration* dérangée ou interrompue en tant d'occasions dans le corps des pauvres gens, par la nécessité de tant de travaux, qui les exposent

tous les jours à des sueurs ; à quoi il faut joindre la négligence qu'ils apportent à en prévenir les suites , soit en se laissant trop promptement refroidir , soit par la nature des lieux qu'ils habitent , soit enfin parce qu'ils s'endorment après leurs travaux, couchés sur la terre & en plein air. Rien en effet n'est plus capable de mettre dans le sang plus de sérosité qu'il n'en comporte pour l'état de santé. Les matieres *transpirables* sont alors obligées de refluer ; de-là se forment les eaux dont les rhûmes & les enchifrenemens prouvent l'abondance , tant par le tems que durent ces fluxions , que par l'énorme quantité de sérosité qu'elles font rendre. Cela supposé , est-il étonnant que la *vertu systaltique* rencontre sous ses coups une trop grande abondance de lymphe à pousser vers les extrémités des vaisseaux où se trouvent les *arteres lymphatiques* ? Si après cela l'on fait réflexion que ces arteres contiennent , même dans l'état naturel , la plus grande partie de la portion blanche du sang , puisque ce sont ces arteres & cette portion du sang qui font le volume des muscles ou des chairs , & des graisses

qui composent l'habitude du corps ; à quelle plénitude ne se trouvent pas exposées ces parties , par la *crue* des sérosités qui leur reviennent de la transpiration manquée ! Est-il un fond plus ample de fontes , de fluxions & de rhumatismes ? Car la plus grande partie de la *portion blanche* , qui fait dans la masse du sang les deux tiers de sa quantité , circule principalement dans les vaisseaux de l'habitude du corps ; ainsi rien n'est plus facile à ces vaisseaux que de s'engorger dans ces occasions. Ajoutez à cela , que le retour de la *portion blanche* dans les grands vaisseaux , s'y fait plus lentement que celui de la *portion rouge*. Voilà pourquoi les rhumatismes sont d'une si longue durée ; parce qu'ils occupent des lieux d'où les humeurs se ramènent très lentement. Voilà aussi pourquoi ces sérosités s'aigrissent , & qu'elles deviennent des sels piquans , qui irritent continuellement les membranes ( à travers & par - dessus lesquelles passent & roulent ces sérosités ) sont les causes des cruelles & intimes douleurs qui accompagnent les rhumatismes.



Les *sciaticques* sont les rhumatismes les plus opiniâtres, les plus douloureux, & les plus difficiles à guérir. Ces sortes de rhumatismes tirent leur origine de la collection qui se fait de la sérosité dans des parties qu'occupent les nerfs du corps les plus gros; car toutes leurs membranes s'imbibant de l'humeur *rhumatifante*, occasionnent les cruels tourmens qui fatiguent les malades jour & nuit, & cela pendant des mois & quelquefois des années entières. La nature des parties qui se trouvent en souffrance, enfoncées qu'elles sont dans le profond des chairs, dans une situation *declive*, & vers le *périoste* & les articulations des os, fait la difficulté de la cure des *sciaticques*, & donne la raison des énormes douleurs qu'elles causent; parce que la sérosité ayant le tems, par son séjour, de s'aigrir, & de s'insinuer intimement dans tous ces endroits, parvient jusqu'au *fémur*, & le carie dans son articulation, comme on l'a observé par l'ouverture des cadavres.

Il est aisé de concevoir, par ce que je viens de dire, pourquoi la maniere vulgaire de traiter les *sciaticques* en

LV.

Les sciaticques.

particulier , & en général tous les *rhumatismes* habituels , réussit si mal. L'on commence par attaquer l'humeur par des purgatifs réitérés , & surtout par les *phlegmagogues* : Mais ces fondans mettant le sang & les humeurs en *colliquation* , augmentent l'affluence de l'humeur séreuse sur les parties souffrantes , sans pouvoir atteindre jusqu'à l'humeur qui est déjà déposée sur les membranes des gros nerfs , qui en sont abreuvées. D'ailleurs , la profondeur en situation *déclive* de ces parties , favorise très-peu la *remontee* ou le retour de ces sérosités dans les grands vaisseaux. De plus, le sang de ces grands vaisseaux étant hors de portée de se dissiper par la transpiration , il se trouve à sec , tandis que la sérosité morbifique qui inonde les parties souffrantes , devient acre & salée au point qu'elle peut comme cautériser ce qu'elle touche. Voilà ce qui rend les *sciaticques* si cruelles , & si mal-aisées à guérir ; & l'on manque de les guérir , parce que l'on confond l'effet dans la cause , en prenant l'un pour l'autre. On fait la même faute dans la cure des *rhumatismes*. C'est , dit-on , une sérosité , une

pituite, des phlegmes, ou des glaires, qui causent les douleurs de ces différentes maladies. Nous en convenons ; mais il ne faut pas se perdre dans le terme, en oubliant le principe. Il y a une puissance qui envoie cette sérosité, & une origine qui la fournit. Tant que l'on ne sera occupé que de la production de l'humeur, sans remédier à la puissance d'où elle sort, ce sera une raison physique qui fera manquer toutes les cures.

Cette origine, qui est le fond de quelque humeur que ce soit, c'est la masse du sang, poussée par la *puissance systaltique* du cœur & des artères. Si l'on quitte de vûe l'effort de cette *puissance* qui agit sur le sang, pour ne suivre que ces humeurs, à dessein de les évacuer, avant même qu'elles soient détachées ou séparées dans le sang, c'est entreprendre un travail inutile, en se proposant de tarir des suc dont on laisse subsister les sources. Or, en ne consultant que l'usage & l'observation des plus grands Praticiens, c'est-à-dire, de ceux qui ne reglent leurs vûes que par les lois de l'économie animale, il n'est point d'affections gouteuses, rhumatisantes,

de *sciaticques* même, où il ne faille se proposer de réprimer, modérer, & diriger quelque effort secret, qui est originairement dans le sang. Ce sera en particulier à l'occasion de quelque retenue qui s'y fait, soit d'un sang *hémorrhoidal* \*, soit de quelque évacuation semblable & naturelle, qui se supprime à contre-tems, ou qui se détourne ailleurs que vers ses sécrétaires ou ses issues ordinaires. On a un exemple bien sensible de cela dans les personnes qui sont accoutumées, en certains pays, à se faire appliquer des *ventouses scarifiées*. Rien, en apparence, n'est si peu important que la petite quantité de sang qui sort par les scarifications : cependant comme ce sont des issues que l'art prête à la Nature, elle paroît souffrir, & elle fait même voir souvent qu'elle est surchargée, si l'on manque à faire ces scarifications dans les tems ordinaires. La même chose arrive à ceux qui se refusent à des saignées de précaution, auxquelles ils auront accoutumé.

\* Voyez STALH, dans la plupart de ses Ouvrages ; & ALBERTI, dans son *Traité latin sur les Hémorrhoides*.

tumé leur corps : car ce sont des maladies qui prennent la place de ces saignées, quand on omet de les faire. Ces cas sont fréquens dans les corps de tout le monde. Mais il est singulièrement notoire, que dans les personnes du sexe, le sang y a ses décharges réglées, & que les hommes ne sont point exemts de pareilles évacuations; puisque les *hémorroïdes* sont le sort de familles entières où elles sont *épidémiques*; & d'ailleurs combien n'y a-t'il pas de particuliers qui les éprouvent, par les profusions de sang qu'ils perdent par cette voie, ou par mille différentes sortes d'atteintes d'hémorroïdes ! Car ou elles font effort pour se reproduire, lorsqu'elles ont commencé autrefois de fluer, ou elles font des efforts inutiles pour commencer, quand elles n'ont jamais paru : & ce sont alors les efforts secrets ( *molimina tonica* ), comme parle un grand Medecin \*, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans quelque affection *rhumatifante* que ce soit.

C'est pourquoi, autant qu'il est pernicieux d'employer d'abord la pur-

\* M. STALH.

gation pour commencer la cure des *Sciaticques*, ou des Rhûmatismes qui y conduisent, autant est-il salutaire de commencer à les traiter par les saignées. Mais il faut les employer assez-tôt, afin de prévenir l'*éruëctation* des arteres lymphatiques, c'est-à-dire, les suintemens qui se font par leurs extrémités sur les membranes; & assez de fois, pour empêcher que cette humeur séreuse n'ait le tems de descendre profondément, en se répandant sur les membranes des gros nerfs que l'on appelle *nerfs sciaticques*. C'est ainsi que l'on pourvoit à ce que l'humour ne prenne le chemin vers ces nerfs, ou du moins qu'elle n'y tombe qu'en petite quantité. Après cela l'on place des purgatifs convenables, c'est-à-dire, ceux qui, sans porter les troubles qui arrivent quand les vaisseaux n'ont pas été suffisamment vidés, évacuent ces sérosités, & avancent ainsi la guérison de ces Rhûmatismes. Ces purgatifs doivent donc être aussi sûrs que prompts dans leurs opérations. On les trouve tels dans le *sel d'Epsom*, dont l'on donne une once avec une autre once de *sirup de roses pâles* préparé avec l'aga-

ric ; ou bien dans le *siné* , dont l'on mêle vingt-quatre ou trente grains avec autant de *crème de tartre* , & quinze ou vingt grains de racine de *jalap* , le tout en bol , étant incorporé , avec une goutte ou deux d'*essence d'arnis* , dans une quantité suffisante de ce sirop de *roses pales* . Mais afin que ces purgatifs trouvent les voies libres & méables , l'on a soin de faire prendre au malade , pendant quelques jours avant les purgations , les remèdes propres à lever les embarras du sang dans les *capillaires* , c'est-à-dire , à résoudre , fondre ou liquéfier les sucs qui y sont ralentis ; & pour cela on lui fait boire abondamment , & toujours chaud , d'une tisane ou décoction *diapnoïque* , c'est à-dire , qui facilite la transpiration . Telles sont celles qui se préparent avec les racines de *scorsonere* , de *bardane* , de *squine* , les *santaux citrin & rouge* , &c. dont l'on trouvera des formules ci-après \* . Ce sont des Délayans qui favorisent l'opération d'autres Remèdes plus efficaces ; tels que sont la *limaille de fer porphyrisée* , & les *cinnabres* , dont l'on fait des mélanges

\* *Pharm. des Pauv.* Tom. IV. p. 103. &

avec l'*opium*, ou les *pilules de cynoglossé*, ou bien avec celles de *styrax* ; & de ces mélanges en poudre, ou en opiat, l'on donne deux ou trois petites prises par jour aux malades, en revenant cependant de loin en loin à l'usage des purgatifs. L'excellent effet de ces minéraux, c'est que par le poids de leurs molécules qu'ils répandent dans le sang, ils dépriment le trop de *rarefcence* de sa masse dans les vaisseaux où il s'accumule. Ainsi donc le volume du sang étant diminué, son passage des artères sanguines dans les veines devient plus facile ; & , par ce même moyen, la sérosité trouvant à s'échapper, sans tomber, en se débordant, sur les membranes, les douleurs de Rhumatisme s'évanouissent. Cet effet est celui de la *limaille de fer*, comme on l'observe dans les maladies des femmes, dans lesquelles, en rabattant l'ardeur du sang qui est en suppression, & en le rendant plus coulant, elle en procure tranquillement ou en restitue l'évacuation. Le *cinnabre* est un *mercure* fixé : mais ses globules se démêlant sans trouble dans la masse du sang, ce sont autant de molécules *gravitantes* sur les globules



du sang , lesquels ainsi poussés par le poids qui les presse , roulent dans les veines , & y entraînent la sérosité , qui se trouve ainsi dérobée à toutes les parties sur lesquelles se portoit le Rhumatisme. Il est encore des remedes extérieurs ou *topiques* , qui sont fort à la mode dans les Rhumatismes , & dans les Sciatiques. Ce sont des *fomentations* , des *linimens* , des *onctions* d'huiles , de baumes , & d'esprits volatils ou vineux ; enfin des *ciroènes* ou onguens appliqués en forme d'emplâtres. On n'a garde de mépriser tous ces secours , qui ont leurs avantages : ils ne sont ordinairement mal-faisans , ou inutiles , que parce que l'on se presse trop à les appliquer. Car plus ces remedes ont d'efficacité pour dissiper l'humeur *rhumatifante* , plus il est à craindre d'attirer sur les parties souffrantes le sang qui doit y apporter cette humeur. La sûreté de ces remedes dépendra donc de la disposition où l'on aura mis le sang pour faire sa dépuration , en mettant au large les mouvemens de son cours & de sa circulation.

LVI  
L'usage  
des sang-  
sues dans  
les sciati-  
ques.

L'application des *sangsues* au fondement, est d'une très grande utilité dans les Sciatiques : la preuve en est évidente, par la sorte de sang que tirent les *sangsues*, & par l'espece des vaisseaux qui sont vidés. Ces vaisseaux sont ceux-là-mêmes qui auroient dû donner issue au sang *hémorrhoidal*, si la Nature se l'étoit ainsi procurée. On ôte donc, par ce moyen, la cause du mal ou la matiere d'où il dépend. Au reste, l'on fait que le sang qui se vuide par les hémorrhoides, est un sang artériel : tel est aussi celui qui sort par le moyen des *sangsues* ; sa couleur vermeille en est une bonne preuve : mais on en trouve une autre dans la quantité du sang qui sort à travers d'ouvertures si petites. Car on a observé que le sang sort par ces minces issues avec tant de force & d'opiniâtreté, que l'évacuation ressemble moins à celle d'une saignée, qu'à une vraie perte qui ne s'arrête qu'avec beaucoup de peine & de tems.

Il est donc souvent nécessaire d'appliquer des *sangsues* dans les Sciatiques, avant que d'en venir aux re-

medes *topiques*. Par la même raison, un grand Praticien\* recommande singulierement de ne pas omettre les *scarifications* sur la partie souffrante dans la Sciatique, en ceux ou celles, qui, au lieu de se faire saigner, se feroient accoutumés à se faire scarifier sur quelque partie du corps. Mais après avoir mis le sang dans la disposition ou l'aisance convenable, il est très-utile de pratiquer les *topiques* : ce sera le *baume tranquile*, animé de vingt ou trente *gouttes anodynes* ; ou bien le *savon de Gene*, dissous dans l'esprit de vin, dont on fait un liniment avec l'huile de pavot, ou de jusquiame. On peut encore se servir utilement de l'*huile de petits chiens*, ou de l'*huile de vers*, où l'on dissoudra un peu de camphre, & l'on en fera ensuite des linimens avec l'onguent d'*althæa*. Il faut observer que pour que ces remedes réussissent, on doit, en les employant sur la partie malade dans les Sciatiques, frotter en même-tems toute l'épine du dos, & surtout les lombes : l'on a cependant observé qu'une foiblesse paralytique dans les jambes & dans les cuisses, a été guérie par l'ap-

\* M. STALH.

plication de ces remèdes sur la *nuque du cou*, & cela est d'autant plus remarquable, que GALIEN guérit une paralysie du bras, en appliquant le remède topique sur les *vertèbres du cou*.

LVII.

Réflexions sur ce que j'ai dit que le sang étoit l'unique cause des Maladies.

J'ai avancé dans ce Traité, que le *sang* étoit l'unique cause de quelque *maladie* que ce fût : bien des personnes en conséquence, regarderont ma Médecine comme un Ouvrage peu utile, sec, & dénué de principes & de raisonnemens : mais je demande à ces personnes, si la Nature emploie autre chose que le Sang pour maintenir la santé & la vie ? Si cela est, la Médecine, qui ne doit être que la Suivante ou l'Interprète de la Nature, doit-elle rougir de ne rien employer de plus qu'elle, pour réparer ce qu'elle entretient ? Ce Sang tout seul lui suffit pour satisfaire à toutes les fonctions du corps ; il n'est donc pas étonnant que la Médecine bien entendue n'emprunte que du sang les causes qui troublent les fonctions. Ce sang peut, par ses seuls développemens, produire des effets plus multipliés que tout ce que nous connoissons de maladies. Car c'est un principe certain, & bien démontré

par le sage SYDENHAM, que les maladies ne sont point des êtres nouveaux, mais des modifications changées, ou des nouvelles manières d'être dans les molécules de la matière du sang. La vraie science des *étiologies* est donc de bien faire comprendre les développemens des parties du sang, la nature de ses *exaltations*, de ses *volatilisations*, ou de ses *sublimations*, l'ordre changé dans l'arrangement, les mouvemens, les directions, les impétuosités des parties ou des sucres qui le composent. C'est ce que je me suis proposé d'exécuter dans cette Médecine des Pauvres.

On ne m'entendra point parler, dans cet Ouvrage, de ces humeurs célèbres ou triviales dont l'on fait ordinairement les causes des maladies : telles sont la *bile*, la *pituïte*, & la *melancolie*, d'où communément l'on fait naître toutes les maladies, tant *aiguës*, que *chroniques*. Pour moi (je le répète) je ne trouve partout que le sang pour unique cause morbifique. Ainsi la *bile* dans les maladies est un sang bilieux ; la *pituïte* ou la sérosité, un sang séreux ou pituiteux ; la *melancolie*, un sang brûlé ou mélan-

colique. Le sang est imprégné de tous ces fucs ; parce qu'il en renferme dans son sein les *embryons*, les semences ou les matériaux. Mais comme il est naturellement dans un état de pression, qui tient assujettis tous ces fucs dans les vaisseaux, on y fait appercevoir une *puissance* continuelle qui les tient tous en règle, en direction, & dans l'ordonnance, suivant laquelle les *secrétions* ou les distributions doivent s'en faire dans les tems prescrits & désignés par la Nature. Cette *puissance* est un *ressort*, qui tient comme sous la clef tous ces fucs. Ils ne se meuvent que par ses ordres, pour se rendre chacun aux lieux de leurs destinations. Ce ressort est la *vertu systaltique*, qui donnant aux Solides leur *ton*, leur communique la force & la règle suivant laquelle ils doivent pousser les Fluides, qui ne sont autre chose que les humeurs nées & à naître. Toutes ces humeurs sont subordonnées à cette vertu systaltique ; & , sur ce principe, il est juste de tout attribuer au sang mû & poussé par cette même vertu.

On me reprochera peut-être de trop donner à la Saignée, & trop peu

aux Remedes. J'avoue que j'ai toujours reconnu de grands avantages dans l'usage de la Saignée ; par elle on remédie à la cause principale & originaire des maladies & de leurs symptomes. Je ne suis point ennemi des Remedes : mais je voudrois que l'on n'employât que ceux qui régissent, moderent, ou redressent l'action des Solides, ou les excès de la vertu systaltique. Et dès-là je préférerois les *calmans* à tant de drogues qui troublent l'œconomie animale, qui en brouillent les fonctions, ou les confondent par les tumultes qu'elles excitent dans les *fluides*, & par les irritations qu'elles portent dans les *solides*.

C'est ainsi qu'en simplifiant la Médecine, & l'usage des Remedes, on épargne aux Pauvres la fatigue, les ennuis & les dégoûts de tant de purgations réitérées, qui ne font qu'attaquer les humeurs à contre tems. Elles sont dans le sang, ces humeurs, & on ne peut rien faire de mieux que de remettre le soin de leurs préparations à l'art & au travail de la Nature. Ce n'est que d'après elle, & en donnant trêve aux malades, que

l'on enseigne ici à pratiquer la purgation seulement à mesure que les humeurs se développent & se séparent , & toujours suivant la direction de leurs pentes ; de sorte que sans rien arracher à la Nature , on la soulage , en la défaisant de tout ce qu'elle rebute ou abandonne à l'opération des purgatifs.

Je mets au nombre des humeurs dont j'ai parlé, l'*aigre*, l'*acide*, l'*acre* , le *salin* ou *jaumuré* , le *sulphureux* , & l'*alkalin* ; toutes saveurs dont l'on fait des objets d'un tas de drogues absorbantes, concentrantes, digestives, & préparatoires, ou qui menent à la *coc-tion* des humeurs. Ces saveurs morbifiques étant postérieures dans leurs productions aux humeurs auxquelles on les attache , l'usage des *absorbans* , des *amers* , & de semblables remèdes *digestifs* , ne trouve place dans la Médecine des Pauvres, que dans les tems où ces saveurs se manifestent par les symptômes qui les dénotent. C'est pourquoi quand on ne les emploie que lorsqu'ils sont vraiment nécessaires, on épargne aux malades la fatigue & les dangers de remèdes déplacés , & la dépense inutile, & ce-



pendant considérable, à laquelle engage une Medecine fastueuse, & remplie de mille formules inutiles, mal-faisantes, & souvent données hors de saison.

L'usage des *cordiaux*, des *sudorifiques*; des *esprits volatils*, & semblables spiritueux, *ardens* ou *vineux*, par lesquels on croit dans le monde soutenir les forces des malades, est encore souvent déplacé. Car la *coction* des fucs capables de se mettre ou se résoudre en sueurs, est vraiment de la dépendance du travail de la nature. La même prudence qui demande qu'on lui laisse préparer les humeurs qui doivent être vidées par la purgation, oblige aussi de suivre son travail pour la préparation des sueurs. Mais, comme on l'a dit ailleurs, la Nature est très-supérieure, en ce point, à toute la sagacité des Medecins, & il est très-rare qu'ils aient beaucoup à faire pour procurer des sueurs.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent de la *saignée*, ne doit cependant pas faire conclurre que je la regarde comme une *panacée*, semblable à ces drogues des Charlatans, qu'ils disent souveraines pour tout guérir, indépendam-

ment de toute regle , & de toute différence dans les tempéramens , dans les âges des malades , & au mépris de toute circonstance en maladies. Car il faut distinguer les remedes qui conviennent généralement à toutes les maladies pour soulager les malades, de ceux que l'on donneroit comme capables tous seuls & suffisans pour les guérir absolument & universellement. Ce n'est donc point comme uniquement nécessaire , ou suffisante toute seule pour la guérison de toutes les maladies, que l'on propose la *saignée* dans la Medecine des Pauvres ; mais comme un préalable universel , praticable en tout genre de maux , pour assurer le succès d'autres remedes , que l'on conseille suivant les différentes maladies, les âges & les complexions , & selon les tems , les circonstances & les symptomes différens & propres aux genres ou aux especes des maladies qui regnent parmi les Pauvres.

LVIII.  
Avantages de la  
saignée faite d'a-  
bord dans  
les mala-  
dies.

En effet la *saignée* pratiquée dès le commencement des maladies, prévient beaucoup de dangers ; tels que sont les embarras des viscères , c'est-à-dire , les engagements que le sang

prend dans tous les vaisseaux , par les *dépôts* qui se font dans ces parties. La saignée est alors d'autant plus efficace, que dans ces commencemens le sang gardant encore quelque regle dans les directions spontanées de son cours & dans sa circulation , il est en état de se conserver dans cette regle dès qu'il se trouve dégagé de bonne heure de ce qui l'arrêteroit sur son chemin. Un Medecin se rend donc maître de tout ce qui pourroit aller s'engager dans les différens visceres , en s'assurant par la soustraction du sang , contre les désordres qu'il porteroit dans toutes ces parties, si on lui donnoit le tems de s'y loger. Or ces dangers sont communs à toutes les maladies *aiguës* , & *chroniques*, *sanguines* , & *sereuses* , *humorales* , & *spasmodiques* ; parce qu'en chacune d'elles la même puissance ( c'est la *systaltique* ) pousse le sang vers tous les visceres où se consommeroit le danger , par le dépôt propre à chacune , si l'on manquoit à se précautionner par la saignée. D'ailleurs cette précaution tend même au ménagement du sang des malades. En effet , si on la néglige , & si le sang s'engage dans quel-

que viscere, trois ou quatre saignées suppléeront à peine à l'effet d'une seule pratiquée tout d'abord. La raison en est bien simple ; c'est qu'alors il faut rappeler le sang des arteres *capillaires* de quelque viscere où il aura eu le tems de s'accumuler pendant les premiers jours de la maladie, dans lesquels la saignée aura été omise. Ce surcroît ayant dilaté ces arteres au-delà de la force de leur *systole*, elles ne peuvent recouvrer leur facilité de se contracter, à moins qu'on ne les délivre du trop de sang qui les engoue. Ainsi ce n'est alors qu'à force de saignées réitérées, que l'on parvient à les remettre dans leur pouvoir naturel ; au lieu qu'une saignée faite d'abord, ayant dérobé du volume du sang, auroit épargné ce travail à la *vertu systaltique*, & il en auroit couté bien moins de sang au malade. Il en résulte encore un autre bien ; c'est qu'on épargne aussi au malade le nombre des purgations : car les humeurs ne se formant qu'à mesure que la vertu systaltique prépare, digere, & cuit les sucis ralentis dans les *capillaires*, ou dans les *secrétoires*, plus on aura laissé engager de ces sucis

dans

dans ces vaisseaux , plus la vertu systaltique en aura à cuire, & plus par conséquent il faudra de purgatifs pour en faire tarir la source.

Enfin la saignée faite d'abord , est un moyen très efficace pour prévenir les *langueurs*, lesquelles ne succèdent souvent à de grandes maladies, que parce qu'on a laissé affoiblir le *ton* des parties, qui se trouvent affaïssées par l'abondance des sucs qui y croupissent ; & cela pour avoir laissé surcharger les capillaires , lesquels sont ainsi accablés par le poids d'humeurs qui les pénètrent, ou qui les pressent. Il est sensible que la Nature a voulu prémunir les capillaires , dans les principaux viscères, contre cet accident : cela se remarque principalement dans le *poumon* ; car, contre la structure ordinaire des arteres, les extrémités de l'artere pulmonaire, cessant d'être coniques, prennent autant de largeur que les veines qui en naissent. Il semble que la Nature craignant qu'il n'arrivât de fréquens engagements dans ce principal viscere, si le sang ne trouvoit pas ses issues promptes & faciles dans les veines, a fait que les arteres ayant autant de

largeur que les veines , le sang entre comme de plein pié en celles-ci. Sans cette précaution , le sang auroit pu croupir dans ce viscere, mou d'ailleurs & spongieux par lui-même ; il en auroit fait un étang de lymphe, & par-là, le poumon restant inondé, il auroit rendu les hommes naturellement *asthmaticques*.

J'aurois parlé plus succinctement de l'usage de la *saignée* dans le commencement des maladies, si je n'aurois été que légèrement persuadé de son utilité. Mais comme une longue expérience m'en a démontré la nécessité, je n'ai pu me refuser à en parler peut-être un peu longuement, & tant que l'occasion s'en est présentée. C'est ma façon d'écrire ; je répète volontiers ce que je crois qu'il est absolument nécessaire que l'on sache : c'est pourquoi, en suivant toujours ma manière, après que j'aurai parlé de différentes maladies, telles que sont les *cachexies*, les *hydropisies*, &c. j'en reviendrai encore à la saignée ; & je ferai voir qu'au commencement de ces maladies, il en faut faire usage, & que souvent même elles ont été occasionnées par l'omission des sa-

gnées , parce que cette émission aura été cause de l'engouement des capillaires.

Les pauvres gens de la Campagne, & les pauvres Artisans dans les Vil-  
 les, contractent ordinairement des <sup>IIIX. Les Cachexies.</sup>  
*cachexies* de plus d'une sorte. L'Au-  
 teur \* du Livre des *Maladies des Ar-*  
*tisans*, fait appercevoir les principales  
 causes de ces cachexies dans la situa-  
 tion des lieux qu'habitent les pau-  
 vres gens de la campagne. Ce sont  
 des lieux bas , dans le voisinage des  
 étangs , des marais , des prés même ;  
 & c'est une remarque qu'il a faite ,  
 d'après bien des observations , que  
 les habitans des prés , & surtout ceux  
 qui y travaillent, deviennent sujets à  
 des *cachexies*. Il ajoute à ceci la né-  
 cessité journalière dans laquelle sont  
 les pauvres gens de la campagne, d'être  
 continuellement dans le fumier  
 & les ordures des écuries , parmi les  
 boeufs, les vaches , & les cochons ,  
 c'est-à-dire, dans des airs étouffés &  
 puants ; toutes raisons qui font com-  
 prendre que ces pauvres gens respi-  
 rant ordinairement des airs grossiers,

\* RAMAZZINI, *Diatriba de Morbis Artifi-*  
*um.*

pésans , & impurs , ont leurs poutmons habituellement fatigués par la *gravitation* ou le poids de tant de molécules lourdes, appésanties , & mal-faisantes par les qualités acres , salines , sulphureuses , & brûlantes dont elles sont imprégnées. Mais en même-tems, suivant la remarque du même Auteur , les *esprits animaux* , qui doivent être formés d'une lympe éthérée ou finement *aérifée* , se trouvant infectés de tant d'exhalaisons grossières , deviennent incapables de conserver dans leur fluide cette légèreté de substance, cette volatilisation parfaite ou dernière rectification, d'où leur vient la volubilité nécessaire pour la facilité des mouvemens musculaires. De-là s'ensuivent deux effets également propres à faire des *cachexies* : d'une part , un air extérieur grossier & pésant, tenant en presse les parties , par la *gravitation* de chacune de ses colonnes qui pèsent sur l'habitude du corps , & d'autre part, un air intérieur ( c'est celui des *esprits* ) étant devenu pésant, lourd & grossier, ces deux causes ralentissent & rendent croupissans tous les suc qui devoient s'échapper par la transpira-



tion; & cela, tant dans les parties intérieures, où la circulation du sang se trouve embarrassée & retardée, que partout l'habitude du corps ou dans la peau même. De-là ces couleurs pâles, jaunâtres, plombées & terreuses, ces dégoûts, ces pesanteurs ou cette paresse de tous les membres, à quoi sont sujettes toutes les personnes *cachectiques*. Toutes ces causes se trouvent encore, pour le fond, dans la manière dont les pauvres Artisans se logent dans les villes; elles se trouvent aussi dans le genre de leurs travaux & de leurs nourritures. En effet, la plupart d'eux habitent des lieux bas, enfoncés, & souvent des souterrains; ils travaillent dans des caves, des fosses & des puits, & toujours sans précautions contre les airs froids, puants, humides & *cathartiques*, qu'ils sont obligés de respirer, & qui les exposent aux mêmes inconvéniens que les gens de la campagne.

Les pauvres habitans des villes qui sont d'une profession à être toujours assis (ce sont les Artisans *sédentaires*), se donnant peu ou point de mouvement, comme les *Tailleurs*, & les

*Couturieres*, contractent aussi des manieres de cachexies ; parce que les sucres croupissent dans leurs corps , à proportion qu'ils se donnent peu de mouvement. De ce nombre sont exceptés les *Tisserans*, & tous ceux qui remuent les bras & les jambes, tels que sont les *Potiers de terre*, &c. parce que l'agitation des principaux muscles de leur corps ( surtout des muscles du dos & des lombes dans les *Potiers de terre*, ) tenant le sang continuellement battu & agité, la transpiration se conserve libre , à proportion que le sang étant broyé & fortement pétri & trituré, les sucres se mêlent & se *fassent*, en même-tems que la circulation les porte par tout le corps, en les distribuant chacun dans leurs *secrétoires*. C'est un objet considérable en Medecine, que la cure de ces sortes de cachexies ; & en voici les véritables remedes, suivant les notions d'une bonne méthode.

LX. La cause prochaine & matérielle des *cachexies*, est une *congestion sereuse*, faite par le ralentissement des sucres. Cette congestion est causée par l'effort de la *vertu systolique*, par l'irritation de laquelle les humeurs se dé-

Maniere  
de traiter  
les Ca-  
chexies.

jettent hors de leurs sentiers ordinaires. C'est donc en rectifiant les défordres de la vertu systaltique, & en redressant ses oscillations déréglées, qu'on remédiera à ces congestions séreuses. Ici l'on voit l'étendue, la généralité même, du principe si simple & tant de fois répété pour faire comprendre les causes de nos maladies : c'est celui de la *vertu systaltique* continuellement agissante sur toute la masse du sang. Ainsi, quand cette action de la vertu systaltique conserve son égalité, ou cet équilibre par où elle porte uniformément sur la masse du sang, c'est-à-dire, tout-à-la-fois sur sa double partie, la *rouge* & la *blanche*, alors l'équilibre de la santé persévère par la régularité uniforme de la circulation de ces deux parties. Au contraire, la santé se dérange lorsque cette vertu systaltique fait un effort inégal sur la partie blanche du sang ; parce que cette partie étant poussée excessivement dans les vaisseaux, elle s'y accumule, & y produit des congestions séreuses : & c'est ce qu'HIPPOCRATE appelle les *ichorosités* du sang (*sanguis ichorosus.*) Ce principe est d'autant plus certain,

qu'il entre dans toutes les vûes & dans les opérations fondamentales, originaires, & les plus essentielles de la nature.

Il n'est rien de mieux établi & de plus authentiquement reconnu, que c'est par la partie *blanche* du sang que se commencent les fonctions dans le corps humain. Cette partie du sang toute seule suffit pour la nourriture & la croissance du *fœtus*, pendant les quatre premiers mois de la grossesse : Elle doit faire le fonds de tous les *fluides*, & de toutes les humeurs qui dorénavant se formeront dans le corps humain, lequel naît malade parce qu'il naît mortel. Ce n'est qu'au quatrième mois de la grossesse que paroît bien la couleur rouge du sang dans le *fœtus*, c'est-à-dire, que la lymphe primordiale, qui jusqu'alors s'est maintenue blanche, se teint au quatrième mois en rouge : elle se teindra en jaune, avec l'âge, c'est-à-dire, qu'elle deviendra *biliieuse* ; & d'autres qualités, nommées *saveurs*, s'y exalteront ou s'y développeront dans la suite en maniere de germes. De-là se forment les différences de *crase* & de *consistance*, qui altèrent ou changent la

la constitution naturelle du sang: c'est de ces différens changemens arrivés à la lymphe primordiale, que se forment les suc's différens des sécrétoires, des glandes & des viscères, qui deviennent les suc's *gastrique*, *pancréatique*, *spermétique*, *nerveux*, &c. faits pour baigner, animer, & affecter, chacun à leur manière, les parties dont ils doivent entretenir la constitution pour la santé. Les altérations que prend cette lymphe dans les différens états de la vie, sont les semences & les principes d'où se forment les matériaux de bien des maladies, qui dans le fond ne sont autre chose que des *cachexies*; puisqu'elles dépendent d'une *lymphe* plus ou moins séreuse, aliénée dans son cours, & ralentie dans ses mouvemens, laquelle dégénérée de sa limpidité naturelle, & de l'insipidité qui lui est propre, s'est revêtue d'une saveur ou d'une qualité saline, sulphureuse, bilieuse, &c.

Suivant ces notions, voyons à présent à procéder à la cure d'une *cachexie* dans un Pauvre de la campagne, ou de la ville. Le malade paroît enflé, pâle, & boursoufflé par toutes

les parties extérieures de son corps, sans fièvre, si vous voulez : mais d'ailleurs sans force, sans appétit, avec une *retenue* dans les urines, & dans la plûpart des évacuations ou sécrétions naturelles. Une fièvre aura précédé, qui a laissé le sang mal dépuré, en ce que la *vertu systaltique* sortie de la regle de ses oscillations, a fait que la lymphe s'est jettée hors des vaisseaux qui devoient la transmettre dans les veines. Ainsi cette puissance poussant cette lymphe excessivement vers les arteres lymphatiques, les chairs, les membranes, & toutes les parties semblables de l'habitude du corps, où se trouvent le plus de capillaires sanguins & lymphatiques, il s'en fait un épanchement, non en crevant ces vaisseaux, mais en les pénétrant tous, & les remplissant intimement. Dans cet état, comme c'est la *vertu systaltique* qui a fait l'engagement, c'est par elle qu'il faut le dissiper. Cette lymphe continuellement chassée dans les capillaires, où elle s'est ralentie & encoignée, s'y trouve comme fixée ou assujettie par la continuation des coups de cette puissance. Il ne faut

donc qu'affoiblir les coups, pour rompre la force de cette impulsion ; afin que le sang poussé en moindre volume vers les endroits qui sont engagés , puisse enfler plus commodément les veines sanguines , pour y faire passer la lymphe en même tems que le reste de la masse. Cet effet sera celui de la *saignée* , qui étant faite à propos , & suffisamment , dérobera une partie du sang qui fait l'embaras , en facilitant au reste de la masse ses passages pour achever sa circulation dans les veines. Par ce moyen , la vertu systaltique reprend , pour ainsi dire , cette sérosité des endroits où elle s'étoit écartée , en occasionnant son retour ou son reflux dans les grands vaisseaux , parce que le sang qui y coule , l'entraîne avec lui des artères sanguines dans les veines de même nom. En même-tems on aura besoin , par des *Amers* tempérés , par des *Diurétiques* convenables , & par des *Minéraux* assortis à cet égard , de procurer la rentrée de ces sérosités lymphatiques dans les grands vaisseaux. Par les *Amers* , le sang deviendra plus fluide , plus roulant & plus coulant : par les *Diurétiques* , il

laissera prendre à sa lymphe la voie des urines : enfin , par l'action de quelques *Minéraux* choisis , les globules du sang prenant plus de force & d'impétuosité, sans trop s'épanouir ou se gonfler , ce seront comme autant de coups de *bélier* , qui se porteront par ces globules plus fortement poussés contre la digue formée par la lymphe arrêtée , afin de consumer le dégagement qu'elle a pris dans les capillaires. On trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*, des *formules* de Remedes pour toutes ces indications. Mais en général on doit avoir un grand soin de tenir toujours le sang & ses suc en digestion douce , tranquille , & continuelle , dans toutes ces maladies ; parce que les humeurs ont besoin de rentrer dans l'ordre & l'espece de leurs *cotions*. C'est à quoi l'on réussira en rendant tous ces remedes confortans & pacifiques , et même-tems qu'en dégluant le sang on le rendra plus fluide. Ainsi l'on doit , en se servant des *amers* , y ajouter un gros ou deux de thériaque , ou bien y faire bouillir une tête ou deux de pavot blanc , pour les rendre séditifs tout à la fois & digestifs. D



même il faut mêler avec les *minéraux* qu'on emploiera, quelques grains de pilules de styrax, ou de celles de cynoglosse, pour calmer le sang, en même-tems que ces minéraux l'animent & le développent sans l'irriter.

La *purgation* doit aussi être employée, mais douce, non turbulente, ni de la nature des fondans trop forts. On pourra mettre dans les *amers*, du séné, de la manne, du sel d'Angleterre, ou du sel polychreste, à mesure que les sérosités ralenties se trouveront disposées à rentrer dans leurs sécrétaires, afin que l'évacuation que l'on en attend ne manque point. Une autre méthode assez bonne, c'est de donner de tems en tems au malade le *bol purgatif*, tel qu'on le trouvera dans les formules.\*

Dans l'usage des *Diurétiques*, on observera de les rendre *calmans*, pour éviter les troubles dont ils seroient capables, s'ils ne trouvoient les voies souples & méables. Les pilules de STARKÉY satisfont parfaitement à cette indication par elles-mêmes : mais le baume de Copaiü, mêlé avec

\* *Pharm. des Pauv.* T. IV. pag. 184.

quelques gouttes *anodynes*, fera un pareil effet ; car quoique les bols de *térébenthine* ne soient point à rejeter dans la cure des affections *cachectiques* , l'on trouvera plus de facilité à faire prendre , pendant le jour , quelques gouttes de ce baume mêlé avec les *anodyns*. Enfin , si l'opération de ces remèdes ne *debouffissoit* pas assez promptement les parties qui sont enflées , il faudroit sans trop différer , pratiquer les *saignées blanches* , qui se font aux piés dans les endroits où l'on pratique les saignées ordinaires. Mais ici l'on doit avoir grand soin d'empêcher le Chirurgien de faire ces saignées en maniere de *scarifications* , en les faisant pénétrer jusqu'au tissu de la peau ; car l'habileté & la sûreté consistent ici à ne faire qu'effleurer uniquement la sur-peau par la pointe de la lancette , laquelle même doit diviser cette sur-peau si superficiellement , qu'elle n'occasionne pas la sortie d'une goutte de sang. Ce sont donc des *efflorescences* de saignées pour ainsi dire , ou des saignées sèches. Car cette opération laissant sur chaque *malleole* une ou deux de ces légères divisions de l'*épiderme* , il ne

faut que permettre à la Nature d'agir, ne l'aidant tout-au-plus, en cas de besoin, que par l'application de quelques feuilles de *poirée* qu'on laisse par-dessus ; & l'on a la satisfaction de voir couler par ces issues presque imperceptibles, des quantités surprenantes de sérosités, jusqu'à inonder le lit du malade. Les *malléoles* sont les endroits ordinaires où se pratiquent ces saignées ; cependant elles réussissent encore étant faites sur les *reins*, les *cuisse*s, le *scrotum*, &c. en un mot, sur toutes les parties où la sérosité paroît trop enfoncée, & par conséquent hors de l'atteinte des Diurétiques. C'est qu'en pareil cas cette sérosité croupissante deviendrait *muqueuse*, & par son épaisissement & son poids, tenant les parties en presse, elle menaceroit ces endroits de gangrene, ou semblable pourriture, si par le moyen des saignées blanches on ne les en déchargeoit promptement. C'est le cas des *anasarques* ou *leucophlegmaties*, ou semblables *cachexies*, déclarées telles par le volume que prennent les parties de l'habitude du corps, infiltrées qu'elles sont d'une lymphe *muqueuse*, & tellement en-

chevêtrée dans le tissu de ces parties ; qu'elles en deviennent mollasses & pâteuses. Dans ces occasions il faut au plutôt employer une évacuation *topique* ; c'est la *saignée blanche*, par laquelle se vident immédiatement ces férofités ralenties & croupissantes. Cette saignée peut même se réitérer sans inconvénient sur plusieurs parties les unes après les autres ; pourvû que le Chirurgien se garde de trop enfoncer la lancette , en faisant des scarifications ou des plaies , au lieu d'incisions seches & superficielles , qui aillent à diviser uniquement l'*épiderme* ; pour ne découvrir précisément que les extrémités capillaires des artères *lymphatiques* , ou de semblables vaisseaux excrétoires , qui donnent issue aux sucs ou matieres de l'*insensible transpiration*.

LXI.  
L'Hydropisie.

Cela nous conduit directement à la cure de l'*Hydropisie* véritable , ( c'est l'*ascite* ) . laquelle tenant tout le ventre énormément gonflé , fait sentir aux doigts la fluctuation d'un fluide séreux , qui a inondé & rempli cette capacité la plus considérable ( à raison de son étendue ) de toutes celles qui se trouvent dans le corps humain.

Le moyen de guérir ces sortes d'Hydropisies, c'est, sans trop temporiser, d'en venir incessamment à la *ponction*, & de vider tout ce qu'il y a d'eau épanchée, afin de prévenir l'altération où tombent les viscères du bas-ventre, pour peu qu'on les laisse à la merci de ce volume pesant, & extrêmement mal-faisant par le déluge d'eau qui s'est précipitée dans le ventre. La maniere dont on traite les *hydroceles*, suffit pour démontrer l'utilité de cette opération en cette maladie si commune. On se conserve long-tems dans une parfaite santé, par la *ponction* que l'on fait au *scrotum*; ce qui arrive quelquefois trois ou quatre fois dans l'année, sans aucun inconvénient. D'ailleurs on a l'exemple de plusieurs personnes, qui allant & venant aux affaires de leurs professions, avec une hydropisie ascite, souvent sans trop se ménager, ni du côté des alimens, ni du côté des fatigues du corps, se sont trouvées délivrées de leur ascite, en se faisant faire souvent la *paracentese* ou *ponction* pendant des années de suite.

Cette évacuation totale faite avec succès, a son fondement dans la Na-

ture. Un savant Praticien \* en fournit une preuve dans la personne d'une femme qui portoit une *ascite*, dont elle guérit parfaitement, son ventre étant venu à crever, parce que tout ce qu'il y avoit d'eau s'évacua. C'est donc par la *paracentese* qu'il faut commencer la cure des hydropisies ascites; parce qu'étant une suite ordinaire de la cachexie, dès que l'on a fait les remèdes ci-dessus proposés, il est tems de pratiquer la ponction, aussi tôt que par l'*antitupie*, c'est-à-dire, par le sentiment de la colonne d'eau apperçue par le mouvement de fluctuation, il sera prouvé qu'il y a manifestement de l'eau épanchée dans l'*abdomen*.

Il n'y auroit de contraire à la *ponction*, que la disposition inflammatoire qui seroit dans les parties solides qui doivent être piquées. Mais la préparation précédente, que l'on suppose, & qui renferme même la saignée, prévient cette difficulté. Car la saignée est indiquée dans cette hydropisie. En effet, l'évacuation du sang est si peu contraire à la guéri-

\* FIENUS, *Opuscul. Posthum. De Paracentesi*, pag. 96.

fon de l'hydropisie, que l'on a observé qu'il est peu d'hydropiques parmi ceux qui meurent, qui ne rendent du sang par quelque endroit de leur corps; jusques là que l'on a vu un hydropique, à qui l'on avoit fait, dans l'espace de quelques années, vingt fois au moins la ponction, mourir tout d'un coup presque suffoqué par un crachement de sang. Rien prouve-t'il mieux la disposition du sang dans l'hydropisie? Il est alors tellement gêné dans sa circulation, en quelque endroit du corps que ce soit, mais principalement dans les *capillaires*, qu'enfin il force les digues, & par là cause les hémorrhagies.

Le parti qu'un Medecin doit prendre après la ponction faite, ce ne sera point d'employer les purgatifs & les diurétiques violens; car ce seroit solliciter forcément des évacuations, qui peut-être d'ailleurs ne réussiroient point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles se précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut se servir, & qui réussira mieux; c'est de faire usage des remèdes *toniques* ou confortans, lesquels

aidant les fibres des vaisseaux à changer leurs oscillations *spasmodiques*, qui se hâtent trop vers le bas-ventre , feront que les sérosités rappellées dans les grands vaisseaux , reprendront la voie de leurs distributions dans leurs sécrétoires naturels. C'est le moyen d'empêcher le retour de l'hydropisie, en empêchant la reproduction des eaux. La saignée du bras , dans les cas dont j'ai parlé , est d'une utilité singulière pour cet effet. Mais le régime sobre devient en même-tems très-nécessaire , surtout en le rendant *médicamenteux*. On le rend tel par l'usage des plantes qui ont une vertu *tonique* ou confortante, au moyen de la légère astringtion qu'elles procurent aux solides en les nourrissant : telles sont la *pimpinelle*, l'*absinthe*, le *lierre terrestre*, dont l'on fait des bouillons , des jus dépurés, des tisanes, ou des infusions. Mais en même-tems , par le moyen de la *limaille de fer* , dont on donnera quelques grains avant les bouillons , l'on assujettira dans les vaisseaux les globules du sang, par la pression *gravitante* que les molécules du *mars* feront sur eux , pour les empêcher de précipiter le roulement de la lymphe



vers le bas-ventre. La *rhubarbe* jointe en qualité d'altérant à la limaille de fer, en petite quantité, mais souvent réitérée, seconde son astriction dans les vaisseaux, en ouvrant d'ailleurs le ventre. On peut encore employer les *myrobolans*, & , en cas de trop de chaleur, la *crème de tartre*, ou bien les *magnésies* de sel commun, ou de nitre\* : par ce moyen on affermit les fibres nerveuses, en leur faisant porter ailleurs les sérosités. On peut aussi faire usage des alimens ou remèdes qui portent les sérosités vers les reins en calmant les humeurs ; comme sont les *bouillons de veau*, que l'on verse bouillans sur une poignée de *pimprenelle*, & deux ou trois *écrevisses* de rivière, que l'on aura auparavant lavées & laissé dégorger dans l'eau chaude : On les pile exactement avec la pimprenelle, en les arrosant petit-à-petit avec le bouillon de veau : ensuite on le coule, puis on lui fait jeter deux ou trois bouillons sur le rechaud ; après quoi on le donne au malade. Les *pillules de STARKEY* étant diurétiques, calmantes, & d'une ver-

\* Voyez FREDERIC HOFFMAN, *Observation Chym.*

tutonique, sont excellentes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre. Cependant il ne faut pas négliger de réitérer la *ponction*, sans s'en effrayer, puisqu'on a l'expérience qu'enfin les eaux cessent de revenir après plusieurs ponctions, supposé que ce bon effet n'arrive pas, comme on l'a vû, dès la première. Ainsi toute l'habileté consiste ici à pratiquer la sorte de Medecine qui est véritablement appelée l'*Art de guérir avec la patience* (*Ars curandi cum expectatione* :) car il faut donner le tems au sang de se renouveler par le moyen du régime, & de reprendre ses routes ou ses directions naturelles, à mesure qu'il recouvre sa *crasse* ou ses qualités propres pour circuler uniformément, régulièrement, & de toute sa masse, en passant des arteres sanguines dans les veines de même nom, sans engager sa partie blanche dans les arteres lymphatiques. S'il paroît nécessaire de dérober des suc's au fonds de la maladie, par le moyen des *purgatifs*, il faut éviter les fondans & les hydragogues, & n'en choisir que de *laxatifs*. Les Auteurs recommandent singulierement la *pariétaire*, donnée

ou en bouillon , ou exprimée en suc , que l'on dissout dans un bouillon , dans lequel on pourra , suivant le besoin , faire fondre une demi-once ou davantage de sel d'Epſom, parce qu'il purge sans irritation.

L'on dira sans doute aux Pauvres , que cette méthode de traiter l'hydropisie ne s'accorde point avec celle que l'on suit ordinairement pour la cure de semblables maux. L'on en convient : mais on tâche de leur donner ici tout ce qu'il y a de meilleur pour les guérir. Car je ſai , par nombre d'expériences , qu'en suivant la méthode ordinaire , l'hydropisie devient presque toujours incurable ; au lieu que je ſuis persuadé que celle-ci est plus sûre, plus douce, moins laborieuse , & qu'elle engage à moins de frais pour des remèdes.

L'on vient de voir les maladies que cause la *lymphe* ralentie, cachectique, ou croupissante dans les *capillaires* , sans rompre ni briser ces menus vaisseaux ; de sorte que ce ne sont que des sucs *lymphatiques* qui s'y sont fourvoyés ou détournés de leurs vaisseaux propres , en d'autres qui ne conviennent point à la régularité de leur cir-

LXII:  
La galle.

culatlon. Mais il est d'autres maladies qui naissent de ce ralentissement de sucs *lymphatiques*, quand, par leur séjour ou leur croupissement dans les capillaires, ils en rompent la tiffure, & par-là causent des épanchemens. Alors, si les vaisseaux rompus, brisés, & entr'ouverts sont des *arteres lymphatiques*, dans lesquelles la lymphe comme grumelée fait des *stases*, d'où s'élevent de petits abscess lymphatiques, il en naîtra des pustules qui font la *galle*, laquelle regne parmi tant de pauvres gens mal nourris, mal vêtus, & qui croupissent dans la crasse, l'ordure & la mal-propreté.

LXIII.  
Le scorbut.

Les sucs *lymphatiques* causent encore une maladie bien plus grave, parce qu'elle renferme le comble, ce semble, de la *dyscrasie* des humeurs, ou l'excès le plus étrange de la *cachexie*. C'est le *scorbut*, ce mal formidable par ses accidens, ses suites, ou ses dangers. C'est une humeur lymphatique qui cause sur la peau ces taches *gangréneuses*, qui désignent particulièrement le scorbut. Mais la *dyscrasie* n'étant pas uniquement attachée ou bornée à la lymphe ou à la seule partie  
blanche

blanche du sang, elle intéresse encore la partie rouge, en ce que, de même que la blanche, elle forme avec elle des *stases* ou des ralentissemens dans les capillaires. Ce sont donc des sucs sulphureux, & par-là pourrissans, qui sont la cause matérielle du *scorbut*. Or de semblables sucs intéressent tout à la fois & les arteres lymphatiques, & les arteres sanguines, lesquelles, tant les unes que les autres, venant à se briser en pourrissant, répandent çà & là sur l'habitude du corps une humeur mêlée de sang & de lymphe; & l'une & l'autre de ces liqueurs gâtées par leur confusion, sont ces sucs pourrissans, qui caractérisent la malignité de cette cruelle maladie. Car le *ton* des parties se perdant avec la vertu systaltique des fibres qui sont détruites par cette humeur pourrissante, il manque à la Nature son moyen propre à faire la coction des humeurs, soit par la sorte de suppuration que comportent les *arteres lymphatiques*, par exemple, (car ce sont celles qui crevent dans les pustules qui sont la galle,) soit par la suppuration qui arrive aux sucs sanguins, telle qu'il s'en fait dans

les affections inflammatoires. C'est donc un *ambigu* d'humeurs, que le mélange des suc qui cause le scorbut ; & c'est cette *ambiguïté* qui fait la difficulté que trouve la Nature à résoudre ces humeurs, ou à s'en défaire par la voie de la suppuration.

De - là vient l'incertitude de la cure des affections scorbutiques. En effet, la Nature se trouvant abandonnée de la vertu systaltique, qui est ruinée dans la plûpart des *solides*, dont les fibres rompuës dans tous les endroits, souvent ulcérés, ne peuvent continuer les oscillations qui doivent faire le broyement des *fluides*, elle ne sauroit s'en aider pour se défaire des suc malins qui la tiennent continuellement irritée. Car tandis que toute la masse du sang, comme *grumelée*, fait comme un étang partout, en se mettant en *stases* ou en stagnations en mille endroits, dans lesquels elle *s'ensable*, pour ainsi dire, ou tombe dans l'*inertie*, parce que les suc cessent d'y être broyés, la Nature ne fait alors que des efforts impuissans, qui n'aboutissent qu'à mille douleurs très-cruelles, auxquelles sont si sujets les Scor-

butiques. Ce sont donc des sucs *pressurés* de toutes parts, par le soulèvement *spasmodique* où est le genre nerveux partout le corps, sans que ces sucs puissent se faire d'issue, parce que la transpiration s'y refuse par l'affaiblissement, la *distorsion*, l'*érosion*, & le délabrement où les capillaires se trouvent en tant d'endroits.

Tant de singularités dans les *fluides* si étrangement altérés, & dans les *solides* si fort dérangés, forment des marques qui caractérisent si évidemment le *scorbut*, qu'il se définit à la seule inspection. Les gencives sont ulcérées, & baignées continuellement d'une salive sanguinolente. On voit des taches livides, ou des meurtrissures ulcéreuses, parsemées par tous les membres : ces sortes de maladies ressentent des douleurs profondes dans tout les membres ; tout cela cependant sans beaucoup de fièvre.

On ne remarque en tout cela qu'une inaction de la part de la Nature, vaincue presque d'abord qu'elle est attaquée ; parce que tout, tant dans les *fluides*, que dans les *solides*, est sorti de dessous son domaine, & est

Telle est en général la nature du scorbut , de celui qui est commun dans les lieux maritimes , où regne singulièrement cette cruelle maladie. Mais ce qu'on appelle vulgairement *scorbut* dans les pays que nous habitons , est bien moins ce véritable scorbut, que des *affections scorbutiques*, c'est-à-dire, des maladies où le sang , ses sucs , & les solides contractent quelque chose de fort ressemblant au scorbut des gens de mer. Mais autant que l'air que nous respirons est différent d'un air marin , salé naturellement par un sel fixe , qui peut devenir brûlant & caustique , & autant que les alimens des Pauvres, tout mal-faisans qu'ils sont , se trouvent différens des viandes salées , seches & brûlantes , dont les gens de mer sont obligés d'user ; autant le sang qui entretient dans ces pays-ci les *affections scorbutiques*, est différent de celui qui fait sur mer le véritable *scorbut* : & c'est la raison pour laquelle un habile Praticien \* fait observer , que le scorbut des gens de terre étant différent dans sa cause , il faut aussi

\* LAMSWERDE, *Monita Salutar.*



que la méthode de le traiter soit différente.

Ainsi dans la *maladie de mer*, ou le véritable *scorbut*, la bile n'est plus un savon naturel ; car ce suc jaune, safrané par un *soufre doux*, & tempéré par une lympe qui concentre un *acide*, passe ou dégénère en un savon noir, acre & caustique, par le mélange d'un *sel fixe* (c'est le sel marin,) lequel fondu & *malaxé* avec une lympe épaisse, prend une qualité corrosive ou caustique. C'en est donc plus ce *déterfif* naturel, léger & modéré, qui *lève* les parties, pour les tenir lisses & souples : au contraire, c'est un fluide acre & brûlant, qui s'appesantissant çà & là dans les capillaires, ronge les fibres de leurs vaisseaux artériels - sanguins & lymphatiques. Voilà ce qui cause les ulcères malins ou gangréneux, qui désolent les malades, en corrompant la tissure des *solides*, & en ruinant la *crase* des *fluides*. C'est aussi par son déchet, ou par sa décadence, que la bile fait dans ces pays-ci, surtout parmi les Pauvres, des *affections scorbutiques*. Cependant c'est moins une destruction de la bile, qu'un changement, pour ainsi dire,

de nuances, ou de saveurs, qui en fait ce que les Anciens nommoient *bile noire*, ou *sucs atrabilaires*, auxquels ils attribuoient tous les *maux de rate*; maux que l'on trouve notoirement désignés dans HIPPOCRATE, par les noms de grandes ou grosses rates, (*magni Lienes.*) Or ces maladies si fâcheuses d'ailleurs, le sont moins encore que le véritable *scorbut*. Car en celui-ci c'est un changement de nature, ou à tout le moins une essence infiniment altérée dans la bile; au lieu que dans les *affections atrabilaires*, c'est principalement un changement de couleur, & de saveur dans les qualités du fluide bilieux. Ce ne sont donc que des accidens à corriger dans les *maux de rate*, comme les appelle HIPPOCRATE, ou dans les *affections scorbutiques*, comme les nomment aujourd'hui ceux qui se sont laissés séduire à l'apparence des symptômes propres au *vrai scorbut*, dont quelques ressemblances se trouvent peintes, ou comme gravées, sur les parties de l'habitude du corps de ceux qui sont attaqués d'*affections atrabilaires*.

Cependant, faute de cette distinc-

tion si nécessaire, l'on s'expose à confirmer la malignité des fucs atrabillaires, ou en augmenter la *dyscrasie*, jusqu'à les rendre *scorbutiques*, quand on les traite avec les anti-scorbutiques les plus acres, les plus chauds, ou les plus brûlans. C'est que ces remèdes portant la *causticité* dans le sang, ils y confondent la bile déjà dégénérée, & la lient avec la lymphe devenue aussi saline; assemblage d'où résulte aisément un mélange *savoneux-caustique*, qui imite de trop près la cause du véritable scorbut. L'on exagère ensuite la nature *scorbutique* de ces maux: mais à quoi s'en prendre, qu'à l'abus des anti-scorbutiques les plus forts, que l'on donne trop légèrement, ou trop-tôt, souvent pour des maux encore légers, & plus souvent encore sans avoir tempéré, affoibli, ni ajusté ces remèdes à la nature des *maladies atrabillaires*, ni à celle des malades, comme les Pauvres, qui en sont attaqués? C'est donc la distinction & l'attention que demandent ces sortes de maladies. Car quand la lymphe toute seule est mise seulement hors de route, parce qu'elle est dévoyée des vaisseaux qui lui sont

propres, elle s'est fourvoyée en d'autres qui lui sont étrangers, c'est un objet spécial pour la Médecine; mais cependant qui est commun, & presque égal à tout pays, à tout âge, &c. Telle est la lymphe qui fait la *galle*: c'est pourquoi les remèdes que demande une telle cause, sont moins variables, & sujets à moins de circonstances ou d'observations. Ainsi la cure des *affections galleuses* est bien moins embarrassante; car au moyen de quelques préparations préliminaires, par les remèdes généraux, pour empêcher que la partie rouge du sang ne s'intéresse à cette portion de la blanche qui s'est ralentie dans les capillaires, & en faisant quelque attention au régime, qui doit être simple & frugal, à la boisson, surtout, qui ne doit être ni vineuse, ni spiritueuse, ni échauffante; moyennant ces précautions, les pustules se flétrissent d'elles-mêmes, & la lymphe reprenant son cours par les grands vaisseaux, la maladie est bien-tôt en état de se laisser terminer par les *purgatifs*, qui en tarissent l'humeur. Il faut cependant employer quelques bouillons légèrement amers, ou quelques tisanes

nes de même qualité, pour se mettre à couvert des inconvéniens qui pourroient survenir. Si tous ces menus préalables étoient insuffisans pour une parfaite cure, l'on viendra à la *friction* par des Onguens plus ou moins forts, tels qu'on les trouvera décrits ci-après avec les autres formules. \*

Mais la *lymphe* qui fait le *Scorbut*, étant extravasée dans tous les endroits où se font les ulcérations, & étant d'ailleurs confusément mêlée de la partie rouge du sang, ( car la sérosité de celui qu'on tire dans les palettes, pendant cette maladie, est quelquefois trouble, & sanguinolente ) il faut alors préalablement employer des remèdes propres à démêler dans la masse du sang sa partie rouge d'avec sa blanche, & par conséquent faire usage de la *saignée*. En effet la saignée faite, réitérée même, dans cette maladie, donne de la force au malade. En même tems on pratiquera les remèdes propres à rectifier le sang, & à le réunir dans ses parties ; ce qui conduira à en rétablir la

\* Voyez la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 91. & 224.

*crase*, en le remettant dans ses qualités naturelles. Ces remèdes se prennent parmi les *amers* tempérés, comme la fumeterre, la chicorée sauvage, le pissenlit, la scolopendre, la bouroche, ou la buglose, dont l'on fait des bouillons, ou des *sucs aqueux* (a), ou bien l'on en compose des *petits-laits amers*, en pilant ces plantes, & les arrosant avec du petit-lait. Les poudres *absorbantes* tempérées-cordiales, peuvent aussi être employées, pour reconcentrer les *acides* qui se sont exaltés dans le sang des Scorbutiques. Ces poudres sont les yeux d'écrevisses, les coquillages préparés, la poudre de la Comtesse de Kent, la limaille de fer, la racine de chicorée sauvage séchée & mise en poudre; l'on donne de ces poudres plusieurs petites doses dans le jour. Mais parce que, suivant l'observation & l'aveu même des Praticiens les moins portés pour les calmans véritables cette maladie est traversée par de continuel mouvemens secrets d'irritation, de *spasme* ou de fièvre (*spastica & febriles* (b) *commotiones*,) il est très

(a) Voyez la *Pharm. des Pauv.* pag. 123.

(b) Voyez M. STALH.

nécessaire d'employer les nitreux , la cascarille , & les pilules de cynoglossé , mêlées dans ces poudres ; car l'Ecole de ces Medecins\* se permet jusques-là l'usage des *narcotiques* dans cette maladie. Au surplus, on peut assurer que la pratique sera toujours malheureuse ou infiniment laborieuse pour les malades attaqués d'*affections scorbutiques* , pour peu que le mal soit grave , si l'on prétend y bien réussir , & y soulager les malades autant qu'il est besoin , en se passant des *narcotiques* ; & cela pour deux raisons. 1°. C'est une maladie dans laquelle le genre nerveux est continuellement souffrant. 2°. Le sang y roule dans les vaisseaux si nonchalamment & avec tant de pesanteur , que si l'on manque à le rendre fluide & roulant , les malades seront dans des angoisses , des anxiétés , & des insomnies continuelles : au lieu que par l'usage des *narcotiques* , donnés souvent & à petites doses , les nerfs sortent de leur état de *spasme* , & le sang devient plus léger dans son cours ; parce que ces remèdes donnés petit-à-petit,

\* Le même Auteur, & Mrs ALBERTI, JUNCKER, NENTER, &c.

le pénètrent intimement fans en heurter les molécules, tant ils font prompts & légers dans leurs actions\*, que l'on peut comparer à celles des éclairs, qui ouvrent l'air & le raréfient, fans le laisser agité ou en tumulte. Ainsi les têtes de *pavot blanc* bouillies avec des *amers*, les *pillules de cynoglosse*, celles de *styrax*, les *gouttes anodynes*, le *sirôp de karabé*, tout cela étant employé assiduellement, & continué par petites doses, réitérées le jour & la nuit, l'on a la satisfaction de voir les malades soulagés, & tous les remèdes réussir. C'est parce que la gêne où se trouvent les solides & les fluides pendant le tems des *affections scorbutiques*, étant levée par l'aisance que les narcotiques portent dans les uns & dans les autres, la Nature se trouve au-dessus du travail qu'elle a à se donner. Cela est bien différent de l'idée que donnent la plûpart des Medecins sur les *narcotiques*. Mais il faut avertir une fois pour toutes, que ces remèdes assoupissent, & retardent le cour

\* Voyez là-dessus le Traité de M. HECQUET qui a pour titre : *Réflexions sur l'usage de l'Opium, des Calmans, & des Narcotiques* &c.



du sang, quand on les donne tout à la fois, & à forte dose : & voilà la raison du décrit où l'on a mis les narcotiques. En effet, on voit ces Medecins donner tout à la fois une once de sirop de karabé, ou cinq grains de pilules de styrax, lorsqu'il n'en faut donner qu'un grain réitéré plusieurs fois ; car c'est une autre faute ordinaire à ces praticiens, ils donneront un grain de pilules de cynoglosse, & puis ils en demeurent là. Si le remede ne réussit point alors, c'est qu'il est isolé, ou sans appui de pareilles doses réitérées. Au contraire, ce remede arrête la circulation du sang, quand il est donné à trop forte dose ; de la même maniere que les *esprits volatils* jettent les malades dans des assoupissemens mortels, parce que ces spiritueux entrant dans le sang tout à la fois, ils le font bouffer, & lui ferment les passages des arteres dans les veines.

Par ce même moyen l'on vient à bout de pratiquer sans inconvenient les *spécifiques*, quand ils deviennent necessaires ; parce que trouvant le sang libre dans les vaisseaux, & ceux-ci libres dans leurs oscillations, ils

n'excitent point ces bouffemens de vaisseaux ou de sang , ces duretés de poulx , ni ces soulevemens spasmodiques du genre nerveux; tous accidens qui arrivent par l'action brûlante de ces remedes , quand on omet le préalable qu'on vient de marquer, c'est à-dire, l'usage des *narcotiques*.

Ces Spécifiques tant célébrés pour la guérison du Scorbut , sont le *cochlearia* , le *beccabunga* , le *creffon* , le *raifort sauvage* , le *lapatum aquaticum* (ou l'*herba Britannica* des Anciens\*), le *trifolium fibrinum* ou *trèfle d'eau*. Mais toutes ces plantes étant très acres , très-ameres & très-chaudes , il faut les tempérer ; & cela se fait par le moyen de l'*oseille* ( surtout de la *ronde* , & de l'*oxytriphylum* , ) du *pourpier* , de l'*endive* , du *pissenlit* , toutes plantes qui modèrent l'activité des anti-scorbutiques; car les *scorbuts de terre* étant fort différens du véritable Scorbut , qui est le *mal de mer* , c'est une nécessité d'y apporter de la modération ; & cette nécessité devient surtout indispensable par rapport aux corps & aux tempéramens des malades de ces

\* Voyez MUNTINGIUS, *De Herba Britannica Antiquorum verâ*.

pays-ci, dont le sang bilieux, & par conséquent enclin à s'exalter, demande absolument cette précaution.

Une autre attention dans l'usage des Plantes anti-scorbutiques, c'est de ne les pas employer en décoction; parce que le *volatil spécifique* de ces Plantes s'évaporant par l'action du feu, ce n'est plus gueres que l'impression de leur marc, à laquelle on expose le sang brûlé ou atrabilaire des Scorbutiques. Pour cela, on en fait des jus ou des *sucs aqueux* \*, en les pilant avec de l'eau d'*oxytriphylum*, de pourpier, de chicorée, &c. Mais la meilleure & la plus sûre maniere de donner les Sucs Anti-scorbutiques, c'est de les faire prendre par fréquentes & petites doses, comme seroient des potions cordiales, que l'on donneroit à la cuillère, deux ou trois cuillerées à la fois toutes les deux heures. Car c'est une attention singulière qu'il faut avoir (& que des Praticiens ne peuvent trop s'inculquer dans l'esprit,) que de respecter la sensibilité de la nature des parties du corps humain, par les égards que

\* Voyez la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. IV. pag. 129.

l'on doit à ce que l'on appelle *sensus Naturæ*, si fort recommandé par le célèbre Praticien \* de nos jours. Faute de cette attention, les remèdes, quand ils sont vifs, blessant par leur simple contact le tissu nerveux des parties malades, les affectent spasmodiquement, & par la disposition *spastique* où ils les jettent tout d'abord, ils les tiennent en contraction, & par-là les mettent hors d'état de profiter du secours qu'on leur veut donner. De là viennent les inutilités de bien d'excellens remèdes, qui tournent même au détriment des malades, parce qu'ils ont à en souffrir tous les dangers, sans en retirer le fruit qu'on s'étoit proposé.

Un autre écueil trop ordinaire dans la cure des *affections scorbutiques*, c'est la purgation, que l'on y avance, & que l'on y réitère trop fréquemment, & souvent par des purgatifs trop vifs ou trop actifs : car le sang & la lymphe se trouvant en *stases* dans les viscères, & comme *enchevêtrées* dans tant de capillaires, les humeurs sont hors de l'atteinte des purgatifs, & en même-tems hors d'état, de situation, &

\* STALH, *De Sensu Natura in morbis.*

de *crase*, pour suivre l'impression des purgatifs. De-là surviennent de nouveaux troubles dans l'œconomie animale ; & ces troubles augmentent le danger de la maladie, & la fatigue du malade.

Il n'est gueres de maladies où il soit plus permis de se passer de la purgation, ou de la différer, que dans les *affections scorbutiques*, parce qu'il n'en est point où il paroisse moins de mouvemens ou de tentatives vers la dépuration de la masse du sang. Les symptomes les plus marqués ou les plus notables y partent la plûpart de la partie rouge, comme sont des saignemens de nez, des gencives saigneuses ou ensanglantées ; sans que la partie blanche y prenne aucunement part, puisqu'il n'est point de maladies où il paroisse moins d'*éphidroses* ou de sueurs véritables ; de sorte même que les cours de ventre qui y arrivent, sont bien moins des évacuations de sérosités, ou de bile, travaillées par la digestion, que des excrétions forcées, que l'*éréthisme* qui regne dans le genre nerveux pendant le cours des *affections scorbutiques*, excite dans le bas-ventre.

Le soin d'un Medecin pour la cure de ces maux , doit être principalement de tenir fluide la masse du sang, pour prévenir les *confidences* où elle est si incline de tomber par la fréquence des *lacunes*, pour ainsi dire , qu'elle se creuse dans autant d'endroits qu'il y a de *taches* ou d'*ulcérations scorbutiques* sur l'habitude du corps , ou ailleurs. Pour y parvenir, il est bon , 1°. de faire usage des *calmans*, lesquels , en entretenant ou rétablissant la souplesse des fibres, conservent à la *vertu systaltique* sa puissance ou toute la liberté de son action. 2°. Il faut ordonner la boisson abondante , & toujours chaude, de quelque *delayant* convenable , comme des tisanes faites avec les racines de scorfonere , d'oseille , de bardane , de réglisse , &c. pour défendre les *solides* contre l'ulcération dont les menace le ralentissement de la lymphe *scorbutique* dans le tissu de leur parties. Cependant pour dérober , autant qu'il est possible , de l'humour qui se porteroit aux endroits où déjà les fluides sont arrêtés , il convient de faire prendre aux malades le *petit-lait* rendu laxatif par les *tamarins* qu'on y fait bouillir , avec

une poignée de quelque herbe *anti-scorbutique* tempérée, qu'on y laisse infuser. Il faut aussi faire prendre souvent aux malades, tantôt un gros de *crème de tartre*, tantôt un gros de *magnésie blanche*, le tout accompagné de *lavemens* de simple décoction émolliente, pour faciliter l'issue des humeurs sans les irriter. Mais la maladie étant guérie, c'est le tems où la quantité de sérosité qui occupoit ou qui alloit occuper les parties malades, rentre dans les petits vaisseaux pour refluer dans les grands; alors il convient d'emploïer les *purgatifs*: C'est en effet le tems de songer à décharger la Nature d'un surcroît de sucs, lequel pourroit embarrasser la circulation du sang, & occasionner dans les viscères des congestions, qui deviendroient les causes d'autres maladies. Le *sené*, le *sel d'Epsom*, la *manne*, la *racine de jalap* conviennent ici.

Mais en suivant le cours de la *lymphe* à travers les parties où elle a à circuler, l'on est étonné du nombre de maladies qu'elle cause ou qu'elle occasionne. Car c'est une réflexion que fournit la nature même de la circulation de la *lymphe* dans le corps

humain : c'est qu'elle va bien plus loin dans ses distributions que la *partie rouge* du sang ; puisque tandis que celle-ci se borne à l'extrémité de ses capillaires propres ou sanguins , la lymphe ou la partie blanche du sang enfile les canaux artériels lymphatiques , & par eux prolonge sa circulation d'une part jusques dans la peau qui couvre l'habitude du corps , & où se passe la transpiration ; & ( ce qui est bien d'une autre conséquence ) elle enfile d'autre part les tuyaux des nerfs , par les fibrilles de la substance médullaire du cerveau , pour y porter la matiere des esprits ou du suc nerveux.

Ainsi , tandis que le sang , par sa *partie rouge* , borne sa circulation à l'extrémité des arteres capillaires sanguines , il en recommence une infiniment plus étendue par sa *partie blanche* , qui est la lymphe. Car après avoir traversé ces regions inconnues du corps humain , (ce sont les sentiers innombrables que forment , ou lui tracent les fibres de la substance médullaire du cerveau ) cette *lymphe* se ramassant , pour se rabattre & entrer dans les cordons des nerfs , par les



racines qui sortent de cette substance, elle se répand , en descendant , sur toutes les parties inférieures , glandes , viscères , & membranes : En effet , celles - ci n'étant que des expansions ou des développemens des fibres nerveuses , est-il douteux que le *suc nerveux* ( cette *lymphe nerveale* , parce qu'elle est préparée dans le cerveau ) n'imbibe toutes les parties qu'on vient de nommer ? Car elles sont comme les appendices des nerfs , étant toutes nerveuses & membraneuses par l'immense nombre de filets vasculieux qui les composent , lesquels sont autant nerveux que leurs tuniques sont tissues de nerfs. C'est donc une circulation véritable que le cours de la *lymphe* ; puisqu'après avoir arrosé , imbu , & comme nourri les parties membraneuses , elle suinte ou distille de tous les points qui sont les pores des membranes , & qu'elle est reprise ensuite ou comme *rebutée* par les veines lymphatiques , qui , après l'avoir *ressassée* ou *rectifiée* à force de filtrations , & comme par de nouvelles *filieres* , dans les glandes & les membranes du mésentère , la rapportent dans les veines sanguines , & dans

le canal thorachique, & par lui dans le cœur.

LXIV.  
Les E-  
crouel-  
les.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que cette circulation de la *partie blanche* doit être susceptible de tous les inconvéniens qu'encourt la circulation de la *partie rouge* : Ce sont ici des *congestions* sanguines ou phlegmoneuses, des stagnations de sang, ou des engorgemens qui se font dans les parties sanguines. Ce seront donc des *stases*, des ralentissemens, des *inerties*, des croupissemens, qui se feront de la *portion blanche* dans les parties nerveuses, membraneuses, glanduleuses. On voit par-là les origines ou causes primordiales de toutes les maladies qui attaquent les *glandes*. Ces maladies, telles que sont toutes les *affections écouelleuses*, sont très-fréquentes parmi les Pauvres ; par la raison que la cause universelle de toutes les maladies, agit principalement sur les corps des pauvres gens. Cette cause est l'*insensible transpiration*, qui se supprimant plus volontiers sur des corps tels que les leurs, mal vêtus, mal-propres, mal nourris, & mal logés, la matiere de l'insensible transpiration retenue en eux, y accroit

d'autant plus la quantité de la partie blanche du sang : alors la circulation de la *lymphe* s'embarasse, à proportion que le volume s'en grossit, & qu'elle afflue dans les vaisseaux artériels-lymphatiques, & dans tous les sécrétoires des parties, soit vasculuses, soit glanduleuses. La preuve en est sensible dans l'observation connue de tout le monde, que les *écrouelles* commencent ordinairement à paroître le long du cou. précisément donc dans l'endroit où descend la huitieme paire de nerfs, laquelle porte les *esprits* ou le suc nerveux à tous les principaux viscères, & en particulier au mésentère & à ses glandes. C'est donc à dire, que les *écrouelles* commencent à se former dès que la lymphe qui étoit éparse par tout le cerveau, se ramasse, en s'affinant, pour s'insinuer dans les fibres des nerfs. Mais si ce volume de lymphe se trouve encore trop abondant, ou trop gros, pour pouvoir, sans s'amonceller, entrer dans les fibres des nerfs, & se mettre en direction ou en file, pour y commencer sa circulation vers les parties inférieures ; alors le *glanglion cervical*, si considérable d'ailleurs, ne se trou-

vant point assez en force , nonobstant toute sa vertu musculaire, pour pousser cette affluence de lymphe , il s'en fait des nœuds , qui sont des glandes gorgées de ce suc ralenti & retardé dans sa marche ; & ce sont les premières ou les avant-coureurs de l'*affection scrophuleuse*, qui menace tout le corps. Car ce premier embarras de lymphe montrant le ralentissement de ce fluide , il annonce l'état de *stase* qui va se communiquer jusqu'aux parties du bas-ventre : Ce sont les *glandes du mésentere* , qui recevant la lymphe épaissie & tardive dans son cours , s'en imbibent elles-mêmes , & en conséquence le retour de la circulation de la lymphe étant interrompu , par son retard ou son trop long séjour dans ces filtres , elle remonte appéfantie , & rentre mal dégrossie dans les vaisseaux sanguins & dans le cœur. Par-là toute la masse du sang se trouve infectée de sérosités qui sont devenues aigres , acides , ou salines , à mesure qu'elles se sont épaissies. Tel est particulièrement l'état des *écrouelles* dans le corps des enfans ; parce que la lymphe surabonde dans les premières années de leur vie , où tout est

est

est laiteux dans leurs entrailles. Ainsi les premiers engagements que la lymphe a pris dans leurs nerfs , & par eux dans les *glandes* , surtout du *mésentere*, deviennent les sources de tant d'*affections scrophuleuses* , qui affligent les adultes pendant toute leur vie , parce qu'elles naissent & croissent avec eux.

Une telle *étyologie* découvre l'origine la plus certaine des embarras des premières voies par les glaires & les viscosités qu'on leur attribue. Mais la source en étant si profondément dans les premiers suc chyleux qui se gâtent dans les glandes du mésentere & des intestins, le mal-entendu des humeurs des premières voies devient manifeste : Du moins c'est cette *étyologie* qui fait connoître la raison de la durée des *écrouelles*, & de l'incurabilité dont on les taxe. Car les suc des nerfs ne ressemblant en rien aux humeurs qui font des abscesses , ne sont pas susceptibles de ces coctions ordinaires , qui terminent les tumeurs inflammatoires par la suppuration. La manière de traiter ces maladies , doit donc être toute différente ; & c'est-

pourquoi la cure des *écrouelles* a un si mauvais succès, parce qu'on s'y prend souvent à les traiter par vouloir les faire suppurer. Ce sont des *onguens*, des applications d'*huiles*, de *baumes*, & de semblables *topiques*, par où, comme par des spécifiques, l'on entame tout d'abord la cure des *écrouelles*. Mais, parce qu'on fait une maladie locale ou particulière, & passagère, d'une affection qui est habituelle, fixe & générale, puisqu'elle a son principe dans toute la masse du sang, l'on change, au grand malheur des pauvres gens, le genre ou la forme du *mal écrouelleux* dans la ressemblance d'une maladie phlegmoneuse, inflammatoire & *suppurative*. C'est donc à dire, qu'on impute à la Nature ce qu'elle ne fait point, & qu'on lui demande ce qu'elle ne peut accorder, savoir, la *suppuration*. Mais en ne se prenant qu'aux vaisseaux sanguins qui avoisinent ou entourent la glande *scrophuleuse*, c'est mettre cette glande comme à sec, en la dénuant des sucs sanguins qui la fomentoient, & c'est ce qui la fait dégénérer dans ces ulcérations *scrophuleuses*, qui n'

laissant écouler que des *ichorosités* ou des sérosités gluantes, achevent de rendre le mal incurable.

D'autres employent les cathérétiques, sans craindre même les corrosifs, pour consumer, disent-ils, la *glande scrophuleuse*. En voit-on plus de succès? N'est-ce pas au contraire en conséquence, que de pauvres enfans demeurent estropiés, avec des bras, &c. *atrophies*, & hors d'état de pouvoir travailler de leurs professions? Cependant à quels tourmens n'expose pas ces pauvres malheureux une telle Médecine Chirurgicale! En effet, y a-t-il moyen de défendre les parties voisines, souvent tendineuses, mais toujours nerveuses, contre l'impression des *corrosifs*, lesquels trouvant plus de facilité à mordre sur les parties saines qui sont molles, & propres à s'imbiber des sels, qui se fondent volontiers en de pareilles chairs, portent leur action sur ces endroits, plutôt que sur le corps dur & compacte de la glande? L'on fait d'ailleurs de combien de sortes de vaisseaux est composée une glande, que l'*habitude* \* seule, ou le genre de substance,

\* Voyez HEISTER, *Compend. Anatom.*

distingue singulierement de toute autre chair. Car ce ne sont ni des vaisseaux sanguins seuls, ni des lymphatiques, ni des fibres nerveuses, ou membraneuses, qui font connoître l'habitude, la forme, ou la tiffure d'une glande; mais on la connoît par un tissu particulier de tous ces vaisseaux, qui est plus reconnoissable au toucher & aux yeux, que par le dé-mêlement de chacun de ces vaisseaux. Quelle incertitude donc dans l'usage des *corrosifs*, qui entamant indifféremment tous ces vaisseaux, occasionnent ces productions fongueuses & baveuses, ces excrescences carcinomateuses, ces hémorrhagies, qui déshonorent ces remedes, sans guérir le mal ! Car ils lui font au contraire changer sa forme & sa nature, pour en prendre une beaucoup plus dangereuse, & bien moins guérissable encore que celle des *écrouelles*. Aussi de grands Chirurgiens se refusent-ils à de tels pansemens. Quelques-uns se décident pour l'extirpation des *glandes scrophuleuses*, prétendant qu'une douleur passagere en sauve de plus longues. Mais les glandes scrophuleuses ne sont point comme des tumeurs



*enkystées*, telles, par exemple, que beaucoup de *loupes*, auxquelles il ne faut presque qu'ouvrir une issue par l'incision de la peau, pour qu'elles se présentent comme sous l'instrument de l'Opérateur. Ces *glandes* sont comme corporifiées avec les parties voisines, artères, tendons, nerfs. Ce sont donc de telles parties qu'un Opérateur trouve sous ses instrumens, par lesquels il emporte ce qu'il ne lui est pas possible après de réparer, ou de rajuster. De là viennent souvent des hémorrhagies, qui ont quelquefois fait périr des malades sous le fer de l'Opérateur. D'ailleurs la cause des *ecrouelles* étant dans le sang de ceux qui ne les ont pas gagnées par la contagion de ce mal, est-ce guérir un mal dans un endroit, lorsqu'il y a de quoi le voir renaître dans un autre? Et c'est ce qui est vrai, surtout en fait de maux de *glandes*; car c'est la lymphe qui les abreuve. Or la lymphe n'est point ressemblante au sang, de la dépuracion duquel on peut se flatter: au contraire, les vices de la lymphe sont si intimement concentrés dans les parties gluantes de ce fluide, que quand la *dyscrasie* s'y est une fois éta-

blie, elle y tient comme dans une forte glu , qui ne lui permet point d'en être détachée.

Une autre maniere de traiter les *écrouelles*, aussi défectueuse que la premiere , c'est de vouloir en tarir la source à force de purgatifs , surtout de phlegmagogues, de mercuriels, &c. La raison de ces mauvais succès, c'est que l'on s'imagine n'avoir à attaquer que les glaires ou les pituites malignes qui infestent les corps *scrophuleux*. Mais le siège de la lymphe glaireuse, qu'on nomme ici pituite *maligne*, est autant éloigné de l'endroit d'où l'on tire les humeurs, que l'origine des nerfs, qui est dans le cerveau, est distante des intestins , où se passe l'action de ces purgatifs. C'est donc attaquer des humeurs dans un endroit qui est hors de portée d'avec celui où elle résident. Ainsi ce sont des précipitations , des fontes ou des *colliquations*, & des déprédations d'humeurs, en pure perte ; parce qu'elles jettent le corps en *atrophie*, en vuidant tout , excepté l'humeur qui fait le mal. Une raison générale qui fait que toutes les manieres de traiter les *écrouelles* sont si malheureuses , c'est que l'on sort de

la maxime d'HIPPOCRATE , savoir , que les maladies qui se sont formées de longue main, doivent être traitées longuement, parce qu'elles ne se guérissent qu'avec du tems. C'est ce que l'on n'observe point ordinairement dans les maladies des Pauvres ; ils n'ont pas, dit-on, le tems d'être malades, & ainsi il faut traiter rapidement leurs maux. Mais qu'en arrive-t-il ? Tout le contraire de ce que l'on prétend : loin d'apporter un prompt soulagement, on ne fait que prolonger leurs maladies, & on les rend même incurables; parce qu'on ne veut pas suivre de certaines regles, qui ne déplaisent cependant qu'à cause qu'il faut du tems & de la patience pour en voir les effets.

On ne doit pas regarder les *écrouelles* comme des dépôts d'humeurs, ou comme des abcès ordinaires. Au contraire, ce sont des tumeurs dont l'humeur essentielle à ces maux n'est nulle part moins résidente que dans les endroits d'où elles sortent : elles sont inhérentes ou habituelles, parce qu'elles tiennent originairement au tissu que les parties se sont fait. Mais c'est moins en traitant la por-

tion d'humeur qui grossit une glande *scrophuleuse*, qu'on parviendra à la guérir radicalement, qu'en se proposant de réparer insensiblement l'altération qu'ont contractée les parties nerveuses.

C'est une espece de *synovie* que ce suc gluant qui imbibe les glandes *scrophuleuses*, ou qui en suinte quand elles s'ulcerent, ou qui s'attaquant à la substance des os, les ronge ou les carie, comme il n'arrive que trop souvent dans les affections *scrophuleuses*. Or l'on sait combien il faut de tems pour guérir les maux qui dépendent du vice de la *synovie* des parties nerveuses, tendineuses, &c. aussi bien que ceux qui attaquent les *jointures*, dont les abscesses dégènerent dans ces écoulemens de *synovie*. Cette sorte de suc étant de la nature ou de l'ordre des parties *spermatiques*, est par conséquent mal-aisée à réparer. C'est d'ailleurs le suc nourricier immédiat des parties *osseuses*, *tendineuses*, ou *nerveuses*; & un pareil suc ne peut être que difficilement atteint par les remèdes, pour être corrigé de sa *dyscrasie*. C'est donc ce qui fait que l'on est obligé d'apporter bien du tems

pour

pour achever les cures qui en dépendent. Et voilà la raison pourquoi l'on ne parvient à guérir les *affections scrophuleuses* qu'avec bien de la patience. C'est aussi pourquoi on s'y trompe journellement, parce qu'on veut les guérir promptement. Enfin ces guérisons ne s'opèrent que par les remèdes *alteratifs* ; & néanmoins on n'y emploie ordinairement que des purgatifs, des fondans, & semblables violens *colliquatifs*. Cependant il est constant que par le moyen des *altératifs*, on a souvent guéri parfaitement des affections scrophuleuses accompagnées d'ulcérations & de caries. On peut donc conclurre de cela, & l'avancer hardiment pour le bien des Pauvres, que les *écrouelles* ne sont pas incurables. Il me reste à tracer la manière de les traiter ; & c'est ce que je vais faire ici.

Il ne faut jamais perdre de vûe LXV.  
 que la lymphe *nervale* qui va s'épaissir dans les glandes *scrophuleuses*, tient La cure  
 immédiatement à la partie blanche des E-  
 du sang, dont elle est la production, croiell-  
 comme le ruisseau l'est de sa source. les.  
 Ainsi ce ne peut être que par le sang  
 que l'on parvient jusqu'à cette lym-

*phie*, pour lui communiquer la vertu des remèdes qui lui sont destinés: c'est pourquoi il faut s'étudier à ce que la masse du sang ne porte pas trop de lymphe, ni ne se porte pas trop elle-même vers ces parties. Il faut pour cet effet les contenir ensemble de façon, que tous deux, sans se défunir, circulent uniformément dans les vaisseaux sanguins, sans se dérober dans les lymphatiques. C'est l'effet des saignées; & c'est par où il faut commencer la cure des *écrouelles*, les réitérant même de tems en tems, & cela pour deux raisons: 1°. Pour diminuer le volume du sang & la quantité de sa masse, afin de prévenir les débordemens dont on vient de parler. 2°. Pour opérer une espèce de *transfusion*, en ôtant ainsi une portion d'un sang suspect du vice que l'on veut éteindre dans les affections *scrophuleuses*, afin de lui substituer des suc nourriciers qui en renouvellent la masse. Il faut pour cela prescrire un régime sobre, & exempt de tout ce qui est vineux, salé ou de trop haut goût. Cependant le malade boira abondamment d'une tisane *diapnoïque* tempérée, faite avec les racines de scorionere, de bardane

ou même avec la squine, la falespareille, les fantaux, la rapure de corne de cerf, le tout tempéré toujours par le mélange des racines d'oseille, de fraiser, de chiendent, &c. & un peu de réglisse. Après quelques saignées, & après avoir fait boire largement pendant cinq ou six jours, l'on purge le malade avec le *sel d'Angleterre*, &c. comme on le trouvera dans les formules \*; & dès le lendemain de la purgation, l'on commence l'usage des poudres de *limaille de fer* avec les autres absorbans appropriés, dont l'on donne une dose trois fois le jour. Après avoir passé une quinzaine de jours dans l'usage de ces poudres & de ces tisanes, on ressaie le malade (surtout s'il est replet) avant que de réitérer la purgation. Cette seconde purgation pratiquée, l'on donne, deux ou trois fois le jour, un petit bol composé de quinze grains de bonne *thériaque*, & de trois grains d'*æthiops minéral*; de sorte que dorénavant l'on continue ces bols des mois entiers, faisant boire toujours quelques verres de la tisane *diapnoïque*, & sans

\* Voyez la *Pharm. des Pauv.* Tom. IV.  
183.

manquer à saigner le malade environ tous les deux mois, surtout si ces remèdes l'échauffent. Il est à propos de recommander à ces malades quelque exercice de corps, conforme à leurs professions ; car un peu de mouvement leur convient. Ainsi ces remèdes ne doivent point empêcher les Pauvres de travailler à leurs métiers jusqu'à un certain point. Si leurs nuits étoient inquiètes, ou qu'ils sentissent des douleurs, soit dans les glandes *scrophuleuses*, soit ailleurs, on leur donneroit les soirs un demi-grain ou un grain de *laudanum* dans le bol qui doit se prendre avant le souper. Si même les douleurs devenoient considérables, on substituerait à l'*æthiops minéral* quatre grains de *cinabre naturel*, & un grain de *pilules de cynoglossé* ; & alors on quitteroit les *tisanes diaphoniques*, pour prendre celles qui seroient composées uniquement de racines de chien-dent & d'oseille, avec la réglisse, & l'on ajouteroit un demi-gros de nitre purifié sur chaque pinte.

Cependant on ne négligera point les tumeurs *scrophuleuses* ; on y tiendra continuellement appliqués quelque



emplâtres , comme ceux de *savon*, de *minium* avec le *camphre*, de *tacamahaca* , de *ciguë* : car ces applications affermissant, par leur compression, les fibres nerveuses , auxquelles elles servent de points d'appui, en même-tems qu'elles les rendent souples , elles préviennent l'ulcération de la glande *scrophuleuse*. Il arrive encore, dans ces sortes de maux , que les têtes des os, des genoux , par exemple, se gonflent ou se tuméfient. En ce cas il faut réitérer les saignées ; parce que le volume du sang rompt ou affoiblit le ton des solides , & même des osseux. Mais il faut continuer les bols , en tenant sur ces tumeurs l'emplâtre de *canis cum mercurio* , & ayant aussi soin de réitérer les purgations ci-dessus, ou semblables. Mais surtout l'on doit éviter toute application qui pourroit faire suppurer, ou faire ouvrir en quelque autre maniere la partie *tumescée*. Enfin , si ( ce qui n'arrive gueres par cette méthode-ci ) un os se decouvriroit , parce qu'il se seroit carié , ou si une glande s'entr'ouvant venoit à s'ulcérer , on ne sauroit traiter ces ouvertures avec trop de douceur & de ménagement , évitant tout ce qui

est corrosif, ou pourrissant, ajoutant au contraire dans les poudres convenables en ces cas, le *mercure doux* parfaitement *dulcifié*, le *laudanum*, ou quelques *gouttes anodynes*. Il est d'une telle importance de ne rien faire qui favorise l'ouverture des vaisseaux, que quand la peau qui les recouroit est rompue, il faut appliquer sur tous les points de leur superficie, des molécules aussi pesantes que sont celles du *mercure*, pour les affermir, en même-tems que par celles de l'*opium* on arrête l'irritation.

Cette méthode paroîtra peut-être longue ou ennuyeuse. J'en conviens : mais aussi elle n'est point sujette aux inconvéniens des autres manieres de traiter cette maladie, & elle s'accorde mieux avec les occupations de la plûpart des Pauvres. Enfin elle mene à la guérison parfaite ; c'est ce que l'expérience a fait voir sur des malades qui avoient des especes d'*exostoses* aux genoux, ou des *caries* aux doigts & aux orteils. Les longueurs de cette méthode ne viennent donc, ni du défaut de l'Art, ni par la faute de l'Ouvrier, mais parce qu'il faut suivre pas-à-pas les mouvemens de la

Nature , qui n'opere que suivant les regles auxquelles elle a été assujettie. C'est d'elle dont il faut attendre les tems & les momens auxquels elle acheve ses *digestions*, ses *dépurations*, & ses *coctions*. De même donc que des vins ne deviennent potables qu'après plusieurs années , & que des fruits laissent passer des saisons jusqu'à ce qu'arrive celle à laquelle ils deviennent bons à manger ; de même aussi il est des maladies qui ont besoin de longs espaces de tems , pour parvenir au degré de maturité que demandent les sortes d'humeurs qui les causent.

Lorsque la *lymphe* est ralentie dans les glandes , elle y cause encore d'autres maladies : car étant la premiere de toutes les productions qui peuvent ou qui doivent sortir de l'œuvre de la nutrition, elle fait que des glandes ou des sachets vésiculaires glanduleux deviennent des repaires de productions ou d'assemblages monstrueux ; telles sont les *moles*, les *loupes*, les *stéatomes*, les *mélicéris*, les *cancers*, &c. Je vais parler de cette dernière espece de maladie , assez commune, & infiniment dangereuse, par-

LXVI.  
Le Cancer.

ce que le vice de la lymphe qui en est la cause , renferme beaucoup de *malignité* , au point même qu'il en est presque *indefinissable*. Il prend sa source dans une *panspermie* de différens sucs, qui exudent de tous les différens vaisseaux , sanguins , lymphatiques , nerveux, &c. qui composent le corps d'une glande. C'est comme une rosée *eugineuse* , semblable à la *nielle* , qui ronge , brûle , & détruit les plantes , les fleurs & les fruits. C'est un résultat de sucs désappropriés, confondus cependant les uns avec les autres, qui rongent , pourrissent , durcissent, détruisent enfin , de quelque maniere que ce soit , le tissu des glandes , lesquelles dégénèrent en ces hideuses ulcérations qui désignent les *Cancers*. Toutes les glandes sont susceptibles d'une pareille impression ; mais aucunes n'y sont si sujettes que les glandes des mamelles. L'on croiroit d'abord que la nature & certains assujettissemens corporels dans les personnes du sexe , leur approprieroit ce mal , parce qu'en elles les mamelles sont destinées à des usages qui ne sont pas communs aux hommes : cependant l'on a vû , & plus d'une fois,

des hommes attaqués de *cancers* dans les mamelles. Ce ne peut donc être qu'à raison de la *lymphe*, & de la tiffure des glandes des mamelles, que cette misérable maladie est affectée singulièrement à ces parties.

Cette disposition particuliere de la *lymphe*, & du tissu de la glande dans les *cancers*, consiste donc dans la lésion singuliere que souffre ce tissu par le vice particulier de la *lymphe*. Celle-ci, comme isolée, pour ainsi dire, dans une glande simplement durcie, ou purement *scrophuleuse*, s'enveloppe dans un de ses sachets vésiculaires, lequel s'accroît en végétant, & s'amplifie insensiblement par les vaisseaux dont il se grossit; tels sont ceux qui se forment dans les polypes. Ce ne sont que des vaisseaux *postiches* ou étrangers, parce qu'ils sont acquis, surnuméraires ou sur-ajoutés, sans avoir de liaison essentielle avec les vaisseaux qui sont de l'institution de la Nature pour l'entretien de ces parties. Au contraire, dans le véritable *cancer*, ce n'est plus une *lymphe* simplement, ou par elle-même, fixée, & bornée par une enveloppe qui la sépare des vaisseaux

naturellement faits pour la nourriture des parties ; c'est un délabrement secret, qui se fait immédiatement dans tous les vaisseaux sanguins , lymphatiques & nerveux , & dans les différens suc qui suintent de toutes ces différentes bouches ouvertes & béantes , surtout de celles des nerfs qui y distillent le suc nerveux. C'est , d'une part , cette *panspémie* de suc ; & , de l'autre , cette liaison des nerfs qui répandent leur lymphe dans celles des glandes des mamelles , qui fait le caractère de malignité des tumeurs *cancéreuses*. Tout cela se comprend aisément par la nature des tumeurs *enkystées*, qui ne tenant que par un pédicule aux parties voisines , ne végètent que par les suc qu'y répandent les vaisseaux postiches & nouveaux qui se forment dans l'enveloppe qui fait le *kyste* ; car il concentre uniquement la lymphe qui s'y fait , & qui y est toute renfermée & fixée. Ainsi l'on peut emporter ces sortes de tumeurs avec leurs *kystes*, sans aucunement intéresser les parties voisines , ni délabrer leurs vaisseaux. Voilà pourquoi il est sûr & facile d'extirper des lou-

pes ; au lieu qu'il ne faut jamais attaquer ni avec le fer, ni avec le feu, un véritable *Cancer*.

La bonne maniere de traiter les *Cancers*, c'est de faire enforte, dès le commencement, que la glande *tuméfiée* & durcie se borne à elle seule, sans que les vaisseaux voisins s'engorgent, ou se délabrent: ainsi rien de plus pernicieux dans ces commencemens, que d'employer les *cloportes*, les remèdes *mercuriels*, & les *fondans* ; car c'est précisément développer le sang, l'animer, & le porter impétueusement vers la glande qui commence le mal. Au contraire il faut, par un régime sobre, pourvoir à ce que le sang ne prenne pas trop de volume, en même-tems que, par des saignées, on dérobe aux mamelles le trop de sang qui s'y porteroit. Mais au lieu des *mercuriels* prématurément employés, & à la place des *cloportes*, ou de semblables *depuratifs* mal entendus, on fera prendre au malades des sucs de plantes tempérées, digestives, mais *toniques*, pour affermir les fibres, afin qu'elles ne se prêtent pas trop volontiers à recevoir ou à laisser entrer dans la glande *tuméfiée*,

LXVII.

La maniere de  
traiter les  
*Cancers*

de nouveaux fucs , ou des fluides étrangers. Ces plantes font la *chicorée sauvage*, l'*endive*, l'*aigremoine*, la *buglose*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, dont l'on tire les fucs avec les eaux de *laitue*, de *cerfeuil* ou de *plantain* ; faisant d'ailleurs prendre des poudres absorbantes , tempérées , toniques & calmantes , comme celles de *succin préparé*, ou d'*yeux d'écrevisses*, mêlées de *nitre purifié*, de *castoreum*, & de quelques atomes de *narcotiques* choisis & légèrement ajoutés dans ces poudres, dont l'on ordonne de petites doses trois ou quatre fois le jour. Pendant tout ce tems, qui est quelquefois de plusieurs mois , il ne faut rien appliquer sur le sein ; sinon peut-être que l'éteuver légèrement avec de l'*eau de morelle*, pour peu qu'il devienne douloureux. Et lorsqu'il paroît que la mamelle se gonfle, par l'abord du sang qui y afflue, il convient d'y appliquer des *sangsues*, non sur le globe ou le haut du ceintre que forme l'éminence de la mamelle , pour ne point prendre les vaisseaux dans leurs extrémités ou sur leurs fins , mais sur ses parties basses & décisives : afin de les prendre & les ouvrir , pour les



vuider dans les endroits de leur montée, &, par ce moyen, intercepter ou prévenir l'affluence du sang dans le corps de la mamelle. Cette précaution de vuider le sang lui-même, vient d'une double observation : 1°. Les personnes du sexe travaillées de pertes de sang, ne sont pas sujettes aux *Cancers* : 2°. L'on a vû plus d'une fois, que lorsque le sein se dégorge par le bout, ne fût-ce que d'une très-légère portion de sang, il s'exempte de concrétion *glanduleuse*. En effet, il est d'usage de pratiquer la saignée du pié dans les occasions qui regardent les personnes du sexe ; ou bien d'appliquer les sangsues au fondement, quand quelque affection hémorrhoidale pourroit influer dans l'engorgement de sang qui se porteroit aux mamelles. L'on n'a garde de s'opposer aux saignées du pié. Mais il est une observation singulière à faire ; savoir, que le sang des mamelles venant des arteres mammaires, c'est rendre la saignée beaucoup plus utile, en lui faisant dérober de plus près le sang qui aborde au cœur, lequel le pousse aux mamel-

les par les arteres. Or c'est par les veines *jugulaires* que le sang afflue plus abondamment au cœur, & par une chûte perpendiculaire. Ainsi la saignée de la *jugulaire* devient souvent en pareil cas plus utile que celle du bras, & que celle de pié.

Quoi qu'il en soit, lorsque par ces secours l'on trouvera le sang assez assujetti par le moyen des poudres ci-dessus, en y ajoutant, s'il en étoit besoin, quelque parcelle de *sucres de saturation*, comme le conseillent de sages Praticiens, on fortifiera ces poudres en y joignant quelques grains de *limaille de fer porphyrisée*; & lorsqu'on se sera apperçu que le sang souffre l'usage des minéraux sans trop s'animer, l'on passera à celui des *cinnabres*, à la place des *martiaux*. Cette manœuvre étant de plusieurs mois, il faut qu'en réitérant les saignées du bras, ou de la jugulaire, tous les mois, ou toutes les six semaines, l'on purge doucement le malade avec demi-once de sel d'Angleterre, deux onces de manne, & une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou de celui de pommes composé.

Tous ces ménagemens font nécessaires pour empêcher que le *cancer* ne s'ouvre. Car tant que la peau , qui recouvre la glande , demeure dans son entier, elle affermit les vaisseaux dans leurs assiettes & dans leurs positions. Par ce moyen la *ténueur* de la circulation des liqueurs se conserve ; de sorte que chaque suc garde sa *file* , & se tient dans l'ordre de son cours , pour se démêler de l'embarras qui se fait dans le corps de la glande. Au contraire , toute résistance est manquée dans les vaisseaux , dès que la peau venant à s'entr'ouvrir , ouvre aux sucs une issue , & aux vaisseaux qui les contiennent la facilité de les laisser s'échapper. Mais en conséquence les vaisseaux destinés à faire circuler le sang jusques dans les derniers capillaires , servent à le pousser au-delà de ses bornes , & à lui faire déborder ses sucs , lesquels dégénèrent, dans les *Cancers* , ou en des hémorrhagies , qui leur sont si familières , ou bien en cette sanie ou ces *ichorosités* , qui les rendent si hideux. Ainsi dès que le *Cancer* est ouvert , ce n'est plus de la *resolution* de la tumeur qu'il faut s'occuper principalement : mais

on doit veiller à ce que l'ouverture ne creuse pas trop, ou ne fasse pas de semblables progrès.

Pour y bien réussir, il faut distinguer la sorte d'ouverture : car les unes sont des ulcérations superficielles sur des parties qui sont dures, douloureuses, & enflammées ; les autres sont plus creuses & pourrissantes, sujettes à devenir puantes & cadavéreuses. Sur les premières l'on doit n'employer presque que des *lotions* ou d'eaux, ou de suc de plantes, pour prévenir les cruelles douleurs & autres accidens ; car le mal étant incurable, ce n'est qu'une cure palliative qui y convient. Les eaux de *morelle*, de *frai de grenouille*, de *plantain*, les suc de grande *joubarbe* tirés avec ces eaux, les uns & les autres ou en particulier, ou mêlés ensemble, puis pilés dans un mortier de plomb, deviennent de grands adoucissans, en même tems que les parties *gravitantes* du plomb faisant une pression légère sur les vaisseaux découverts, reprennent en quelque maniere la place, l'action ou l'usage de la peau. Dans cette même vûe, l'on se sert du *suc de saturne*, dont l'on fait fondre quelques

ques grains dans l'eau de morelle , y ajoutant encore quelques gouttes anodynes ; il faut avoir soin de renouveler ces lotions plusieurs fois le jour.

Quand l'ouverture est pourrissante, elle demande des remedes qui aillent à même fin , mais qui soient plus efficaces , & qui résistent davantage à la pourriture , en réprimant les érosions des *ichorosités* qui enduisent le fond & les côtés de l'ulcere. Ce sont des poudres vulnéraires-absorbantes-anodynes, dont l'on remplit l'ulcere. Ce que je recommande en particulier , c'est de mêler largement le *mercure doux* parfaitement *dulcifié*, avec ces poudres, ou bien les *cinnabres*, au lieu de *mercure doux* ; parce que , comme on l'a dit en parlant des écrouelles *carcinomateuses*, les remedes mercuriels répandant à plomb sur les vaisseaux découverts , des milliers de globules pesans , tels qu'en contient innombrablement le *mercure*, ce sont autant de petites masses qui pesent sur les vaisseaux , & qui leur prêtent une sorte de *ton* ou d'affermissement, pour résister ou se soutenir contre l'érosion. Mais quelques remedes que l'on emploie , l'on ne doit jamais omettre

d'y mêler les *gouttes anodynes*, quand les douleurs ou menacent, ou se font sentir; de même que ceux qui savent le plus habilement appliquer les remèdes corrosifs, y mêlent quelques grains d'*opium*. C'est pourquoi, pendant toute la cure d'un *Cancer*, c'est un soin qui ne doit gueres échapper à un Médecin, que celui de donner très-souvent, quelquefois même tous les jours, deux ou trois fois dans vingt-quatre heures, trois à quatre grains de *pilules de cynoglosse*, ou bien un ou deux grains de *pilules de styrax*, pour du moins laisser au malade l'espérance de l'*euthanasie* ou mort tranquille, tant souhaitable en pareil cas. A quoi il faut ajouter, que moyennant cette méthode, l'on épargne au malade tout le déplaisant & l'humiliant qu'apportent dans ces maux la pourriture, la puanteur, & l'ordure. En effet, l'on a observé que celles qui ont à mourir de leur *Cancer* (car quelques-unes finissent leur vie par d'autres maladies qui leur surviennent), meurent exemptes des cruelles douleurs qui les tourmentent, & des affreuses corruptions qui les infectent, sans ces précautions.

L'idée de *cacochymie* rapportée à celle de *cachexie*, qui la renferme, a donné juſqu'ici les cauſes des maladies qui reſſortiffent de la *partie blanche* du ſang. On a vu que c'étoit une humeur groſſiere, ou au moins une lymphe ſenſible, qui ſe montroit aux ſens dans le *ſcorbut*, les *ecrouelles*, & le *cancer*. Mais le *ſuc nerveux* étant une lymphe émanée de la partie blanche du ſang (laquelle lymphe n'en eſt pas moins réelle, quoiqu'elle ſoit imperceptible aux yeux, & incapable d'être touchée aux doigts,) il eſt de même ſuſceptible des altérations qui conduiſent à la corruption. Ces altérations ſont des *diſcrasies*; la *diſcrasie* eſt la *cachexie* de la lymphe nerveale; & ce vice du ſuc nerveux eſt la cauſe de l'*ataxie* des *eſprits*, & en particulier celle de l'*épilepſie* ou du *mal-caduc*, qui afflige ſi ſouvent les Pauvres. Mais quelle eſt la nature d'une telle *diſcrasie*? Quelles en ſont les ſources? Elles ſe trouvent naturellement dans le même ſyſtème des lois de l'œconomie naturelle, dans laquelle nous prenons les *etiologies* de toutes les maladies des Pauvres.

Une ſeule obſervation vulgaire, &

à la portée des gens les moins instruits; fait appercevoir la cause de l'épilepsie. Cette maladie, laquelle est très-commune parmi les enfans, qui sont travaillés de *convulsions* dès leurs plus tendres années, est certainement occasionnée par la lymphe. Cette partie blanche du sang, en circulant dans les corps des enfans, devient sujette aux mêmes inconvéniens que la partie rouge dans les corps des adultes. Ici ce sont des congestions *sanguines* ou de la partie *rouge* du sang : là ce sont des congestions *lymphatiques*, ou de la partie *blanche*; parce que dans les adultes, c'est dans les vaisseaux sanguins que se font les résistances à la circulation des fluides; & que dans les enfans, c'est dans les vaisseaux lymphatiques que se font les résistances au cours des liqueurs. Car comme les vaisseaux sanguins ont des diametres figurés & mesurés au volume & à la nature de la partie rouge du sang, les lymphatiques de leur part se trouvent naturellement en proportion avec la quantité & la maniere d'être de la partie blanche; de sorte que, comme le sang proprement dit venant à bouffer, ou à



prendre trop de volume, s'accumule, sans circuler, dans les vaisseaux sanguins, de même la lymphe venant à s'épaissir, ou à se grossir de volume, s'arrête dans son cours. D'ailleurs, il n'y a pas moins de résistance à surmonter dans les vaisseaux lymphatiques, que dans les sanguins ; parce que les uns & les autres sont également interrompus dans leurs directions, & dans leurs positions, par des milliers de courbures, de cercles, d'angles, &c. toutes raisons d'obstacles au passage des fluides. Ce ne sera donc qu'en suivant la *lymphe* dans ses manieres de circuler, & dans les *faux pas* qu'elle y fait, que l'on se mettra au fait des causes des maladies qui dépendent de la partie *blanche*. Ce seroit ici le lieu de parler de toutes les maladies des Enfans. Mais deux seulement d'entre elles suffisent pour faire comprendre le vice du *suc nerveux*, lequel est la sorte de lymphe qui fait le sujet du présent examen. Ces deux maladies sont 1°. l'*Epilepsie*, singulierement affectée aux corps des enfans, par la nature des causes des convulsions *épileptiques*, qui sont familières à cet âge ; 2°. le *Rachitis*, qui

est ce qu'on appelle *chartre* ou *nouûre*, parmi le peuple. Cette maladie, qui est si particulièrement propre aux nerfs des nouveaux-nés, jusqu'à leur troisieme mois, servira à faire comprendre quelle doit être la qualité naturelle du suc nerveux.

J'ai déjà fait voir la raison des maladies des Enfans, par l'embarras que souffroit la circulation de la lymphe, par rapport aux diametres, & aux positions des vaisseaux lymphatiques. Ces *diametres* ne sont nulle part si étroits ou si serrés que dans les fibres des nerfs, & leurs *positions* sont variées presque à l'infini. Si on ajoute à cela la *crase* ou la qualité propre au suc qui a à pénétrer ces réduits si malaisés à pratiquer, c'est-à-dire, ce fonds de glu ou de mucilage, lequel tout fin qu'il est dans le *suc nerveux*, est cependant très-réel dans ce fluide, l'on verra d'un coup d'œil toutes les raisons de *stase*, de ralentissement ou d'*inertie*, où peut tomber si aisément un suc de cette nature, & dans ces situations. L'air extérieur qui se mêle dans les sucs nourriciers des jeunes enfans, y est mal façonné, ou grossièrement travaillé; parce qu'il est très-

imparfaitement mêlé dans le chyle, dont le suc nerveux a à se pétrir ou à se former. D'ailleurs, l'air impur & mal-sain que respirent les enfans des Pauvres dès qu'ils naissent, le lait grossier qu'ils tirent de leurs meres, tout cela ne suffit-il pas pour occasionner l'état de *discrasie* dont le suc nerveux s'infecte dans les affections *épileptiques*? Car alors l'élasticité de l'air, étant viciée elle-même, & mal domptée, parce qu'elle est mal tempérée dans des estomacs aliénés de leur vertu systaltique; & cet air se trouvant mélangé d'un chyle aussi grossier, aussi épais, & si peu pénétrable, peut-il en résulter autre chose qu'une lymphe ralentie ou rampante, qui sortant d'une telle masse de sucs, ne peut qu'occasionner dans les nerfs les troubles qui font les accès d'*épilepsie*?

Pour réussir à guérir la plûpart des *épilepsies* parmi les Pauvres, il faut les prendre dès leur origine. Si l'*épilepsie* est héréditaire de la part des peres ou des meres, c'est un mal incurable, auquel il ne faut qu'une cure palliative, mais nécessaire. Car l'effet d'un mal si fâcheux, étant de rendre

LXIX.

Le traitement de l'*épilepsie*.

les enfans stupides , insensés , ou incapables de penser & de se conduire lorsqu'ils sont adultes , il faut du moins conserver à ces pauvres malheureux le peu de tête dont ils sont capables ; & ce sera à peu près par les mêmes moyens que l'on va tracer pour la guérison radicale de ce mal dans les enfans , qui ne l'auront contracté que par la mauvaise disposition du sang ou du lait des nourrices , ou par de semblables causes qui leur seront propres.

Il faut d'abord commencer par traiter les *convulsions*, qui prennent si souvent aux jeunes enfans. Pour cela , dès le premier accès de convulsion , il faudra faire avaler au malade un peu d'*eau thériacale* , & lui en frotter les narines & les tempes. L'accès étant passé, l'on doit incessamment réduire l'enfant à ne vivre que du lait de la nourrice, pourvoyant d'ailleurs à ce que ce lait soit bien conditionné ; & cela se fera en recommandant à la nourrice de ne point boire de vin , de cidre , ni de biere , & de ne pas manger des viandes salées , épicées , ni rien de haut goût. Cela supposé , elle se réglera à ne donner à têter  
à

à l'enfant, que de trois heures en trois heures, sans lui donner de bouillie, ni rien de solide, lui faisant d'ailleurs prendre un demi-grain ou un grain de thériaque, dissoute dans un peu de son lait; & elle aura soin de lui faire avaler souvent de petites gorgées d'eau chaude sucrée. Si l'enfant n'avoit pas le ventre assez libre, elle lui feroit avaler de tems en tems un gros ou deux de sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou de sirop de roses pâles. Si, nonobstant ces mesures, les *convulsions* revenoient, il ne faudroit pas perdre de tems à tirer une once ou deux de sang, ou même une palette, suivant l'âge; & cela pour conserver au cours du sang sa facilité à circuler sans s'embarraffer nulle part. Ensuite l'on feroit vomir l'enfant, en lui donnant à avaler de l'huile d'amandes douces, où l'on auroit dissous un gros, plus ou moins, de conserve de fleurs de pêcher, ou demi-gros de sirop émétique. En conséquence l'on continuera l'usage de la thériaque, & du sirop de chicorée composé, sans omettre le fréquent usage d'un peu d'eau chaude sucrée. On se gardera de févrer trop.

tôt cet enfant , & de lui donner trop tôt de la soupe ; car il faut être plus attentif à rectifier son sang , qu'à le faire croître en quantité , laquelle ne serviroit qu'à augmenter le fond du mal. En même-tems on ouvrira un égoût continuel à la lymphe sur le chemin de sa circulation , par le moyen d'un *cautere* , qu'on pratiquera sur la nuque du cou : car outre que les cauteres réussissent particulièrement aux enfans , celui-ci placé dans cet endroit , & dans cette circonstance , imite la prévoyance de la Nature. En effet , afin que la lymphe parvienne bien dépurée dans le cerveau , pour y devenir la matiere des *esprits animaux* dans les nerfs, la Nature lui a ménagé çà & là des lieux de décharge à ce qu'elle auroit de trop grossier pour la préparation d'un fluide, qui doit bien moins tenir du corps, que de l'esprit , bien moins du poids & de l'épais de la matiere , que de la légereté & de la lucidité de l'air. Ces réservoirs sont les *sinus maxillaires, frontaux & sphénoïdaux* , & les *cellules de l'os ethmoïde* , dans lesquels se sépare tant de lymphe grossiere , pour en décharger celle qui doit fai-

re la matiere du suc nerveux. C'est donc répondre aux desseins de la Nature, que de faire ouvrir un *cautere* à la nuque du cou des enfans, dont toutes les parties distillent ou dégouttent de lymphe; ce sera comme une gouttiere par où s'en échappera le superflu. De plus, l'enfant devenant plus capable de boissons, on lui fera user de quelques tisanes préparées avec les *bois*, soit avec la racine de *squine*, ou celle de *salsepareille*, ou bien avec les *santaux*, comme étant plus tempérés. Cela remédiera aux produits viciés, en même-tems que, par tous les autres moyens ci-dessus marqués, on procurera la digestion des suc & la dépuration du sang: de cette maniere on parviendra, avec l'âge, à en faire comme une *transfusion*; parce que, par les saignées dans les âges plus avancés, & par les sangsues dans les premiers tems d'un trop jeune âge, l'on aura eu soin de vuider le sang infecté. Il sera bon pour cela de faire usage des anti-épileptiques, comme de la *poudre de guttete* dans les eaux de *tilleul* & de *pivoine*; car la racine de *pivoine*, ajoutée dans les tisanes, est d'une grande réputation, aussi-bien

que les émulsions faites avec les graines de cette plante.

J'observerai ici qu'outre l'inconstance , ou peut-être l'incertitude des remedes tant célébrés , comme étant spécifiquement *anti-épileptiques* , on doit beaucoup en craindre la chaleur & le développement qu'ils excitent dans le sang ; de sorte que souvent , ou ils attirent de nouveaux maux, ou bien ils augmentent celui qui est présent. Ce ne sera donc qu'après avoir bien préparé la masse du sang , qu'il sera à propos de risquer l'usage de ces remedes sur le suc nerveux, qu'ils ont précisément à corriger ; car c'est sur lui qu'agissent singulierement les *anti-épileptiques* les plus efficaces. Ainsi il faut préalablement que toutes les voies leur soient rendues bien libres, afin que , sans rien insulter sur leur marche , ils puissent parvenir dans le genre nerveux. Voilà la véritable maniere de pratiquer avec succès les spécifiques de l'*Epilepsie*. Mais il faut bien faire attention , qu'il n'est point de maladie où la méthode de guérir avec la patience ( *cum expectatione* ), soit plus à observer; puisque l'on fait, par un usage réitéré , que les *anti-épi-*



*épileptiques* ne réussissent souvent qu'après des années de persévérance, au bout desquelles l'on a vû quelques *épilepsies* des plus affreuses être guéries radicalement : & d'autres fois on a vû des enfans guérir, sans aucun retour, de terribles accès *épileptiques*, dans le tems qu'on les préparoit aux remèdes anti-*épileptiques*.

Il y a même une raison bien naturelle en faveur de la longueur de la cure de l'*épilepsie* dans les enfans; c'est que, selon l'observation d'HIPPOCRATE, l'âge de puberté en fait souvent la *crise*. C'est environ vers l'âge de quatorze ans, que l'on peut compter & fonder l'espérance de voir arriver la guérison de cette fâcheuse maladie; & ainsi ce sont quatorze années que l'on a, pour préparer à la Nature toutes les facilités dont elle a besoin pour procurer cet heureux événement; c'est-à-dire, qu'il faut pendant ce tems-là faciliter la circulation du sang, par le moyen des saignées faites de tems-en-tems, & par des purgations convenables. Un autre soin que l'on doit avoir, c'est de contenir les enfans dans un régime exact, c'est-à-dire, exempt de viandes salées,

comme de lard, de salé, de mets épiciés, de pâtisseries, & outre cela de fromage, de laitages, &c. Cette attention ne devient point embarrassante, & n'engage pas à de grandes dépenses ceux qui se consacrent au service des Pauvres ; car il suffit de leur donner tous les jours des soupes faites avec les graines, dans lesquelles il entre peu ou point de viande, ou, si l'on veut, quelques œufs. Au reste, il faut supprimer le vin & la biere, & leur faire prendre seulement quelques bouteilles de tisane appropriée, telle qu'on la trouvera ci-après dans l'article des *Remedes pour les Enfans*. On leur donnera de bon pain, pour en manger sobrement après leur soupe, ou semblable chose.

LXX.  
Le Ra-  
chitis ou  
la Nouû-  
re.

L'étiologie de l'épilepsie des enfans, prise dans la Nature même, se trouve confirmée dans celle du *Rachitis*, qui est un mal absolument propre à la partie blanche du sang ou à sa portion lymphatique, & tellement particulier aux enfans, qu'il est comme *identifié* avec les parties spermatiques de leur corps. Il est étonnant de voir un enfant sorti du sein de sa mere,

apporter dans ses moelles, pour ainsi dire, les semences du *Rachitis*, qui se forme quelquefois au point que l'enfant en perd la vie avant que d'avoir atteint l'âge de trois mois. On fait que c'est la lymphe qui préside à la formation du *fœtus* : elle-même donc, viciée dans son principe, fait le *Rachitis* dans ces tendres créatures. D'ailleurs, si l'on considère que ce sont les os qui apportent avec eux ce mauvais principe, l'on comprendra que la lymphe, qui fait la première nourriture des os, se trouve alors la première cause ou le fondement de cette fâcheuse maladie. Les nœuds qui se forment dans les *épiphyses* des os, les arcs qu'ils figurent, & particulièrement dans l'*epine du dos*, sont des signes réels d'une lymphe surabondante, qui s'accumulant dans les fibres osseuses par son épaisseur, fait croître dans ces attitudes forcées les parties fondamentales du corps, c'est-à-dire, les osseuses. Cette sorte de nutrition se fait par un entassement incongru des sucs nourriciers : c'est celle qu'on appelle croissance par apposition (*per juxta positionem*) ; au-lieu qu'une loüable nutrition doit se faire

par une vraie *assimilation* , qui est un arrangement ordonné & régulier de ces fucs , qui s'allongent pour se distribuer dans les fibres des parties.

Or cet amoncellement de fucs lymphatiques , frustrant les parties musculieuses & charnues du *suc nerveux* , qui doit entrer dans la nutrition & faire le *ton* ou l'affermissement des fibres musculieuses , produit l'amaigrissement & la *flaccidité* de toutes les autres parties du corps , tandis que le cerveau, le foie & les glandes du mésentère se gorgent ou se farcissent de fucs lymphatiques. C'est ce qui fait le volume extraordinaire de la tête , & la grosseur étrange du bas-ventre , que l'on remarque dans les enfans qui sont en *chartre* , & que le peuple appelle *noiiés*. Ils demeurent crochus dans leurs membres , & comme tout disloqués, par le trop d'amplitude ou de capacité que prennent les os dans les boîtes qui reçoivent leurs têtes ou *apophyses* ; & c'est par où se termine heureusement cette maladie, comme on l'observe en ceux qui y survivent ; car ils restent comme vacillans dans leur marche , boiteux des deux hanches , & très-embarrassés dans leurs

mouvemens , ayant cependant de grosses têtes , & le reste de leurs corps appetissé , accourci & amaigri.

Il est donc certain que le moyen le plus sûr pour arrêter ce mal dans son origine, c'est de corriger la nourriture dans ces nouveaux-nés , qui viennent au monde entachés du vice qui doit consommer le *Rachitis*: ce qui arrive quelquefois avant le troisième mois de leur naissance ; terme fatal où ces jeunes enfans meurent , si d'abord on a négligé de pourvoir à la nourriture qui leur convient. Un grand Praticien \* préfère au lait des nourrices , l'usage des graines bouillies dans l'eau ; de sorte que ce n'est qu'une eau légèrement nourricière, semblable à celle qui nourrit les arbres. Il assure qu'une telle nourriture préserve les enfans de bien des accidens qui leur arrivent par l'usage du lait des Nourrices. Car tout consiste ici à faire que la lymphe nourricière des jeunes enfans, soit *ténue*, coulante, légère, douce & limpide , afin

\* ZUINGER, dans son *Pædoiatreia Practica*, qui est un excellent Traité pratique , consistant en Observations sur les Maladies des Enfans.

qu'elle se distribue également & uniformément. Ceux qui ont étudié de près cette maladie, accusent le sang des peres & des meres d'avoir porté trop d'ardeur, de sécheresse, & d'activité dans les suc's originaires de leurs enfans : c'est pourquoi ils défendent si expressement l'usage de la biere, qui entretient ces mauvaises qualités dans le sang. C'est ce qu'on remarque en Angleterre, où il est d'un usage journalier de boire beaucoup de biere : de sorte que la biere entre même en beaucoup de leurs boissons médicamenteuses, ou de leurs apofemes. Il faut cependant observer que les Anglois se nourrissent de beaucoup de viandes, lesquelles faisant un sang couenneux, plus fibreux, plus épais, moins coulant, ou plus gluant que les bouillons de graines ou de légumes, sont ainsi doublement cause que leurs enfans naissent avec un sang qui renferme de telles qualités.

Ce qu'on ne pourra faire observer aux enfans encore trop jeunes, il faut l'ordonner à leurs nourrices, pour ne point achever d'empoisonner les sources de leur vie. L'on aura donc soin surtout d'obliger les nourrices à ne

boire que des choses douces , qui ne feront ni vineuses, ni trop échauffantes , leur recommandant principalement de boire abondamment d'une eau légère de *gruau*. Mais à mesure que les enfans croissent , la *plethore* croissant avec eux , il faut soigneusement apporter les remèdes que conseillent les Anglois , plus versés que personne dans la cure du *Rachitis* : ce sont la *saignée* , les *sangsues* & les *scarifications* ; parce qu'en effet tout consiste à empêcher l'amoncellement du sang & de ses sucs. Ils ont moins bonne opinion des *purgatifs* ; c'est pourquoi le sage SYDENHAM les réduit à une *tisane laxative* , qu'il donne pendant quelques jours à la cuillère. Outre cela , les Medecins Anglois loient fort les *frictions* , celles même qui sont seches & sans onctions , & ils les recommandent singulierement dans cette maladie. L'on a même obligation à un habile Praticien d'entr'eux \* , d'un utile Traité qu'il a fait en Anglois sur la sorte d'exercice de corps qui convient aux enfans qui sont en *chartre* ( ce sont les

\* FULLER , dans son Livre intitulé, *Medicina Gymnastica*, &c.

enfans *noués* ) : il a pour lui quantité  
 d'Auteurs , lesquels recommandent  
 aux nourrices de porter souvent dans  
 leurs bras ces enfans, & de les agiter,  
 ou leurs petits membres, par toutes  
 les petites manieres que comporte ce  
 jeune âge. Mais c'est un abus grossier,  
 & très-préjudiciable à la croissance  
 de ces enfans de se servir de *corps*,  
 de *bottines*, ou de *cuisseurs de fer*: car toutes  
 semblables enchevêtrures, ou bandages  
 durs, serrent si étrangement les  
 os & les muscles, dont ils empêchent  
 les allongemens , que c'est le moyen  
 de rendre de plus en plus crochus les  
 corps *noués*. Il suffit donc en même-  
 tems que l'on pratique pour l'inté-  
 rieur tout ce qui vient d'être marqué,  
 de contenir toutes ces parties molle-  
 ment, ou seulement avec des botti-  
 nes, ou des bandages de cuir ou de  
 chamois, pour les maintenir dans  
 leurs directions, & faciliter aux re-  
 medes intérieurs leurs actions pour  
 redresser les fibres osseuses, suivant  
 les positions qu'elles doivent pren-  
 dre ; & en même-tems de tenir sou-  
 ples les fibres & les tendons des mus-  
 cles. Tous ces expédiens sont conve-  
 nables pour rendre , autant qu'il est



possible, ou conserver à ces parties les arrangemens propres à les mettre ou à les retenir dans les attitudes qui leur conviennent naturellement.

Il n'est donc rien qui puisse si bien faire comprendre le nombre de maladies qui dépendent de la *lymphe*, ou de la circulation de la partie blanche du sang, que les maladies des enfans. Les dangers même qu'ils encourent à la sortie de leurs dents, les galles qui leur couvrent si souvent le visage, les glandes qui leur viennent, telles que sont les orillons, & celles qu'on leur sent souvent le long du cou, les fluxions des yeux, les écorchures de l'épiderme, les cours de ventre, & surtout les vomissemens, qui les fatiguent entre les mains des nourrices, tous ces maux ne viennent que par la crue des suc nourriciers dont ces femmes surchargent les vaisseaux de leurs nourriçons. Ainsi ces suc, comme des ravines, se débordant dans les viscères, ou bien sur les parties extérieures, produisent tous les maux de *fluxions* qui sont essentiellement les causes ou le fonds des maladies des enfans. Mais les notions que l'on vient de donner sur

ces matieres, pouvant suffire pour l'intelligence & le traitement de ces différens maux, un détail deviendroit ici superflu ; d'autant plus qu'il reviendra ailleurs, & que l'on trouvera parmi les formules, les remedes spécialement propres aux maux des enfans.

On voit par ce que je viens de dire des maladies des enfans, la part qu'a la *partie blanche* du sang dans les causes des maladies. En effet, toutes les causes des maladies se rapportent-elles à autre chose qu'à une *lymphe* qui a changé de faveur, de couleur, de lieux, de situation, de mouvement, de consistance, & de circulation ? Le *suc gastrique* doit être une lymphe insipide, douce & légère ; & alors elle aide au broyement des nourritures, & en fait un chyle jusqu'alors louable. Devient-elle *acide*, *aigre*, *gluante*, *épaissie* : Il en résulte un vice capital, qui ne se corrige gueres, puisque les *secondes coctions* corrigent mal le vice de la premiere. Les intestins doivent être arrosés ou imbibés d'une lymphe lement *édulcorée*, ou si dénuée de toute salure, qu'elle ne leur en fasse sentir aucune. Si un *acide pancréatique*

vient à la corrompre, ou si un *acre sulphureux*, prenant la place du *savonneux* de la bile, vient à l'infecter de ses mauvaises qualités, quelles irritations, quelles *phlogoses*, quels troubles, quelles précipitations, ou quelles fontes ne sont point alors excitées dans les humeurs que les intestins ont à distribuer dans les veines lactées ! Et de là combien de fortes de cours de ventre, de coliques, de tranchées, & de dyssenteries ! Si une lymphe *halitueuse*, & trop élastique, sortant d'un sang *flatueux*, vient à souffler dans les intestins, au travers de leurs pores, comme par autant d'*æolipyles*, quelle tempête de vents, de *borborygmes*, de flatuosités ne s'en excitera-t-il point ! Enfin, si la sérosité purement aqueuse qui doit s'évacuer par les reins, est mal dépurée, si elle charrie dans son sein des sels mal domptés, ou imparfaitement fondus, & non perdus dans la quantité de cet abondant fluide, ce seront les germes de *graviers*, puis de *pierres*, qui s'uniront dans les reins, ou dans la vessie, où se font ces sortes de concrétions. Toutes ces réflexions me conduisent naturellement à parler ici des maladies du bas-ventre.

LXXI.  
Maladies  
du Bas-  
Ventre.  
1°. Le  
Cours de  
Ventre.

On attribue ordinairement le *Cours de Ventre* à des humeurs qui occupent les premières voies. Pour moi je remonte plus haut : Je soutiens que l'unique cause de cette maladie est une *lymphe*, qui sort prochainement de la masse du sang ; & que cette lymphe étant souillée d'une bile qui n'est plus une huile naturelle, comme celle qu'on tire par expression, mais un soufre *empyreumatique*, comme s'il avoit passé par le feu, ou bien étant une lymphe aigrie par un *acide pancréatique*, & par le chyle devenu *stimulant*, acre & irritant, se précipite par les intestins, dont l'*éréthisme* hâte l'évacuation. Pour guérir ces cours de ventre, il faut d'abord remonter à la source, & réprimer, par le moyen de la saignée, le trouble qui passe dans les vaisseaux. Peu de tems après, on donnera au malade un *émétique* tempéré ( tel qu'il se trouvera ci-après, ) afin de couper comme par la racine les sucgâtés dans les premières voies : ensuite, contenant le malade dans un régime sobre, & dans l'usage d'une boisson abondante d'eau de riz, accompagné de l'usage des lavemens de son, peu de jours après ces

ces préliminaires, on donnera une purgation légère de tamarins, de rhubarbe & de manne. Dès ce jour on commencera à faire prendre au malade, tous les soirs, vingt-quatre grains ou demi-gros de *thériaque*, avant la soupe, pour commencer dès le lendemain, l'usage d'une potion faite avec deux gros de *diascordium*, & demi-gros de bonne canelle, l'un & l'autre bouillis dans dix onces tant d'eau de scorfonere, que de celle de plantain, où l'on dissoudra, après l'avoir coulée, une once de sirop diacode, & une once de celui de roses seches, pour en donner une cuillerée ou deux chaque fois, cinq ou six fois dans vingt-quatre heures. Tout étant bien calmé, on repurgera le malade avec le *catholicum* double & la manne, sans jamais omettre l'usage des *calmans* & des *astringens* modérés, ci-dessus désignés, comme étant plutôt des *toniques-confortans*, que des *astringens*, ou des *répercussifs*, dont on ne peut craindre l'usage dans les évacuations quelles qu'elles soient.

Lorsque le volume de sang & son action, que l'on a recommandé ci-

dessus de réprimer, vient à engager la *partie rouge* dans les artères *lymphatiques*, c'est un état inflammatoire, ou du moins de *phlogose*, qui demande beaucoup d'attention, & singulièrement l'usage réitéré de la saignée du bras : ensuite, sans user d'aucun vomitif, ni purgatif, il faut laver amplement le bas-ventre par cinq ou six verres de *petit-lait*, dans la matinée, moitié à jeun, moitié entre les bouillons ; & donner en même-tems, surtout dans les après-midi, d'heure en heure, une petite cuillerée d'une *portion huileuse - anodyne*, composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de sirop *diacode* & de trois gros d'eau de canelle orangée. Cependant si les douleurs ou les nuits mauvaises continuoient, l'on donneroit tous les soirs, en deux prises, à quatre heures l'une de l'autre, une once de sirop *diacode* distribué également dans deux petits verres de lait d'amandes. Après toutes ces préparations, on fera prendre, s'il en est besoin, l'*ipécacuanha* depuis cinq ou six grains jusqu'à dix grains seulement, soit seul, soit dans un peu de *diascordium* ; mais avec cette atten-

tion , de répéter cette petite dose d'*ipécacuanha* jusqu'à deux ou trois jours de suite , ou de deux jours l'un : & s'il paroïssoit qu'une abondance de fucs pourris séjourât dans les intestins, l'on mêleroit dix ou douze grains d'*ipécacuanha* , qu'on feroit bouillir , avec une once de *catholicum* , dans un verre d'eau d'orge , où l'on dis-soudroit , après l'avoir coulé , deux onces de manne. Quoi qu'il en soit , on se rendra fort attentif à donner , les soirs de ces *purgatifs* ou *émétiques* , un demi grain ou un grain de *laudanum*.

La *dyssenterie* ( car c'est elle dont il est ici question ) venant à résister à tous ces remèdes , il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'*ipécacuanha* , bouilli avec une tête de pavot blanc dans une décoction de molene ou bouillon-blanc , puis ordonner le sirop magistral - astringent.

On a donné le nom de *colique* à des douleurs aiguës , qui se font sentir dans les intestins & dans quelques autres viscères du bas-ventre : l'intestin *colum* dont la capacité, les replis, les sinuosités , & la situation , don-

2. Des Coliques de différentes espèces.

ment lieu à l'amas de quantité de matieres excrémentitielles , flatueuses , bilieuses, glaireuses, pituiteuses, acres & corrosives, est souvent irrité & devient le siège d'un grand nombre de coliques de différentes especes : & comme les douleurs qui se font ressentir dans les autres viscères sont toutes aussi aiguës, on a donné le nom de *colique* à toutes ces différentes douleurs aiguës qu'on ressent dans la capacité du bas-ventre.

Entre les coliques qui affligent les intestins, on distingue la colique ventreuse, la colique d'indigestion, la colique bilieuse, la pituiteuse, & les tranchées ou colique dyssentérique. Les autres especes de coliques qui affligent les viscères du bas-ventre, tirent leur nom des parties qui sont irritées; ainsi on appelle colique d'estomac celle qui provient des vents ou des phlegmes renfermés dans ce viscere : colique hépatique celle qui est occasionnée par l'embarras du foie ou d'une pierre qui bouche le canal de la vésicule du fiel, ou le canal choledoque : colique néphrétique, celle qui est occasionnée par une pierre dans les reins ou dans les



uréteres : enfin , la colique ou fureur hémorroïdale qui vient de l'embarras & du séjour du sang dans les veines hémorroïdales , qui en comprimant & distendant les parois de ces vaisseaux excite une douleur très-aiguë qu'on prend souvent pour une colique intestinale.

La colique venteuse des intestins est aisée à distinguer par le bruit que l'on entend dans les intestins . le gonflement sensible de ces viscères qui produit celui du ventre sans dureté , les douleurs qui surviennent par accès ; enfin , le soulagement que ressent le malade , lorsque ces vents ont pris leur cours par en-haut ou par embas : l'origine de ces vents vient le plus souvent de la diminution du ressort des fibres des intestins , qui ne pouvant procurer assez-tôt aux alimens les changemens nécessaires par la digestion , permettent à l'air contenu entre leurs parties de se dégager & de s'amasser en un certain volume ; c'est cet air échauffé & dilaté par la chaleur qui produit les mouvemens & le bruit qu'on entend dans la colique venteuse , qui produit aussi la douleur en distendant violemment

De la  
Colique  
venteuse  
des intestins.

les fibres des intestins. Ces vents ont encore une autre origine plus obscure ; ils se produisent quelquefois subitement à l'occasion de quelque révolution extraordinaire arrivée dans les nerfs : les violentes agitations de l'ame , la frayeur , la tristesse & la colère , produisent quelquefois une contraction successive des fibres orbiculaires des intestins qui resserrent des vents & produisent des coliques très-fâcheuses ; les personnes qui sont sujettes aux vapeurs éprouvent souvent ces sortes de coliques. La colique venteuse arrive plus souvent dans les gros intestins que dans les grêles , à cause du séjour que les matieres font dans ces intestins , & de la difficulté qu'elles éprouvent pour en sortir : l'estomac est aussi fort sujet aux coliques venteuses , non-seulement par le séjour qu'y font quelquefois les matieres des alimens , mais à cause de la chaleur de ce viscere , & du rétrécissement naturel de ses deux orifices. Pour remédier à cette maladie , il faut rétablir le ressort presque toujours diminué des parties qui sont affectées , & on corrigera ou on évacuera les matieres qui

produisent les vents. Lorsque la colique venteuse est dans les gros intestins, les lavemens faits avec les plantes carminatives ont un merveilleux succès : ces plantes sont, la *camomile*, le *fenouil*, l'*aneth*, les *graines d'anis*, de *coriandre* que l'on fait très-légerement bouillir après les avoir pilées. On ajoute ordinairement à ces lavemens quelques onces d'huile par expression ou quelque huile composée, comme celle de *rue* ou de *laurier*, ou de la *térébenthine* mêlée avec un jaune d'œuf. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que la colique venteuse est produite par la putréfaction des matieres qui sont arrêtées dans les gros intestins, il faut ajouter à ces plantes carminatives quelques doux purgatifs pour faire sortir plus efficacement les matieres : le *catholicum* double & le *sel gemme* dissous dans une décoction de plantes caminatives, auxquels on ajoutera quelques gouttes des *huiles d'anis*, de *cumin*, ou de *persil*, dissoutes & mêlées dans du sucre, rempliront parfaitement bien ces intentions.

A l'égard de la colique venteuse de l'estomac, il faudra commencer

par une légère purgation ; mais à laquelle on joindra quelques aromates pour empêcher que l'effet du purgatif n'affoiblisse trop les fibres de ce viscere : un gros de graines de *coriandre* & autant de *cannelle* infusés dans la potion purgative , suffiront pour prévenir ce désordre : mais après l'effet du purgatif , il faudra nécessairement faire usage pendant quelque tems des stomachiques amers : la *teinture sacrée* qui est faite avec l'aloès & les aromates dans le *vin d'Espagne* , pourra s'employer avec succès à la dose d'une cuillerée tous les matins , à son défaut on prendra douze ou quinze grains de poudre d'*hiera picra* délayée avec six grains de *sirop de safran* pour faire un bol. On peut aussi bien se servir de l'*elixir de propriété* , ou de celui de *Garry*. Mais comme il se trouve des Pauvres dont les facultés ne permettent pas de se servir de ces remèdes , ils pourront employer le *vin d'absinthe* , l'*opiat de Salomon* , la *conserve d'énula-campana* , ou bien l'extract de *genievre* : la *thériaque* qu'on appelle *diatessaron* , qui est faite avec l'*aristoloche* , la *gentiane* , les baies de *laurier* , & un peu de *myrrhe* ,  
est

est un excellent remède & qui n'est pas trop cher : mais il est à propos avant que de se servir de ces remèdes échauffans , que les voies soient bien évacuées.

La bile qui séjourne trop long-  
tems dans les intestins , celle surtout  
qui après avoir rempli sa destination ,  
est précipitée vers le bas avec les  
parties grossières des alimens : cette  
bile , dis-je , devient quelquefois du-  
re , sèche & résineuse , & acquiert  
enfin un degré d'acreté très-considé-  
rable , au point d'irriter les intestins,  
& de causer de violens spasmes. Alors  
le malade sent une douleur vive &  
aiguë , & quelquefois fixe dans quel-  
ques-unes des parties du colon : le  
ventre est opiniâtement resserré , &  
l'a été ordinairement plusieurs jours  
avant l'invasion de la douleur ; l'esto-  
mac est lent à s'acquies de ses fonc-  
tions , & les alimens pris le soir , cau-  
sent le lendemain matin des rapports  
qui indiquent que la digestion n'est  
pas achevée , & qu'il y a de l'embar-  
ras dans le canal intestinal. Enfin ,  
cette colique est quelquefois annon-  
cée par la bouche pâteuse , sèche &  
échauffée , avec quelques petits ulce-

4. De la  
Colique  
bilieuse.

La douleur que le malade ressent n'est pas continuelle, elle se renouvelle par accès, ce qui la rend d'autant plus cruelle. Et il arrive très-souvent que cette colique est accompagnée de vents à cause du spasme que produit l'irritation que cause la bile: cette colique n'est point accompagnée de fièvre; les malades quoiqu'échauffés, & avec de la sécheresse à la peau, ont le pouls lent, plein & fort. Il y a cependant une espèce de colique bilieuse, causée par la bile, qui après avoir séjourné dans la vésicule du fiel & dans les vaisseaux propres, se décharge subitement & en abondance dans les intestins & cause de la fièvre: mais cette colique qui est presque aussi-tôt suivie d'un dévoiement, appartient à la diarrhée & à la dyssenterie bilieuse, suivant la nature des accidens.

Pour traiter la colique bilieuse, la première indication est de relâcher les fibres des intestins irritées, & de détremper la bile qui séjourne dans leurs replis, & surtout aux environs du *cæcum*. Comme il arrive le plus souvent que l'estomac & les intestins

grêles soient remplis, il vaudra mieux introduire ces remèdes délayans & relâchans sous la forme de clysteres, sans négliger cependant de prendre quelques verres de tisane qui convienne au même but. C'est pourquoi on commencera par faire prendre quelques lavemens émolliens, avec les feuilles, racines, fleurs ou graines de *guimauve*, de *mauve*, de *melilot*, de *branque-ursine*, de *pariétaire*, de *mercuriale*, de *violettes*, ou autres plantes émollientes de cette nature. Ensuite on rendra ces remèdes un peu plus actifs, en y ajoutant un gros ou deux de crystal-minéral, deux onces de miel mercuriel ou violat, ou autre chose semblable; & lorsqu'on apercevra dans l'évacuation qu'auront produit ces lavemens, que les matieres seront un peu détrempées & disposées à s'écouler, on donnera quelques doux purgatifs en lavemens, tels que la décoction de *casse*, à la dose de quatre onces dans du petit-lait clarifié, une once & demie de *tamarins*, ou deux onces de *diaprun*, qu'on ajoutera à quelqu'une des décoctions précédentes.

Comme les clysteres sont les reme-

des qui atteignent le plutôt la cause du mal, ce sont eux aussi sur lesquels il faudra le plus insister. Il n'est pas rare de voir beaucoup de ces remèdes ressortir à peu près tels qu'ils ont été introduits : mais quoiqu'ils n'amenent pas dans les commencemens des matieres d'une consistance loüable, ils operent cependant d'une maniere insensible, un très-bon effet, qui est de détendre les fibres irritées, & de détremper ces matieres, & les disposer à l'évacuation : aussi, la diminution de la douleur suit-elle presque toujours l'usage de ces lavemens, quoiqu'ils ne paroissent pas avoir rien évacué.

Pendant l'usage de ces lavemens, il faut aussi, comme on l'a remarqué plus haut, aider la nature par quelques tisanes convenables. Celles qui sont préparées avec les racines ameres de certaines plantes lacteuses conviennent parfaitement bien : telles sont les racines de *chicorée sauvage*, de *pissenlit*, de *endive*, de *scorsonere*, de *salsifis* & de *sifarum* : leur suc lacteux est un dissolvant savoneux & doux, qui détrempe la bile & la fait évacuer sans irritation; la *scorsonere*



fur tout contient ce suc laiteux , enveloppé d'un mucilage très-adoucissant qui la rend très-propre à remplir ces deux indications ; de dissoudre la bile, & de calmer les douleurs ; elles renferment toutes une qualité anodyne qui les rapproche de l'opium.

Après quelques jours d'usage de ces tisanes simples , si le mal ne cede pas , il faudra les animer de quelques doux purgatifs : la *crème de tartre* , le *sel végétal de Seignette* & de *Glauber* , augmenteront leur qualité dissolvante , & prépareront les voies à un doux purgatif de mauve & de casse , qui achevera d'ôter l'embarras , & emportera toute la bile qui sera dans le canal intestinal : la précaution de ce minoratif sera absolument nécessaire , non - seulement pour emporter les matieres des intestins , mais aussi pour exciter la bile qui est contenue dans la vésicule de fiel & dans les pores biliaires , à se dégorger de sa quantité surabondante , dans les intestins.

Tels sont les signes & la curation de la colique bilieuse , qui n'est pas ordinairement dangereuse , mais qui le devient quelquefois dans certaines constitutions épidémiques : surquoi il est

bon de remarquer que celles de l'automne & de l'été, dégénèrent assez souvent en *cholera morbus*, en *dyssenterie* ou en simples *diarrhées*, celles du printems, au contraire, sont plus opiniâtres & dégénèrent aisément en inflammation des intestins. La même méthode que nous venons de donner, pourra servir à traiter ces coliques épidémiques, avec cette différence qu'il faudra employer en automne la saignée, si la fièvre est ardente & forte, & réitérer souvent les purgations, en observant de se servir des purgatifs les plus doux; & que dans celles du printems, on aura recours à la saignée, au petit-lait clarifié, aux émulsions, & surtout aux bains d'eau tiède réitérés deux à trois fois par jour; les purgations & les lavemens n'ayant presque point d'effet dans cette saison, & y ayant du danger à s'empreser trop d'évacuer.

5. De la  
Colique  
pituiteu-  
se.

La colique pituiteuse affecte plus souvent l'estomac & quelquefois l'intestin *colon*; elle se fait connoître par une pesanteur douloureuse dans ces parties, par des vents, par un manque d'appétit, par de fréquentes in-

digestions , avec des rapports d'une odeur particuliere: les douleurs qu'elle cause ne sont jamais bien aiguës ; ce sont plutôt des angoisses que des douleurs. Ceux qui en sont affectés ont ordinairement le ventre resserré, & rendent des glaires parmi leurs excréments. Cette espece de colique est chronique, & affecte les personnes dont l'estomac & les entrailles sont affoiblis , comme les mélancoliques & les hypocondriaques.

Celle qui a son origine dans l'estomac , se guérit par l'*ipécacuanha* , pris en bol à la dose de neuf à dix grains pendant plusieurs jours de suite. Celle des intestins exige des purgatifs assez actifs ; tels que le jalap & le fené, & les lavemens de plantes carminatives & ameres. Tous les remèdes dissolvans & relâchans sont contraires dans cette maladie.

Il y a encore une espece de colique convulsive qui arrive à ceux qui travaillent au plomb ; soit que la vapeur de ce métal fondu arrive dans la bouche par la respiration, & soit avalée avec la salive , soit que ces mêmes parties soient volatilisées par les huiles avec lesquelles on les

6. De la Colique des Plombiers ou des Peintres.

broie, & respirées par ceux qui font ces préparations, ou qui les emploient dans la Peinture; soit enfin que les parties de ce minéral soient introduites en dissolution de litharge, comme il n'arrive que trop souvent dans les grandes Villes, où les Marchands débitent toutes sortes de mauvais vins, qu'ils tâchent de corriger ou d'adoucir avec ces drogues pernicieuses.

La douleur que cette colique cause, est insupportable, & oblige les malades à faire mille contorsions horribles: le ventre est opiniâtrément resserré, & ne cede que très-difficilement aux lavemens les plus acres: quelques-uns ont le ventre gonflé comme dans la tympanite, d'autres l'ont plat & retiré en-dedans, comme si on leur avoit vuïdé les entrailles. Outre ces douleurs très-aiguës qui redoublent à chaque instant, ils ont encore des inquiétudes dans tous les membres, & ne peuvent demeurer un moment en repos; aucun sommeil tant que leur dure cette cruelle maladie; l'appétit leur est entièrement éteint; ils ont des envies de vomir très-fréquentes, qui

sont absolument convulsives ; car ils n'ont pour l'ordinaire rien dans l'estomac : ils finissent souvent par devenir paralytiques des extrémités inférieures , & quelquefois d'un ou des deux bras.

Les pauvres *Barbouilleurs* , *Peintres* , *Vernisseurs* , *Broyeurs de couleurs* , quelques *Cordonniers* qui colorent des talons de souliers de femme , des *Plombiers* , *Metteurs en couleur* , *Doreurs* ; enfin quantité de pauvres Artisans qui boivent du vin à bon marché , sont sujets à cette terrible maladie.

Quoique cette colique soit celle où les malades ressentent les douleurs les plus aiguës , elle n'est cependant que très-rarement accompagnée de fièvre : le pouls au contraire est ralenti , quelquefois bas & petit, quelquefois grand & lent, avec des vibrations bien étendues.

On a essayé en vain de guérir cette colique par les méthodes ordinaires : les saignées , les lavemens émolliens , les purgatifs doux n'y font rien ; ceux-ci reviennent opiniâtrément par la bouche.

Quelques Auteurs ont proposé de

faire avaler aux malades des bouillons gras, ou une grande quantité d'huile & des décoctions adoucissantes : mais ces remèdes ne réussissent que très-rarement, parce qu'ils sont presque aussi-tôt vomis qu'ils ont été avalés. Tous ces médicamens huileux ont encore un autre inconvénient bien plus essentiel, en ce qu'ils relâchent des parties dont le ressort n'est déjà que trop affoibli par les convulsions & les tiraillemens qu'elles souffrent dans cette colique, par quoi elles sont en danger de tomber en paralysie.

Voici la meilleure méthode de les traiter. On commencera par rétablir le mouvement péristaltique des intestins, par quelques lavemens très-acres : mais on disposera les intestins à les recevoir, en faisant précéder le lavement anodyn suivant.

Prenez cinq onces de gros vin & autant d'huile de noix ; faites-les tiédir, & les battez un peu pour faire un lavement.

Une demi-heure ou une heure après que ce lavement a été injecté, on en donne un autre composé d'une livre de décoction émolliente,

dans laquelle on fait fondre une once d'électuaire diaphœnix , auxquels on ajoute quatre onces de vin émétique bien trouble.

On répète ces lavemens plusieurs jours de suite , jusqu'à ce que les excréments paroissent , & indiquent que le mouvement péristaltique est rétabli. Alors les douleurs sont ordinairement bien diminuées. Or on profite de cet intervalle pour donner au malade un émétique fait avec trois parties de verre d'antimoine en poudre , & une partie de sucre que l'on fait fondre sur un feu doux. On donne six grains de cette préparation , qui fait quelquefois beaucoup vomir les malades , mais qui les fait aussi souvent aller par bas.

On répète l'usage de ces lavemens & du vomitif autant que les douleurs & l'état du malade semblent l'exiger. Lorsque les grandes douleurs sont apaisées on fait avaler au malade quelques doses de thériaque pour calmer toutes ces violentes agitations , & fortifier les fibres des entrailles , dont le ressort est presque toujours considérablement diminué ,

comme j'ai dit, par les violentes irritations. On rétablit leur maigreur par la diète blanche & par les alimens aisés à digérer & adoucissans.

Mais il arrive quelquefois, surtout lorsque la colique a duré fort long-tems, que le malade tombe en paralysie des extrémités inférieures ; alors il faut nécessairement employer l'usage d'un demi-bain d'eau tiède & d'une chaleur égale, ou un tant soit peu plus grande à celle du corps humain, lequel doit être continué pendant plusieurs jours. Ce bain réussira d'autant mieux, qu'il sera employé au commencement de la paralysie, & qu'on aidera la transpiration par l'usage d'une tisane diaphorétique faite avec les bois de gayac, de buis, de sassafras, les racines de squine, de falsepareille, & autres semblables ; par l'exposition du malade au soleil, un peu d'exercice en charette ou en carosse, s'il en a les facultés.

7. La  
Gravel-  
le, & la  
Pierre,

Les urines sont des dépendances de la lymphe ; de sorte que leurs maladies en ressortissent, puisque ce sont les *lavures* de tout ce qui se passe dans l'ouvrage des sécrétions & des



coctions dans les opérations de l'économie animale , qui est comme une *Chymie naturelle*, dont les lotions se font continuellement pour épurer les suc , en rapportant ces lavures dans les reins , qui sont comme l'évier de tout le corps. En effet, ils sont singulièrement composés de passoirs & de couloirs , dont les extrémités se terminant en *papilles* , font l'office de filtres , qui ne doivent rien laisser passer dans les reins que ce qui est clarifié. Telles sont les urines dans l'état naturel ; parce que toutes les opérations de cette Chymie s'exécutant sans laisser de résidus , ou de *têtes-mortes* , les lotions qui s'y font , quand la santé est parfaite , doivent se filtrer dans les reins comme une eau presque pure , chargée de peu de molécules salines, terreuses, ou gluantes, empreinte tout-au plus d'une solution fort légère d'un sel ammoniaecal. Au contraire , la *discrasie* se mettant dans les suc nourriciers , ils laissent après eux de ces sortes de concrétions ; & ce sont les germes des *graviers* , & par eux des *pierres* qui se forment originairement dans les reins. Or comme les fibres des reins

sont extrêmement serrées, les *filieres* qui doivent donner passage aux suc aqueux, les mettent en presse aussi-bien que les molécules qu'ils charient : ainsi les suc ne pouvant passer par les capillaires excrétoires, ils s'y arrêtent ; & voilà le foyer où se forme ce qu'il y a de *pierreux* dans les reins & dans la vessie. C'est-là que les urines se précipitent avec les *concrétions* ; & alors se trouvant dans un espace où elles ont le tems de se mêler, elles s'unissent, se lient, & se collent les unes aux autres, faisant ainsi la cause prochaine de la *Pierre* qui s'engendre dans la vessie.

Cette maladie est fréquente parmi les Pauvres, parce que leurs suc nourriciers sont plus capables de s'altérer, & de fournir abondamment de ces *concrétions* salines, terreuses, & gluantes. Les signes qui designent la *Pierre*, quels qu'ils soient, se trouvent très-souvent fautifs ; parce qu'un rhumatisme habituel sur le cou de la vessie, impose très-communément aux plus habiles. Ainsi la voie la plus sûre, la plus courte & la plus certaine, c'est de faire passer la sonde dans la vessie quand les signes de *pier-*

re font annoncés , afin de favoir à quoi s'en tenir ; parce que la maniere de traiter une vessie qui contient la *pierre* , est fort différente de celle dont on doit la traiter lorsqu'elle est habituellement travaillée d'une affection *rhumatifante*. Cette affection regarde les maladies inflammatoires , & la Néphrétique , dont je parlerai ailleurs, aussi-bien que de la Dysurie, de la Strangurie & de l'Incontinence d'Urine. Je ne traiterai ici que de la cure de la *Gravelle* , & de celle de la *Pierre*.

Cependant, avant que d'entrer en matiere pour la cure de la *Gravelle* , je crois qu'il est à propos de donner ici les moyens de s'en préserver. Il ne faudroit , pour cet effet , qu'observer un régime assez exact pour que les matieres *graveleuses* se charriaient tranquillement & sans trouble par les reins dans la vessie. On éviteroit , par ce moyen, les *engouemens* que contractent les excrétoires des reins , quand les concrétions *pierreuses* s'y engagent avec abondance , ou avec précipitation; car c'est de-là que viennent les *coliques* vraiment *graveleuses* , dont les accès sont si cruels. Ces coli-

ques naissent de différentes causes. Souvent elles viennent de naissance, c'est-à-dire, de pere & de mere sujets à la *gravelle* ; ou bien de la qualité du pays dans lequel on a pris naissance, comme on le remarque dans les pays de vignobles, où l'usage journalier des vins blancs ou paillets, accumule ces sortes de concrétions *graveleuses*, parce que le tartre de ces vins en est la matiere. Quelquefois ce sont les eaux de certains cantons qu'on habite, lesquelles étant chargées de particules salines & pierreuses, infectent les habitans d'affections *graveleuses* & *pierreuses*. Or ce sont les Pauvres qui se trouvent les plus exposés à ces maux originaires de pays ; parce qu'ils n'ont pas le moyen de fournir à tout ce qu'il conviendrait de faire pour s'en préserver. Il est cependant de certaines mesures auxquelles ils pourroient s'assujettir ; par exemple, il faudroit qu'ils ne bussent de ces vins blancs ou paillets que le moins qu'il leur seroit possible, dès qu'ils auroient quelque ressentiment de cette maladie, & qu'ils ne bussent jamais que les vins les plus mûrs, ou les moins nouveaux, préférant

férant les rouges aux blancs , & ne les buvant que coupés avec l'eau de réglisse , de lin ou de guimauve. On doit prendre la même précaution dans les lieux où les eaux sont *graveleuses* ; car il ne faudroit jamais les boire que chaudes , & après y avoir fait infuser de la réglisse , une croûte de pain rôti , ou de la pimprenelle , &c. Ce seroit aussi une excellente précaution , que de faire un grand usage de thériaque , dont on pourroit prendre trente grains ou environ , trois fois la semaine , avant le souper , évitant d'ailleurs l'usage des oignons , des échalottes & du céleri , & préférant les navets aux carottes.

Lorsque , nonobstant ces sages précautions , il surviendra un accès de *colique graveleuse* , il faudra d'abord faire saigner le malade une fois ou deux du bras , & , aussi tôt après chaque saignée , lui donner deux onces d'huile d'amandes douces dissoutes dans un jaune d'œuf , & une once de sirop diacode , dans trois onces d'eau de pariétaire. Si la douleur s'opiniâtre , on lui fera prendre des *lavemens* d'une décoction de camomile , où l'on ajoutera tantôt deux onces

d'huile de rue , tantôt deux ou trois gros de térébenthine , tantôt deux gros de *philonium Romanum* ; & enfin on lui fera avaler un *bol* de vingt-quatre grains de thériaque , où l'on ajoutera un grain d'*opium* , ou quatre grains de pilules de STARKEY. Car tout consiste ici à relâcher les fibres nerveuses des reins , qui sont en *crispation* , en même tems qu'on détrempe le sang & ses suc à force de boissons chaudes , tempérées & anodynes , telles que sont les décoctions de mauve & de guimauve. Les *émétiques* sont ici aussi peu convenables , que les envies de vomir sont essentiellement symptomatiques. La *purgation* ne convient même qu'après la cessation parfaite des douleurs ; encore faut-il avoir la précaution de donner , le soir de la purgation , le *bol* thériaical avec le grain d'*opium* , ou quelques grains de pilules de STARKEY , parce qu'elles procurent l'écoulement des urines , en même tems qu'elles calment l'irritation des nerfs.

On voit que je ne parle point des Diurétiques dans la méthode de traiter la *gravelle* ; c'est parce que je suis

persuadé qu'il n'y a gueres que les Diurétiques , dont on fait faire usage trop aisément , qui fassent dégénérer en *Pierre* les affections *graveleuses* ; à cause qu'ils précipitent dans la vessie le limon qu'un sang graveleux roule dans son sein ; & c'est ce limon qui forme la *Pierre*. Voici la raison mécanique de tout ce désordre. C'est que l'action des membranes de la vessie étant devenue *convulsive* , elle tient en presse & concentre les matieres limoneuses , qui , en s'appliquant les unes sur les autres , forment ces *assises* pierreuses que l'on distingue dans les *pierres* , quand on les casse pour en connoître la formation.

Enfin, lorsqu'après des attaques de *gravelle*, un malade reste avec des difficultés, des douleurs, ou des épreintes en urinant , qu'il ne peut aller à cheval, ni en voiture, ni par des chemins difficiles , sans rendre du sang par les urines , & sans que ses douleurs, ses cuissens, ou semblables tourmens redoublent en urinant , ce sont des signes de *Pierre* si marqués , qu'il ne faut pas hésiter à s'assurer du mal par la sonde. Le mal étant bien constaté, il n'y a que deux partis à

prendre, ou celui de vivre misérable, c'est à-dire, dans le supplice de la  *pierre* , ou de se la faire ôter par le moyen de la  *taille*  : car les remedes prétendus  *lithontriptiques* , ou  *brise-pierres* , que l'on vante tant, soit dans la classe des végétaux, soit dans celle des minéraux, sont tous des impostures, dont l'effet aboutit à rendre la  *pierre*  insupportable, par le volume que lui font prendre ces violens Diurétiques, ou par les douleurs intolérables qu'ils attirent aux malades. Plus le malade sera jeune, plutôt aussi faudra-t'il faire l'opération; parce que la  *pierre*  étant moins grosse dans ses commencemens, & les chairs plus aisées à prêter dans la manœuvre de l'opération, il en coûte moins de douleurs au malade, & il lui en arrive moins d'inconvéniens. Il est bon d'avertir ici les peres & meres, d'élever leurs enfans qui ont été taillés, dans l'abstinence totale de vin, de biere, d'oignon, & de tout ce qui a été interdit ci-dessus, jusqu'à ce que les corps de leurs enfans, ayant recouvré une meilleure complexion, la disposition  *graveleuse*  se trouve éteinte ou comme oubliée dans leurs entrailles.



Voilà à peu près quelles sont les LXXII. Maladies qui dépendent du vice de la lymphe nerveuse. maladies qui dépendent de la *partie blanche* du sang, c'est-à-dire, de cette *lymphe* grossière & humorale, laquelle produit ( comme nous avons vû ) tant d'affections *sereuses*, *pituiteuses*, *rhumatismes*, *glanduleuses*, *écroïelieuses* & *carcinomateuses*, dont il a été parlé en plusieurs endroits. Mais il est dans le corps humain une lymphe *éthérée*, un fluide *spiritualisé*, qui anime les nerfs, en y portant la matière des esprits ou du suc qui y circule. De-là le genre nerveux tire sa force naturelle; & de-là aussi lui viennent tant de causes de maladies convulsives: car de-là naissent ces ébranlemens *spasmodiques* que prennent les nerfs des personnes du sexe, à certains âges, & dans certains états de la vie, comme dans une jeune fille, dans une femme grosse, dans une accouchée, ou enfin dans une femme qui sort de l'âge sujet à l'évacuation singulière de son sexe. Dans toutes ces personnes combien ne doit-on pas distinguer d'affections ou de symptômes *spasmodiques*, pour ne pas confondre, dans leurs maladies, ce qui est *convulsif* avec ce qui est *humoral*! Faute de ce-

la , à quelle confusion & à quelle longueur ne seront point exposés les Pauvres dans leurs maladies !

C'est ce qui m'engage à faire cette digression , dans laquelle je vais faire voir comment la *lymphe nerveale* , indépendamment de ce qui en a été dit au sujet des convulsions des enfans , devient dans les adultes susceptible d'*alteration* ou de vice ; c'est ce qui rend certaines maladies si difficiles à connoître , si mal-aisées à traiter , & plus difficiles à guérir. C'est cette *alteration* de la lymphe nerveale, ce *vice* des esprits , cette *discrasie* du suc nerveux , que je voudrois faire sentir , dans les maladies , à tous ceux qui se prêtent à administrer des remèdes ; afin de faire revenir des idées basses, suivant lesquelles sortant des voies & des traces qu'a marqué le doigt du Créateur dans l'œuvre de l'œconomie animale , on la déshonore par toutes les manières grossières dont on donne à concevoir les causes des maladies.

La *lymphe nerveale* , suivant un célèbre Medecin Géometre \* , est comme la rosée la plus fine qu'on puisse

\* BELLINI.

imaginer ; c'est un air ou un spiritueux qui ne contient ni marc , ni résidu ; de sorte que l'action de la chaleur le fait évanouir sans qu'il en reste rien ; c'est donc un suc qui a plus de *lucidité* que de corps , plus d'esprits que de matière , & qui se distribue plutôt comme en rayonnant par tous les nerfs , qu'en les traversant avec impétuosité. Lorsque le corps est en santé , il ne sent rien d'une transmission si intime , qui se fait continuellement , quoique très-légerement , & qui est capable pourtant d'entretenir les fonctions de la vie. Mais lorsque le corps devient sensible , las , fatigué ou douloureux dans toutes ses parties , c'est une marque que cet *air animal* devenu nébuleux & orageux , s'est appesanti dans les Nerfs , & qu'ayant changé en impétuosité , en troubles & en irritations , sa transmission naturellement douce & insensible , il porte des sentimens de douleur , d'angoisse , de lassitude , & d'anxiété dans toutes les parties , au lieu du calme qu'il y entretenoit. Il est donc constant qu'alors la *lymphe nerveale* a pris plus de masse & d'impétuosité , en s'associant des parties

*explosives* & tumultueuses, avec lesquelles elle entre dans les nerfs. C'est cette irritation, par laquelle commencent les maladies, qui doit fixer: pendant le traitement des maladies des Pauvres, l'attention de ceux qui, sans être Medecins, ont la charité d'en faire les fonctions.

Rien ne prouve plus sensiblement la nécessité de la Medecine *calmante*, qui est suffisante pour guérir bien des maladies. C'est en effet celle des habiles & sages Praticiens, lesquels ne craignent point d'avancer qu'ils ne se passent des *narcotiques* (dont ils ne désapprouvent pas d'ailleurs l'usage), que parce qu'à l'aide des *delayans*, des *temperans diapnoïques*, & d'une diete dans le même goût, ils savent tellement contenir les *fluides* & les *solides* sous l'empire ou la direction de la Nature, qu'elle seule devient la guérisseuse entre leurs mains; parce qu'elle n'est point détournée, ni dans ses sécrétions, ni dans ses coctions ou digestions, ni dans ses crises, par des purgatifs ou des stimulans indiscretement administrés.

Les symptômes qui suivent immédiatement les *annonces* de grandes maladies.

maladies ( car c'est le nom que donne HIPPOCRATE aux lassitudes qui les précédent : *lassitudines*, dit-il , *morbos prænunciant* ), viennent originairement de la *discrasie* du suc nerveux , ou du vice & de l'*ataxie* des esprits. Tout y annonce le *spasme* , l'*éréthisme* & l'*irritation*. Ce seront des vomissemens énormes , des cours de ventre violens , des saignemens de nez , &c. Seroit-ce la bile qui monteroit d'elle-même , ou par sa vertu propre , des intestins dans l'estomac ? Conçoit on que des humeurs , quelles qu'elles soient , se précipitent avec tant d'effort & de violence par les selles , parce que ces fluides auroient en eux la puissance de se donner cette impétuosité ? Le sang peut-il par lui-même , par la force de jet qu'il se donneroit , se sublimer au cerveau ? Ce sont ici les esprits irrités qui occasionnent ces symptômes ; & cette irritation des esprits ne venant que du vice de la *lymphe nerveale* , soit dans ses qualités , soit dans son cours , ses distributions & sa circulation , il est évident que ces humeurs ne tiennent leurs mouvemens , leurs sublimations , leurs impétuosités , leurs précipitations ,

dans nos corps , que de la puissance des *solides* , ou de l'explosion des *esprits* ou du fluide spiritueux qui circule dans les nerfs. Rien ne convient mieux dans ces circonstances, que les remèdes qui vont plus à calmer les humeurs qu'à les évacuer. Enfin la fièvre s'allume, les anxiétés s'augmentent par tout le corps ; l'insomnie, les délires , les phrénésies prennent aux malades ; le pouls devient dur & résistant sous les doigts ; à tout cela succèdent les soubres-fauts dans les tendons , les tremblemens dans la voix, & les trémoussemens dans les levres & dans les paupieres ; tous signes qui dénotent que le vice des *esprits* influe dans les humeurs de semblables maladies. Et là-dessus ne sera-t'on pas porté à employer , dans ces cas si ordinaires dans les maladies des Pauvres , les humectans , les délayans , les anodyns , afin de donner à la Nature les tems de trêve dont elle a besoin pour soutenir de si terribles chocs ?

Ces mêmes remèdes sont propres aussi à obvier aux inconvéniens qui naissent lorsque la transpiration *intérieure* se trouve dérangée. Car il faut

favoir , que comme l'insensible transpiration *extérieure* venant à se supprimer , est la cause de grands désordres dans l'œconomie animale , par le reflux des matieres transpirables qui rentrent dans le sang ; de même la suppression de la transpiration si copieuse qui doit se faire intérieurement dans les *entrailles* , & à laquelle contribue si particulièrement le genre nerveux ou membraneux , est la source de bien des maux : car là sont les filtres , & , pour ainsi dire, les souffiraux , par où s'insinue dans les entrailles la vapeur *halitueuse* de cette transpiration. Lors donc que toutes ces issues viennent à être serrées par le *spasme* ou la *crispation* qui arrive dans les maladies, il survient des gonflemens , qui ne sont produits par autre chose , que par les efforts *spastiques* que fait sur les membranes le *fluide spiritueux* , lequel ne trouvant plus ses issues, gonfle toutes les membranes , en les tenant dans des boufflemens *spasmodiques*. Je demande , si ce sont des remedes irritans qui conviendront , ou bien plutôt des adoucissans , des calmans , des anodyns ?

LXXIII.

Mala-  
dies In-  
flamma-  
toires.

Quand le trouble ou l'*éréthisme* vient à se mettre dans les fibres de la tiffure nerveuse-musculaire, en conséquence de celui qui est dans le genre membraneux, l'état de pression douce & naturelle; & d'une systole régulière, se change dans une pression *convulsive*; & alors la partie rouge du sang, pressée d'enfiler les sentiers par où elle peut s'échapper, s'engage dans les artères lymphatiques, dans lesquelles elle se détourne de la route naturelle qu'elle tenoit à travers les vaisseaux sanguins. De là naissent les *inflammations* des viscères, & toutes leurs espèces d'affections *phlegmoneuses*, qui surviennent dans les maladies, ou qui les commencent.

Cette origine des *maladies inflammatoires*, ne contribue à la variété des maladies qui portent ce nom, qu'à raison de l'habitude des parties enflammées, ou de la variété, du nombre, de la capacité, des liaisons ou des communications que les vaisseaux ont entr'eux, ou avec d'autres, soit du voisinage, soit des parties éloignées. Car par-tout ce ne sont que des engagements de la *partie rouge* du



sang ou de ses globules, qui se sont fourvoyés hors des artères sanguines pour s'introduire dans les lymphatiques. C'est pourquoi, sans trop particulariser les *inflammations*, dont on fait autant de maladies qu'elles occupent de régions ou de viscères, l'on croît pouvoir écarter de la Médecine des Pauvres un trop grand détail d'*inflammations*; parce qu'elles ne diffèrent pas essentiellement dans leur origine, ni dans les matières qui en sont les causes. L'on a donc cru pouvoir se renfermer, jusqu'à un certain point, dans l'idée essentielle des *inflammations*, afin de donner aux personnes qui s'occupent à traiter charitablement les maladies des Pauvres, les seules notions suffisantes pour les guérir, sans les embarrasser dans tout ce qui est plus d'érudition, que de nécessité pour le soulagement de ces pauvres malheureux.

Il est un signe *pathognomonique* ou certain qui fait connoître les maladies vraiment *inflammatoires*; c'est le sang *couënnéux* que l'on tire dans les palettes. Il est en effet tellement propre aux affections *phlegmoneuses*, que l'on peut assurer qu'une maladie

est *inflammatoire* quand on tire un tel sang. Ce sang est chyleux, mais dense, compacte, coriace, & *peaufier* : & là dessus on forme quelquefois plus de questions & de disputes, que d'instructions pour la guérison de ces maladies. Cependant une réflexion bien simple suffit ; il ne s'agit que de se mettre bien au fait de la structure des parties, & de la position des vaisseaux, qui exposent manifestement le sang à prendre cette consistance.

LXXIV.  
La Pé-  
ripneu-  
monie,  
ou Flu-  
xion de  
poitrine.

Ces vaisseaux sont ceux où le chyle encore cru, ou imparfaitement broyé, aborde avec affluence, savoir, les *arteres pulmonaires* ; car elles sont situées de façon, qu'elles reçoivent du ventricule droit du cœur un sang chargé des restes de lymphe, ou de sucs semblables, qui y remontent de tout le bas-ventre par la *veine cave ascendante* ; & encore d'un chyle abondant, & presque tel qu'il monte par le *canal thorachique*, tant est court le chemin qu'il fait par la veine *sous-claviere*, qui le précipite dans le ventricule droit, & avec d'autant plus de promptitude, que c'est

comme sur le ceintre d'une voûte que le chyle roule rapidement, savoir, par l'arcade qui forme la souclaviere, pour sa descente dans le cœur. Ce ne peut donc être qu'un chyle très-imparfaitement & même superficiellement mêlé avec la *partie rouge* ou globuleuse du sang, laquelle au contraire se trouve déprimée & précipitée sous le poids ou l'abondance du chyle. Dans cet état le sang entre dans l'*artere pulmonaire*, & par elle dans toutes les *artérioles* qui rampent sur les surfaces du nombre infini de vésicules qui composent la substance & tout le volume des poumons. Il est clair qu'il n'y a dans tout le corps aucun endroit où les arteres se trouvent plus immédiatement ou plus précisément exposées à l'impression de l'air que la respiration porte dans les poumons. Or si cet air est plus froid, plus dense, plus épais qu'il ne convient à la santé, agissant alors par toute la *gravitation* qu'il exerce sur les membranes de ces vésicules, il ne peut qu'épaissir le sang dans toutes les *artérioles* du tissu pulmonaire. De plus, un sang devenu compacte & ferré dans sa fibre, passe

ainfi constitué par les veines pulmonaires dans le ventricule gauche. Le voilà donc tel qu'il va être diftribué, haut & bas & dans tout le corps, au fortir du ventricule gauche par l'aorte fupérieure & inférieure. L'on verra les principes ou les germes d'inflammation qu'il portera dans tous les vilceres.

Mais, fans aller plus loin, je vais donner ici la caufe des *inflammations de poumon*, fi ordinaires parmi les Pauvres, dans la néceffité où ils font de fe mettre au travail dès le matin, quelque tems qu'il falle, fouvernt même dans des lieux où l'air de l'atmofphere univerfel fe trouvera plus malfaisant. Ils respirent un air lourd, qui appesantiffant le fang, tout chyleux qu'il eft, fouvernt groffi par de mauvaifes nourritures journalieres, s'introduit dans les arteres lymphatiques qui rampent fur les fufaces des vécicules pulmonaires, & bouchant ces arteres, y caufe des *ftagnations fanguines*, qui font les *péripneumonies* ou inflammations de poumon. Car ces arteres lymphatiques fe dégorgeant d'une lympe fanguinolente, parce qu'elle croupit, elles fourniffent la

matiere de ces crachats sanglans qui dénotent la *péripneumonie*. De-là encore vient la respiration laborieuse qui fatigue les malades. La fièvre suit de près ; parce qu'une telle digue force la Nature à redoubler les *oscillations* de la vertu systaltique. Le poids que sentent les malades , quoique sans douleur , au milieu de la poitrine , est la marque de l'affoiblissement où est le *ton* des parties engorgées de sang. Enfin le rouge qui se fait appercevoir souvent sur le visage , découvre l'embarras où est la circulation du sang ; ce qui occasionne le retardement de son cours dans les vaisseaux supérieurs , parce qu'ils n'ont plus leur libre décharge. Mais ce qu'on ne sauroit trop faire observer , c'est qu'il est très-ordinaire que les malades *péripneumoniques* se plaignent , dès les premiers jours de cette maladie , de maux de cœur ou d'envies de vomir ; signe *univoque* ou certain de la *stagnation* du sang , comme il est prouvé dans les plaies ou les coups de tête , dans lesquels cas le sang amassé dans le cerveau , cause des nausées ou envies de vomir. Cependant on s'éloigne de cette vûe , en

prenant pour signes d'amas d'humeurs dans les premières voies, ces envies de vomir. C'est la faute qui se commet, en donnant tout d'abord des *émétiques* dans la cure des *inflammations de poumon*, tandis qu'il est si sévèrement défendu de faire vomir les malades dans les maux qui sont essentiellement affectés à la poitrine.

LXXV.

La cure  
de la Pé-  
ripneu-  
monie.

Il faut donc s'attacher d'abord à détourner incessamment & diligemment le cours du sang, qui va consumer le mal dans le *poumon*. Pour y réussir, on fera saigner du bras le malade, de six en six heures, puis toutes les douze heures, les premiers jours de la maladie. La saignée du pié au contraire est mortellement décisive dans les *péripneumonies*. Car il faut infiniment distinguer, quand le sang est infiltré par voie de *stagnation* dans le tissu du poumon, d'avec ce qu'il est lorsque, par son bouffement subit, il se porte à la poitrine, à l'occasion, par exemple, de quelque suppression sanguine dans les personnes du sexe. Car alors la saignée du pié, promptement pratiquée, prévient l'*infiltration* du sang & l'engagement habituel du poumon.

Il est encore à observer, que dans les embarras du cerveau *léthargiques* & *phlegmoneux*, qui accablent quelquefois la tête dans les *péripneumonies*, la saignée de la jugulaire s'accorde parfaitement avec celle du bras. En même-tems l'on employera les délayans *diapnoïques*, en donnant, de trois en trois heures, un verre d'eau distillée de coquelicot, où l'on aura dissous, sur chaque verre, quatre grains de nitre purifié, & trois gros de sirop-violat. Il faut encore que le malade use souvent d'un *lohoch*, fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, un gros de blanc de baleine, trois gros d'eau de canelle orgée, & une once & demie de sirop de coquelicot, le tout bien mêlé ensemble. On recommandera encore au malade de boire abondamment, & toujours chaud, d'une *tisane* faite avec les racines de scorfonere, de guimauve, de chien-dent, & de réglisse, dont il ne sauroit trop boire dans l'intervalle des bouillons, lesquels ne doivent être accordés que toutes les quatre heures. C'est que la *crise* de cette maladie doit se faire par les *crachats*; & c'est à quoi l'on réussit en diminuant habi-

lement , le plus qu'il est possible, des matieres croupissantes , soit par les saignées, soit par les *diapnoïques*, pour ne laisser à travailler aux fibres des vésicules musculieuses du poumon, que la plus petite portion de suc pourrissant du sang, qu'il sera possible. L'*antimoine diaphorétique* , célèbre parmi les Praticiens pour préserver les viscères de suppurations, pourra trouver ici sa place, au moyen de tous les *humectans* qu'on vient de proposer, en en donnant huit ou dix grains avant les bouillons. La *purgation* ne conviendra que dans la convalescence, sans se permettre à cet égard, pendant le cours d'une *péritneumonie* , que l'usage fréquent des lavemens purement émolliens & rafraîchissans. L'on doit même se ressouvenir de la maxime si universellement avouée parmi les anciens Praticiens, que la *purgation* après les maladies aiguës, est d'autant plus sûre qu'elle est retardée. C'est que , suivant le langage d'HIPPOCRATE, l'on ne sauroit avoir trop d'égard à la *vergence* des humeurs, en fait de purgation : *Quò vergunt humores, eò ducendi* Or, en retardant la purgation après les mala-



dies aiguës , durant lesquelles s'est perdue la *vergence* des humeurs , les directions des sécretoires , ou les oscillations de leurs fibres , se trouvent rétablies dans leur ordre ; ce qui assure le succès de la *purgation*. Mais , pour ne pas manquer ce succès , il faut avoir grand soin , après les *péripneumonies* , de n'employer que les purgatifs les plus doux , comme la casse , la manne , l'huile d'amandes douces , le sirop de roses pâles , ou celui de pommes composé.

L'on n'a fait aucune mention des narcotiques dans la cure de la *péripneumonie* ; car quoique le poumon souffre de grandes angoisses , accompagnées de toux très-fâcheuses , le sirop *diacode* même y est très-contraire , parce qu'il arrête ou supprime les crachats , par où doit guérir la maladie. La raison de ce mauvais succès des narcotiques , est ici sensible ; puisque les vésicules musculaires de la substance du poumon se trouvant affoiblies dans leur *ton* , parce que l'infiltration du sang tient ces parties dans un état de *gravitation* , elles perdent beaucoup de leur *élasticité* naturelle. Si l'on vient à employer les narcoti-

ques, qui assouplissent ou relâchent les fibres, c'est le moyen de les jeter dans l'*atonie*; d'où s'ensuit la retenue des crachats. En cas donc de *toux* violente, ou de semblables angoisses, il faut y remédier par la saignée, en la réitérant courageusement, & encore par les diaphnoïques, & l'usage fréquent du lait d'amandes entre les bouillons, qu'il faut par conséquent éloigner beaucoup, en ajoutant le sirop de capillaire, au lieu de sucre, dans ce lait d'amandes.

La *toux* qui accompagne les gros rhûmes, qui sont de vraies *fluxions de poitrine*, permet au contraire l'usage des narcotiques, quoique ces deux maladies sympathisent par la ressemblance de beaucoup de leurs symptômes. C'est même le sang en ferveur ou trop ardent, lequel intercepté dans le poumon, par l'impression d'un air intempéré qui le retarde dans son cours, met le poumon en *phlogose*, en même-tems que cette congestion sanguine occasionne l'épanchement de la sérosité, qui (comme il arrive quand le sang est ralenti) distille de toutes parts dans les vésicules qui composent ce viscere. Mais l'*infiltra-*

tion de la partie rouge du sang dans les arteres lymphatiques, ne s'y faisant pas comme dans la péricnemonie, les fibres de ces vésicules conservent leur *ton* : Et même, qui plus est, ce *ton* prend une disposition *spastique*, par où ces fibres acquièrent encore plus d'élasticité que dans leur naturel ; & ce surplus de ressort est l'effet des *narcotiques*, qui ne rabattant que ce superflu morbifique de force, n'ôtent rien à celle de la Nature. Ainsi, en même-tems que l'on saigne sans crainte dans la cure d'une *fluxion de poitrine*, il est d'usage d'employer le sirop diacode, ou semblables *calmans*. C'est que par leur secours, le poumon entrant dans le repos que les Anciens se propoisoient dans l'usage de l'*opium* même ( qu'ils appelloient pour cela *silentium pectoris*, ) les saignées, en rappelant dans les grands vaisseaux le sang qui portoit la *phlogose* sur le poumon, font disparoître la fièvre, l'oppression, la toux, & cesser la fonte qui se faisoit du sang intercepté sur les surfaces des vésicules pulmonaires, & de la sérosité dans les capacités de tous ces petits sachets. Les *delayans*, les *potions huileuses*, les

*diapnoïques*, doivent y être employés comme dans la cure de la *péripneumonie*; ensuite, dans le tems de la convalescence, l'on purgera le malade, mais toujours avec les mêmes précautions sur le choix des purgatifs. Une observation pourtant à faire en matiere de *fluxion de poitrine*, c'est que l'on ne doit pas manquer à donner, dans cette maladie, le soir de la purgation, ou le diacode, ou quelque autre semblable calmant.

J'aurois pu parler ici du *crachement de sang*, & de la *phthisie*, qui sont l'un & l'autre de la dépendance du sang, & qui appartiennent au genre *phlegmoneux* ou inflammatoire. Mais comme ce sont des effets de l'impulsion ou de l'effort que fait le sang sur les visceres, je réserve à en traiter lorsque j'aurai fait voir la masse du sang porter avec soi par tous les vaisseaux du corps, depuis la tête jusqu'aux piés, ses efforts sur les visceres, & remonter par la veine-cave, grossie de volume, & crue en impétuosité, dans le ventricule droit du cœur. Là prenant un nouvel essor, par sa saillie dans les arteres du *poumon*, elle les entr'ouvre, & en fait sortir le sang dans  
les

les vésicules de ce viscere ; ou bien s'engageant par les arteres lymphatiques dans la substance du poumon , elle y imprime le caractere phlegmoneux , qui cause les *affections phthisiques*.

Le sang donc passant du ventricule droit du *cœur* dans le gauche , tout chyleux encore , mal broyé , & grossièrement pisté dans le *poumon* , où d'ailleurs il aura essuyé peut-être l'action d'un air intempéré qui l'aura épaissi , & , dans cet état , transmis dans le ventricule gauche , & de - là chassé vers le cerveau ; ce sang , dis-je , porte partout , sur sa route , les causes des inflammations , ou des *congestions* sanguines phlegmoneuses , qui se font si aisément dans toutes ces parties. La membrane *pituitaire* des narines en recevra les préliminaires , qui annoncent les plus fâcheux *rhûmes* , par les *enchifrenemens* qui les commencent. Les *carotides* distribuant un sang aussi enclin au ralentissement dans les parties spongieuses des glandes & des membranes du *pharynx* & du *larynx* , occasionneront ces cruels maux de gorge ou *esquinancies* qui affligent ces organes. Ces mêmes

LXXVI.

Autres  
Maux in-  
flamma-  
toires.

arteres infesteront des mêmes causes inflammatoires les oreilles, & les yeux; d'où naîtront en celles-là des *douleurs* très aiguës, & en ceux-ci des *ophthalmies*, & toutes les especes d'ulcérations *phlegmoneuses* qui attaquent les paupieres, &c.

LXXVII.

La cu.e  
de ces  
Maux.

A tous ces maux, dont les noms sont différens, l'on appliquera presque les mêmes remedes; parce que leurs causes sont originairement & essentiellement les mêmes. Ainsi en mettant au large, par le moyen des *saignées*, le sang condensé, l'on abrège la durée & les dangers de toutes ces inflammations: mais à la saignée du bras, sans songer à celle du pié (pour ne pas charger la poitrine, en déchargeant la gorge) il ne faut qu'associer à propos les saignées de la gorge; car elles peuvent se réitérer sans inconvénient.

L'on y ajoute, dans les *esquinancies*, les gargarismes simplement faits avec le crystal minéral fondu dans de l'eau de plantain, ou de pourprier, & les cataplasmes de mie de pain, où l'on mêle le nid d'hirondelle; faisant boire beaucoup de petit-lait, ou d'eau de riviere, où l'on aura fait

infuser une poignée ou deux d'endive. Mais surtout il faut bien se garder de laisser venir à abscess une *esquinancie* ; parce que ce sont comme des des arrhes données pour les rechûtes dans le même mal. On obvie à ce danger par le moyen des saignées faites d'abord, toutes les deux, trois, ou quatre heures. Car une *esquinancie* peut aller très-vîte, puisqu'on l'a vue quelquefois se terminer à la mort en moins de six heures.

Il faut user de la même diligence & des mêmes saignées pour dissiper les *ophthalmies*, si l'on veut épargner aux malades les taches *albugineuses*, & les ulcérations ou abscess de la *cornée*. Mais, pour aller au-devant de ces suites malheureuses, il faut éviter tous les collyres trop spiritueux, & tout ce qui est eau-de-vie, ou esprit de vin ; car c'est la peste du miroir de l'œil, qui s'obscurcit ou se ternit par de semblables applications. L'eau toute seule, où l'on fait dissoudre tout au plus un peu de trochisques blancs de rhais, tient souvent la place de beaucoup de remedes. Le vitriol & l'antimoine crud, ou semblables ingrédiens, composent d'excell-

lens *collyres* : mais ils ne réussissent jamais heureusement , qu'autant qu'on aura éteint l'inflammation. Il arrive quelquefois que les *ophthalmies* sont très - douloureuses ; c'est pourquoi les Anciens ont ajouté l'*opium* aux trochisques blancs de rhasis. Il y a encore pour les yeux un excellent anodyn naturel ; c'est le *lait de femme* , qu'il faut faire rayer dans l'œil malade. Enfin une autre observation, c'est que quand l'inflammation dure trop opiniâtrément , un *résolutif* bien naturel est d'égorger un pigeon dont on fait couler le sang tout chaud dans l'œil malade.

C'est ainsi qu'en certaines occasions , comme dans quelque constitution d'air , le sang remonte des poumons , par le ventricule gauche du cœur , en portant l'inflammation presque partout où il passe , & même jusqu'au cerveau quand il y entre ainsi indisposé. De-là viennent la *phrénésie* , la *lithargie* , les *affections comateuses* , & *carotiques* , enfin l'*apoplexie* , qui est le comble de tous ces maux , & d'entre eux tous le plus phlegmoneux. L'on pourroit croire que la disposition inflammatoire s'affoibli-



roit en chemin faisant, ou à mesure que le sang s'éloigne de l'endroit d'où il a pris son panchant à l'inflammation, c'est-à-dire, en s'éloignant du *poumon*, d'où ce panchant tient son origine. Mais il faut juger de ce qui arrive à la fonction de ce viscere, par ce qui arrive à celle de l'*estomac*. En celui-ci, le défaut de la premiere coction ne se couvre que très-imparfaitement par les coctions suivantes. De même le *poumon* étant fait pour être le médiateur entre l'air qui y entre, & le sang qui y circule, afin que celui-ci soit tenu toujours coulant dans ses vaisseaux; dès que cet air, qui devoit rendre le sang léger, roulant, & fluide, se trouve altéré dans son ressort, dans sa gravité, dans son épaisseur, &c. il rend ce sang (chyleux encore qu'il est) plus dense, plus compacte, & plus ferré qu'il ne lui conviendrait dans sa fibre. Et c'est une tache originelle qu'il contracte dans le poumon, de laquelle il porte le caractère presque *indelebile* partout où il va. Il ne faut point en chercher d'autre cause, que celle de l'impurité où se trouvent toutes les parties qui ne sont pas le poumon, de

substituer quelque chose à l'action de l'air qui entre dans le poumon : & cela parce que la *vertu systaltique* de ces parties peut bien entretenir dans le sang la fluidité que l'air lui aura procurée : mais aucun autre organe que le *poumon* ne peut rappeler l'action de l'air ou la renouveler dans la masse du sang. Voilà la raison pourquoi on va le voir produire des inflammations dans le cerveau, & pourquoi il pourra en produire dans tous les viscères par où nous le verrons circuler.

XXXVIII.  
L'Asthme  
proprement  
dit.

Mais , avant que d'avancer plus loin, je crois que c'est véritablement ici le lieu de parler de l'*asthme* proprement dit, lequel tire sa cause immédiatement du vice du poumon. L'air donc, qui dans l'état naturel entre dans les poumons par les *bronches* ( qui sont situées , toujours & partout dans le poumon , entre deux vaisseaux sanguins , l'artere & la veine pulmonaire ) aide & soutient par ses doux frottemens la systole de ces vaisseaux sanguins, & par elle il pourvoit à ce que le sang ne se ralentisse & ne s'appesantisse point sur les *véscules pulmonaires*. Ainsi ces vésicules

n'admettent qu'un air léger, qui les remplit & les étend mollement, sans faire aucune violence au *ton* de leurs fibres. Mais cet air changeant de *gravitation*, de volume, & de ressort, il gêne, presse & serre ces fibres. Au lieu donc d'une matiere *éthérée* & légère, qui devoit gonfler ces sachets vésiculaires, il *exude* de leurs tuniques dans leurs capacités une *lymphe*, qui est infiniment plus *gravitante*, plus lourde, & plus épaisse que l'air. Or cette lymphe s'accumulant dans toute la substance vésiculaire du poumon, elle appesantit tout ce viscere, & occasionne le ralentissement & l'épaississement du sang dans les artères & les veines pulmonaires. Voilà la véritable cause de l'étrange oppression qui fatigue les Asthmatiques, jusqu'à les rendre *orthopnoïques*, & les jeter dans la *sterteur*, laquelle fait le signe univoque de l'*asthme* consommé. Mais de-là s'entretient dans le poumon un affoiblissement de ses fibres, qui fait une espece d'*atonie* dans les vésicules pulmonaires, & dans les vaisseaux sanguins; & c'est ce qui rend l'*asthme* habituel, si on n'y remédie promptement.

LXXIX.  
La Cure  
de l'asth-  
me.

Ce sera en dégageant incessamment le sang de la presse où il est , & cela en pratiquant diligemment les saignées du bras faites coup sur coup. En même-tems on doit employer largement les délayans , qu'il faut boire chauds , pour aller au plutôt au-devant de l'épaississement que la lymphe prend dans les vésicules pulmonaires. Ces délayans seront des *tisanes* faites avec les racines de scorfonere , de bardane & de réglisse ; des *infusions théiformes* d'hyssope , de capillaires , &c. sans permettre au malade d'autres nourritures que des bouillons très-légers , faits principalement avec les graines & peu ou point de viande. Outre cela , l'on fera usage d'un bol *pectoral-anodyn* ; car sans les calmans , toutes sortes de *bechiques* , les plus célèbres mêmes , sont inutiles ou dangereuses ; parce que les fibres des vaisseaux , ou des bronches , ayant contracté une disposition *spastique* , les calmans en sont le remède , en ce qu'ils mettent en valeur les vertus *pectorale* , *béchique* , &c. Ces bols donc seront composés d'un demi-gros de blanc de baleine bien choisi , de trois ou quatre grains de

de pilules de cynoglosse, & d'un grain ou deux de safran oriental, ou de fleurs de benjoin; & l'on réitérera ce bol tous les soirs. Le malade se trouvant suffisamment humecté, & en état d'user de *soufre lavé*, en cas que l'*asthme* tire en longueur, on lui en donnera, sans préjudice du bol ci-dessus, dix ou douze grains mêlés d'un grain ou deux de safran de mars préparé à la rosée, l'un & l'autre mêlés encore avec une goutte de baume du Pérou, & une quantité de sirop de capillaires suffisante pour un de ces bols, que l'on donnera le matin, & un bouillon après: A midi l'on en donnera encore un, & quelque peu de nourriture après. Dans ces premiers tems on ne doit employer d'autres purgatifs que des potions huileuses laxatives. Les vomitifs au contraire y sont très-pernicieux: car ce n'est guere que sur la fin ou dans le progrès d'un *asthme* vraiment *humoral*, que réussit, le vomitif pour exciter le poumon à se débarrasser des glaires ou des phlegmes qui le tiennent en *sterteur*. Un autre remède, qui réussit dans les oppressions les plus pressantes, c'est la *fumigation*;

pourvû qu'elle se fasse avec un *tabac* bien doux, & qu'en même-tems le malade prenne un grand lavage de *thé-bou* légèrement infusé.

LXXX.  
L'Apo-  
plexie.

On voit que je ne me suis point écarté de mon sujet en parlant de l'*asthme* dans l'ordre des maladies inflammatoires. L'*asthme* appartient véritablement à ce genre de maladies; & cela est si vrai, que l'on a vu souvent des affections asthmiques se terminer malheureusement par des *apoplexies*, qui sont de toutes les maladies les plus phlegmoneuses. C'est qu'il ne faut au sang pour donner la tendance à l'inflammation, que d'avoir manqué à être suffisamment atténué, broyé ou subtilisé dans le poumon. Car par-là la fibre du sang étant demeurée trop dense, trop pesante, & trop solide, il ne lui faut qu'une occasion qui ralentisse le cours du sang, pour y développer son ressort, & le mettre en *stagnation*, puis en *stase*; car de-là naît l'inflammation. Ainsi le sang, au sortir du ventricule gauche du cœur, ne trouvant, en entrant dans le cerveau par les *carotides*, que des parties membraneuses, denses elles-mêmes, compactes & ser-

rées dans leur tiffure, ce font autant de réfiftances qu'il a à vaincre, pour conferver fon courant & fa fluidité. Or le fang n'étant plus aidé, pour pénétrer dans ces détroits, par la fiftole des parties mufculeufes qui environnent les carotides quand elles montent au cerveau, au contraire venant à ramper fur un *fol* auffi peu fouple ou auffi ferré dans fa tiffure que le font les membranes du cerveau, furtout la *dure-mere*, il n'eft pas étonnant qu'il s'y ralentiffe, & qu'il y caufe l'*apoplexie*; car il ne faut que des yeux pour appercevoir fur cette membrane la caufe de cette maladie dans ceux qui en font morts.

La cure de l'*apoplexie* prouve bien la vérité de ce que j'avance; puis-que rien n'y remédie fi efficacement que la faignée promptement & fréquemment faite. Cependant, quoi que l'on faffe, il n'eft guere de maladie qui porte davantage le caractère d'incurabilité que l'*apoplexie*. Car outre l'efpece qu'HIPPOCRATE appelle la *forte*, & qu'il défigne par cette mauvaife note, qu'il eft impoffible de la guérir, il eft fi ordinaire à l'*apoplexie*, ou fi propre à fa nature, de dégénérer

LXXXI.  
La Cure  
de l'A-  
poplexie.

en *paralyfie*, que c'est souvent moins la voir guérir, que la voir changer d'une maladie peu guérissable en une autre aussi peu susceptible de guérison. Or la difficulté de guérir l'*apoplexie*, est bien marquée par la structure de la partie malade, & par la position des vaisseaux où le sang est en *stase*, ou en *stagnation*. Cette partie est le cerveau, qui est comme une *isthme* dans le corps humain, où rien n'arrive & d'où rien ne sort que par des défilés. De plus, cette partie est fermée d'une clôture osseuse, laquelle n'aide en rien, bien différente en cela d'une partie musculuse, qui par sa *systole*, favorise celle des veines qui ont à rapporter le sang. Ces veines donc ne sont soulagées que par la prompte décharge qu'elles trouvent dans tous les *sinus* de la *dure-mere*, lesquels sont à la vérité munis de fibres musculaires: mais, si l'on examine le double *défilé*, par où (presque uniquement) peut se faire la descente du sang, par un trou encore osseux, & par un sac veineux, que les *jugulaires internes* se forment de chaque côté, l'on comprendra à quel retardement le sang est exposé



dans son retour du cerveau au cœur.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que la saignée est le remède spécifique à l'*apoplexie*. Elle seule, dans un mal aussi urgent, va directement à la source où le sang est arrêté. Aussi n'est-il pas de maladie pour laquelle les Praticiens soient plus hardis à ordonner la saignée. Il faut donc à leur imitation, la faire incessamment : quelques-uns même la conseillent des deux bras tout à la fois. Le préjugé, bien plus que la raison, porte le vulgaire à la saignée du pié ; mais je crois que c'est répandre le sang en pure perte. Au contraire, la saignée de la jugulaire des deux côtés (après celle du bras aussi des deux côtés,) ou tout à la fois, en peu d'heures distantes l'une de l'autre, déchargeant promptement les jugulaires, qui reçoivent le sang au sortir du cerveau, tire immédiatement la cause du mal. Mais pourquoi ne pas faire ici (comme dans les grandes *ophthalmies*) usage de la saignée de l'artere ? Car, en interceptant ou détournant le cours du sang qui va grossir l'étang de celui qui forme l'*apoplexie*, elle attaqueroit la cause du mal

dans son principe , en la prenant en flanc, comme la saignée de la jugulaire l'attaque dans son siège ou dans son foyer.

L'*émétique* est véritablement un grand remède pour la cure de l'apoplexie; mais il ne faut jamais oublier qu'il ne réussira , qu'autant que par des saignées faites les unes sur les autres , l'on aura promptement dégagé le sang , & mis les vaisseaux en état de se servir de leurs oscillations excitées par l'action de ce puissant stimulant. C'est aussi pour cela que l'on donne des lavemens purgatifs avec le séné , où l'on dissout le *vin émétique* trouble; car c'est une observation constante , que l'*émétique* est infiniment aidé dans son opération lorsqu'il est associé avec le séné , soit dans les lavemens , soit dans les potions purgatives, lesquelles , par ce moyen, deviennent de puissans fondans. C'est d'ailleurs un excellent moyen pour que les humeurs , vivement sollicitées par le piquant d'un tel purgatif , fassent défiler celles du cerveau ; parce que les membranes du cerveau , qui sont le siège de l'*apoplexie* , se trouvent dans une si parfaite corres-

pondance avec le genre membraneux de l'estomac & de tout le bas-ventre, que toucher l'un , c'est les exciter tous les deux : c'est pour cela qu'un épithème narcotique appliqué sur la tête , apaise la colique. Il faut aussi avoir soin , pour la cure de l'*apoplexie* , de remédier au *suc nerveux* , en même-tems que l'on dissipe le gros de l'humeur , en débarrassant les membranes de leurs inflammations. Car le sang ralenti dans ses vaisseaux, laisse suinter sur les fibres nerveuses, qui ont chacune leur membrane, une sérosité, qui, quoique d'un petit volume, ne laisse pas d'être à charge à la Nature ; car c'est du moins une matière étrangère dont il faut débarrasser les nerfs. C'est l'effet des *cordiaux-céphaliques* , dont l'on forme des potions avec les eaux de ce genre , comme celles de cerises noires , de bétoine , de tilleul , de muguet, &c. ou bien on emploie l'*eau thériacale* , dans laquelle on dissout la poudre de la Comtesse de Kent, les confectons d'hyacinthe , ou d'alkermès , & quelques gouttes d'esprit volatil de corne de cerf *succiné* , & dont l'on donne quelques cuil-

lerées au malade : en cas qu'il soit trop assoupi , on lui donne à sentir l'esprit volatil de sel ammoniac , ou même l'on applique des ventouses scarifiées sur les épaules , & quelque vésicatoire un peu vif sur le gras des jambes , sans oublier les sternutatoires.

XXXII.  
La Par-  
alyse.  
& ses ca-  
uses.

Cependant, après tous ces reme-  
des, souvent un malade tombe en  
*paralyse* ; parce que l'apoplexie te-  
nant tendues, par l'inflammation des  
*meninges*, toutes les parties du cer-  
veau à droite & à gauche, & égale-  
ment occupées du poids qui les com-  
prime, c'est un équilibre *morbifique*,  
ou une espece de *tétanos* phlegmo-  
neux, qui tient toutes les parties éga-  
lement tendues & contractées. Quel-  
quefois, soit par les remèdes, soit par  
le travail de la Nature, un des côtés  
malades venant à se dégager, occa-  
sionne dans le côté opposé une *déten-  
te* : alors l'équilibre se rompt, & il en  
résulte une contraction convulsive,  
qui subsiste tant que l'engagement  
du sang continue, & que le suc ner-  
veux vicié se distribue inégalement ;  
parce qu'en même-tems que cette  
distribution inégale fait tendre exces-

sivement les parties nerveuses , elle en fait détendre d'autres. Ainsi tout consiste à prendre des mesures assez justes pour redresser les directions des *solides* , & remettre dans les *fluides* les qualités qu'ils ont perdues. Pour cet effet l'on ne peut se dispenser de réitérer les saignées , qui sont tellement propres à la guérison de la *paralyse* , que la saignée faite même sur le membre paralytique lui rend son mouvement. La purgation, qu'il faut même rendre habituelle en la continuant plusieurs jours , est ici d'un grand secours. Ainsi , après avoir purgé par quelques potions aiguës d'*emetique* , il faut mettre en usage les tisanes *laxatives* , pour tenir toujours une issue ouverte à la dérivation des humeurs dont l'on veut débarrasser la masse du sang & les parties malades. En même-tems, ou plutôt dans les intervalles de ces purgatifs , l'on donne des *aposemes* appropriés au génie de la maladie , & principalement à l'indisposition des nerfs. Les modeles s'en trouveront parmi les formules ( a ) ; on y

( a ) *Pharm. des Pauvres*, Tome IV. page 103.

trouvera aussi les *fomentations* , les *onctions* & semblables remedes (a) , qu'il faut appliquer sur les parties paralytiques. On peut encore faire usage de tisanes tempérées , faites avec les racines de *squines* , &c. (b) quand les corps ne sont pas trop échauffés. Enfin l'application des boues de *Bourbonne* , & les eaux de *Vichy* & de *Bourbon* sont les dernières ressources, lesquelles d'ailleurs ne sont point hors de la portée des Pauvres , puisqu'il se trouve dans les lieux de ces Eaux , des Maisons de Charité où les Pauvres sont reçus. Mais, sans aller si loin , il suffit de faire attention que la plupart de ceux qui tombent dans ces maladies , sont des tempéramens ardens , dont les entrailles & les humeurs sont très-échauffées : ainsi les eaux minérales *ferrugineuses* leur sont souvent plus utiles. Celles de *Passy* , outre qu'elles sont des plus loüables en genre d'eaux *martiales* , sont plus ou moins fortes par rapport aux différentes sources d'où elles sortent ; ce qui les approprie aux différentes

(a) *Ibidem* , page 189. 220. 225. 229.

(b) Voyez *ibid.* la *Décoction des Bois*, pag.

constitutions des corps. Le *mineral ferrugineux*, qui fait la base de ces eaux, rétablit la circulation du sang, & remet les humeurs & les sécrétions en liberté ; & c'est ainsi qu'il éteint les feux & les ardeurs de la masse du sang.

On a vu, par ce que j'ai dit ci-dessus, que la *tendance* du sang au ralentissement étoit la cause des affections inflammatoires dans le cerveau. Il est aisé de se convaincre de cette vérité, en examinant la cause des *concrétions polypeuses* qui se forment dans les sinus de la dure-mere. Ces concrétions prennent leur origine du défaut de broiement dans le poumon, où le sang se trouve tout *chyleux* ; c'est pourquoi le ventricule gauche du cœur, qui reçoit le sang immédiatement de la veine pulmonaire, comme les sinus de la dure-mere le reçoivent immédiatement des veines, est un des endroits du corps où se forment plus ordinairement des *polypes*. Ainsi le sang que le poumon n'a pas suffisamment atténué, brisé ou subtilisé, sort avec une disposition *polypeuse* du ventricule gauche. A quels ralentissemens donc

LXXXIII.  
Les Con-  
crétions  
polypeu-  
ses, &  
leur cau-  
se.

ne fera-t-il point exposé, lorsqu'au sortir de ce ventricule, il aura à pénétrer des arteres d'un diametre très-médiocre, engagées dans des parties osseuses, étroites & membraneuses, exposées d'ailleurs, par le peu de parties charnues qui les garnissent & les couvrent, à l'impression d'un air qui fera froid, & dès-là si capable encore de les comprimer ! Telle est la position des *arteres intercostales*, si nombreuses par leurs sorties de l'aorte descendante, & si répandues sur la pleure, sur le médiastin, &c.

LXXXIV.  
La Pleu-  
rétie.

Tout ce mécanisme est, ce me semble, suffisant pour faire comprendre les raisons des différentes *pleurésies* vraies ou fausses, intérieures ou extérieures, plus ou moins rhumatisantes. Car voilà ce qui fait les différens degrés de pleurésies, & leurs différens caractères. En effet, si l'on considère que les arteres scapulaires & mammaires sortent immédiatement de l'aorte descendante, l'on comprendra que les douleurs que l'on ressent dans les épaules & dans la région des mamelles, & qui font que tant de personnes appréhendent d'être pulmoniques, ne viennent que



parce que le sang des arteres de toutes ces parties , fort trop épais de l'aorte ; & de-là naissent ces douleurs *rhûmatifantes*. Lorsque ce sang épais & par conséquent ralenti se porte dans les arteres de la *pleure* , il devient la source de ces douleurs piquantes & cruelles , qui font le caractère des *vraies pleurésies*. Quand le *crachement de sang* accompagne ces douleurs, c'est une marque que la maladie est compliquée , & par conséquent que le sang des poumons , aussi mal constitué que celui des arteres intercostales , fait , par son ralentissement dans le tissu pulmonaire , un même embarras inflammatoire ( c'est - à - dire , le même état de *stase* & de *stagnation* ) que celui qu'il souffre dans la pleure , dans le médiastin , & dans les membranes voisines.

Quelques-uns avoient voulu établir une différence de cure dans les *pleurésies* , en les distinguant en celles d'hiver & en celles d'été , pour autoriser , par l'idée de celles ci , l'usage de l'émétique & de la purgation , dès les commencemens d'une *pleurésie* naissante. Mais quoiqu'il soit vrai que

le froid de l'hiver serve d'occasion aux *pleurésies*, surtout parmi les pauvres gens, qui sont moins en garde contre l'impression de l'air, la disposition au ralentissement ou à la stagnation du sang, d'où naît l'inflammation, ne peut se prendre uniquement dans l'action des corps *frigoriges* de l'air, ou dans les semences glaciales qu'il contient en hiver, lesquelles toutes seules & en premier fixeroient le sang, ou le mettroient en *stase* dans la *pleure*; car c'est elle qui se trouve plus exposée, ou moins défendue contre les approches de l'air. Au contraire le sang étant sorti du poumon avec la tendance vers l'épaississement, parce qu'il y a été mal brisé, ou imparfaitement atténué, c'est de-là qu'il faut prendre la vraie origine de la *pleurésie*. Ainsi le sang étant également inflammatoire, ou essentiellement phlegmoneux, en hiver comme en été, les remèdes sont les mêmes pour la cure de cette maladie, dans quelque saison qu'elle arrive.

LXXXV.  
La cure  
de la  
Pleuré-  
sie.

Il est important de saigner d'abord; parce qu'il faut nécessairement dégager le sang qui se trouve inter-

cepté dans les poumons, & dans les arteres mammaires & intercostales, par la pression d'un air extérieur & refroidi. Il y a même eu de grands Medecins, Anatomistes, anciens & modernes, qui ont fait faire avec succès la saignée dans l'endroit même du point de côté, en plongeant profondément une lancette dont la pointe atteignoit d'assez près le siège du mal, afin de dégager les membranes que l'inflammation tenoit en crispation. Mais la saignée usitée par les grands Praticiens pour la cure de la *pleurésie*, c'est celle du bras du côté de la douleur, à cause de la rectitude des vaisseaux, laquelle, suivant les vûes & l'usage des Praticiens, doit servir de regle & de guide pour la cure de cette maladie.

L'opinion vulgaire préfere à la saignée les sudorifiques, & l'application de certains topiques. Mais quelle criminelle incertitude que celle des *sudorifiques*, qui sont bien plus propres à mettre le feu dans les grands vaisseaux, qu'à résoudre la congestion *phlegmoneuse* ! Car elle occupe si intimement les capillaires des arteres, que l'air d'une part, par son

poids, & d'une autre la tension du genre membraneux, par la crispation où il est, les tient fermés à l'action d'un sudorifique. Les *topiques* peuvent être utiles : mais il est un tems pour s'en servir ; car ils ne peuvent que faire du mal, si on les applique prématurément, parce que ces remèdes ouvrant alors des parties qui peuvent encore prêter, ils les exposent à recevoir plus intimement & plus abondamment les sucres ou humeurs qui s'accumulent dans la partie enflammée. C'est pourquoi il faut incessamment presser les saignées du bras du même côté malade, pour se ménager l'usage des *topiques*, qui sont alors d'autant plus efficaces, que les parties souffrantes ayant moins d'épaisseur, se laissent plutôt pénétrer à l'action des *topiques*. Un des plus utiles, surtout quand le mal de côté occupe, en *rhûmatifant*, toutes les parties, quelquefois depuis la mamelle jusqu'au cartilage *xiphoïde*, & quelquefois toute la région de l'épaule, c'est d'employer un *liniment* fait avec une cuillerée ou deux de *baume tranquile*, où l'on aura mêlé vingt ou trente *gouttes anodynes*, pour  
en

en frotter toutes les parties douloureuses. En même-tems, si le mal presse, on appliquera sur l'épaule un petit pain chaud, imbibé d'eau-de-vie *camphrée*, où l'on aura encore mêlé douze gouttes *anodynes*. Les blancs de *poireaux*, hâchés, & deux têtes de pavot blanc, rompues par morceaux (le tout bouilli d'abord dans un peu d'eau, & trempé ensuite dans du lait,) font un cataplasme très-utile étant appliqué sur le mal de côté. Enfin, l'application d'un animal, comme d'un *chat*, que l'on ouvre vivant, & que l'on applique chaudement sur tout le côté malade, a eu de grands succès, quand cela n'a point été prématurément pratiqué. Mais tous ces remèdes doivent être accompagnés de boisson abondante d'une tisane légère, faite avec les racines de scorfonere & de réglisse, & les fleurs de coquelicot. Car on ne sauroit trop calmer dans un mal comme celui-ci, où toutes les parties souffrantes sont membraneuses, & dans une disposition *spastiques*, laquelle, par le serrement des fibres, ferme le passage à la circulation des humeurs, & surtout du suc nerveux. C'est pourquoi

il faut , comme dans la péripleumonie , employer familièrement les simples *calmans* , en donnant quatre onces d'eau distillée de *coquelicot* , toutes les quatre heures , & deux prises d'*émulsions huileuses-anodynes* , telles qu'on les trouvera décrites parmi les formules \*. Si le poumon paroïssoit s'engager , parce que la disposition *spastique* du genre membraneux , qui est ici essentiellement attaquée , gagneroit les vésicules pulmonaires , alors , sans abandonner l'indication des simples *calmans* , qui sont ici essentiellement nécessaires , on fera user au malade d'un *lohoch* composé avec le blanc de baleine , l'huile d'amandes douces , & l'eau de canelle orgée. Mais toute cette maladie doit être traitée sans purgatifs ; parce que les seuls remèdes émolliens , sans d'autre addition que de l'huile d'amandes douces , sont permis jusqu'au tems de la convalescence , où l'on emploie la casse & la manne , sans séné , ni rhubarbe , mais tout-au-plus le sirop de roses pâles simple. Au reste , il est aisé de comprendre , que tout le fond

\* *Pharm. des Pauvres* , T. IV. p. 138. 140. 141.

de la cure de cette cruelle maladie roule , 1°. Sur les *saignées* pressamment réitérées , pour dégager vite le sang , ou pour le préserver d'engagement dans des parties aussi promptes à l'enfermer , par la force de leur ressort , que le font des membranes : 2°. Sur l'usage non interrompu des *calmans*. L'intérêt présent du malade , qui souffre beaucoup , engage le Médecin à employer les calmans , tant intérieurs qu'extérieurs. Mais il faut observer qu'il n'est rien de plus ordinaire à la *pleurésie* , que de laisser les malades *phthisiques* , ou languissans , avec une fièvre lente , une poitrine foible , un poumon secrètement , mais intimement gorgé de suc croupissans dans sa tiffure ; ce qui lui attire des *tubercules* inflammatoires , qui deviennent autant de petits abcès : & en cela consiste véritablement l'état d'ulcération du poumon , qui fait le fonds ou la cause de la *phthisie* ou *pulmonie* ; état qui conduit à l'*étisie* , maladie qui désole les malades & les Médecins.

L'on cherche dans les fluides ou dans les humeurs la cause de *maigreur* qui jette les corps en *consommation* :

LEXXVI.  
L'Esprit.

mais ces fluides font-ils seuls & par eux-mêmes l'amaigrissement? Les solides n'y auroient-ils point le plus de part? Ou, pour mieux dire, peut-il paroître douteux qu'ils y tiennent la meilleure place, & qu'ainsi la cause originaire & fondamentale de l'*étisie*, qui suit de près la *phthisie*, est toute dans les solides? L'état ou disposition *spastique* du genre membraneux dans la pleurésie, démontre cette vérité. Car il n'est pas de l'état des membranes dans cette maladie comme en tant d'autres, dans lesquelles concourt une disposition *spasmodique*; c'est en celles-ci un état passager, qui se dissipe avec elles. Mais la disposition *spastique* qui se trouve essentiellement attachée à la pleurésie, est une disposition qui passe souvent en habitude; de sorte que le genre nerveux demeure dans une tension *tonique*, qui se perpétue, parce qu'elle passe dans tout le genre nerveux. La raison de cette communication est sensible, parce que tout se fait ici par *ondulations*. Or où ne se porte point une ondulation, puisqu'une cause d'épilepsie remonte, par voie d'ondulation, du pié à la tête! D'ail-



leurs le genre nerveux , qui fait le fondement du membraneux , étant comme un réseau qui fait le *batis* des parties *solides* , l'on comprend que les mailles de ce réseau étant *distractiles* ou musculaires , la *contraction* des unes emporte la *distraktion* des autres. C'est ainsi qu'une douleur de côté *pungitive*, en tiraillant les fibres membraneuses du poumon , cause une toux très-fatigante pour les pleurétiques ; parce que c'est une disposition *spastique* qui se communique à la poitrine , puis aux membranes du poumon , & aux tuniques particulières de chaque vésicule de ce viscere : Et ainsi le *ton spastique* ou la tension *tonique* des membranes , devient la cause de l'*étisie* , par les raisons suivantes.

Les vésicules du poumon font en détail dans l'œconomie animale, ce que le cœur y fait en gros. Celui-ci broie toute la masse du sang ; & les vésicules du poumon en brisent & atténuent la portion qui circule dans les artères capillaires qui rampent sur les tuniques de ces vésicules. Ainsi cette atténuation ou ce broiement venant à manquer de se faire , le sang

se trouve dépourvu de l'atténuation la plus intime de ses suc; ce qui nuit à sa fluidité. Or c'est l'effet de l'état *spastique* des vésicules du poumon : car l'air qui les remplit, étant plein de ressort, ne trouve point d'*antagonistes* dans la systole des vésicules ; parce qu'elles sont demeurées dans une tension *tonique*, qui tient de la paresse ou de l'inaction. Cependant le chyle dont est imprégné le sang des arteres pulmonaires, restant mal divisé, il fournit aux arteres lymphatiques, & conséquemment aux fibres membraneuses, un suc nourricier, qui, étant mal *pisté*, ne peut les pénétrer; elles tombent donc dans le desséchement, lequel dégénere en *étisie*. C'est bien l'idée la plus reçue en Medecine, que l'*atrophie* ou la maigreur a pour cause l'épaississement des humeurs. Mais on prend fausement l'origine de cet épauississement dans l'estomac, &, en conséquence, on le fatigue à pure perte par des remedes mal entendus ; & voilà ce qui fait l'incurabilité de l'*étisie* : car l'estomac est innocent de ce qui se passe ici dans le genre nerveux ; & l'erreur vient de ce que l'on

confond les désordres des *coctions*. Celle de l'estomac, qui est la *premiere*, peut être irréprochable, pendant que la *seconde* (c'est celle qui se fait dans les vaisseaux) sera très-imparfaite, de sorte que la *troisieme*, qui est l'*assimilation* qui s'opere dans les fibres des *solides*, manquera de s'y faire. C'est donc l'*assimilation* manquée qui fait le fondement de l'étiſie.

On fait ordinairement peu d'attention à cette cause dans la cure de l'étiſie. De même dans les affections *phlegmoneuses* de la poitrine, comme sont la pleurésie & la péripleumonie, qui passent en *phthiſie*, y a-t-il beaucoup de gens qui pensent à prévenir la cause originaire qui produit ce défaut d'*assimilation*, savoir, le vice que le poumon a contracté par l'*inertie* ou le déchet de la systole des fibres de ses vésicules, parce que cette *inertie* est causée par l'inflammation qui a précédé, & qui a laissé dans ce viscere un fonds de sécheresse ? Ce ne sera que par la diligence à réprimer ou à prévenir l'inflammation, que l'on parviendra à parer ce viscere de cette tache. Enfin, la saignée

LXXXVII.  
La cure  
préservative de  
l'étiſie,  
&c.

étant le seul remede qui dérobe le sang à l'inflammation, l'on ne parviendra à mettre les malades de pleurésie & de péripleurésie, hors d'atteinte de *phthisie* & d'*étisie*, qu'en pratiquant la saignée avec sagesse, & avec l'habileté qu'il convient pour la réitérer, & pour abattre ainsi d'un même coup le mal présent, & dissiper la menace des maux qui arrivent trop souvent après les pleurésies, &c. Les *calmans* sont d'excellens spécifiques dans cette occasion. Car comme leur vertu singuliere est de restituer, ou de conserver aux *solides* la souplesse de leur ressort, pour ne pas les laisser tomber dans une disposition *spastique*, l'art de les employer c'est de le faire de bonne heure, & de les continuer assiduellement dans les pleurésies, ou dans toutes semblables affections accompagnées de toux seches & importunes; & cela pour conserver les fibres dans leur *ton* naturel. Par-là l'on prévient la sécheresse & le roidissement où tombent les parties, qui s'amaigrissent de jour en jour après de semblables maux.

C'est

C'est l'*amaigrissement* qui dénote<sup>LXXXVII</sup> ordinairement & qui fait le véritable<sup>La Ph-</sup> état de *phthisie*, lorsqu'il prend au<sup>thisie ou</sup> malade des chaleurs après le repas,<sup>Pulmo-</sup> & qu'il paroît sur son visage un rou-<sup>nie, & la</sup> ge extraordinaire. C'est alors qu'il<sup>maniere</sup> ne faut plus perdre de tems sans tra-<sup>de la trai-</sup> vailler à réprimer toutes ces *oscilla- tions fiévreuses, qui tiennent le genre nerveux dans une irritation habituelle. Les *humectans* sont les remèdes les plus propres à réparer ou à conserver la souple élasticité des parties solides : tels sont les bouillons de veau avec le riz, les gruaux, les crèmes d'orge, de lentilles, de haricots, &c. Car dans toutes ces graines l'on trouve infiniment plus de sûreté que dans le lait même, dont l'usage, s'il est prématuré ou déplacé, consomme très-souvent le mal qu'on veut faire éviter aux Phthifiques. Mais un autre abus aussi dommageable à ces malades, c'est de leur faire des *consommés* de viande, lesquels augmentant le feu ou l'ardeur du sang, & en conséquence la sécheresse des parties, précipitent les malades dans ces *émaciations* hideuses, qui font des spectres des personnes phthifiques,*

surtout parmi les Pauvres. Au contraire, rien ne les soulage tant que l'usage constant d'une très-légère *eau de veau*, où l'on aura fait bouillir une ou deux têtes de pavot blanc, laquelle doit leur servir presque de boisson ordinaire : c'est même le moyen de leur rendre l'usage du lait de vache bien faisant, ou sans danger, en mêlant très-peu de ce *lait* dans l'*eau de veau*, comme seroit un poison de lait sur une pinte d'eau de veau ; en observant d'ailleurs de ne la donner que par petits coups, comme d'un poison, qu'il faut faire boire au malade d'heure en heure, sans jamais interrompre l'usage de quelques grains de *pilules de cyroglosse*, qu'on réitérera deux ou trois fois dans vingt-quatre heures.

Il est un préjugé dont il faut se préserver ; car il a étrangement prévenu les esprits. C'est sur l'usage des *balsamiques*, les plus trompeurs remèdes dans le traitement ou la cure des Phthifiques. C'est que la pourriture du poumon étant l'effet de l'inflammation, laquelle a laissé les parties en *phlogose*, c'est jeter du soufre dans le feu, & encore à pure perte ;

car les qualités balsamiques, détersives, & mondifiantes, que l'on relève dans les *baumes*, ou ne parviennent pas au poumon, ou bien elles n'y arrivent, après avoir répandu l'ardeur & le feu par tout le corps, que pour y allumer le même feu. L'idée d'*ulcere* favorise à la vérité celle de remèdes *balsamiques*. Mais en examinant ce que c'est qu'un *ulcere* dans le poumon, on voit que ce sont des *ulcérations phlegmoneuses de tubercules*, qui entretiennent autant d'abcès que de vésicules pulmonaires qui ont suppuré. Et c'est la raison pourquoi, comme l'on vient de voir, les balsamiques sont dangereux, ou impuissans, pour la guérison des affections *phthysiques*, & pour les états d'*atro- phie*.

Mais, dira-t-on, que de choses dont il faut s'abstenir dans la cure de la *phthysie*, tandis que c'est ce qu'il y auroit à faire dont il faudroit une ample énumération! A cela je répons que la raison de la *paucité* des remèdes pour la guérison de la *phthysie*, vient de la grandeur du mal, & de la difficulté qu'il y a à le traiter. Il en est de cette maladie comme de tou-

LXXXIX  
Raisons  
de la  
grande  
difficulté  
de la cu-  
re de la  
Phthysie.

tes les grandes choses ; comme elles sont trop relevées dans leur objet , ou trop difficiles à comprendre , il est plus facile de dire ce qu'elles ne sont pas , que ce qu'elles sont. Or tout est grave en quelque maladie de poitrine que ce soit ; parce qu'outre l'incompétence du sang dans ses qualités , qui le rendent sujet à s'arrêter ou se ralentir , la situation des poumons rend les maladies qui leur sont propres , d'une très-difficile guérison. En effet , les *lobes* de ce viscere sont des sacs membraneux , horizontalement suspendus , & comme isolés ; de manière qu'à raison de cette position , les suc s'y engouffrent , sans pouvoir s'aider à se remonter au moyen de l'appui d'aucune partie voisine. C'est d'ailleurs un viscere semblable à une *péninsule* ou presqu'île , dans laquelle l'on n'aborde que par des chauffées. Ainsi le poumon malade est comme hors de portée à tous les remèdes. Bien plus , les maladies y entrent en foule , pour ainsi dire , par les artères , les veines n'y rapportant le sang par le ventricule droit du cœur , que pour y accumuler les embarras , par les matériaux qu'y ap-



porte un sang chargé d'un chyle presque cru. Après tout cela, il n'est pas étonnant qu'il se trouve si peu de secours à proposer pour guérir un poulmon malade. Au reste, en disant tout ce qu'il est dangereux de pratiquer par rapport aux remèdes, l'on se trouve au fait de ce que l'on peut pratiquer en sûreté ; c'est la cure *palliative*, tirée bien plus de la diète & du régime, que de la pharmacie. Et cependant, avec ce peu, l'on a la consolation de faire vivre des Phthiques pendant des années, & souvent même ils meurent d'autres maladies que de leur phthisie.

Il est encore deux sortes de remèdes dont l'on a à se défier pour la cure de la phthisie ; savoir, 1°. L'*antihéctique* de POTERIUS, dont les essais sont sujets à d'étranges dangers, & d'ailleurs il y a beaucoup d'apparence que l'on n'a point la vraie description de ce remède. 2°. Les *vulnéraires*, lesquels amusent les malades, & souvent les empirent ; si l'on en excepte le *liere-terrestre*, dont les infusions théiformes sont d'un grand secours, surtout dans les crachemens de sang des Phthiques. Enfin, le

*quinquina*, qui paroît être une espece de spécifique dans les hémorrhagies ou crachemens de sang qui sont sujets à venir par accès, ne doit point être employé dans les fievres des Phthifiques, & dans leurs crachemens de sang; parce qu'ordinairement il réussit mal dans les occasions où quelque viscere est entamé.

C'est en particulier pour l'avantage des Pauvres que je suis entré dans tout ce détail; parce que, comme ils sont ordinairement abandonnés ou livrés au premier venu, qu'un zele qui n'est pas selon la science, anime à leur donner des remedes accrédités dans le vulgaire, ces pauvres malheureux se trouvent en proie aux préjugés de personnes qui les tuent par charité. Mon dessein est de mettre les Pauvres à l'abri de ces accidens; & c'est ce qui a fait que je me suis un peu étendu sur cet article.

X C.  
Maladies  
de l'esto-  
mac, &  
leur cure  
en gé-  
né-  
ral.

Je reviens à présent aux maladies de la *portion rouge* du sang, soit les *phlegmoneuses* simples, soit celles qui dépendent tant de la *stase*, que de la *congestion* de cette portion rouge dans les parties qu'elle menace d'accabler. Que n'a-t-on pas à craindre d'un sang

qui porte dans son sein l'inflammation, quand au sortir du ventricule gauche du cœur, il échappe aux artères intercostales, dans lesquelles il auroit pu s'embarasser, & y former la pleurésie ! Car c'est un sang qui tombe à plomb, par un canal cylindrique horizontal, avec l'impétuosité qu'il acquiert au sortir de ce ventricule, & laquelle est entretenue par la force d'un ressort systaltique qui est naturel à ce canal. Mais, par une telle cascade, où ce sang tombe-t-il ? C'est une ravine, qui par la *cœliaque* va se répandre par les artères *gastriques* droite & gauche, & par conséquent sur toute l'étendue d'une partie aussi molle qu'est l'estomac. Faut-il tirer d'ailleurs les causes de tant de maladies qui affligent ce viscère, comme sont les douleurs, les coliques, les indigestions, quelquefois même les vomissemens de sang ? Si l'on considère encore que de ce même tronc d'artere, partent (quelquefois avant la *cœliaque*) les artères *diaphragmatiques*, sera-t-il mal-aisé de trouver les causes de ces furieux *hoquets*, & de tant d'autres accidens qui regardent le *diaphragme* ? Car

l'estomac, dans les vomissemens emprunte très-souvent de cette communication avec le diaphragme, les secousses énormes qu'il cause en certaines maladies.

C'est donc de l'*abondance* du sang, de son *impetuosité* & de sa *congestion* sur les membranes de l'estomac, que dépendent la plupart des maux qui le fatiguent. Car ce poids, comme un corps étranger, gênant le mouvement musculaire des membranes de ce viscere, en souleve la *vertu systaltique*; de sorte qu'il est rare que la cause des maux d'estomac ne soit mixte, compliquée de *spasme* dans les solides, & de *congestion* dans les fluides. Cette cause se manifeste surtout dans les corps réplets, & dans les suppressions d'évacuations sanguines dans les deux sexes. Car le reflux du sang qui se fait dans ces occasions vers l'estomac, dénote que souvent c'est une semblable cause qui en d'autres occasions fait ces maladies. Aussi ne se trompe-t-on guere quand on pratique la saignée dans les maux d'estomac violens & douloureux, ou opiniâtres. Les *émétiques*, les *purgatifs*, & les *stomachiques* deviennent donc moins

nécessaires , & beaucoup moins sûrs ;  
& ce sera encore un moyen d'abrég-  
ger la dépense des remedes à la Mé-  
decine des Pauvres.

Le *hoquet* est une maladie de l'esto-  
mac , dont les retours & la fréquen-  
ce n'arrivent que parce que la cause  
s'en renouvelle promptement. Cette  
cause se manifeste par la position des  
arteres & des veines du diaphragme ;  
car celles-là sortant immédiatement  
de l'aorte , font peu de chemin pour  
y porter le sang , tandis que les vei-  
nes se rendant aussi immédiatement ,  
& même très prochainement , dans  
la *cave* , font que le même sang qui  
fait le *hoquet* , en abordant trop abon-  
damment au diaphragme , y est rap-  
porté très-promptement de la veine-  
cave par le ventricule gauche du  
cœur. On voit par là la nécessité de la  
saignée , pour terminer les plus fu-  
rieux *hoquets* , & les plus opiniâtres.  
Car il n'en est pas des vaisseaux san-  
guins du diaphragme , comme des  
arteres & des veines *gastriques*. Celles-  
ci font prendre au sang des arteres  
*gastriques* un chemin aussi long pour  
son retour au cœur , qu'il y a de dis-  
tances & de *coupures* , ou d'angles &

XCI.  
Le Ho-  
quet , &  
sa cure.

de courbures dans les veines de la porte, dans celles du foie, puis du *fust* de la *cave* en remontant au ventricule droit du cœur. Ainsi la saignée ayant dissipé la congestion du sang qui fait les maux d'estomac, l'on se trouve autorisé à espérer que ces maux sont moins sujets à récidiver; parce qu'ils donnent le tems, après la saignée, de placer les remèdes convenables. Ce sont les *delayans* les plus simples, ne fût-ce que de l'eau, laquelle buë chaude & abondamment, dissipe des maux d'estomac très-opiniâtres; à l'aide cependant de l'usage de la *thériaque*, animée de quelques *gouttes anodynes*, qui portant le calme dans les fibres de l'estomac, les met en état d'en régler le broiement, pour perfectionner sa coccion, laquelle est d'autant plus nécessaire dans l'oeconomie animale, qu'étant la première, elle fait la règle & la bonté de toutes celles qui s'en ensuivent.

XCII.  
Le Vomissement de sang, & sa cure.

La *partie rouge* du sang a donc tellement des maladies en propre, qu'indépendamment de la disposition phlegmoneuse que sa masse prend dans le poumon, à raison d'un air intempéré,

elle devient capable de faire des maladies par la seule congestion, ou par la *pléthore* qui lui arrive, en s'accumulant dans les viscères. On vient d'en voir des exemples dans les maladies de l'estomac, & du diaphragme : Mais les *hémorrhagies* & les *pertes-de-sang* en fourniront bien d'autres, comme on le verra plus particulièrement dans les maladies des femmes, & comme, en attendant, on le voit ici à l'occasion du *vomissement de sang*. La congestion donc qui s'en fait dans les artères gastriques, comme on l'a fait remarquer, ne pouvant être reprise assez promptement par les veines, ce sang poussé par son impétuosité, son volume, & la pression systaltique des fibres des membranes, s'échappe & se fait jour, par les artères lymphatiques, dans la capacité de l'estomac. On ne voudroit point exempter un tel sang d'une tache *phlegmoneuse*, ou d'un principe inflammatoire, puisqu'une telle évacuation ne se passe guere sans ardeur, & sans *phlogose*. Mais l'abondance ou la *congestion*, fût-elle toute seule, est plus que suffisante pour produire un tel épanchement.

C'est toujours à ce seul égard un accident des plus graves, & qui demande un très-prompt secours. Ce ne doit pourtant jamais être pour l'arrêter d'abord par des *astringens*. Car comme il y a une impulsion véhémente qui chasse le sang, animé d'ailleurs par son volume, ce sang trouvant ses issues bouchées dans l'estomac, se *resilie* dans les vaisseaux du voisinage, qui deviennent les sièges ou les lieux d'inflammations très-dangereuses par les suppurations mortelles qui s'en ensuivent. La sûreté de cette cure consiste donc à dissiper la *congestion*; & c'est l'affaire de la saignée seule, laquelle cependant prépare à l'usage des remèdes qui rabattent le *bouffement* du sang, & qui, en calmant les irritations des fibres des *secretoires*, en referment les bouches ou les issues; & par-là le sang reprenant son cours par la circulation, il laisse les viscères en sûreté. Les eaux d'orge, de riz, & de millet, sont des astringens alimenteux. On emploie en même-tems les poudres *absorbantes*, comme le *corail rouge*, le *bol d'Arménie*, la *terre sigillée*, le *cachou*, la *corne de cerf*, que l'on arrose de quel-



ques gouttes de *liqueur minérale-anodyne* ; sans se refuser, en cas de besoin, à l'usage des *narcotiques* , que l'on adoucit encore par celui des *émulsions* , des suc, ou des eaux de pourpier, de plantain, de mille-feuille ; & enfin, pour s'assurer contre les retours, l'on en vient aux eaux ferrugineuses de *Forges*, ou de *Passy*, &c.

Telle est l'impétuosité du sang jusques dans les *arteres gastriques*. Mais quel torrent n'auroit-ce point été que cette ravine, si la colonne de sang qui tombe perpendiculairement du ventricule gauche du cœur, ne rompoit son coup, en se partageant en deux colonnes, à la rencontre de l'*artere cœliaque*, qu'elle enfle, mais qui la partage à droite & à gauche dans les *arteres hépatique & splénique* ! En falloit il moins pour préserver ces deux viscères, les plus notables qui soient dans l'œconomie animale, savoir, le *foie* & la *rate* ? La plus grande partie de ce sang artériel fait sa retraite dans la *rate*, où presque tout est artériel, *solides & fluides*. Ce sont des cellules ou réseaux vésiculaires qui composent le tissu de ce viscère ; & ces vésicules sont autant de repai-

res pour le sang artériel, à mesure qu'il y aborde, & qu'il s'y cantonne. Mais en même-tems les *veines spléniques* qui répondent aux *arteres* de ce nom, se trouvent dans une telle continuité avec elles, que les injections faites dans les *arteres* passent dans les *veines*. On verra dans quelques-tems ce qui en arrive.

XCIH.

Le flux  
hépati-  
que & le  
moyen  
d'y re-  
médier.

Nonobstant ces admirables précautions de la Nature, le sang artériel se trouve encore assez de force, en certaines occasions, pour faire des *congestions* dans les sécrétoires du *foie*; de sorte que se confondant avec la sérosité lymphatique bilieuse qui se sépare naturellement du *foie* dans les intestins, il cause ce *flux* sanguin féreux, nommé *hepatique*, lequel consiste en excréctions qui ressemblent à des lavures de sang. L'on s'en prend alors à la foiblesse du *foie*, qui laisse échapper ces sérosités sanguinolentes; au lieu que ce viscere, sans être ici en faute, n'a d'autre part dans la production de ce flux, que d'être forcé dans le *ton* de ses fibres, qui sont violentées par l'affluence d'un sang artériel, ou plutôt par la véhémence de son abord dans ce viscere, dont

il force les diametres des *couloirs*. Aussi n'est-il point de remedes plus efficaces pour promptement remédier à ce désordre, que d'arrêter l'impétuosité du sang, en en diminuant le volume par des *saignées*, & en en modérant le cours par des *absorbans adoucisans sedatifs*, tels que le *succin*, le *nitre*, & la *magnésie blanche*. C'est pourquoi les plantes *chicoracées* sont ici d'un merveilleux secours, soit en tisanes, en bouillons, en sucсаqueux, ou en aposemes. C'est que tout paroît chaleur dans cette maladie, tant par la nature de l'humeur qui se vuide, qui est le sang, que par les symptomes qui accompagnent la maladie, comme la soif.

Une observation constante a fait connoître que le *flux hepatique* prend ordinairement à des personnes *plethoriques*, c'est-à-dire, qui abondent en sang; & des Medecins attentifs à étudier les mouvemens de la Nature, en les comparant avec ceux des maladies, ont trouvé beaucoup de ressemblance entre les *hémorrhoides* & le *flux hépatique*, jusques-là qu'ils ont remarqué que celui-ci n'est souvent que comme le substitut des hémorrhoides

manquées ou supprimées. Aussi font-ils observer que les *purgatifs* ou semblables évacuans doivent être exclus de la cure du *flux hépatique* : au lieu que les simples *altératifs* y suffisent, & entr'autres les bouillons de graines, savoir, de riz, d'orge, de millet, de pois, de haricots, &c.

Mais, à l'occasion de la *pléthore* (car c'est elle qui cause les évacuations de sang dans le *flux hépatique*,) il faut se souvenir, pour ne s'y pas tromper, qu'il est une évacuation de sang par les selles que cause certainement la *plethore* ; c'est en ceux à qui l'on a amputé quelque membre considérable, comme un bras, une jambe, ou une cuisse : car en eux l'estomac préparant toujours la même quantité de chyle pour faire la même quantité de sang, parce qu'ils ont également faim, quoiqu'ils n'aient que les trois quarts ou environ de leur corps à nourrir, il s'amasse dans leurs vaisseaux un surcroît de sang, qui les rend malades, ou qui leur cause des évacuations de sang par les selles, si l'on manque à les saigner du bras de tems - en - tems pendant l'année.

Le

Le sang apporté par l'*artere splénique* dans la *rate*, y devient l'occasion & la matiere de tous les maux de ce viscere. On les attribue communément à un sang grossier, épais, croupissant & terrestre ; cependant il n'est pas de viscere en qui le sang se conserve plus constamment artériel. A quoi donc attribuer les gonflemens de rate, & la plupart des tumeurs, des engorgemens & des obstructions qui s'y font, car l'on fait, par des observations sensibles, à quel degré de battement parviennent les arteres qui composent le *parenchyme* de la rate, jusqu'à se faire non-seulement sentir sous les doigts, mais encore jusqu'à se faire ouïr ? Qu'attendre donc, ou que ne pas craindre, d'un tel sang, s'il tombe en *congestion*, lorsqu'il sera arrêté par son trop d'affluence dans ce viscere ? J'en conclurai d'abord, qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la santé que les *purgatifs*, & tant d'*aperitifs* chauds, aromatiques, desséchans, & sulphureux, qu'on emploie si volontiers dans les maladies de la rate. Au contraire, les saignées du bras & du pié, les rafraîchissans, les demi-bains, & les eaux minérales

XCIV.

Les  
maux de  
Rate, &  
leur traitement.

froides sont très-utiles aux malades rateux, mélancoliques, vaporeux-hypocondriaques.

XCIV. Dans ce mécanisme de la rate, ou  
 La Ma- dans la structure de ce viscere, se dé-  
 ladie A- couvre la juste idée de l'*atrabilaire*,  
 irabilai- cette qualité formidable, & si mal-  
 se, aisée à manier dans la cure de certain-  
 es maladies. Ce sont celles où HIP-  
 POCRATE fait soupçonner la tache de  
*melancolie*, ou le *melancolisine* secret  
 qui y regne, de sorte que tout y est  
 extraordinaire, bisarre & revêche,  
 soit dans les *symptomes*, soit contre les  
 remedes. Car en effet le sang reçu dans  
 la rate, y devient un ambigu, en ce  
 que, sans déposer absolument son état,  
 ou sans quitter sa qualité d'artériel, il  
 se revêt de la nature d'un sang vei-  
 neux. La raison de cette métamorpho-  
 se, qui ne s'apperçoit nulle part ail-  
 leurs dans l'œconomie animale, con-  
 siste en ce que le sang artériel, au sor-  
 tir des *arteres spléniques*, se répand ici  
 par une espee d'extravasation dans  
 le nombre inconcevable de petites  
 cellules qui sont formées par les vei-  
 nes, & qu'il remplit comme une épon-  
 ge qui s'imbibe d'une liqueur. Mais  
 tout ce tissu renfermant dans ses fi-

bres une force extraordinairement *systaltique*, à en juger par celle de battement ou de palpitation que prend la rate en certaines maladies, rien ressemble-t-il de plus près à un organe qui est tout artériel ? Ce sang, qui paroît *noir* ou *melancolique*, tant qu'il est considéré dans le tissu spongieux cellulaire de la rate, en sort rouge & vermeil, comme l'artériel, par les *veines spléniques*, puisqu'en les ouvrant, dans les animaux vivans, on l'en voit sortir ainsi coloré : Est-il douteux, après cela, que la qualité artérielle se conserve dans le sang renfermé dans la rate ? Au reste, la raison est toute naturelle pourquoi le sang devient *noir* dans ce viscere : C'est qu'il y tombe en sortant de canaux étroits, comparés à la capacité du réseau cellulaire de la rate ; & quoiqu'il y perde de son mouvement, il n'en perd pas assez cependant pour que sa qualité artérielle lui soit ôtée, parce que la *systole* étonnante des fibres de ce réseau, lui conserve beaucoup de sa qualité originale. C'est une *transfusion* naturelle, qui se fait par la voie d'une *transvasation* immédiate des artères dans des cellules veineuses, mais

*systaltiques*. C'est donc, pour ainsi dire, la nature renversée dans les *veines spléniques*, comparées avec le tronc de la *veine-porte*, dans lequel ces veines se déchargent : car le tronc de la *veine-porte* est artériel dans ses fibres ou dans ses solides ; au lieu que les *veines spléniques*, sans changer la nature de leurs fibres ou de leurs solides, sont artérielles dans leurs fluides, parce qu'elles charient un sang artériel dans la *veine porte*. Si, après cela, l'on fait attention aux parties, qui sont celle, de tout le bas-ventre, sur les membranes duquel, ou de ses viscères, rampent tant de vaisseaux sanguins, qui appartiennent à la *veine-porte*, de quelle considération ne vient pas cette *veine* dans la production des maladies, dans celle de leurs symptomes, enfin dans les effets qu'on attend des remèdes !

xcvi.  
La Lien-  
térie. &  
le Flux  
Cépha-  
lique.

Ce sera la matière de plusieurs réflexions utiles pour la cure des maladies du bas-ventre, qui sont si fréquentes parmi les Pauvres. Mais le sang artériel de la *veine splénique*, avant que de s'engager dans le tissu de la rate, s'est répandu, comme il a été dit, par les *gajriques*, dans toutes les mem-



branes de l'estomac. C'est un poids qui tient gênées les fibres de cet organe capital de la digestion, & qui devient la cause de deux maladies, qu'il ne faut point séparer l'une de l'autre ; parce qu'elles se ressemblent parfaitement dans leurs principes & dans leurs effets, c'est-à-dire, dans les évacuations qui s'en ensuivent : Ce sont la *lientérie*, & le *flux cœliaque*. Il est assez ordinaire d'entendre donner à ces deux maladies des origines différentes ; car on a coutume de faire l'estomac auteur de la *lientérie*, & de dire que les intestins sont la source du *flux cœliaque*. On fonde cette distinction sur ce que dans la *lientérie* l'on voit rendre par les selles, les alimens presque tels qu'ils étoient avant que de les avaler ; au lieu que dans le *flux cœliaque*, ce sont des matieres chyleuses qui sortent par les selles du corps des malades. Mais ces matieres chyleuses ressemblent bien plus au chyle primitif (*chymus*) imparfaitement broyé dans l'estomac, & tel qu'il est avant que d'avoir passé par les intestins, qu'au chyle parfait & laiteux, tel qu'il se trouve après avoir été perfectionné dans ces organes.

C'est d'ailleurs une cause toute semblable que l'on a toujours donnée à ces deux maladies, savoir, la foiblesse des fibres qui travaillent les digestions. Or ces fibres étant en premier celles de l'estomac ( comme on l'aperçoit en comparant les matieres qui se rendent dans la *lienterie* avec celles du *flux cœliaque* ), il convient de faire de ces deux cours-de-ventre une même maladie , qui a sa cause dans l'estomac.

Cette *étiologie* est fondée sur deux raisons. La premiere est la ressemblance du siège qu'occupent ces maladies ; car c'est le genre membraneux, soit qu'on le prenne dans l'estomac , soit qu'on l'établisse dans les intestins. La seconde raison , qui est même décisive , c'est que l'on a vu le *flux cœliaque*, dans un vieillard , se guérir par l'*ipécacuanha* donné à petite dose. Au reste , soit que le sang artériel poussé avec véhémence de l'*aorte* par les *gastriques* , occasionne la *pléthore* , & porte la *gravitation* dans le tissu des membranes de l'estomac , soit que poussé par l'*artere mésentérique* , il fasse l'une & l'autre dans le tissu des membranes des intestins , l'indi-

cation du même remède , qui est capital , subsiste toujours. C'est la *saignée* du bras ; car ce n'est que faute de saigner, que l'on manque la guérison de bien des cours-de-ventre ; & cette guérison devient dès-là très-difficile, parce qu'on en cherche la cause dans les humeurs , tandis qu'elle est dans les vaisseaux. Cela donc supposé, le reste de la cure de ces deux maladies, consiste dans l'usage des remèdes *confortans - toniques* & légèrement *calmans* ; telles que sont de légères portions faites avec le *diascordium* bouilli ; l'eau *theriacale* , adoucie par un peu de confection d'hyacinthe ; de légères décoctions des *santaux* ; ou quelquefois l'eau de *rhubarbe* , très-affoiblie : car de grands Praticiens font remarquer que les remèdes *confortans* les plus simples & les plus tempérés , mais appropriés à ces maladies , sont préférables aux plus composés , aux plus actifs & aux plus chauds. On peut aussi faire usage de la *cascarille*, donnée par grains, & mêlée avec un peu de *limaille de fer* porphyrisée & quelques grains de *cachou*. Si tous ces remèdes étoient insuffisans, l'on en viendrait à l'*ipécacuanha*, puis à l'eau de Forge.

Cette affluence de sang , savoir ; celui qui se précipite par l'*artere mésentérique supérieure*, celui qui revient dépouillé de sa lymphe , par les *veines pancréatiques* , &c. tout ce sang différemment constitué , découvre assez clairement la source d'où viennent les bouffissures , les gonflemens , les tensions phlegmoneuses , soit dans les maladies des personnes du sexe , soit dans les différens états de la vie , ou des hommes , ou des femmes ; & il démontre en même-tems la nécessité de la saignée dans les affections du bas ventre. De plus, si l'on fait attention que cette même *mésentérique* descend , en rampant , sur les intestins *gros* par tout le *mésentère* , l'on verra que c'est le sang de ces vaisseaux qui a le plus de part dans les affections *mésentériques* , lesquelles renferment tant de fièvres opiniâtres , de maux *chroniques* , & d'obstructions dans les glandes & dans la duplicature des membranes de toute cette région. D'ailleurs . l'*artere mésentérique inférieure* inonde de sang les membranes des gros intestins , & comble en particulier les vaisseaux *hémorrhoidaux* , veines & artères. Toutes ces observations  
font

font fenfiblement appercevoir tous les défordres qui arrivent dans le bas-ventre , à l'occafion du retour du fang par la *veine - porte* dans le foie , & du foie par la *veine-cave* dans le cœur.

Tant de fang donc qui fe précipite de l'*aorte* , par toutes ces arteres, dans les parties du bas-ventre , les menace d'inflammations, qui s'y feront dans le foie, la rate , &c. ou pour mieux dire , tous les maux que le fang fera par l'engagement de fa *portion rouge* dans les parties baffes , jufqu'où elle pénètre , ne feront autre chofe que des inflammations. De-là, en particulier, fe formeront les *hémorrhoides*, qui ne font que des engorgemens des arteres hémorrhoidales. Mais fi des arteres particulieres font capables de tant d'inflammations, celles qui font comme les capitales , & qui fe trouvent à la defcente de l'*aorte* , qui aboutiffent d'ailleurs à des vifceres principaux , ne feront point exemptes de ces engorgemens phlegmoneux dont la partie rouge du fang eft fi fufceptible. C'eft la fituation des reins , & des arteres émulgentes , lesquelles fe perdent dans le tiffu fi compacte & fi fer-

ré du *parenchyme* des reins. De - là donc viendront ces cruelles *néphritiques*, qui exposent les malades à de si énormes douleurs ; car la disposition *spastique* des membranes des reins, qui sont enflammées par-tout, supprime d'abord les urines, & menace l'œconomie animale de tous les maux qui s'en ensuivent : tels sont les maux de cœur ou les envies de vomir, qui caractérisent les *néphritiques*, & qui ne sont que des irritations convulsives, continuées par les *plexus* qui se communiquent des reins à l'estomac.

XCVII.  
La Cure  
de ces  
Maux.

La cure de ces maux ne doit donc se prendre que du côté de l'*inflammation* ; de sorte que c'est les rendre incurables, ou malheureux, que de s'occuper à pousser, par les *diurétiques*, les urines supprimées, avant que d'avoir ôté l'inflammation qui tient serrés les *secrétaires* des reins. Il faut avoir recours à la saignée, sur-tout à celle du bras, qui doit précéder de beaucoup celle du pié. Les *eaux emulsionnées* avec les semences de melon, de pavot blanc, & quelques amandes douces, pilées & arrosées abondamment d'eau d'orge, de lin ou de guimau-

ve ; les *potions huileuses* faites avec l'huile d'amandes douces & le sirop de guimauve ; les *bouillons* , où l'on ajoutera sur chacun quelques cuillerées de jus d'herbes , surtout de cerfeuil , & d'un peu d'oseille mêlée avec le cerfeuil ; enfin quelques *calmans* , comme le sirop diacode ; tout cela portant le relâchement dans les fibres des reins , autorise ensuite l'usage des *diurétiques* , comme des tisanes de chiendent , de racines d'oseille , de fraiser , de persil , d'asperges , & de réglisse ; en même-tems que l'on donnera les trochisques d'alkekengé , les poudres d'yeux d'écrevisse , de coquillages ( surtout d'écailles d'huîtres , ) de coques d'œufs , de nitre purifié , arrosées avec le suc de citron ; & enfin les *lavemens émolliens-anodins* , où l'on fait quelquefois bouillir quelques têtes de pavot , ou bien dans lesquels on dissout environ un gros ou deux de *philonium romanum* , lorsqu'après les saignées nécessaires , l'excès des douleurs oblige d'en venir à l'usage des *narcotiques* , comme des pilules de STARKEY.

Que d'embarras cependant présentent aux yeux ces amas de sang , des-

M m ij

XCVIII.  
Les Hémorrhoides, &c.

cendus de tant de différens viscères pour se remonter vers le cœur ! Que d'étranges alliages à appréhender de leurs mélanges , ou sur la route qu'ils vont tenir, ou quand ils se seront réunis dans les grands vaisseaux ! Mais avant que d'y arriver , à quels ralentissemens ne sont-ils pas exposés dans les capillaires des vaisseaux , jusqu'où ils se sont engagés ! Le sang qui remonte au cœur par la *veine-porte*, est composé de tous les restes de celui qui a servi aux viscères supérieurs , en laissant par-tout dans leurs sécrétaires la *lymphe* , & ses parties huileuses , grasses , & propres à faire glisser les humeurs à travers les petits vaisseaux. Il se trouve donc d'autant plus ralenti dans les parties basses , qu'il a perdu un véhicule abondant dans les reins , qui l'ont dépouillé de sa sérosité. En même-tems il perd, dans les veines *spermatiques* , le spiritueux qu'il a laissé dans les organes où l'ont porté les artères de ce nom. Enfin étant dénué , dans les veines *utérines* , de ce qu'il a laissé de plus fluide par les artères de même genre, qui l'ont déposé dans les organes du sexe, il se trouve avoir très-peu de



véhicule dans la *veine-porte*. Ce sont donc autant de causes de *congestions*, de *stases*, d'appesantissemens dans les fluides ; & ce sont-là des causes suffisantes pour produire les *hémorrhoides*. Car le sang des artères hémorrhoidales étant poussé dans ces profondeurs de vaisseaux , sans trouver d'issues assez promptes pour se dégager par les veines , où tout s'oppose à sa *remontee* , il en gonfle les extrémités , en même-tems que celles des veines hémorrhoidales ( qui leur sont continues , ) avec plus ou moins d'inflammation , mais , à tout le moins , avec de grandes douleurs. Ce sont alors de vraies *hémorrhoides* , qui sont assez communes parmi les Pauvres : car les *affections hémorrhoidales* , les *coliques* , & semblables dispositions *flatueuses* , qui sont des maladies du bas-ventre , leur sont familières. On leur donne à la vérité d'autres noms , comme ceux de *coliques venteuses* , *bilieuses* , *hepatiques* , tandis que ce sont des affections de la *veine - porte* , parce qu'elle a des rapports & des liaisons immédiates avec tous les viscères du bas-ventre.

XCIX.  
La cure  
des Hé-  
morrhoi-  
des, &c.

Rien n'abrégera plus la cure des maux du *ventre*, que d'en bien connoître les sources, les sièges, ou les causes. On s'attache à vouloir purger des glaires, des viscosités, des crasses, que l'on suppose dans les intestins; au lieu que c'est le sang lui-même, dont les *congestions* causent tous ces maux, parce que tout y languit, par l'appesantissement des sucs qui ont à se remonter du creux des parties basses vers le foie & vers le cœur. Cependant l'on néglige de vider les vaisseaux; & de-là naissent des abscesses, puis des fistules au fondement, en même-tems que tout le bas-ventre est tourmenté de gonflement, de douleurs, ou de semblables symptomes, qui font prendre le change dans l'usage des remèdes. Car on les destine contre des humeurs contenues dans les viscères, lorsque ceux-ci ne souffrent que par *sympathie*, c'est à dire, par leurs communications avec les vaisseaux *hémorrhoidaux*, & plus prochainement avec ceux de la *veine-porte*. La saignée faite à tems préviendra beaucoup de ces maux, & épargnera bien des drogues aux malades, C'est pourquoi l'on doit s'in-

former des pauvres gens qui sont sujets à de fréquentes coliques , à des gonflemens de bas-ventre , à des envies de vomir , à des pertes d'appétit , &c. s'ils n'ont jamais eu d'*hémorrhoides* ; parce qu'en manquant à se reproduire de tems en tems , elles occasionnent tous ces maux. En pareil cas , il faut conseiller à ces personnes de se faire saigner au printems & en automne , avant que les accidens hémorrhoidaux ou les accès d'hémorrhoides soient arrivés ; & ces saignées , purement de précaution , doivent se faire du *pié* , après celle du *bras* , à dessein de prévenir la congestion du sang dans les parties basses ; au lieu que c'est celle du *bras* presque seule qu'il faut pratiquer , quand l'accès d'*hémorrhoides* est arrivé. Alors un avis capital à donner aux Pauvres , c'est de ne pas se livrer à tous les onguens , les huiles & les baumes qui se distribuent dans le monde pour guérir les hémorrhoides ; car rien n'est si propre à attirer des fistules au fondement. Il suffit d'appliquer dessus du *jus de joubarbe* , battu avec un jaune d'œuf , où l'on dissout un grain d'*opium* quand les

douleurs sont trop pressantes. A même dessein l'on emploie les *cataplasmes* de mie de pain, de lait & de safran, ceux de mauve, de guimauve, de bouillon blanc, de graine de lin, avec des fleurs de camomile, y ajoutant, en cas de vives douleurs, des feuilles de jusquiame. L'on use encore avec succès des *fomentations* faites avec les décoctions de ces herbes. Et, à ce sujet, l'on doit avertir ces pauvres gens, que l'un des meilleurs *préservatifs* contre les hémorroïdes à venir, est de s'étuver souvent le fondement avec de l'eau fraîche, ou de l'eau tiède, suivant les saisons, les personnes, les sexes, & les tempéramens. Un semblable remède, c'est-à-dire, aussi simple, dans le tems de l'accès d'*hemorrhoides*, c'est qu'en se retranchant le vin, l'eau-de-vie, la biere, &c. ils boivent tous les matins de petits coups d'une eau laiteuse très-légere, qui se fait avec un poisson de lait sur une pinte d'eau, pour six ou huit petits verres, qu'il faut prendre dans la matinée, comme la boisson de quelque tisane ordinaire.

ment oubliée sur le fait du retour du sang qui a à remonter des parties basses, pour reprendre sa circulation par le foie, & de ce viscere pour parvenir au cœur. Ce sang qui tombe de toutes parts dans la *veine-porte*, étant dénué de la plus grande partie de ce qui devoit lui servir de véhicule, tout cela s'étant perdu dans toutes les opérations, sécrétions, & semblables travaux ou besoins de l'œconomie animale, c'étoit un *spiritueux*, un *sulphureux* doux & paisible, dont il avoit besoin pour réparer ces pertes, & se remettre en esprits; & c'est à quoi sert très à propos le sang qui coule de la *veine splénique* dans la *veine-porte*. Car, comme on l'a vû ci dessus, ce sang sans être charrié par des arteres, est pourtant artériel, parce qu'il s'est conservé tel dans les cellules de la rate, que la Nature a destinées pour être le *repaire* du sang artériel qui vient de l'*aorte*. Ainsi le sang mis en réserve dans ce réseau artériel, descend encore tout artériel par les veines *spléniques*, lesquelles n'en font qu'une pure ou simple *transvasation*, pour le transmettre dans la *veine-porte*. Ainsi donc tous ces résidus de sang, dé-

qui dépendent  
du vice  
de la bile.

pouillés de ce qu'ils avoient de plus fluide ou de plus travaillé, se trouvent réchauffés & ranimés par le mélange continuel de ce sang artériel, qui leur est apporté par les *veines spléniques*. Et en cela consiste le véritable usage de la *rate*, qui est de préparer dans le sang les parties qui doivent former la *bile* dans le foie. Car le sang *splénique* artériel venant à renouveler celui de la *veine porte*, en y répandant la chaleur & l'humide naturel, c'est comme un nouvel esprit de vie, lequel remuant chacune des parties de ce sang, les tient suffisamment dégagées, afin que tout le sang de la *veine-porte* arrivant au *sinus* qu'elle forme à son entrée dans le foie, la systole de ce *sinus*, qui fait office de *cœur* dans l'enceinte de ce viscere, le darde avec force dans les sécrétoires du foie. Or de toutes ces especes de bouches, il suinte, dans les canaux biliaires ou hépatiques, une lymphe grasse, *oleagineuse*, ou sulphureuse, qui s'écoule continuellement dans les intestins. C'est de cette lymphe que le chyle d'abord & le sang ensuite, tirent la vertu *balsamique*, qui préserve de corruption la

masse du sang & tous ses sucs, en leur communiquant la chaleur douce & bienfaisante qui fait leur *crase*, leur température, & toute leur bonne constitution. Car la vertu *saponaire* de la bile, qui tient lisses, *levigées* & *ductiles* les parties du chyle, produit dans la masse du sang le même effet, en liant toutes ses parties d'une manière souple & humide; & c'est par-là qu'elles peuvent s'allonger, sans se rompre, pour passer par toutes les *filieres* qu'elles ont à traverser pour consommer ou parfaire la circulation du sang. En conséquence de cela, l'ancienne Medecine avoit attribué au foie la vertu de la *sanguification*, ou de faire le sang, parce que la *bile*, qui est l'ouvrage du foie, donne au sang son caractère, & comme le sceau de sa perfection.

Ces avantages de la *bile* subsistent, tant qu'aucun alliage étranger ne vient point en déconcerter les principes naturels. Mais dès les premiers pas, pour ainsi dire, qu'elle fait dans les entrailles, elle trouve sur son chemin & à sa rencontre le *suc pancréatique*. Ce suc est une sérosité douce & insipide de sa nature: mais l'acide se-

cret qu'il cache , venant à s'exalter , par quelque occasion que ce soit , c'est un mélange *salin-lixiviel* qui en résulte : ainsi pour peu que de son côté le souphre de la *bile* s'exalte , il fera de cette huile essentielle une huile brûlée ou passée au feu. Le chyle , qui est un suc laiteux qui concentre un acide , venant à s'aigrir , il en résultera une combinaison de sel aigre avec la bile ; & cette combinaison passant dans le sang , c'est un *acre* ou un *salin* plus ou moins actif ou brûlant , à mesure qu'il s'exalte en circulant dans les vaisseaux. Et voilà un sang *atrabilaire* , parce qu'il est plein d'une bile acre & dégénérée , cause ordinaire de tant de fâcheux maux , d'ardeurs , d'anxiétés , & de chaleurs qui dessèchent les parties , qui les roidissent & les tiennent dans une disposition *spastique* , plus ou moins *phlegmoneuse*. C'est elle qui tient les corps des malades dans des inquiétudes habituelles , & dans des fièvres d'autant plus difficiles à guérir , que les solides y sont plus intéressés. De-là viennent les affections *mélancoliques* , *rateuses* & *hypocondriaques* , qui donnent tant de peine aux Medecins &



aux malades. C'est que cette indisposition est le comble de l'*intemperie*, parce que portant un dérangement total dans l'œconomie animale, les solides se trouvent hors de *ton*, en même-tems que les fluides sont hors de *mesure* & de proportion avec eux. C'est pourquoi l'on ne peut s'attendre à rien de sûr ou de réglé dans les maladies *mélancoliques* ou *atrabilaires*; parce que les digestions sont autant infideles, tardives, fautives même, que les oscillations sont dérangées, & les broiemens défordonnés. Ainsi c'est véritablement dans ces maladies, que, comme parle HIPPOCRATE, le *prognostic* pour la vie ou pour la mort, pour le soulagement ou la non guérison, se trouve très-incertain.

C'est bien pis quand l'indisposition *atrabilaire* passe des vaisseaux sanguins dans les nerfs, ou du sang dans les esprits. Car c'est un volatil *disparate*, étranger, vicieux, formant une *haleinée* qui est contraire à toute la Nature, & qui altere le *suc nerveux*, en tenant les nerfs dans l'*ataxie*, c'est-à-dire, dans la perte de la consonance ou de l'équilibre entre les *solides*

& les *fluides*, ou de l'uniformité de la circulation du sang, laquelle uniformité fait la sûreté de l'équilibre, si essentiel pour le maintien de la santé. Ce dérangement survenant, l'imagination se trouble dans les maladies, les *vapeurs* les saisissent, les oscillations sortent de leurs *vergences* ou directions; de sorte que la plûpart des remèdes, ou semblables secours, les blessent, ou les indisposent, par la mauvaise humeur, ou la contrariété que ces malades apportent à tout ce que la Médecine leur offre: tels sont les *melancoliques*.

CI.  
 Les Mé-  
 lancolie,  
 & la ma-  
 niere de  
 la trai-  
 ter

La *melancolie* entre souvent pour beaucoup dans les causes des maladies des Pauvres. Quoiqu'accoutumés par état à une certaine humiliation, ils en ressentent cependant quelquefois tout le poids; car enfin la *bile* est chez eux comme dans tout le genre humain, c'est-à-dire, susceptible d'aigreur: or rien n'est plus capable de l'aigrir, que la continuité des rebuts & des mépris qu'ils ont à essuyer tous les jours; c'est ce qui fait que les personnes vraiment charitables cherchent à les égayer un peu, en mêlant dans leurs aumônes, des airs

consolans , & des marques d'humanité : de même la Medecine , pour ne manquer à rien de ce qui peut soulager les Pauvres , a aussi en vûe de corriger la *melancolie* , qui produit leurs maladies, ou qui les entretient.

Ainsi , changeant en *confortans* , en *cordiaux* , & en semblables remedes , tant de purgatifs ; de fondans , d'émétiques & d'irritans , dont on accable les Pauvres , l'on aura la satisfaction de les voir recouvrer plutôt & plus sûrement la santé. Un peu d'usage de tant d'excellentes confectious qui vont à relever les esprits & ranimer la Nature ; comme les confectious d'*hyacinte* , & *alkermès* , la *theriaque* , le *philonium Romanum* ; tant d'eaux cordiales , de *cannelle* , de *fleurs d'oranges* , de *buglose* ; avec leurs sirops , sans oublier celui d'*œillets* : enfin les fucs aqueux de semblables plantes , ou des aposemes , que l'on en fera par de simples infusions : tout cela , placé à propos en mille occasions des maladies des Pauvres , abrégera & leurs souffrances , & la dépense de tant de drogues que l'on prodigue à pure perte dans leurs infirmités.

Il est encore un remede excellent, mais contre lequel on est extremement prévenu ; c'est l'*opium*. On prétend communément que c'est un poison, ou du moins le plus mal-faisant de tous les remedes ; cependant il est si efficace, qu'il est capable, pour ainsi dire, ( suivant la pensée d'un célèbre Medecin \* ) de faire revenir un *roué* qui ne seroit pas encore mort. De quel soulagement ne prive t'on pas de pauvres gens qui passent les jours & les nuits à crier dans leurs rhumatismes, souvent dans un mal de dents, & encore en d'autres occasions, & qu'on abandonne aux cruelles importunités d'une toux seche ou sanglante, qui les tient éveillés, souffrans & gémissans continuellement, faute d'un remede qui appaiseroit leurs maux dans un moment ! L'*opium* placé après les grands remedes, en bien des maux qui deviennent habituels, abrege bien du tems & de la peine aux Pauvres malades. La frayeur qu'on se fait de ce remede, en arrête l'usage. Mais pourquoi tant de hardiesse, de témérité même, à donner des *purga-*

[ \* PLATER,

*rifs*, des *hydragogues*, des *mercuriels*, ou *fondans* de ce genre, des *sudorifiques* les plus vifs, ou des *volatils* les plus ardens, dont les effets sont si dangereux, en même-tems qu'ils promettent bien moins sûrement la guérison, ou le soulagement ! Il ne faut que savoir éviter les écueils de l'*opium*, & l'on en tirera des avantages aussi certains que fréquens. Or l'écueil principal de l'*opium*, entre les mains de la plûpart des gens, c'est qu'on ne le donne qu'à dessein de faire dormir. Cependant c'est précisément de quoi il faut le moins s'occuper ; puisqu'il est prouvé par l'usage, que l'*opium*, sans faire dormir, soulage & guérit les malades, même sans faire usage des purgatifs. On l'a vû guérir comme sur le champ une colique des plus cruelles, qui depuis long-tems tourmentoit un pauvre homme jour & nuit ; ce fut en donnant à ce malade ( qui vouloit qu'on le purgeât ) un grain d'*opium* mêlé dans une dose de *pilules cochées*. Par cet innocent artifice, non-seulement les douleurs cessèrent, mais en même-tems plusieurs lavemens & autres purgatifs, qui étoient restés sans effet

dans le corps , revinrent avec une facilité qui étonna le malade & les assistans. Et de tels succès sont connus en pratique.

CH.  
La Jau-  
nissè , &  
sa cure.

La *jaunissè* est encore une maladie assez commune chez les Pauvres. On en trouve la cause dans la plûpart des moyens qu'ils emploient pour apporter quelque adoucissement à leurs peines ; par exemple , c'est pour se soulager de l'ennui de leurs travaux & de la disette , autant que pour se soutenir , qu'ils boivent de l'eau-de-vie dès le matin ; ce qui fait que cet esprit ardent , agissant alors immédiatement sur les parties solides & fluides du corps qui est à jeun , enflamme le sang & la bile , & par-là dessèche le foie. Les plus modérés s'accordent du vin pur , qu'ils boivent tel pour mieux se soutenir dans leurs fatigues : mais cette boisson , quoique plus lente à enflammer les humeurs , les enflamme cependant à la longue , en portant journellement cette cause de sécheressè dans le foie. Car le terme de la *jaunissè* ou sa consommation consiste dans l'obstruction du foie , ou dans l'endurcissement de ce qu'on appelle ses glandes ; & l'ar-

deur que prend le sang en fait la véritable origine. En effet, si le sang dont il s'agit est un sang artériel qui vient de la rate à la *veine-porte*, il est aisé de comprendre que le feu qu'apportent en même-tems dans le sang des liqueurs ignées ou brûlantes, le développera excessivement ; de sorte qu'arrivant exalté dans le foie, emporté alors par son feu, il ne se permet point le repos ou le ralentissement nécessaire à l'œuvre des *secrétions*, & surtout à celle de la bile dans le foie. C'est pourquoi un tel sang échappant aux bouches ou aux orifices des sécrétoires de la bile dans ce viscere, y passe comme de plein pié dans la *veine-cave* ; &, par cette veine, répandant la bile dans toute la masse du sang, la bile se dérobe si parfaitement au foie, que toutes les parties extérieures du corps, jusques dans le blanc des yeux, s'en trouvent teintes, pendant que les matieres qui devroient en prendre la couleur dans les intestins, blanchissent ; signe indubitable de l'obstruction du foie.

La partie rouge du sang fait le fond de la maladie en question ; & ce ne

fera qu'en en réprimant le feu & l'impétuosité, qu'on parviendra à rendre ce fluide plus tranquille, ou moins précipité dans son passage par le foie. Ainsi la saignée, jointe à un régime convenable, surtout à l'abstinence des liqueurs vineuses, procurera cet avantage. Car les humeurs ont ici si peu de part, que de commencer dans cette maladie par vouloir purger, c'est commencer par où il faut finir. Tout au plus il est supportable d'employer d'abord un *émétique* tempéré, comme demi-once ou six gros de vin émétique, mêlé dans une once ou deux d'huile d'amandes douces. Mais, après cela, il faut s'entendre à la boisson abondante d'une tisane faite avec les racines de fraisières, d'oseille, de guimauve & de réglisse. On mettra bouillir un moment, dans chaque bouillon, une poignée des herbes suivantes, mêlées & hachées; savoir, d'*endive* ou de *chicoree verte* de jardin, de *chicorée sauvage*, d'oseille, de *poiree*, de *cerfeuil*, de chacune, une bonne poignée; & l'on fera prendre deux de ces bouillons tous les matins. Il faut mêler un gros de *creme de tartre*, avec quinze grains de *nitre purifié*,



que l'on donnera immédiatement avant un bouillon ou une soupe, à midi & au soir. On fera recevoir au malade, tous les après midi, un *lavement* d'une décoction commune avec deux onces de miel de nénuphar. On doit pratiquer tout cela pendant huit ou quinze jours, suivant la nature du mal, sans purger le malade qu'à la fin de ce terme; ce qu'on fera alors avec une once de sel d'Angleterre, & une once de sirop de roses pâles simple, ou de celui de chicorée composé de rhubarbe, ou de sirop de pommes composé, ou bien avec les tamarins & les follicules de féné, suivant la disposition des entrailles. Si le mal s'opiniâtre, l'on en viendra aux eaux de *Passy*, ayant soin de purger le malade, comme on vient de le dire, à la fin des eaux.

Le *cholera-morbus* est une maladie effrayante & tumultueuse, dans laquelle la bile en fureur se précipite tout à la fois par bas, & se sublime ou s'emporte par haut. L'on vient de voir comment elle fait la jaunisse, lorsque, échappant aux *secrétaires* du foie, elle quitte la voie des conduits

CIII.  
Le *Cholera morbus*,  
& sa cure.

biliaires pour enfler celle des vaisseaux sanguins. Ici, par un désordre contraire, la bile poussée par un *volatil* impétueux, entre en fougue dans les sécrétoires du foie, & se précipitant par les canaux biliaires, elle tombe irritée dans le premier des intestins; puis, par un double soulevement qu'elle excite dans les fibres nerveuses de cet intestin & de l'estomac, elle produit une double irritation, laquelle d'une part fait le vomissement, & de l'autre un cours-de-ventre bilieux. L'inflammation n'est guere loin, dans l'affreuse angoisse où se trouvent tout à la fois & les *solides* irrités, & les *fluides* en courroux. C'est une double *explosion*, une cause compliquée, mais que les mêmes remedes peuvent dompter. Car en écartant, au moyen de la *saignée* du bras, le sang de la presse où il se trouve ainsi gêné dans les vaisseaux, & en donnant largement les *delavans*, ces deux secours affoiblissent si parfaitement l'impétuosité de l'humeur bilieuse, qu'ils en éloignent le danger. La seule eau de *poulet*, de *veau* ou de *citrouille*, acheve presque l'ouvrage. Il ne res-

te que l'*éréthisme* que souffrent les fibres nerveuses : mais alors les *cordiaux* calmans, adoucissans, narcotiques même en cas de besoin, fatissent à cette vûe. Ce sont, par exemple ; des *potions* à prendre à la cuiller, composées avec les eaux de scorfonere, de coquelicot, de canelle, de mélisse simple, où l'on mêle les *poudres* de succin préparé, d'yeux d'écrevisse, de cachou, & quelquefois les *gouttes anodynes*, ou la *liqueur minérale anodyne*, & le sirop d'œillets ; sans omettre des *lavemens anodins*, où l'on dissout l'huile d'amandes douces. Le mal enfin s'étant apaisé, l'on emploie les *potions huileuses*, faites avec trois onces d'huile d'amandes douces, une once & demie de sirop violat, quelques gros d'eau de canelle orgée, & quelques gouttes anodynes.

Mais une autre maladie plus pressante encore, plus douloureuse, & plus aiguë, qui est du genre phlegmoneux, & qui appartient au bas-ventre, c'est la *celique de misere*, ou la *passion iliaque*. On voit dans cette maladie une autre sorte de renversement dans le mouvement *peristaltique*

CIV.

La colique de Misere, & sa guérison.

des intestins , par où les humeurs ; sans en excepter les gros excréments , sortant impétueusement par le vomissement , se dérobent si parfaitement aux parties basses , que tandis que le malade souffre les plus cruelles angoisses pour vomir , rien ne s'échappe par les selles. L'engagement de quelque intestin dans les *descentes* , par-tout où elles se fassent , jusqu'à procurer l'étranglement de cet intestin , est une cause très - ordinaire de la *passion iliaque* ; & la réduction de l'intestin par l'habile main d'un Chirurgien Herniaire , en est alors le remède certain. Un avis donc capital pour les Pauvres, surtout s'ils sont Artisans, c'est que quand ils ont des *descentes* , ils n'aillent jamais sans *bandages*. Mais l'inflammation des intestins grèles est bien capable toute seule d'un tel effet. C'est donc à l'inflammation qu'il faut ici s'en prendre dans cette cruelle maladie , qui n'attend alors la guérison , & ne l'obtient que par les *saignées* pressamment réitérées du bras , & à la fin du pié ; en même tems que l'on prodigue les *deliyans* aqueux , & même l'eau de poulet , le petit lait , les eaux de

*graine*

*graine de lin*, d'orge, de gruau, passées sur des semences de *pavot blanc* & de *melon* ; l'application de *cataplasmes* émolliens anodins , les *embrocations* de même genre , ou bien même l'application d'un chat, ouvert tout vivant , ou de l'*épiploon* d'un veau , ou d'un mouton, chaudement & promptement porté sur l'endroit du ventre ; enfin les *lavemens* huileux adoucissans & émolliens. Car ce n'est point ici le cas de faire avaler du mercure cru, ou des balles de plomb, dont l'on a vû quelquefois d'heureux succès dans les *descentes* , ou plutôt encore dans ce qu'on appelle *boyaux noués* : mais en ce cas même l'on fait combien ce remede peut être fautif. Cependant on ne doit pas ici omettre de faire observer, qu'il est une *passion iliaque hystérique* , laquelle se trouve dans les personnes du sexe sujettes aux accès de vapeurs. Car c'est dans ces accès qu'on les voit quelquefois , plusieurs jours de suite, vomir les excréments , tandis qu'il n'en sort aucun par le bas. L'on a vû même cet accident arriver & se guérir plusieurs fois dans une même fille vaporeuse hystérique. Cette guéri-

son s'opere par les saignées réitérées du pié, après avoir fait suffisamment précéder celles du bras : le reste de la cure se fait par l'usage extérieur & intérieur des *anti hysteriques* calmans, narcotiques & amolifians.

CV.  
Réc pi-  
tulation  
d'une  
partie de  
ce qui a  
été dit.

L'on vient de voir, par tout ce qui a été dit des Maladies du bas ventre, la part principale qu'y a le sang par sa *partie rouge*, soit qu'elle se mette en congestion phlegmoneuse, soit qu'elle cause des inflammations consommées. C'est qu'en effet l'abondance du sang dans toutes les parties du bas-ventre, mene à de semblables accidens. Le retour de tout ce sang dans le ventricule droit du cœur, auroit fait craindre un nouvel accident, c'est-à-dire, l'*engouement*, qui n'auroit pas manqué de s'y faire, si l'adresse de la Nature n'y avoit suffisamment pourvû. Rien donc n'auroit été plus capable de ce terrible effet, que si tout le sang, de retour des *iliaques*, des *hypogastriques*, des *mésaraïques*, &c. étoit venu se rendre immédiatement dans un canal ample & horizontal; tel que la *veine-cave*. Mais voici l'art de la Nature. Elle partage ce volume de sang dans

autant de canaux qu'il y a de rameaux dans la *veine porte*, & elle rompt les impétuosités de la masse ou du volume qu'auroit eu ce sang, en le détournant dans autant de sentiers que cette veine a de capillaires; de sorte que n'entrant dans le large tronc de la *veine-cave*, qu'après toutes ces coupures & tous ces tempéramens, il s'y mêle tranquillement & sans trouble.

Un autre art de la Nature se joint à ce premier, & va au même but. Il y auroit eu beaucoup à craindre du concours de retour des différentes portions de sang dans la *veine-cave*, si celui de la *veine porte* y étoit entré en même-tems que celui qui revient des *lombaires*, des *émulgentes*, des *utérines* & des *spermatiques*, y étoit arrivé; parce que d'un tel *confluent* se seroient ensuivis de dangereux inconvéniens dans le ventricule droit du cœur. C'est pour prévenir tout ce désordre, que la Nature a placé une veine, comme *postiche*, hors d'œuvre, ou de surcroît; c'est l'*azygos*, qui est située le long de la *ca* & à côté d'elle, & dont les ramifications prolongées jusques dans le fond du

bas-ventre, remontent le sang des veines ci-dessus nommées, pour le décharger, non d'abord dans la *veine-cave*, mais dans dix branches capitales de l'*azygos*, lesquelles, comme dans des rigoles, en ramassant le sang qui s'y décharge de la part des *intercostales*, vont le porter au-dessus du ventricule droit dans la *cave supérieure*. Ce n'est pas tout: aucune *valvule* n'empêche le sang d'aller de l'un à l'autre de ces vaisseaux; car les injections passent de l'*azygos* dans la *cave*, & de celle-ci dans l'*azygos*. Est-il possible de ménager au sang qui remonte, plus de facilités pour le mettre hors de danger de s'engorger à sa rentrée dans le cœur? Telle est l'attention ou le soin de la Nature pour entretenir l'uniformité de la circulation du sang, afin que chaque portion s'en distribue dans l'endroit qui lui est destiné. Rien justifie-t'il plus évidemment la sage prévoyance que les Medecins apportent par le moyen des saignées, lesquelles tendent à ce que le sang garde ou reprenne ses situations naturelles, que les maladies changent si étrangement? Car comme la Natu-



re *morcelle*, pour ainsi dire, la masse du sang, pour le faire circuler également dans les vaisseaux; de même les Praticiens dérobent, par les différentes saignées, le sang qui va inonder les viscères, pour le retenir ou le rappeler dans les parties auxquelles il appartient. Puis donc que tout le soin de la Nature va à tout *équiper* dans la circulation du sang, dans ses mouvemens, son volume, ses directions, ses impétuosités, pour, en entretenant l'ordre dans l'œconomie animale, conserver la santé, rien convient-il tant à la sagesse d'un Praticien, que de s'occuper des mêmes soins & des mêmes vûes pour la rétablir ?

Cependant quelque chose que fasse la Nature afin de pourvoir à ce que le sang, de retour dans le ventricule droit du cœur, en sorte aisément, sans s'embarasser, & sans porter ni trouble, ni violence dans les vaisseaux, il ne lui a point été possible de prévoir en combien de manières différentes ce sang y arrive vicié dans ses qualités, grossi dans sa masse, appesanti dans sa consistance, augmenté dans sa quantité, enfin bouffant

ou trop raréfié par quelque volatil étranger ; suites ordinaires d'un régime malfaisant , soit par des alimens mal-sainement apprêtés , soit par des boissons ardentes ou trop vineuses. Dans ces conjonctures , se perdent les proportions que la Nature avoit mises entre la capacité du ventricule droit , & celles des vaisseaux où il doit chasser le sang à mesure qu'il le reçoit. Ce ventricule pourra-t'il naturellement contenir une once de sang ? Les diametres des arteres pulmonaires se trouvent en rapport avec lui ; sa force naturelle de ressort lui suffit pour chasser cette quantité de sang ; & les résistances des tuniques musculieuses de ces arteres sont compassées avec celles du ventricule. Mais ce seront deux onces de sang , au lieu d'une , qui arriveront à ce ventricule ; & ce sang sera plus pesant & plus élastique lui même. De-là donc viendra sur le champ une disproportion entre les *fluides* & les *solides* du cœur & des arteres. Car les forces des *solides* ne seremontant pas sur le champ à proportion de celles des *fluides* ou du sang, ces résistances seront contraintes de céder à la for-

ce ; & ainsi les globules de la *partie rouge* étant lancés avec trop de force & d'impétuosité dans les capacités des arteres, ils forcent les entrées des arteres lymphatiques, lesquelles aboutissent dans les bronches & dans les vésicules du poumon, & y font un épanchement de cette partie rouge ; de là vient le *crachement de sang*, si effrayant par lui même, & si dangereux, à raison de sa nature & du viscere qui en souffre.

L'on se sentiroit d'abord porté, avec le vulgaire, à arrêter ce sang par les *astringens*. Mais c'est justement ce qu'il faut garder pour la fin de la cure : car ces remedes ne faisant que resserrer les fibres du vaisseau ouvert, sans avoir préalablement rompu l'impétuosité du sang, & sans l'avoir suffisamment affoibli de volume & de force, en en réprimant l'*elasticité*, il arrivera que le sang poussé vers le vaisseau qui s'est ouvert, mais retenu de sortir par l'issue qu'il s'est faite, les vaisseaux voisins s'en engorgeront ; ainsi le viscere se trouvera intéressé, dans toute sa substance, à la maladie que l'on traite ; & l'inflammation prenant la place de la con-

gestion qui avoit commencé le *crachement de sang*, elle disposera le poumon à la *pourriture*, aux *tubercules pourrissans*, enfin aux *ulcérations phthisiques*, & à la *pulmonie*, comme on le verra bien tôt. Il faut donc commencer par saigner promptement du bras, toutes les quatre ou cinq heures, jusqu'à ce que le sang modere ses échappées. Il faut pourtant bien observer, si quelque crue de sang, arrivée à l'occasion de quelque suppression sanguine, soit dans les personnes du sexe, soit dans celles qui sont sujettes aux hémorrhoides, n'auroit pas la meilleure part au *crachement de sang*; &, en ce cas, le poumon étant sain d'ailleurs, c'est-à-dire, sans engorgement précédent, il faut faire de bonne heure quelques saignées du *pié*, avec quelques-unes du *bras*; car il est toujours très-dangereux dans les affections de poitrine de commencer par la saignée du *pié*. En même tems, en recommandant un régime très-sobre, l'on fera user au malade d'eau d'*orge*, de *ris*, de *millet*, émulsionnée avec les semences de *pourpier*, de *plantain* & de *pavot blanc*, à quoi l'on ajoutera le

sirop de *nénuphar*, au lieu de sucre. Les *poudres* absorbantes terreuses, comme les *coraux*, la *terre sigillée*, le *bol d'Arménie*, le *cachou* ( tout cela arrosé de jus de *citron*, & tempéré par quelques *gouttes-anodynes*, ) sont d'un merveilleux secours. Car les molécules de tels ingrédiens se mettant entre les globules du sang, les *entraient* en quelque maniere, & comme autant d'entraves, les arrêtent dans leurs mouvemens. De même les fucs d'herbes de *plantain*, de *pourpier*, de *mille-feuille*, avec le sirop de *roses seches*, & celui de *grenades*, font de petites potions très-utiles; car elles modèrent merveilleusement la fougue du sang. C'est ce que fera aussi le fréquent usage du *nitre purifié*. Enfin, le crachement de sang augmentant, & demandant un prompt secours, l'on en viendra à l'usage de la *liqueur minerale anodyne*, donnée par gouttes depuis six jusqu'à douze ou quinze, chaque fois, mais plusieurs fois dans le jour, ou seule, ou mêlée avec les *gouttes anodynes*, & toujours proportionnement à l'âge & au tempérament du malade. L'on pourroit encore donner deux ou trois grains de

*sel sédatif*. mêlé avec demi-grain d'*opium*. D'autres fois on donnera, à la cuillier, une decoction de *cachou*, où l'on mêlera le sirop de *karabe* & la confection d'*hvacinte*. On emploie encore les infusions de *mille-feuille*, & de *lierre terrestre*, où l'on mêle les gouttes *anodynnes*, ou bien le sirop de *pavot blanc*. Mais un piège assez ordinaire dans les crachemens de sang, c'est que quelquefois ils paroissent guéris, & cependant on est étonné de les voir revenir comme par accès. Alors le *quinquina* bouilli avec le *lierre terrestre*, le *cachou*, le *plantain*, la *mille feuille*, &c. & donné par petites doses avec le sirop *diacode*, devient nécessaire; & on le continue à peu près comme dans une fièvre d'accès.

Mais le malade n'en est pas quitte pour le danger du mal présent; car le *crachement de sang* est le prélude de la *phthisie*. L'on doit bien examiner si le *crachement de sang* vient d'une cause extérieure, ou bien de la surabondance du sang, comme on le remarque dans les corps *pléthoriques*, dont le sang entre en *turgescence* aux printemps, ou encore dans les personnes

du sexe, ou dans celles qui sont sujettes aux hémorrhoides, par la suppression qui se fait souvent en elles. C'est que dans ces occasions le *crachement de sang* n'étant point accompagné de fièvre, & la toux ne venant que par *quintes*, sans être aucunement habituelle, ou continuelle, ni importune par sa durée, quelques saignées répriment ces sortes de fougues causées par l'amas du sang; ensuite un régime sobre, avec beaucoup de ménagement dans l'usage du vin, & de toutes les nourritures trop succulentes ou trop apprêtées, achève de prévenir les suites & les retours de ces sortes de *crachemens de sang*.

Mais dès aussi tôt que la fièvre prend au malade, & que le *crachement de sang*, souvent même moins abondant, est accompagné d'une toux importune par sa fréquence, détouffemens, d'insomnie, & qu'au milieu de tous ces accidens l'amaigrissement se manifeste sur le corps du malade; alors il est vraisemblable que la congestion du sang est passée en *phlogose*, ou même en inflammation. C'est le cas ordinaire qui arrive surtout à

ceux qui ont de naissance la *tache phthisique* ; car leur poumon étant né d'un *ton* aisé à s'affoiblir dans ses fibres , les embarras qui arrivent à ce viscere deviennent aisément inflammatoires , parce que le sang s'y ralentit bien-tôt dans les capillaires artériels lymphatiques. Il faut d'ailleurs ne jamais perdre de vûe qu'il est des personnes ou des tempéramens , & des *constitutions* d'air , de pays , ou de lieux que l'on habite , dans lesquels le sang ( comme il a été dit ) sort du poumon dans le ventricule gauche du cœur , sans avoir été autant atténué qu'il convient pour faire la mollesse des sucs qui le composent , & afin de le rendre autant souple & fluide qu'il a besoin d'être pour ne point devenir sujet à s'enflammer dans les parties , où , venant à faire digue , il s'arrête. De telles considérations servent à se prémunir contre les menaces de *phthisie* en conséquence des *crachemens de sang*. Ainsi donc il ne convient point de les regarder , dans ces conjonctures , comme de simples *extravasations* de la partie rouge ; car le sang étant disposé à l'inflammation , dont il porte en son sein les se-



mences ou les germes , il faut pour-  
voir de bonne heure à ce que le pou-  
mon ne se laisse point pénétrer par le  
séjour d'un tel sang , lequel s'appe-  
santissant dans les vaisseaux capillai-  
res qui rampent sur les vésicules pul-  
monaires , jette les fondemens de la  
*phthisie* la plus dangereuse. C'est que  
les extrémités des capillaires artériels  
lymphatiques , demeurant *engorgées*  
de sucs ralisés & croupissans, ce sont  
comme autant de gouttières , qui di-  
ffilent la lymphe pourrie, *puriforme*  
même , laquelle devient la matière  
de ces crachats déplaisans, qui impo-  
sent souvent comme s'ils étoient vrai-  
ment *purulens* : mais du moins mena-  
cent-ils de *purulence* des parties les  
plus intimes qui composent le fond  
ou la tissure du poumon ; & alors la  
*phthisie* est bien proche , & demande  
la plus parfaite attention d'un Méde-  
cin. Car pour lors cette fâcheuse ma-  
ladie s'achemine vers son malheureux  
terme ; c'est l'*ulcere* , comme on le  
nomme , ou l'ulcération du poumon.  
L'on voit donc naître une fièvre len-  
te , mais continuelle , & une toux  
plus sèche qu'humide , plus ou moins  
fréquente, mais pourtant qui ne vient

point par *quintes* ; de sorte qu'elle est presque continuelle jour & nuit. Enfin la maigreur fond toute l'habitude du corps ; & c'est la consommation du mal. On a donné , en parlant de la *pleuresie* , l'etiologye de ces sortes d'*etisies*. Mais l'état du poumon dans le cas présent , confirme bien cette cause : car tout le tissu de ce viscere étant imbibé de sucs ralenis, & croupillans , dont tous les vaisseaux demeurent *engorés* , c'est une espece de paresse ou d'inertie que contractent les fibres nerveuses des tuniques des arteres. Or de cette espece de flétrissure , suit un amollissement tenant de l'*atonie* , ou un déchet dans la *vertu systaltique* , de laquelle les arteres du poumon ont tant besoin pour se dégager du sang qu'elles ont à chasser dans les veines. C'est donc un affoiblissement général de toute la force de cette *vertu* , laquelle ne peut plus broyer le sang. C'est cependant pour l'atténuation du sang que le poumon est uniquement institué ; afin qu'en suite le sang sortant fluide & léger par le ventricule gauche du cœur , il soit le fondement de toutes les *coccions* qui ont à se faire , & en particu-

li erde l'*assimilation* par laquelle s'acheve la *nutrition* des parties. Il n'est donc pas étonnant que l'amaigrissement se fasse & se manifeste par tout le corps, dès lors que les sucs nourriciers mal atténués, ne peuvent plus s'insinuer dans les *sachets vésiculaires*, dont la réplétion doit faire le volume ou l'embon point des parties.

De cette même disposition du poumon vient la *fièvre lente*, qui est habituelle & sans interruption ; parce que tous les vaisseaux étant continuellement engorgés, c'est une digue qui entretient une lutte continuelle & irrégulière entre les *solides* & les *fluides*, source ordinaire & vraie cause de toutes les fièvres. De-là encore résultent des secousses dans les parties nerveuses, dont l'*erethisme* fait la toux. Ainsi une même cause originaire est celle de ces trois dangereux symptômes, la *toux*, la *fièvre lente*, & l'*amaigrissement*. Les crachemens de sang s'en ensuivront encore, lorsque la masse prenant trop de *rarefcence* ou de volume, fera entr'ouvrir quelque artère sanguine. Enfin les cours-de-ventre *colliquatifs*, qui terminent souvent la *phthisie*, ne sont

autre chose que des échappées de sucs nourriciers , qui n'ayant point leurs distributions libres , se précipitent par les *sécrétoires* banaux , c'est-à-dire , par ceux qui sont ordinaires pour la décharge de tout ce qui incommode la nature, ou par son poids, ou par son abondance. Il est aisé de comprendre , par ce changement dans les sécrétions, qu'elle doit être la cause des *sueurs* qui épuisent les *phthifiques*.

Les remèdes les mieux choisis sont pourtant impuissans contre de tels maux. En effet , quoique la *phthisie* ne soit point absolument incurable , elle devient cependant inguérissable, en ce que , nonobstant tous les utiles secours qu'elle tire de la Pharmacie , de la diète, & du régime, la cure n'en est souvent dans le fonds que *palliative* ; parce que l'intégrité d'équilibre , en quoi consiste l'essence de la véritable santé, ne se rétablit jamais bien entre les solides & les fluides d'un poumon , quand la *vertu systaltique* a souffert un déchet tel que celui que suppose la vraie *phthisie*. Ainsi tout l'art de cette cure consiste à entretenir une espèce d'égalité entre les  
mouvemens

mouvemens du sang & le *ton* des parties. Le principal soin doit donc être de tenir le sang dans un juste volume, & l'action des esprits & des nerfs dans une modération proportionnée. La saignée du bras faite à propos, & réitérée de tems en tems, opere le premier bon effet. Le choix & la quantité modérée des alimens doux & humectans, procurent le second. Mais tous les deux, à l'aide des *calmans*, qui font l'ame de la cure de la phthisie, operent le *silentium pectoris*, tant recommandé par les Anciens, qui ne reconnoissoient bien cette vertu silencieuse que dans l'*opium*, sur lequel ils n'étoient nulle part si peu timides que dans la cure de la phthisie. C'est que par lui seul on apaise la toux, dont les secousses entretenant la divulsion des vaisseaux empêchent que jamais l'on parvienne à les soudre, malgré tous les *béchiques*, les *toniques* même, & les *agglutinatifs* les mieux choisis. C'est donc de l'*opium* donné en petite dose, & presque continuellement, dans les toux des Phthifiques, qu'il faut attendre la tranquillité du poulmon, en lui imposant silence, & en remédiant aux

insomnies des Phthifiques. Cependant l'on doit profiter des bons intervalles que procurent les *calmans*, pour mettre en œuvre les sucres d'herbes pectorales, vulnéraires-tempérées, comme sont la *bugle*, la *sanicle*, la *pervenche*, &c. les infusions théiformes de *veronique*, de *lierre-terrestre*, de *capillaires*, &c. les poudres absorbantes, douces, mucilagineuses, comme de *succin* préparé, de *corne-de-cerf* préparée sans feu, de semences de *pavot blanc*, & sur-tout d'un peu de *safraan oriental*, pour aller comme à la sappe du mal, afin d'en détruire le fonds, en facilitant aux sucres ralentis dans les vésicules pulmonaires, la liberté de reprendre le fil de la circulation; & c'est en même-tems favoriser l'*expectoration*, qui se fait d'autant mieux & plus abondamment, que la source en est plus diminuée. Il est des personnes qui font un grand cas du fameux *anti hectique* de POTERIUS: mais il s'en faut bien que l'effet réponde à ce que l'on en promet, puisqu'au contraire il donne des maux de gorge, & des sécheresses de poitrine; ce qui est augmenter & le mal & sa cause. Le lait est encore d'u-

ne réputation bien plus étendue. Cependant il n'est peut-être pas de remède plus *insidieux*, plus dangereux, ou plus infidèle que le lait ; & tout cela par un mal-entendu : car autant qu'il est le plus efficace de tous les secours pour rétablir une mauvaise poitrine, ou pour terminer la cure des maux qui l'attaquent, il n'en est point de plus insuffisant ni de plus pernicieux pour les guérir ; ainsi il peut heureusement finir leur cure, mais il la commence malheureusement. Appliquant donc cette maxime (qui est constante) à la cure de la phthisie, il devient manifeste que le *lait* y est aussi rarement utile ou avantageux, que cette maladie est peu guérissable. Mais le régime qu'on a jugé & prouvé le plus convenable aux Pauvres, offre un secours qui est même plus sûr que le lait, suivant le sentiment du fameux M. CHEYNE, Auteur de la Médecine des Infirmes\*. C'est l'usage des crèmes tirées de certaines graines ; & de ce nombre il met particulièrement les *haricots*, parce que leur farine a toute la mollesse, la souplesse, la blancheur, & la dou-

\* *De Infirmorum Sanitate tuendâ*, &c.

ceur du lait, fans en avoir l'inconvénient, qui est celui de s'aigrir, comme il arrive ordinairement au lait. Ainsi ce fera un excellent remede dans la phthisie, de donner aux Pauvres des bouillons faits ou avec les *haricots* tout seuls, bouillis dans l'eau, sur lesquels on peut jetter, si l'on veut, tant soit peu de *safran*, ou bien avec les *haricots* cuits avec un *poulet*, ou dans un bouillon de *veau* fort léger. Les Italiens & les Medecins, à leur exemple, vantent beaucoup leurs bouillons de *semoule*. Mais la Nature, sans tant de façons, offre aux Pauvres, dans les *haricots*, une *pulpe* farineuse, qui étant cuite à propos dans beaucoup d'eau, égale en vertu la *semoule*, & toute semblable pulpe ou pâte, comme les *vermicelli*, & les *macaroni* des Italiens. Un autre remede encore comparable à l'usage du lait, est l'aliment médicamenteux que fournissent les *grenouilles* & les *limaçons*; deux sortes d'animaux dont les bouillons peuvent prendre la place du lait dans la cure des Pauvres *phthisiques*. Il faut cependant bien observer, que les *grenouilles* sont plus sûres & plus saines que les *limaçons*:



car ceux ci contiennent un sel volatil, âcre & desséchant; au lieu que la chair des *grenouilles* & le suc qui en vient, ont quelque chose de bien plus doux, de plus velouté, & de plus moelleux: En effet, c'est une lymphe que le suc qui vient des *grenouilles*, lequel par conséquent est propre à remplacer, dans le corps d'un *phthisique*, la lymphe nourriciere, qui, par l'amaigrissement, est dérobée à toutes les parties du corps. Cependant si l'on jugeoit à propos de faire usage du *lait*, par exemple, de celui de *vache*, comme étant le plus commun, & le plus à la portée des Pauvres, il faudroit avoir la précaution de le couper, de sorte qu'il n'y en eut qu'une cinquieme ou sixieme partie sur quatre ou cinq parties d'eau commune, c'est-à dire, un poignon ou quatre onces de *lait* sur environ une chopine ou seize onces d'eau; & il faudroit boire cette quantité à petits coups, & de loin en loin, dans l'espace de trois ou quatre heures, pendant le tems de quelques semaines. Au reste, on ne parle point ici de *purgation*; & cela parce qu'autant que le cours-de-ventre est dangereux dans la *phthi-*

454 LA MEDECINE  
fie, autant les *purgatifs* y sont pern-  
cieux.

Voilà à-peu-près ce que j'avois à dire, en général, sur les maladies les plus communes parmi les Pauvres. Si l'on trouvoit qu'il y eût quelque maladie de cette espece, dont j'eusse oublié de parler, on reconnoîtra cependant dans cet Ouvrage, la façon de la traiter : Il ne faut, pour cela, que remonter à la source, & lire exactement ce que j'ai avancé sur les causes des maladies. On verra qu'elles ne partent que de deux sources ou causes générales, savoir, 1°. de la *vertu systolique*, 2°. du *sang* & de ses *sucs*. Cette double cause s'exerçant d'ailleurs ou sur la *partie rouge* du sang, ou sur sa *partie blanche*, l'on se trouvera tout d'un coup éclairé sur la connoissance des deux especes de maladies qui sont les plus ordinaires, c'est-à-dire, les *phlegmoneuses*, & les *spasmodiques*. Il auroit été mal-aisé sans ces distinctions, d'abrégier, comme je l'ai fait, l'étiologie & la cure de tant de maladies, sans les confondre. Cependant de quelque espece que soient ces maladies, elles prennent des circonstances différentes,

1°. des *métiers* ou des *professions* qu'exercent les Pauvres ; 2°. des différens *sexes* , comme de l'état différent où se trouvent les filles & les femmes qui deviennent grosses , accouchées , & nourrices ; 3°. des *âges* , qui changent si fort la nature des corps dans les *enfants* , & dans les *vieillards*. Ce sont-là tous sujets qui obligent d'entrer dans des détails , afin de procurer toutes les connoissances nécessaires au soulagement des Pauvres malades. C'est ce que je vais faire dans la SECONDE PARTIE , en traitant d'abord des maladies des Pauvres par rapport aux *métiers* qu'ils exercent.

FIN DU I. TOME.

